REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

PUBLIÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

QUATRIÈME ANNÉE

1897

PARIS
ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS
Libraires des Archives nationales et de la Société de l'École des Chartes
82, Rue Bonaparte, 82

1897

Reprinted with permission of the original publishers
by
KRAUS REPRINT CORPORATION
New York, 1961

Printed in Germany

ÉTUDE

DE

PHONOLOGIE CATALANE

(CATALAN ORIENTAL)

Les caractères employés dans la figuration de la prononciation sont les suivants :

Pour les voyelles :

i-i̊

ę

ė

ȧ *ą*

ȧ

ȯ

ǫ

u-ů

Pour les consonnes :

k	*ć*	*t*	*p*
g	*ǵ*	*d*	*b*
—	*x́*	*s* —	*f* —
g̶	*j*	*z đ*	*v ƀ*
—	*l̇*	*l r r̄*	—
ṇ	*ṅ*	*n*	*m*

Voici la valeur de ces caractères :

à *a* ouvert, moyen entre *a* du français *patte* et *â* de *pâte*; — dans *àl*, *àů* : *a* moins ouvert, à peu près *â* de *pâte*.

ą *eu* français très ouvert.

è,*ò* *e*, *o* ouverts, à peu près *e*, *o* des mots français *mer*, *or*.

ę,*ǫ* *e*, *o* fermés.

i,*u* *i*, *ou* français.

i̊,*ů* semi-voyelles, à peu près *i*, *u* des mots français *mien*, *équation*.

k,*g* explosives postéro-palatales, sourde et sonore; *c*, *g* des mots français *coup*, *goût*.

t,*d* explosives alvéolaires, sourde et sonore; à peu près *t*, *d* des mots français *tour*, *doux*.

p,*b* explosives bi-labiales, sourde et sonore; *p*, *b* français.

g,*đ*,*ƀ* fricatives sonores se rapprochant beaucoup des explosives sonores *g*, *d*, *b*.

x́,*j* fricatives antéro-palatales, sourde et sonore, se rapprochant des sons français *ch*, *j*. Les palatales catalanes sont prononcées un peu plus en arrière, sans arrondir les lèvres.

ć,*ǵ* consonnes composées, sourde et sonore; à peu près *tch*, *dj*.

s,*z* *ç*, *z* français prononcés sur un point des gencives plus éloigné des dents.

f,*v* fricatives labio-dentales, sourde et sonore; *f*, *v* français.

l̇ *ll* mouillés

l *l* gingival ou gutturalisé.

r,*r̄* *r* prononcés du bout de la langue; le second est un *r* fortement roulé.

ŋ *n* prononcé sur le même point que *k*, *g*.

ṅ *gn* du français *baigné*.

n *n* du français *nouveau*.

m *m* du français *mère*.

Les voyelles *à*, *è*, *ę*, *ò*, *ǫ* ne se trouvent que dans les syllabes toniques; *ą* ne se trouve que dans les syllabes atones. On peut établir la division suivante pour les voyelles catalanes :

Voyelles toniques : *à è ẹ ì ò ọ ú*
Voyelles atones : *ą i u*

Lorsqu'un radical perd son accent, sa voyelle tonique se change en une des trois atones *ą*, *i*, *u*. Le radical *bràs* devient *brąs* dans les dérivés *brąsèt*, *brąsàs*, *brąsàt*. Des mots *gàt*, *pèŭ*, *bẹl*, *kòl*, *pọl*, *kúk*, on forme les diminutifs *gątèt*, *pąŭèt*, *bąlèt*, *kulèt*, *pulèt*, *kukèt*. La voyelle atone *ą* répond aux trois voyelles toniques *à*, *è*, *ẹ*; la voyelle atone *u* répond aux trois voyelles toniques *ò*, *ọ*, *ú*.

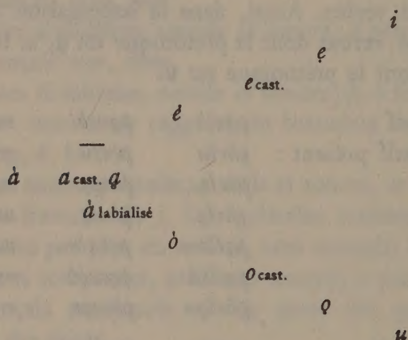
On rencontre les alternances *à-ą*, *è-ą*, *ẹ-ą*, *ò-u*, *ọ-u*, *ú-u* dans les radicaux des verbes. Ainsi, dans la conjugaison *a*, il y a trois catégories de verbes dont la prétonique est *ą*, et trois catégories de verbes dont la prétonique est *u*.

Infinitif :	*pąrlà*	*pąnsà*	*mąñjà*
Indicatif présent :	*pàrlu*	*pènsu*	*mẹñju*
	pàrląs	*pènsąs*	*mẹñjąs*
	pàrlą	*pènsą*	*mẹñją*
	pąrlèm	*pąnsèm*	*mąñjèm*
	pąrlèŭ	*pąnsèŭ*	*mąñjèŭ*
	pàrląn	*pènsąn*	*mẹñjąn*
Infinitif :	*purtà*	*dunà*	*trukà*
Indicatif présent :	*pòrtu*	*dọnu*	*trúku*
	pòrtąs	*dọnąs*	*trúkąs*
	pòrtą	*dọną*	*trúką*
	purtèm	*dunèm*	*trukèm*
	purtèŭ	*dunèŭ*	*trukèŭ*
	pòrtąn	*dọnąn*	*trúkąn*

Quelques verbes hésitent entre *a* et *e* dans leurs formes fortes. Ce sont des verbes dont la prétonique est originairement *a* : *nąđà*=*nadar* (de *natare*); indicatif présent *nẹđu* à côté de *nàđu*. L'*a* est régulier; toutefois les formes avec *e* sont les plus usitées (Barcelone). La présence de l'*e* dans les formes fortes peut être

expliquée par la confusion des prétoniques *a*, *e* dans les formes faibles; l'alternance *ą-à* a été remplacée par l'alternance *ą-e*.

Le système vocalique du catalan oriental est bien différent de celui du castillan. L'*a* castillan est un *a* légèrement assourdi, moyen entre *a* de *patte* et *á* de *pâte*. Le catalan admet deux *a* : son *a* moyen est plus ouvert que l'*a* castillan; l'autre est un *a* légèrement labialisé, *á* de *pâte*. L'*e* castillan est moyen entre *é* et *ę*; l'*o* castillan est moyen entre *ó* et *ǫ*. En castillan il n'y a pas la voyelle *ą*, et ses cinq voyelles peuvent se trouver dans les syllabes atones aussi bien que dans les syllabes accentuées.



Par son système de voyelles, le catalan oriental se rapproche plus du portugais que du castillan. Les voyelles pleines portugaises sont identiques aux voyelles toniques du catalan. Le portugais a aussi la voyelle *ą*; mais il admet une autre voyelle sourde parfaitement distincte de *ą*.

Voyelles orales du portugais :	Voyelles catalanes :
à é ę í ó ǫ ú	*à é ę í ó ǫ ú*
ą e̥ i u	*ą i u*

Dans les deux langues, les voyelles de la première ligne sont celles qui se trouvent dans les syllabes accentuées; les voyelles

de la seconde ligne se trouvent dans les syllabes atones. Mais cette règle, qui a des exceptions en portugais, n'en a pas en catalan. Le portugais admet *ą* dans les syllabes accentuées (*montanha, ovelha, janeiro*) et les voyelles pleines dans les syllabes atones (*faltar, armar, credor*); ainsi, quand une voyelle perd son accent, elle ne se change pas toujours en une réduite. En outre, en catalan *ą* répond aux trois voyelles accentuées *à, è, ẹ*; en portugais *ą* ne répond qu'à la voyelle accentuée *à*; *è, ẹ* deviennent *e̥* en perdant l'accent; conditionnellement *è, ẹ* peuvent devenir *i*, et *i, e̥*. En catalan, il serait indifférent pour la prononciation d'écrire *o* ou *u*, *a* ou *e* dans les syllabes atones. En portugais il le serait aussi d'écrire *o* ou *u*, il ne le serait pas d'écrire *a* ou *e*; mais, dans quelques syllabes, il le serait d'écrire *e* ou *i*.

Diphtongues :

Subjonctive *ů*	Subjonctive *i̊*
iů	*ii̊*
ẹů	*ẹi̊*
èů	*èi̊*
— *ąů*	*ài̊ ąi̊*
àů	
òů	*òi̊*
ǫů	—
uů	*ui̊*

Diphtongues accentuées. *àů-cau, caure*; *èů-creu, peu*; *ẹů-neu, meu*; *òů-bou, ou*; *ǫů-pou, tou*; *íů-viu, viure*; *úů-duu, lluu*; *ài̊-mai, aire*; *èi̊-servei, remei*; *ẹi̊-rei, llei*; *òi̊-noi, boira*; *úi̊-fruit, avui*. *uů* ne se trouve que dans *duu, lluu*, qui sont aussi prononcés *dú, lú*.

Diphtongues atones. *ąů-cauré, beuré, parlaveu*. Cette diphtongue répond aux trois diphtongues accentuées *àů, èů, ẹů* : *kàůrą-kąůrẹ, bèůrą-bąůrẹ, Dẹů-Dąůèt*. *iů-viuré, portessiu*. *uů* est toujours prétonique et répond à la diphtongue accentuée *òů* :

des infinitifs *klòůrą*, *kòůrą*, *mòůrą*, *plòůrą*, on forme les futurs *kluůrà*, *kuůrà*, *muůrà*, *pluůrà*. Cependant, dans ces futurs, la prépositive *u* se change souvent en *ą*; ainsi on prononce *kląůrà*, *mąůrà*; *pląůrà*, *kąůrà* de *plòůrą*, *kòůrą* (pleuvoir, cuire) malgré *pląůrà*, *kąůrà* de *plàůrą*, *kàůrą* (plaire, tomber). *uů*, de *oů* (*òů* ou *ǫů*), devient *u* devant une voyelle : des mots *òů*, *pǫů*, on forme les diminutifs *uèt*, *puèt* (pour *uůèt*, *puůèt*). Pourtant il existe *ąůèt*. *ąi̊-flairar*, *meitat*. Cette diphtongue répond aux trois diphtongues accentuées *ài̊*, *èi̊*, *ęi̊* : *ài̊rą-ąi̊rèt*, *fèiną-fąinę*, *r̄ęi̊-r̄ąi̊èt*. *ui̊-cuinar*, *boirós*. Cette diphtongue répond aux deux diphtongues accentuées *úi̊*, *òi̊* : *kúi̊ną-kui̊nà*, *bòi̊rą-bui̊rǫs*. *ii̊*. Cette diphtongue se produit quand on affixe l'adverbe *hi* (=*y* français) à une forme verbale terminée par *i* : *bàji*, allez; *bàjii̊*, allez-y.

Outre ces diphtongues, le catalan admet des combinaisons monosyllabiques formées par un *i* ou par un *u* atones suivis d'une voyelle tonique ou atone (*i̊ą*, *ůą*, *i̊ǫ*). Quelques-unes de ces combinaisons ne se trouvent que dans des mots empruntés au castillan. Cette langue se prête beaucoup plus que le catalan à ces combinaisons ou diphtongues croissantes; par contre, elle admet peu de diphtongues décroissantes. On a vu l'abondance de ces diphtongues en catalan.

Catalan	*àů*	*ąů*	*èů*	*ęů*	*iů*	*òů*	*ǫů*	*uů*
Castillan		*aů*		*eů*				
Catalan	*ài̊*	*ąi̊*	*èi̊*	*ęi̊*	(*ii̊*)	*òi̊*	—	*ui̊*
Castillan		*ai̊*		*ei̊*			*oi̊*	

Dans le corps d'un mot, deux voyelles en contact peuvent appartenir à la même syllabe ou à des syllabes différentes. Voici toutes les combinaisons possibles :

A) — Voyelle tonique + *i* ou *u* atones. Ces combinaisons sont monosyllabiques : ce sont les diphtongues *àů*, *èů*, *ęů*, etc., *ài̊*, *èi̊*, *ęi̊*, etc. Elles sont dissyllabiques lorsque la première voyelle est la finale d'un radical verbal : *krèu*, *krèi*, *fìu*, *fìi*, *ąstudìu*, *ąstudìi*,

súu, súi. Dans un nombre très restreint de noms, *u* n'est pas non plus une subjonctive : *kàus* (chaos).

ą + *i* atone, *ą* + *u* atone. Ces combinaisons sont aussi monosyllabiques : ce sont les diphtongues *ąi̯*, *ąu̯*. Elles sont dissyllabiques lorsque *ą* appartient à un préfixe atone et lorsqu'elles répondent aux combinaisons accentuées *ąí*, *ąú*, *ąó* : *r̄ąintągrà*, *r̄ąuní*, *prąukupà*; *ągrąí-ągrąirę*, *pąúk-pąukèt*, *r̄ąǫ-ąnr̄ąunà*. Cependant on prononce *bąi̯nàt*, *trąi̯đǫ*, etc., malgré *bąí*, *trąí*. L'*u* représenté par *o* n'est jamais une subjonctive : *tąuríą*.

B) — *i* ou *u* atones + voyelle tonique ou *ą*. Ces combinaisons sont dissyllabiques : *biàx́*, *dièm*, *r̄ięn*, *kur̄iòlą*, *tiǫ*, *suà*, *suèm*, *sue̜s*, *ątrib̄uím*, *suǫ*; *fiąrę*, *suąrę*, *ąndiąbblàt*. Exceptions : A. *gu* ou *qu* + *a* ou *e* : *gu̯àl*, *sągu̯ęn*; *quatre*, *frequent*, pron. *ku̯àtrą*, *frąku̯ęn*; mais *cueta* (diminutif de *cua*), pron. *kuètą*. B. Le suffixe *io* (*ione*) précédé de *s*, *z* : *ąksi̯ǫ*, *ąkspluzi̯ǫ*; mais *uniǫ*. C. *ią*, *uą* posttoniques : *sàb̄i̯ą*, *kuntínu̯ą*.

C) — *i* atone + *u* atone. Cette combinaison peut être prononcée *iu*, *iu̯*, *i̯u*. Elle est prononcée *iu̯* lorsque *u* est représenté par *u* (*viuré*, pron. *biu̯rę*); elle se prononce *iu* lorsque *u* est représenté par *o* et qu'elle ne répond pas à la combinaison *i̯ǫ* (*embrionari*, pron. *ąmbriunàri*); elle se prononce *i̯u* lorsqu'elle répond à la combinaison *i̯ǫ* (*nąsi̯ǫ-nąsi̯unàl*).

u atone + *i* atone. Cette combinaison est généralement dissyllabique : *pruib̄í*, *uirèm*, *trąđuirèm*. Elle se prononce *ui̯* lorsqu'elle répond aux diphtongues *òi̯*, *úi̯* : *bòi̯rą-bui̯rǫs*, *kúi̯ną-kui̯nà*.

u atone + *u* atone (rare). C'est une combinaison dissyllabique (*kuupąrà*). Quand elle répond à *ou*, elle se prononce *uu̯* ou *ąu̯*. *Quocient*, *quotidià* sont prononcés *kusięn*, *kutiđià*.

D) — Deux voyelles dont aucune n'est ni *i* ni *u* atones. — Ces combinaisons sont toujours dissyllabiques : *pąèx́*, *trąí*, *pąúk*, *iđèą*, *tąmíą*, *kúą*. On intercale souvent un *i̯* entre *ą* et *e*. D'abord, les anciennes formes verbales *cahent*, *cahem*, *caheu*, *trahent*, *vehent*, etc., sont devenues *kąi̯ęn*, *kąi̯èm*, *kąi̯èu̯*, *trąi̯ęn*, *bąi̯ęn*, etc. Dans les formes inchoatives des verbes dont le radical est terminé par

un *ą* (*pąí*), l'intercalation de l'*ĭ* est un fait très fréquent : beaucoup prononcent *pąĭèẋ*, *ągrąĭèẋ*, *prub̄ąĭèẋ* au lieu de *pąèẋ*, *ągrąèẋ*, *prub̄ąèẋ*. Les mots *grąẹlą*, *pąẹlą* sont souvent prononcés *grąĭẹla*, *pąĭẹlą*. L'intercalation d'un *ĭ* dans d'autres combinaisons (*ąà*, *ąą*, *èą*) est très commune dans le peuple : *trąĭàtu* (*teatro*, mot castillan), *tąĭątrèt*, *id̄èĭą*. Les gens instruits prononcent *tẹàtru*, *teątrèt*, *id̄èą* : *e* atone + *a* est prononcé *ẹą* ou *ẹà* afin d'éviter les hiatus *ąą*, *ąà*. Quelquefois l'hiatus est évité par l'intercalation d'un *g* : *dúąs-dúgąs*, *l̦ąút-l̦ągút*.

Dans le corps d'un mot une combinaison de trois voyelles n'est jamais monosyllabique; il faut excepter la combinaison *gu* + diphtongue dans *gŭąĭtà*, etc. Les combinaisons voyelle + *ĭ* ou *ŭ* atones + voyelle sont assez fréquentes : *sèĭą*, *dúĭą*, *nòĭą*, *sèŭąn*, *diŭąn*, *kòŭąn*. Dans ces combinaisons *ĭ*, *ŭ* ont bien moins le caractère de consonnes que l'*ĭ* et l'*ŭ* intervocaliques du castillan, lesquels peuvent être regardés comme de vraies consonnes.

Les hiatus d'une finale et d'une initiale peuvent être évités par l'élision de l'une des deux voyelles ou par la formation d'une diphtongue : *ara entren*, *no enraonis*, *hi arriba*, pron. *àrẹntrąn*, *nọnr̄ąọnis*, *ĭąr̄íb̄ą*; mais on dit aussi *ąrẹntrąn*, *nọąnr̄ąọnis*, *ĭąr̄íb̄ą*. En général, le traitement de ces hiatus est assez capricieux. — A. Lorsque la seconde voyelle est *ĭ* ou *ŭ* atones, l'hiatus ne persiste que rarement; en règle générale il est supprimé par la formation d'une diphtongue décroissante : *va obeir*, *pla i montanya* pron. *bàŭb̄ąí*, *plàĭmuntàṅą*. Dans l'intérieur de la phrase on rencontre les deux diphtongues *ọĭ*, *iĭ*, qui ne se trouvent jamais dans le corps d'un mot : *no imitem*, *qui hi ve*, pron. *nọĭmitèm*, *kiĭb̄ẹ*. Dans les diphtongues syntactiques, la subjonctive peut être *o* aussi bien que *u*. — B. L'élision de *ą* final est très fréquente, surtout dans les monosyllabes atones : on ne dit jamais *tąòb̄rą* mais *tòb̄rą* (*t'obre*). L'*ą* final des monosyllabes atones ne saurait persister que devant *i*, *u* atones formant une diphtongue avec eux : *tąĭmąjíngs*, *tąŭb̄rĭą* à côté de *timąjíngs*, *tub̄rĭą* (*t'imagines*, *t'obria*). On dit *ąkèstąĭstòrĭą* et *ąkèstistòrĭą*, *sèdząŭb̄ąrtúrąs* et *sèdzub̄ąrtúrąs*

(*aquesta historia, setze obertures*). Lorsque l'*ḁ* final est le signe du féminin (*aquesta historia*), il offre une résistance plus grande à la chute; ainsi l'*ḁ* du mot *lḁ* peut persister non seulement devant *i*, *u* atones, mais devant d'autres voyelles, ce qui n'a pas lieu pour l'*ḁ* des autres monosyllabes atones. Les hiatus qu'on évite le plus sont *ḁḁ*, *ḁà*, *aė*, *aę*. — C. La chute d'une voyelle tonique est un phénomène très rare : *kės* (*quė és*).

C'est par le traitement des voyelles finales latines que le catalan s'éloigne le plus du castillan et du portugais. L'*a* latin persiste dans les trois langues (*ą* ou *ḁ*); mais pour les autres voyelles finales, tandis qu'en castillan et en portugais la chute est l'exception et la persistance est la règle, on trouve l'inverse en catalan; en général, toutes les voyelles finales, l'*a* excepté, tombent dans cette langue :

Cast.	*siete*	*poco*	*mayo*	*vaho*	*cojo*	*brazo*	*ajo*	*año*	*oro*	*como*	*sabio*
Port.	*sete*	*pouco*	*maio*	*bafo*	*coxo*	*braço*	*alho*	*anno*	*ouro*	*como*	*sabio*
Cat.	*sėt*	*pòk*	*màć*	*bàf*	*kǫx́*	*bràs*	*àl̇*	*àṅ*	*òr*	*kòm*	*sàƀi*

Quand les voyelles labiales ou palatales persistent, elles passent à *e*, qui est prononcé actuellement *ḁ*.

Castillan	*cuatro*	*libro*	*negro*	*exacto*	*templo*	*centro*
Portugais	*quatro*	*livro*	*negro*	*exacto*	*templo*	*centro*
Catalan	*kůàtrḁ*	*l̇íƀrḁ*	*nėgrḁ*	*ḁgzàktḁ*	*tęmplḁ*	*sęntrḁ*

Le changement des labiales latines en *e* a produit une classe assez nombreuse d'adjectifs flexibles qui se terminent par *e* au masculin et par *a* au féminin. Ce sont actuellement de vrais adjectifs non flexibles, *a* et *e* atones se prononçant tous les deux *ḁ* : *apte-apta*, pron. *àptḁ*; *negre-negra*, *digne-digna*.

La finale *o* (= *u*) n'est pas étrangère au catalan. Elle est la désinence de la première personne de l'indicatif présent. Il y a aussi beaucoup de noms terminés par *o*; mais la plupart de ces noms sont des emprunts faits au castillan.

La chute de la voyelle latine a souvent causé une modification de la consonne précédant cette voyelle. *b*, *v*, *d*, *c* palatal, sont

devenus *u*, qui a formé une diphtongue avec la voyelle précédente : *scribi-ąskríů*; *nive-nęů*; *pede-pèů*; *pace-pàů*. Ces diphtongues finales terminées par *ů* provenant des finales romanes *b*, *v*, *d*, *c*, sont étrangères au castillan et au portugais. L'existence de ces diphtongues est un des traits les plus caractérisés du catalan. Les nombreuses diphtongues du catalan proviennent en général de la vocalisation d'une consonne latine ou de hiatus; le catalan ne diphtongue jamais les voyelles toniques latines. On sait que *ĕ*, *ŏ* latins sont diphtongués dans la plupart des langues latines et que c'est précisément en castillan que cette diphtongaison a le plus d'extension. Les diphtongues *ůe*, *ie* pour *ŏ*, *ĕ*, si fréquentes en castillan, sont étrangères au catalan.

n final est tombé après une voyelle : *manu-mà*, *bonu-bò*, *caminu-kąmí*, *homine-òmą*. Plus tard l'*r* final est aussi tombé après une voyelle : *claru-clar* > *klà*, *flor* > *flò*, *primer* > *primę*. La chute de l'*n* dans les paroxytons latins et celle de l'*r* dans les oxytons catalans, a produit un nombre considérable de mots se terminant par une voyelle tonique. Leurs frères castillans et portugais sont des paroxytons ou des oxytons terminés par une consonne ou par une voyelle nasale.

Catalan	*umà*	*mà*	*be*	*fí*	*bąí*	*bò*	*ąksiǫ*
Castillan	*humano*	*mano*	*bien*	*fin*	*vecino*	*bueno*	*acción*
Portugais	*humano*	*mão*	*bem*	*fim*	*vizinho*	*bom*	*ácção*
Catalan	*klà*	*jąnę*	*ąƀè*	*durmí*	*sąńǫ*	*dú*	
Castillan	*claro*	*enero*	*haber*	*dormir*	*señor*	*duro*	
Portugais	*claro*	*janeiro*	*haver*	*dormir*	*senhor*	*duro*	

L'*r* final persiste quelquefois (*òr*, *kàr*, *púr*); mais il est tombé dans tous les infinitifs : *pąrlà*, *sąƀè*, *durmí*, *tęmą*. Devant les pronoms affixés, on prononce l'*r* des infinitifs oxytons, on ne prononce pas l'*r* des infinitifs paroxytons : *pąrlàrli*, *sąƀèrlą*, *durmíri*, mais *tęmąlą*, *bènsąlą*.

Le castillan et le portugais n'admettent qu'un petit nombre

de consonnes finales; en catalan toutes les consonnes peuvent être finales; il ne faut excepter que *g*, *ƀ*, *đ*. Toutefois un mot suivi d'un repos ne se termine jamais par une explosive sonore ou par une fricative sonore (*g*, *d*, *b*, *ǵ*, *j*, *z*, *v*).

Castillan	*fuego*	*pasado*	*sabe*	*virtud*
Portugais	*fogo*	*passado*	*sabe*	*virtude*
Catalan	*fòk*	*pạsàt*	*sàp*	*birtút*

Les dérivés de *fòk* ont *g* au lieu de *k* (*fugọ*, *fugàìnạ*, *fugẹrạ*); le féminin de *pạsàt* est *pạsàđạ*; *sàp* est une forme du verbe *sạƀė*. Il existe en catalan un nombre considérable de radicaux se terminant tantôt par une sonore, tantôt par une sourde. Tous les radicaux qui présentent une sonore devant la voyelle des suffixes ou des terminaisons, changent la sonore en une sourde lorsqu'ils ne sont pas accompagnés d'un suffixe ou d'une terminaison. Les alternances sont : *g-k*, *đ-t*, *ƀ-p*, *z-s*, *g-ć*, *j-ć*; *j* ne devient pas *x́*, mais *ć*.

grògạ, *grugọ*, *ạzgrugạìt*	*gròk*
frėđạ, *frạđọ*, *r̄ạfrạđàt*	*frėt*
pạjėzạ, *pạjạzėt*, *pạjạzíạ*	*pạjės*
míǵạ, *miǵà*, *miǵọ*	*mić*
r̄òjạ, *r̄ujọ*, *r̄ujẹn*	*r̄òć*
sạƀė, *sạƀėn*, *sạƀėm*, *sàƀạn*	*sàp*
puđė, *puđėn*, *puđėm*, *pòđạn*	*pòt*
kuzí, *kuzín*, *kuzím*, *kúzạn*	*kús*
fují, *fujín*, *fujím*, *fújạn*	*fúć*

Les noms terminés par *k*, *t*, *p*, *s* se divisent en deux catégories : les uns conservent la sourde devant la voyelle des suffixes et des terminaisons; les autres changent *k*, *t*, *p*, *s* en *g*, *đ*, *ƀ*, *z* : *pòk-pòkạ*, *gròk-grògạ*; *nėt-nėtạ*, *frėt-frėđạ*. Les noms terminés par *ć* se divisent en trois catégories : quelques-uns conservent *ć*, d'autres changent *ć* en *ǵ*, la plupart changent *ć* en *j* : *dạspàć*-

dąspąćà, mić-miǵą, r̄òć-r̄òją. Les noms terminés par *x́* ne changent jamais *x́* en *j*.

Les sourdes finales deviennent sonores devant une consonne, pourvu que celle-ci ne soit pas une sourde; *k, t, p, ć, x́, s, f* (rare) deviennent *g, d, b, ǵ, j, z, v* : *kàp, kàp kąb̄àl̇, kàp x́ikòt, kàp sàb̄i — kàb gàt, kàb jǫb̄ą, kàb zèru, kàb nòi̊*; *ląs pèrąs — ląz b̄òi̊rąs, ląz nòi̊ąs*. Dans l'intérieur des mots : *ątkirí-ądmirà, upsąrb̄à-ubjęktą, ąktíů-dígną, ąsful̇à-ązb̄ąrlà, nàftą-ąvgąnistàn*. Devant une voyelle, les fricatives sourdes deviennent aussi sonores, et les explosives sourdes persistent : *męs, męz ąkąb̄àt*; *gręx́, gręj ąskąlfàt*; *kàp, kàp òmą*. Les formes atones *i, u* (écrits *hi, ho*) ne sont pas regardées comme des voyelles initiales, mais comme des terminaisons : *ąpląůđèx́, ąpląůđèj ąx́ò*, mais *ąpląůđèx́-u*, comme dans *ąpląůđèx́ąs, ąpląůđèx́ąn*; *r̄èp, r̄èp ąx́ò*, mais *r̄èb̄-i*, comme dans *r̄èb̄ąn, r̄èb̄in*.

En catalan il existe des mots terminés par un groupe de deux et même de trois consonnes, ce qui l'éloigne considérablement du castillan et du portugais. Ces groupes proviennent tantôt de la chute de la voyelle finale après deux ou trois consonnes qui persistent (*fèrm, fǫrn, fàls, kǫrp, bòsk, gúst, bàlp, tękst*), tantôt de l'addition de la désinence *s* aux radicaux terminés par une consonne (*fòk-fòks, pąsàts, kàp̱s, kąb̄àl̇s, àńs, kàrs, nòms*; *fèrms, fǫrns, kǫrps*). Il existe aussi les groupes *gz, dz, bz, l̇z, lz*, etc., qui sont des modifications des groupes *ks, ts, ps, l̇s, ls*, etc. (*sàks, sàks plèns, sàgz b̄úĭts, sàgz ąrnàts*).

t final est tombé après *l, n*; *p* final après *m*; *k* final après *ṅ* : *alt* < *altu, cant* < *cantu, camp* < *campu, jonc* < *juncu* sont prononcés *àl, kàn, kàm, jǫṅ*. *t* final peut être supprimé après *r, s* : on dit *fòr, kúr, trís, gús* aussi bien que *fòrt, kúrt, tríst, gúst*. En revanche, *r* final est quelquefois prononcé *rt* : *kòrt* à côté de *kòr* (cœur).

Les groupes *lts, nts, mps, ṅks*, ont été remplacés par *ls, ns, ms, ṅs* : les pluriels *alts, cants, camps, joncs* sont prononcés *àls, kàns, kàms, jǫṅs*; *temps* < *tempus* est prononcé *tęms*. Le groupe *rt* perd son *t* devant la désinence *s* : le pluriel de *fòrt* est *fòrs*. On

intercale la voyelle *u* entre les groupes *st*, *sk* et la désinence *s* : *trist-trístus*, *bòsk-bòskus*. Les radicaux nominaux terminés par *x́*, *s-z*, *ć-ǵ-j*, prennent aussi la disjonctive *u* devant *s* : *bàx́-bàx́us*, *gràs-gràsus*, *pąjès-pąjèzus*, *dąspàć-dąspàćus*, *mić-mígus*, *r̄òć-r̄òjus*. Les radicaux verbaux terminés par *x́*, *s-z*, *j-ć* prennent la disjonctive *ą* devant la désinence *s*.

kuli (modèle)	*kúlu*, *kúls*, *kúl*
tusí	*túsu*, *túsąs*, *tús*
kuzí	*kúzu*, *kúząs*, *kús*
kręx́ą	*kręx́u*, *kręx́ąs*, *kręx́*
ląjí	*ląjèx́u*, *ląjèxąs*, *ląjèx́*
fují	*fúju*, *fújąs*, *fúć*
sąntí	*sęntu*, *sęns*, *sęn*
r̄ǫmprą	*r̄ǫmpu*, *r̄ǫms*, *r̄ǫm*
surtí	*súrtu*, *súrs*, *súrt* ou *súr*
pèrđrą	*pèrđu*, *pèrs*, *pèrt* ou *pèr*
murí	*mòru*, *mòrs*, *mòr* ou *mòrt*

Nous avons vu qu'il y a des mots qui présentent une finale labiale en castillan et en portugais et une finale palatale en catalan; nous trouvons l'inverse dans un grand nombre des pluriels qui reçoivent la disjonctive *u* :

Catalan	*pęx́us*,	*dǫlsus*,	*fransèzus*,	*intąrèsus*,	*trístus*,	*bòskus*
Castillan	*peces*	*dulces*	*franceses*	*intereses*	*tristes*	*bosques*
Portugais	*pexes*	*doces*	*francezes*	*interesses*	*tristes*	*bosques*

Le nom féminin *pòst* n'admet pas la disjonctive *u*; son pluriel est *pòts* au lieu de *pòsts* : *st* + *s* = *ts*. L'ancien pluriel *aquests* devient *ąkèts*, d'où l'on a tiré le singulier *ąkèt*. A Barcelone on n'emploie *ąkèst* que devant une voyelle : *ąkèst òmą*, mais *ąkèt kąbàl*, *ąkèd bòu̯*. Au pluriel on dit indifféremment *ąkèts* et *ąkèstus*. Quelques noms en *ć* n'admettent pas la disjonctive *u* (*púć*) et la plupart admettent un pluriel en *s* à côté du pluriel en *us*; *ć* + *s* = *i̯ts*; de *bòć*, *púć*, on forme les pluriels *bòi̯ts* (à côté de *bòjus*), *púi̯ts*.

En catalan *n* n'est pas tombé devant *s* final : *bonu*>*bo*, *homine*>*home*, mais *bonos*>*bons*, *homines*>*homens*. Le groupe *ns* persiste dans les oxytons; ainsi ce groupe est la terminaison du pluriel non seulement des noms terminés par *n*, mais aussi d'un grand nombre de noms terminés par une voyelle tonique (oxytons où *n* final est tombé) : *mà-màns*, *plè-plèns*, *kąmí-kąmíns*, *kąrƀǫ-kąrƀǫns*. Les oxytons où *r* final est tombé forment une autre catégorie de noms terminés par une voyelle tonique. On forme le pluriel de ces noms en ajoutant *s* au singulier, l'*r* n'ayant pas persisté devant *s* final : *flò-flòs*, *klà-klàs*, *primẹ-primẹs*. On a introduit *ns* dans quelques noms de cette catégorie : *ąltà-ąltàns*, *pilà-pilàns*. Dans ces noms on a substitué *ns* à *s*. Par contre, les pluriels *homens*, *asens*, *margens*, etc., ont été remplacés par les pluriels analogiques *òmąs*, *àząs*, *màrjąs*, etc. (Barcelone). Dans ces paroxytons, on a substitué *s* à *ns*.

Au commencement d'une syllabe sont possibles toutes les consonnes, à l'exception de *v* (Barcelone) et de *ŋ*; sont aussi possibles les groupes suivants :

kr	*gr*	*ǥr*	*tr*	*dr*	*đr*	*fr*	*pr*	*br*	*ƀr*
kl	*gl*	*ǥl*				*fl*	*pl*	*bl*	*ƀl*

On trouve *g*, *d*, *b*, après un repos, une explosive ou une nasale; *ǥ*, *đ*, *ƀ*, dans les autres cas : *bǫt*, *kàmbi*, *ądbèrs* — *sèƀą*, *ązƀèrlą*, *kąrƀǫ*; *bǫt*, *un bǫt*, *kàb bǫt* — *ąl ƀǫt*, *ąlz ƀǫts*.

ć, *ǵ*, *r* ne se trouvent jamais comme initiales de mots. *l̇* initial, si rare en portugais, est très fréquent en catalan, beaucoup plus qu'en castillan. Il a une origine différente de l'*l̇* castillan; il provient de la palatalisation de l'*l* initial latin, qui persiste en castillan aussi bien qu'en portugais :

Catalan	*l̇àną*	*l̇ẹƀrą*	*l̇ąǫ*	*l̇í*	*l̇ǫp*	*l̇úną*
Castillan	*lana*	*liebre*	*león*	*lino*	*lobo*	*luna*
Portugais	*lã*	*lebre*	*leão*	*linho*	*lobo*	*lua*

L'*l̇* initial du castillan provient des groupes *pl*, *cl*, *fl*. Ces

groupes, qui ont aussi été palatalisés en portugais, subsistent en catalan :

Castillan	*llano*	*llorar*	*llave*	*llama*
Portugais	*chão*	*chorar*	*chave*	*chamma*
Catalan	*plà*	*plurà*	*klàů*	*flàmą*

Dans l'intérieur d'un mot les groupes *bl*, *gl* précédés d'une voyelle sont prononcés *bbl*, *ggl* *ądmiràbblą*, *pòbblą*, *r̄ęgglą*. Les exceptions sont très rares. L'*l* du groupe roman *tl* (*spatla* < *spatula*) a été palatalisé en catalan comme l'*l* initial; la prononciation la plus commune de *tl* est *ll* : *ąspàllą*. Le catalan admet aussi *ll*, *mm*, *nn*, étrangers au portugais; le castillan n'admet que *nn*. Dans les trois langues on rencontre des consonnes doubles d'un mot à l'autre; mais le catalan en admet beaucoup plus que le castillan et le portugais : *kàp pàrą*, *kàb bàrą*, *bǫx́ x́ik*, *bǫj jǫb̄ą*, *très sòůs*, *trèz zèrus*, etc.

Les fricatives doubles différant peu des fricatives simples, elles sont quelquefois remplacées par celles-ci (élision de la finale du premier mot) : *trè sòůs*, *trè zèrus*; le pluriel de *ąl sàb̄i* est *ąl sàb̄is*. L'élision de *s* final peut aussi avoir lieu devant *r̄*, *x́*, *j* : *ąl r̄ęis*, *sí r̄àls*, *ąl jąrd̄ins*, *ąl x́ikòts* (union très étroite). Il y a des cas où la consonne finale ne saurait être élidée; elle persiste souvent même dans les cas d'une union très étroite entre les deux mots. Nous connaissons l'influence régressive des initiales sur les finales sourdes. L'influence des initiales donne lieu aux phénomènes suivants : A. Changements de degré : les finales sourdes deviennent sonores devant telle ou telle initiale (*p* > *b*, *ps* > *bz*, *ns* > *nz*, etc.). Nous avons déjà parlé de ces changements. — B. Absorptions totales ou élisions : l'élision de *s* devant *s*, *z*, *r̄*, *x́*, *j*, de *x́* devant *x́*, *j*. — C. Absorptions partielles : *ć* + *s* = *t́s*, *ć* + *z* = *d́z*, *ć* + *x́* = *t́x́* = *ć*, *ć* + *j* = *d́j* = *ǵ* (*t́*, *d́* représentent les éléments explosifs des phonèmes composés *ć*, *ǵ*) : *màć* + *sèk* > *màt́sèk*, *mić* + *x́àî* > *mićàî*. — D. Intercalation d'une consonne. — E. Changements de place : *l* en *l̇*, *n* en *ṅ*, *ń*, *m*. On

sait que le phénomène B peut ne pas se produire; il en est de même du phénomène E.

Dans l'intérieur des mots, on rencontre *ṅ* devant *k*, *g*; *ń* devant *x́*, *j*, *l̇*; *m* devant *p*, *b*, *m*; *n* devant les autres consonnes : *bląnkǫ*, *fąngà*; *puńx́à*, *pąńjà*, *ąńl̇às*; *umplí*, *tumbà*, *immèns*; *kąntà*, *kąnsà*, etc. Toutefois *m* est aussi possible devant *t*, *s*, *n*, *f* : *kǫmtą*, *prẹmsą*, *dąmnàt*, *kàmfurą*. On trouve *m* devant *r̄* dans *sumr̄iůrą*. Les quatre nasales sont possibles devant *s* final. Sous l'influence d'une consonne initiale, *n* final peut devenir *ṅ*, *ń*, *m*, les autres nasales persistent. *n* final peut se changer en *ṅ* devant *k*, *g*, en *ń* devant les palatales, en *m* devant les bi-labiales : *un-uṅ gàl*, *uń l̇ǫp*, *um bòć*; *tàn-tàń l̇ẹć*, *tàm bò*; *sàn-sàń l̇úk*, *sàm màrk*, à côté de *sàn l̇úk*, *sàn màrk*. Devant une voyelle, *ṅ* final est prononcé *ṅk*, *n* final est quelquefois prononcé *nt* : *sàṅ-sàṅkąspèsą*; *sàn-sàntilàri*. L'intercalation de *t* peut avoir lieu dans les monosyllabes *tàn*, *kůàn*, *sàn*, *ąǫn*; mais elle a surtout lieu entre le gérondif ou la troisième personne du pluriel de l'impératif et les formes atones *i*, *u* (écrits *hi*, *ho*) : *ąnàn-ąnànti* (*allant*, *y allant*), *kumprąnẹn-kumprąnẹntu*, *bàjin-bàjinti*, *fàsin-fàsintu*. On écrit le *t* dans les gérondifs, on ne l'écrit pas dans les impératifs; il y a même des personnes qui prononcent *bàjini*, *fàsinu*; mais la prononciation *bàjinti*, *fàsintu*, est de beaucoup la plus commune. L'intercalation du *t* permet de distinguer *portin-hi*, pron. *pòrtinti* (*portez-y*, sujet pluriel), de *porti-n'hi*, pron. *pòrtini* (*portez-y-en*, sujet singulier). La phrase stéréotypée *passin-ho be* est prononcée communément *pàsinubẹ*. La préposition *ąm* (avec) devient généralement *ąmb* devant une voyelle : *ąm tú*, *ąmb ẹl*. La préposition *ą* (à) se change généralement en *ąn* devant *ẹl̇*, *ąkèst*, *ąkèl̇*, *ąkèx́*, *ąx́ò*, *ąl̇ò*, *ąlgú*, *ąlgún*. Les contractions *ąl*, *ąls* (au, aux) sont souvent remplacées par *ąn-ąl*, *ąn-ąls*.

l est gutturalisé lorsqu'il est précédé d'une voyelle appartenant à la même syllabe : *màl*, *míl*, *fàlką*, *fąlkǫ*. Cet *l* gutturalise la voyelle précédente; *à* précédant *l* gutturalisé a le même son que dans la diphtongue *àů*. L'*l* final peut se changer en *l̇* devant *l̇*

initial : *ął ḷǫp*, *ął làpis*, *màł ḷęć* (union très étroite), *sàł ḷàrk* à côté de *sàl ḷàrk*. *ł* est fréquent en catalan. L'*ł* médial portugais (écrit *lh*) provient des groupes romans *cl*, *lĭ*; l'*ł* médial castillan (écrit *ll*) provient de *ll* : portugais, *olho*, *palha*, mais *cavallo*, pron. *kąvàlu*; castillan, *caballo*, mais *ojo*, *paja*. En catalan, *cl*, *lĭ*, *ll* passent à *ł* : *úł*, *pàłą*, *kąƀàł*. Pour *ł* initial, V. ci-dessus.

Par son système de consonnes le catalan se rapproche plus du portugais que du castillan. Toutefois le portugais (Lisbonne) distingue *v* de *b*, *ƀ*, possède *s*, *z* français et n'admet pas *ć*, *ǵ*. Mais le castillan a perdu les deux palatales sourde et sonore *x́*, *j́*; il a perdu également la sonore *z*, et la sourde *s* n'est pas identique à l'*s* du catalan, étant encore plus éloigné que celui-ci de l'*s* français ou portugais; *ć* castillan n'est pas non plus identique à *ć* catalan, dans lequel on aperçoit plus distinctement les deux éléments composants, et la sonore *ǵ* n'existe plus. A la place des sons perdus, il s'est produit en castillan deux sons étrangers au catalan et au portugais : le *c* de *cielo* et le *j* de *joven*.

Voici la valeur des lettres employées dans l'orthographe catalane pour la représentation des consonnes :

	Devant la voyelle	*Après* la voyelle
b	— *ƀ*, *b* ou *bb*.	*p* ou *b*
c	— *k*; *s* devant *e*, *i*. Ex. : *cel*, *forces*, *cim*, pron. *sél*, *fòrsąs*, *sím*.	*k* ou *g*
ç	— *s*. Ex. *dolçor*, *plaça*, *vençut*, pron. *dulsǫ*, *plàsą*, *bąnsút*. . . . . Ballot remplace *ç* par *s* ou *ss* : *dolsor*, *plassa*, *vensut* (malgré *vencer*)	*s* ou *z*
d	— *đ*, *d*.	*t* ou *d*
f	— *f*.	*f* ou *v*
g	— *g*, *g* ou *gg*; *j* devant *e*, *i*. Ex. : *gendre*, *verge*, *vegi*, pron. *jèndrą*, *bèrją*, *bèji* .	*k* ou *g*
gu	— *gu* ou *gu*; *g* ou *g* devant *e*, *i*. Ex. : *guant*, *diguem*, *digui*, pron. *gŭàn*, *di*-	

	gèm, *dígi*. *gu* ou *gu* est écrit *gü* devant *e*, *i* : *següent*, pron. *sągůẹn*.	
ig	— *ć* ou *ǵ* après une voyelle ; *ić* ou *iǵ* après une consonne. Ex. : *maig*, *veig*, *boig*, *fuig*, *mig*, pron. *màć* ou *màǵ*, *bèć*, *bòć*, *fúć*, *míć*. On écrit communément *mitg* ou *mitj* au lieu de *mig*.	
h	— est toujours muet.	
j	— *j*.	
l	— *l* gingival.	*l* gutturalisé.
ll	— *l̇*. Ex. : *vermell*, *llop*, *ella*, pron. *bąrmèl̇*, *l̇ọp*, *ẹl̇ą*. Quelquefois *ll*. Ex. : *collegi*, *carmello*, pron. *kullèji*, *karmèllu*	*l̇*
	On écrit aussi *col-legi*, *colegi*, *carmetlo*.	
m	— *m*.	*m*
n	— *n*	*n*, *n̷*, *ṅ*, *m*
p	— *p*	*p* ou *b*
qu	— *ku* ; *k* devant *e*, *i*. Ex. : *quan*, *que*, *qui*, pron. *kůàn*, *ką*, *kí*. *ku* est écrit *qü* devant *e*, *i* : *freqüent* pron. *frąkůẹn*.	
r	— *r*; *r̄* au commencement du mot et après une consonne appartenant à la syllabe antérieure. Ex. : *cara*, *cabra*, *rave*, *conreu*, pron. *kàrą*, *kàƀrą*, *r̄àƀą*, *kunr̄èů*.	*r*
rr	— *r̄*. Ex. : *terra*, pron. *tèr̄ą*.	
s	— *s*; *z* entre deux voyelles. Ex. : *sabi*, *pensar*, *casa*, pron. *sàƀi*, *pąnsà*, *kàzą*.	*s* ou *z*
	Transacció, *intransigent*, etc., sont prononcés *trąnząksiọ*, *intrąnzijẹn*.	
ss	— *s*. Ex. : *grassa*, pron. *gràsą*.	
t	— *t*.	*t* ou *d*

tg,tj	— *ǵ*. Ex. : *viatge*, *mitja*, pron. *biàǵą*, *míǵą*	*ć* ou *ǵ*
tx	— *ć*. Ex. *despatxa*, pron. *dąspàćą*......	*ć* ou *ǵ*
v	— *ƀ* ou *b*	
x	– *x́* au commencement du mot et après une consonne. Ex. : *xai*, *gronxa*, pron. *x́àỉ*, *grọńx́ą*.	
	ks après *a*, *e*, *o*, *u*. Ex. : *paradoxa*, pron. *pąrąđòksą*..................	*ks* ou *gz*
	Exacte, *exhibir*, etc., sont prononcés *ągzàktą*, *ągziƀí*	
ix	— *x́* après une voyelle, *ix́* après une consonne. Ex. : *caixa*, *coixa*, *gruixut*, *pixar*, pron. *kàx́ą*, *kọx́ą*, *grux́út*, *pix́à*.	*x́* ou *j*
	Quelques écrivains suppriment l'*i* devant *x* palatal : *caxa*, *conex*, *pex*.	
z	— *z*	

Les écrivains catalans ne sont pas d'accord sur l'orthographe de bien des consonnes : on trouve *plaça* et *plassa*, *arc* et *arch*, *mig* et *mitg*, *peix* et *pex*; et aussi *sap* et *sab*, *dubte* et *dupte*, *fred* et *fret*, *quatre* et *cuatre*, etc. Ils ne sont pas non plus d'accord sur l'emploi de l'*h* et de l'*y* : *cauen*, *cauhen*; *traduir*, *traduhir*; *mai*, *may*; *boira*, *boyra*. Mais ce qui augmente considérablement le nombre de mots à deux graphies, c'est l'orthographe variable de la plupart des terminaisons contenant la voyelle *ą*. Cette voyelle peut être représentée par *e* aussi bien que par *a* : *clauet*, *peuet* sont prononcés *kląůèt*, *pąůèt*. On écrit *a* dans *kląůèt* dérivé de *klàů*; *e* dans *pąůèt* dérivé de *pèů*. En général *a* de l'ancien catalan provient de *a* latin; *e*, de *e* ou de *i* : *maturu* > *madur*, *securu* > *segur*, *vitellu* > *vedel*. Actuellement on prononce *mąđú*, *sągú*, *ƀąđẹl*, mais on écrit *madur*, *segur*, *vedell*. *a* latin est changé en *e* (anc. cat.) lorsqu'il se trouve à la dernière syllabe et qu'il n'est pas final : on a *casa*, *plaça* mais *cases*, *places*; *canta*, mais *cantes*, *canten*; *cantava*, mais *cantaves*, *cantavem*, *cantavèu*, *cantaven*. Le

grammairien Ballot remplaça *e* par *a* dans tous ces mots; mais quelques écrivains n'acceptèrent pas ces changements dans le nom, tout en l'acceptant dans le verbe; on eut donc deux formes graphiques pour les pluriels des noms en *a* : *casa-cases* ou *casas*. Récemment quelques écrivains ont réintroduit *e* dans les terminaisons verbales. La graphie *a* est encore la plus commune, mais les partisans de la graphie *e* deviennent de plus en plus nombreux.

Dans l'orthographe usuelle *a* représente *ȧ* dans les syllabes accentuées, *ą* dans les syllabes atones;
e — *ė* ou *ę* dans les syllabes accentuées; *ą* dans les syllabes atones;
o — *ȯ* ou *ǫ* dans les syllabes accentuées; *u* dans les syllabes atones;
i(*y*) — *i* ou *i̊*; quelques écrivains n'emploient plus *y*;
u — *u* ou *ů*.

Quelquefois on met un accent graphique sur les voyelles accentuées; on emploie généralement l'accent grave sur *ė*, *ȯ*, l'aigu sur *ę*, *ǫ*, *í*, *ú*; sur *ȧ* on emploie communément l'aigu, mais quelques écrivains emploient le grave.

Les syllabes latines accentuées sont restées telles en catalan, de même qu'en castillan et qu'en portugais. Mais la plupart des mots s'étant raccourcis, on trouve en catalan un nombre considérable d'oxytons et très peu de proparoxytons. Par suite de la chute de la voyelle finale, beaucoup de paroxytons deviennent des oxytons (*cámpu* > *cámp*, *camínu* > *camí*), beaucoup de proparoxytons deviennent des paroxytons (*mánicu* > *mánec*, *móbile* > *móbil*. D'autres proparoxytons deviennent aussi des paroxytons par suite de la suppression de la médiale posttonique (*véndere* > *véndre*, *cámera* > *cámbra*). Enfin il existe des oxytons provenant de proparoxytons dans lesquels les deux voyelles posttoniques, médiale et finale, ont été supprimées (*frígidu* > *fred*, *óculu* > *ull*).

Les déplacements d'accent sont rares en catalan. — A. On en trouve un à la première et à la deuxième personnes du pluriel de l'indicatif imparfait : *-ámus* > *-ąm*, *-átis* > *-ąů*. Ex. : *kąntàƀą*, *kąntàƀąs*, *kąntàƀą*, *kąntàƀąm* < *cantabámus*, *kąntàƀąů* < *cantabátis*, *kąntàƀąn*; *durmíą*, *durmíąm*, *durmíąů*; *ęrą*, *ęrąm*, *ęrąů*. — B. Dans quelques verbes de la conjugaison *e* (deuxième), dont le radical finit par une voyelle, celle-ci attire l'accent tonique; l'*i* de la terminaison devient *i̊*. Ex. : *sedéba* > *se-í-a* > *sèi̊ą*. Les imparfaits en *i̊ą* sont : *credeba* > *krèi̊ą*, *sedeba* > *sèi̊ą*, *videba* > *bèi̊a*, *rideba* > *r̄èi̊ą*, *diceba* > *dèi̊ą*, *cadeba* > *kèi̊ą*, *jaceba* > *jèi̊ą*, *facieba* > *fèi̊ą*, *traheba* > *trèi̊ą*, *duceba* > *dúi̊ą*. — C. Dans les formes fortes, c'est toujours la dernière syllabe du radical qui reçoit l'accent tonique : *suplik-à*, *suplíką*, *ąstuđi-à*, *ąstuđíą*. En portugais on dit aussi *estudía*; en castillan on dit *estúdia*.

En général, chaque mot a un accent tonique; quelques mots ont deux accents; un petit nombre de monosyllabes sont atones. — A. Les mots possédant deux accents sont les adverbes en *ment* et les mots composés : *bonament*, *camacurt*, *rentamans*, pron. *bònąmęn*, *kàmąkúrt*, *r̄ęntąmàns*. Il y a quelques exceptions : *tothom*, *potser*, etc., sont prononcés *tutòm*, *putsę*. Les préfixes sont toujours atones; il ne faut excepter que *contra*, *entre*, *sobre* : *preexistir*, *contrabaix*, *entreclaror*, *sobrepujar*, pron. *prąągzistí*, *kòntrąƀàx́*, *ęntrąkląrǫ*, *sǫƀrąpujà*. — B. Monosyllabes atones : l'article, les adjectifs possessifs *mon*, *ton*, *son*, les pronoms *me*, *te*, etc. (compléments sans préposition), *que*, les prépositions *a*, *am*, *de*, *en*, *per*. Dans les combinaisons d'un verbe et d'un ou de plusieurs pronoms atones, on trouve quelquefois plus de deux syllabes atones après la syllabe accentuée : *sapigas-me*, *porta-me-la*, *sapiga-me-la*, pron. *sàpigąz̧mą*, *pòrtąmąlą*, *sàpigąmąlą*.

On prononce quelquefois *cámbia*, *estúdia* (accentuation castillane) au lieu de *cambía*, *estudía*; *cámbia*, *estúdia* permettent *cámbi̊aré*, *estúdi̊aré* (rythme castillan) au lieu de *cambíaré*, *éstudíaré*. L'influence du castillan produit une hésitation entre la prononciation dissyllabique (catalane) et la prononciation mono-

syllabique (castillane) dans beaucoup de combinaisons vocaliques croissantes. Le peuple introduit un *i̊* dans beaucoup d'hiatus (*idèi̊ą*); l'influence castillane s'oppose seule à la généralisation de cette prononciation populaire. On doit aussi regarder comme un *castellanisme* l'introduction de *s* à la place de *z* dans des mots tels que *entusiasme*, *explosiu*, etc., qu'on prononce *ąntusiàzmą*, *ąksplusíů* au lieu de *ąntuziàzmą*, *ąkspluzíů* et que beaucoup de *catalanistes* écrivent *entussiasme*, *explossiu*! En outre : *illuzi̊ǫ* > *iluzi̊ǫ*, *kǫmtą* > *kǫntą*, *kąlǫ* > *kąlǫr*, etc.

En revanche, les nombreux mots castillans introduits dans le catalan actuel sont tous catalanisés dans leur prononciation, souvent aussi dans leur forme : *aparato*, *telégrafo*, *mechero* sont prononcés *ąpąràtu*, *tąlègrąfu*, *mąćęru*; *cuidado-kui̊dàđu*, *pararayos-pàrąr̄ài̊us*, *ateneo-ątąnèu* et *ątąnèi̊u* (popul.); *l* initial devient souvent *l̊*; *z* castillan, *s* ou *z*; *j* castillan, *j́* etc. : *lancero-l̊ąnsęru*, *hidrógeno-iđròjąnu*. Dans les verbes, la désinence *ar* est prononcée *à*; l'infinitif a donc une forme catalane; les autres temps prennent les désinences catalanes : *derramar-dąr̄ąmà*, *derrama-dąr̄àmą*, *derrame-dąr̄àmi*; *derramando-dąr̄ąmàn*; *derramamos-dąr̄ąmèm*, etc. La plupart des noms en *a* ont déjà une forme catalane (*llaga-l̊àgą*); les noms en *o*, au contraire, n'ont pas une forme catalane à moins qu'ils ne perdent cette désinence. Ce moyen de catalanisation n'est guère employé dans la langue parlée; mais les écrivains catalans l'emploient souvent, tantôt en supprimant simplement l'*o* (*polo* > *pol*) tantôt en le remplaçant par *e* ou par *ů* (*centro* > *centre*, *ateneo* > *ateneu*, pron. *ątąnèů*).

Quelquefois la catalanisation du mot castillan donne un mot catalan, l'ancien mot (*faro* > *far*) ou le mot tel qu'il aurait été sans l'influence castillane (*termómetro* > *termometre*). Seulement dans ce cas la *catalanisació* du mot castillan est déjà une *descastellanisació*, ce que beaucoup de *catalanistes* semblent ignorer. Il y a deux problèmes dans la *descastellanisació* du vocabulaire catalan : 1° donner une forme catalane aux mots savants modernes que le catalan a pris tout faits du castillan; 2° rem-

placer les mots castillans par les mots catalans préexistants ou coexistants.

Dans la langue écrite on admet bien des mots castillans catalanisés et même non catalanisés; mais dans la langue parlée le nombre des mots castillans qu'on emploie est bien plus considérable. Quelques-uns n'ont pas été tout à fait catalanisés dans leur prononciation : ainsi on y trouve des *e* dans les syllabes atones, des diphtongues étrangères au catalan, le son de *j* castillan. On trouve aussi de nombreux proparoxytons terminés par *o*.

Dans ces proparoxytons, *o* posttonique médial est changé en *ą*: *átomo*, *método*, *polígono*, etc., sont prononcés *àtąmu*, *mètąđu*, *pulígąnu*. Nous trouvons une dissimilation analogue dans les futurs *mouré*, *couré*, etc.; dans *x́ąkulàtą*, *pąrúk*, *mąrđúx́*, etc., et dans la prononciation populaire des mots tels que *document*, *procurador*, etc. *ą* est de beaucoup la voyelle la plus fréquente du catalan oriental : l'*a* atone latin donne *a* ou *e*, pron. *ą*; *ĕ*, *ē*, *ĭ*, quelquefois *ī*, atones, donnent *e*, pron. *ą*; les voyelles labiales finales donnent aussi *e* lorsqu'elles ne tombent pas; la terminaison verbale *unt* est remplacée par *ent*, qui donne *en*, pron. *ąn*. Le nombre d'*ą* du catalan actuel serait encore plus grand sans l'introduction des subjonctifs présents en *i* à la place des anciens subjonctifs présents en *e* ou en *a*. Anc. catalan : *parle*, *parles*, *parlen*; *dorma*, *dormes*, *dormen*; *diga*, *digues*, *diguen*. — Catalan oriental : *pàrli*, *pàrlis*, *parlin*; *dòrmi*, *dòrmis*, *dòrmin*; *dígi*, *dígis*, *dígin*. Quelques verbes conservent l'ancien subjonctif à côté du subjonctif en *i*; ce sont les verbes dont le subjonctif possède un radical différent de celui du gérondif : *dir-dígą*, *dígąs*, *dígąn*, à côté de *dígi*, etc. Toutefois le subjonctif en *ą* est beaucoup moins usité que le subjonctif en *i* dans tous les verbes, à l'exception de *saber*, *cabre* (Barcelone). L'*i* s'est aussi introduit à la place de l'*e* dans les terminaisons du subjonctif imparfait. Anc. catalan : *dormisses*, *dormissem*, *dormisseu*, *dormissen* — barcelonais : *durmísis*, *durmísim*, *durmísiŭ*, *durmísin*. On trouve *u* à la place d'*e* ancien à la première personne du singulier de

l'indicatif présent et dans le pluriel des noms terminés par *s*, *x́*.

Ce qui réduit aussi le nombre d'*ą* du catalan oriental, c'est l'élision de l'*ą* final ou initial en contact avec la voyelle d'un autre mot, phénomène dont nous avons déjà parlé. Dans l'intérieur d'un mot, *ąrą* devient quelquefois *ąr* : *kąrągòl* > *kąrgòl*, *ąskąrąƀàt* > *ąskąrƀàt*. Après la préposition *per* pron. *pąr*, on élide communément l'*ą* initial de quelques mots (les démonstratifs, les verbes *anar*, *haver*) : *per aquest pont*, *passa per aquí*, *per haver-ho dit*, pron. *pąr kèt pòn*, *pàsą pąr kí*, *pąr ƀèru đit*. Le dialecte de Barcelone confond les deux prépositions *per* et *pera* (*pąr*, *pąrą*). Dans quelques mots on trouve *r* à la place de *ąr* (*verema*, *veritat*, etc., pron. *brèmą*, *britàt*) ; en revanche, on prononce *ąr* au lieu de *r* dans les futurs des verbes en *tre* : *pąrmątąrę*, *futąrę*. On prononce aussi *r̄umpąrę*, *pąrđąrę*, et même *r̄ąƀąrę*, *sąƀąrę* à côté de *r̄ąƀrę*, *sąƀrę*.

Les suppressions et les additions d'*ą* sont surtout fréquentes dans les compléments atones. En catalan, les compléments atones suivant des mots à finale vocalique, ont été traités comme les syllabes finales des polysyllabes : *me*, *lo* ont perdu leur voyelle; *la* a conservé la sienne; *los* est devenu *ls*; *vos*, *ůs*, etc.

Formes pleines	*me*	*nos*	*te*	*vos*	*se*	*lo*	*los*	*la*	*les*	*li*	*ne*	*hi*	*ho*
Formes réduites	*m*	*ns*	*t*	*us*	*s*	*l*	*ls*				*n*	*y*	*u*

Plus tard il y a eu une tendance à substituer les formes réduites aux formes pleines; d'où les formations nouvelles *ąm*, *ąns*, etc. En général, les formes pleines ont persisté immédiatement après le verbe et ont été remplacées par *ąm*, *ąns*, etc., dans les autres cas. Le catalan actuel possède donc :

Formes pleines	*mą*	*nus*	*tą*	*bus*	*są*	*lu*	*lus*	*lą*	*ląs*	*li*	*ną*	*i*	*u*
Formes réduites	*m*	*ns*	*t*	*ůs*	*s*	*l*	*ls*				*n*	*i̊*	*ů*
Formes renforcées	*ąm*	*ąns*	*ąt*	*ąůs*	*ąs*	*ąl*	*ąls*				*ąn*	*ąi̊*	*ąů*[1]

1. On emploie communément *us*, *i*, *u* au lieu de *ąůs*, *ąi̊*, *ąů*.

Les formes *ąm*, *ąns*, etc., *mą*, *nus*, etc., se trouvent après un repos, une consonne, un *į* ou un *ů*; les formes *m*, *ns*, etc., après une voyelle, *į* et *ů* exceptés : *ąl pòrtą*, *kůàn ąl pòrtą*, *màį ąl pòrtą*, *purtèm-lu*, *purtèů-lu*, *nǫ l pòrtą*, *pòrti-l*; *ąls tąnkèů*, *pąrkè ls tąnkèů*, *tąnkèů-lus*, *ąlz ubrìů*, *no lz ubrìů*, *ubrìů-luz àrą*. Il faut remarquer que *me*, *te*, *se*, *lo*, *ne*, non précédés du verbe, s'attachent au mot suivant toutes les fois que celui-ci commence par une voyelle : *lo escoltes* > *l-ąskǫltąs*, et l'on dit *l-ąskǫltąs* après les consonnes aussi bien qu'après les voyelles : *kůàn l-ąskǫltąs*, *nǫ l-ąskǫltąs*.

Quand deux compléments atones sont en contact, on prononce toujours un *ą* entre la dernière consonne du premier et la première consonne du second. On ne dit jamais *nǫ m·lą pòrtis*, *kůàn ąm-lą pòrtis*, mais *nǫ m-ą-lą pòrtis*, *kůàn m-ą-lą pòrtis*; *ąnz-ą-l pòrtą*, *pòrtą-nz-ą-l*, *purtèů-nuz-ą-l*; *ąls-ą-ląz đǫną*, *dǫną-lz-ą-ląs*. Lorsque le premier complément est *me*, *te*, *se*, il s'attache à l'*ą* disjonctif, et la finale du mot précédent n'exerce pas d'influence sur la forme de la combinaison, qui peut être regardée comme la combinaison d'une forme pleine (*mą*, *tą*, *są*) et d'une forme réduite (*l*, *ls*, etc.), irréductible (*lą*, *ląs*, *li*) ou pleine appuyée sur une voyelle suivante (*l' n'*, etc.) : *me l dona*, *me la dona*, *me l'ha donat*. Lorsque le premier complément est *nos*, *vos*, *los*, précédant une forme réduite, l'*ą* disjonctif peut être regardé comme l'*ą* d'appui de cette forme; on a alors une forme en *z* (*nuz*, *nz* ou *ąnz*, etc.) suivie d'une force renforcée (*ąl*, *ąls*, etc.) : *ens en dona*, *dona-ns-en*, *us els dona*. Dans ces deux cas *e* représentant *ą* disjonctif est attaché à un des compléments; mais lorsque *nos*, *vos*, *los* précèdent une forme pleine (*ąnz-ą-lą*), l'*e* ne saurait être attaché à aucun des deux compléments à moins qu'on n'accepte de nouvelles formes graphiques; dans ce cas la suppression de l'*ą* disjonctif ne rend pas inintelligible la combinaison, et en général on ne l'écrit pas : *ens la porta*, *els les dones*, pron. *ąnz-ą-lą pòrtą*, *ąlz-ą-ląz đǫnąs*.

La prononciation d'un *ą* après les pronoms terminés par *z* n'a pas lieu seulement devant d'autres compléments atones. On inter

cale souvent *ą* entre les pronoms terminés par *z* et les verbes commençant par *s*, *x́*, *j́* : *no us sent*, *ens xiula*, pron. *nǫ-ůz-ą sęn*, *ąnz-ą x́iůlą*. Après les infinitifs oxytons, on peut employer les formes réduites *ns*, *ůs*, *ls*, pour *nos*, *vos*, *los*, à la suite de l'élision de l'*r* final de l'infinitif; la combinaison perd alors une syllabe, et cette perte est compensée par l'addition d'un *ą* : *fer-nos*, *portar-los*, pron. *fęr-nus*, *purtàr-lus*; mais on dit aussi *fę-nz-ą*, *purtà-lz-ą*. Après l'impératif des verbes réfléchis ou réciproques, *nos*, *vos* peuvent être réduits à *s*; on prononce communément *ą* après cet *s* (= *z*) : *entenem-nos*, *renteu-vos*, pron. *ąntąnèm-nus*, *r̄ąntèů-b̄us*; mais on dit aussi *ąntąnèm-z-ą*, *r̄ąntèů-z-ą*.

Les prépositions *an*, *amb*, *am*, suivies d'un *ą* initial, donnent les combinaisons *ąną*, *ąmbą*, *ąmą*; on trouve ces combinaisons devant quelques mots commençant par une consonne : *ąną*, devant *la*, *les*, *l'*, *mi*, *tu*, *quė*, *qui*; *ąmbą*, *ąmą*, devant *quė*, *qui* : *am qui parlaves*? pron. *ąm ki pąrlàb̄ąs*, et aussi *ąmbą ki pąrlàb̄ąs*. On rencontre aussi *ąnąki*, *ąnąl̇i*, *ąnąl̇à*, à côté de *ąki*, *ąl̇i*, *ąl̇à*. En revanche, on supprime communément l'*ą* initial de quelques mots après la préposition *en*, pron. *ąn* : *en aquest moment*, *en havent acabat*, pron. *ąn kėd mumęn*, *ąn bèn ąkąb̄àt*. L'*ą* initial des verbes *anar*, *haver* est généralement supprimé après les compléments atones : *m'havia conegut*, pron. *ąm bią kunągút*; *no t'havia vist*, *no t bią b̄ist*; *ens haguessis cregut*, *ąnz gęsis krągút*; *l'anem a veure*, *ąl nèm ą b̄èůrą*; *me n'aniré*, *mą n nirę*.

P. Fabra.

QUELQUES REMARQUES

SUR

LE *DICCIONARIO DE GALICISMOS*

DE BARALT

A toute époque de son histoire, chaque peuple emprunte à la langue des nations avec lesquelles il est en rapport, les mots et les expressions dont il croit, à tort ou à raison, avoir besoin pour enrichir la sienne. Nous en avons un exemple frappant et déplorable dans la tendance du français d'aujourd'hui à recevoir de l'anglais une foule de termes, la plupart superflus et disgracieux. Mais si, d'un côté, notre langue a emprunté, on peut dire aussi qu'elle a prêté sans compter et à pleines mains aux autres langues et en particulier à l'espagnol. Depuis tantôt deux siècles, en effet, le gallicisme infeste l'idiome d'un peuple qui s'est toujours montré aussi jaloux de son indépendance nationale que peu soucieux de son intégrité littéraire. Inutile de s'étendre longuement sur les ravages que l'influence française, propagée surtout par la cour, par les hautes classes de la nation et par une légion de traducteurs ignorants ou maladroits, a fait subir à l'originalité des écrivains espagnols dans la façon de sentir et de s'exprimer. Qu'il suffise de dire que ceux-là mêmes qui se sont rendu nettement compte de la gravité du mal et qui ont voulu y remédier, soit en l'attaquant de front dans de solennelles dissertations, soit en employant contre lui les armes ordinairement plus redoutables du ridicule et de la satire, n'ont pas réussi plus que les autres à s'en affranchir. Pour ne citer que les plus connus, Cadalso qui, dans la lettre XXXV des *Cartas marruecas* et dans une lettre récemment publiée ici même par M. Foulché-

Delbosc[1], se moque spirituellement du langage *afrancesado*, n'échappe pas toujours à la mode qu'il condamne et se révèle à nous, parmi tous les écrivains espagnols, comme celui dont la tournure d'esprit est la plus française. Le Père Isla, consacrant à la réforme du même abus un chapitre de son *Fray Gerundio*[2] et soulignant d'une fanfaronnade le titre de sa traduction de *Gil Blas*, écrit une langue qui n'est pas toujours celle d'un *español celoso*, et il ne faut pas être bien grand clerc pour s'apercevoir que, s'il a voulu restituer à l'Espagne un des meilleurs romans picaresques, il n'a pas toujours su purger les discours du héros de Lesage de mots et de phrases appris pendant son exil sur la terre de France. Mesonero Romanos dans son article *El extranjero en su patria*, Fernan Caballero dans plusieurs de ses romans, tournent en dérision une habitude condamnable à laquelle ils n'ont pu se soustraire, et il n'est pas jusqu'aux écrivains réputés comme les plus *castizos* et passant pour avoir parlé une langue presque archaïque, tels qu'Estébanez Calderon, qui ne se soient laissé aller parfois au courant irrésistible de l'imitation française.

C'est sans doute pour s'opposer à cette contagion universelle qu'un écrivain vénézuélien, D. Rafael María Baralt, publia, vers le milieu de notre siècle, son *Diccionario de galicismos*.

Cet ouvrage, devenu classique, et qui représente une somme considérable de travail, est surtout remarquable par une grande force de persuasion et par l'ardeur qui anime l'écrivain dans sa lutte acharnée contre les *galiparlistas*[3]. Malheureusement sa science ne répond pas toujours à sa bonne volonté et il suffit de jeter un coup d'œil sur le livre pour voir qu'il est fort au-dessous de sa renommée.

1. *Obras inéditas de don José Cadalso* (*Revue hispanique*, I, pp. 302-303).

2. Chap. VIII, livre IV.

3. Citons un passage : « No digo nada de *alterado* por *sediento*, porque éste es delito que yo sujetaría á pena de azotes y picota, con buen sol y á mediodía. »

Tout d'abord le plan adopté se justifie difficilement.

Baralt dispose l'un après l'autre, par ordre alphabétique, tous les mots qui lui semblent entachés de gallicisme soit dans leur forme même, soit dans le sens qu'on leur prêtait de son temps, soit par la place occupée par eux dans la phrase. Il mélange ainsi des choses très différentes et qu'on aimerait à trouver nettement séparées. Il y a plus : sous la rubrique *furor*, par exemple, nous voyons bien figurer les acceptions fautives du mot *furor*; or si nous prenons la rubrique *adjetivo*, il ne s'agit plus d'observations relatives au terme lui-même d'*adjetivo*, mais à la partie du discours qui porte ce nom en grammaire. La même inconséquence se retrouve à propos d'une foule d'autres mots.

D'autre part, un assez grand nombre de chapitres, d'ailleurs intéressants au point de vue espagnol, n'ont absolument rien à faire dans un dictionnaire de gallicismes, attendu qu'ils ne mentionnent pas un seul emploi francisé du terme purement castillan dont il est question. Citons au hasard : *al*, *ante*, *compás*, *hablista*, etc.

On pourrait aussi regretter que Baralt n'ait pas cru devoir indiquer les noms des auteurs des phrases citées comme exemples de gallicismes. C'eût été là sans doute éveiller de nombreuses susceptibilités, mais aussi assurer une portée plus grande à la critique.

L'ouvrage déjà assez volumineux, surtout à cause des hors-d'œuvre qu'il contient, est cependant loin d'être complet; une foule de termes et d'expressions créés ou modifiés par l'influence française, et employés par des écrivains contemporains, ont été omis, chose peu répréhensible d'ailleurs, étant donnée l'absence d'un criterium sûr en ces matières. Il est probable que l'auteur a voulu se borner aux gallicismes les plus caractérisés et l'on remarquera, qu'en thèse générale, il n'est pas aussi intransigeant qu'on pourrait s'y attendre, à considérer ses fréquentes invectives contre les corrupteurs du langage. C'est ainsi qu'il admet très bien l'introduction dans la langue de mots tels que : *circunstancial*, *clausura*, *transigible*, pour ne citer que ceux-là. Mais le plus

piquant c'est que lui, le puriste par excellence, qui veut ramener la langue du XIXe siècle à celle du siècle d'or, tombe parfois dans le vice qu'il flagelle si vigoureusement. En effet, à côté de termes archaïques et d'expressions vieillies, telles que *puesto que* dans le sens de *quoique* [1], et *en puridad*, Baralt, qui va chercher des autorités jusque dans les *Siete Partidas*, écrit, à propos de cette phrase du *Don Quichotte* : « *Sabía hacer una jaula de pájaros, que solamente á hacerlas pudiera ganar la vida*..... en dicha frase, repito, verá alguno calcada la locucion francesa *à les faire* ». Or, le verbe *calcar*, sur la foi du *Diccionario de Autoridades*, n'a eu, à l'époque classique, que le sens étymologique de *fouler aux pieds*. L'acception de *calquer* qui lui est attribuée ici est donc purement française et nous nous trouvons en présence d'un gallicisme de l'espèce la plus dangereuse, puisqu'il existe en espagnol un mot *estarcir* qui rend l'idée exprimée par le verbe *calquer* [2].

Comme équivalent au mot anglais *fashionable* qui est entré en espagnol en passant par le français, ainsi que presque tous les mots anglais admis dans le castillan de nos jours, Baralt donne : « Una joven petimetra ó á la moda », c'est-à-dire deux gallicismes évidents. Il est vrai qu'à l'article *petimetre*, il déplore l'adoption de ce vocable *completamente exótico* et se félicite de l'avoir vu tomber en désuétude. Mais alors pourquoi le donner comme correct et pourquoi ne pas rappeler le joli terme bien espagnol de *lindo* qui, à la bonne époque, était employé pour signifier exactement ce qu'on appela successivement *lucido*, *pisaverde*, *currutaco*, *petimetre*, *lechuguino* et enfin, de nos jours, *gomoso*, en attendant que les Français inventent un nouveau mot pour le céd eraux Espagnols.

Au lieu de l'expression francisée *á la orden del día* dans cette

---

1. « Lo que sí es francés puro, puesto que comunísimo hoy, es... » (au mot *bajo*).

2. Témoin ce passage de Larra : «... bien como no dibuja quien *estarce* y pasa el dibujo ajeno á otro papel al trasluz de un cristal. » (1re lettre á Andrés Niporesas.)

phrase : « Hoy están, digámoslo así, los telégrafos eléctricos a la orden del día [1] », il vaut mieux, déclare l'auteur, dire comme on a toujours dit en castillan : « Están hoy en boga ó muy en boga los telégrafos eléctricos ». Il est fort douteux que *en boga* ait été *en vogue* de tous temps en espagnol, car il faut arriver à une période assez récente pour en trouver des traces.

On pourrait relever beaucoup d'autres gallicismes dans le style de Baralt; mais toutes ces légères imperfections s'effacent devant un vice capital qui porte la plus grave atteinte à son autorité. Il est bien évident que pour pouvoir démêler la part d'influence qu'une langue a exercée sur une autre, il est de toute nécessité de les connaître toutes deux à fond. Or, Baralt ne savait pas assez le français pour mener à bien une œuvre de ce genre. Sur ce point, l'examen impartial des quelques extraits suivants ne laisse subsister aucun doute.

Ne parlons pas des innombrables fautes d'orthographe qui déparent les mots français au point de les rendre parfois méconnaissables; on peut toujours à cette occasion invoquer des erreurs typographiques, et il serait puéril d'y attacher trop d'importance.

Nous relevons d'abord quelques mots, tels que *agresser*, *boursal*, *émulatoire*, *insensitif*, sans compter quelques expressions, telles que *se croire soi-même*, qui n'ont rien de français.

D'autre part, dans les exemples suivants, les propositions regardées par l'auteur comme *afrancesadas* ne le sont pas le moins du monde, alors que les corrections proposées, tout en étant purement espagnoles, ressemblent à s'y méprendre à leurs correspondantes françaises.

No veo aquí á coser [2] est remplacé par *no veo aquí para coser*, en français *je n'y vois pas pour coudre*.

Entrar en parte [3], gallicisme d'après Baralt, serait, dit-il, mieux rendu par *ser cómplice de*.

1. Au mot *Dia*.
2. Art. *A*.
3. Au mot *Aparte*.

« Lo que en francés es fabricar *de primera* [1] *intencion*, entre nosotros no se puede entender sino diciendo *de primera mano* », dit-il ailleurs; or, aucune de ces deux expressions n'est française; mais la seconde serait beaucoup plus claire aussi bien en français qu'en espagnol.

D'autres preuves aussi graves d'incompétence nous sont fournies par les quelques citations que nous nous bornerons à transcrire.

D'après lui, *ridículo* [2] est toujours adjectif en espagnol et toujours substantif en français : c'est là une erreur qui atteste bien peu de commerce avec le français.

« *A lo que tú vas á tardar* [3], bien tendré tiempo para comer. » Peu de gallicismes sont plus évidents, dit Baralt, c'est mot pour mot « *A ce que tu vas tarder*, j'aurai bien le temps de dîner. »

« Fuerza es que seais los más *abandonados* [4] calumniadores para sostener con juramento tan palpable falsedad — Se da los aires de ser sabio [5] — *Consignar* [6] sus creencias — Ofrecer á alguno sus *deferencias* [7] — Hombre *dúctil* [8] — Difícil es *aventajar nadie* [9] á Lope de Vega en facilidad para versificar — Hombre de *mano*[10] (dans le sens de *valiente, diestro*) — No sé que haya *más* [11] remedio (dans le sens de *autre* remède). » Autant de traductions littérales du français, d'après Baralt, alors que la locution suivante : « A las mujeres se las toma por la vanidad », ne serait ni française ni espagnole. C'est tout juste le contraire; cette dernière

1. Au mot *Intencion*.
2. Au mot *Ridiculo*.
3. A l'article *A*.
4. Au mot *Abandonado*.
5. Au mot *Aire*.
6. Au mot *Consignar*.
7. Au mot *Deferencia*.
8. Au mot *Dúctil*.
9. A l'article *Infinitivo*.
10. Au mot *Mano*.
11. Au mot *Más*.

phrase, traduite presque mot à mot, est correcte, et les autres ne l'ont jamais été.

Il serait fastidieux d'accumuler d'autres exemples, inutiles, croyons-nous, pour établir une charge très grave contre un auteur à qui la connaissance étendue des deux langues était indispensable. Sachant si peu le français, on ne doit pas s'étonner qu'il l'apprécie mal, et les jugements qu'il porte sur ce point perdent de ce fait toute autorité. Nous passerons donc sur ces perpétuels parallèles entre les deux idiomes, où la richesse de l'un est exaltée en regard de la pauvreté de l'autre; il serait trop long de relever toutes les bévues écrites à ce sujet; mais nous ne pouvons cependant résister à l'envie d'en donner un échantillon :

« De todo tiene culpa *confectionner*, que vale para los franceses lo que para nosotros valen Hacer, Fabricar, Trazar, Pergeñar, Hilvanar, etc., tanto en el estilo grave como en el jocoso ó familiar. Así en España un sastre *hace* vestidos, un arquitecto *traza* planos, un arbitrista *discurre* planes, un maestro de obras *fabrica* casas, un gacetillero *hilvana* noticias, un periodista *escribe* ó *pergeña* un Diario : cosas todas que los franceses, por más que quieran, no pueden hacer *fabricando*, *trazando*, *discurriendo*, *hilvanando*, *pergeñando*, *escribiendo*, etc., sino precisa y forzosamente *confeccionando*. »

Au reste, pour être en mesure de discerner judicieusement les emprunts de l'espagnol au français, il ne suffit pas de bien posséder ces deux langues : il est de toute nécessité de connaître l'italien. Ce n'est pas ici le lieu d'étudier ce que l'Espagne doit à l'Italie : qu'il suffise de rappeler que l'action que cette dernière a exercée sur la langue et la littérature castillanes a été très vive et s'est produite entre les deux grandes périodes où s'est manifestée l'influence française, jamais complètement éteinte, mais surtout remarquable, d'une part, aux premiers âges de la langue, d'autre part, à l'époque contemporaine. Or, quiconque perd de vue ce point d'histoire littéraire sera tenté d'attribuer au français des termes et des expressions entrés dans l'espagnol par l'italien.

C'est ce que Baralt n'a pas manqué de faire, comme nous allons le voir. « Aujourd'hui, dit-il, on regarderait comme un gallicisme cette phrase de Cervantes : Cardenio, como aquel que ya sabía la historia del mozo, preguntó..... » Il est vrai que cette tournure est fréquente dans nos vieux auteurs [1]; mais il est à croire qu'elle a passé en espagnol, non du français qui l'a abandonnée depuis longtemps, mais de l'italien où elle a été beaucoup plus florissante.

Le dicton « Todo el mundo es país [2] » s'emploierait dans une signification *galicana*. Il n'y a là rien de français; c'est une version exacte du proverbe italien « Tutto il mondo è paese. »

Autre locution qui aurait, à n'en pas douter, *sabor y corte galicano* « A los veintidós de Marzo *al hacer del día* [3] se presentó (el príncipe) á la puerta nueva, » (Coloma, *Guerr. de Flandes.*) Là encore, le français n'est pas en cause, et l'italien explique à merveille *al hacer del día* par *sul far del giorno.*

Il résulte de tout cela que le seul intérêt véritable de l'œuvre de Baralt réside dans les exemples tirés des bons auteurs, qui sont généralement bien choisis et accompagnent en assez grand nombre chacun des mots du dictionnaire. A ce point de vue, on peut en tirer grand profit pour une étude approfondie de la langue espagnole classique.

Pour tout le reste, c'est-à-dire pour ce qui concerne les emprunts de l'espagnol au français, le dictionnaire des gallicismes est encore à faire, surtout si l'on songe que, depuis Baralt, ces emprunts, bien loin de diminuer, ont suivi une progression effrayante. La pureté et l'originalité du castillan sont de plus en plus menacées par l'influence néfaste de la presse qui répand jusqu'au fond des campagnes des milliers de journaux écrits dans un jargon ridicule, par l'impuissance et l'incapacité

1. Témoin ce passage de Commines (VII, 2) : « Et se jeta à deux genoux devant moi comme celui qui se cuidoit déjà estre mort. »

2. Au mot *Pais.*

3. Au mot *Hacer.*

de l'Académie, gangrenée elle aussi, et, comme le remarque avec raison Baralt [1], par la complicité inconsciente du gouvernement.

Il serait donc urgent qu'un savant reprît et complétât cette œuvre, mais en en bouleversant de fond en comble l'économie et en adoptant une classification plus rationnelle.

Qu'on nous permette de préciser notre pensée par une légère esquisse des divisions qui nous semblent le plus logiques :

I. GALLICISMES DE FORME.

1° Néologismes formés régulièrement d'après l'analogie et qui, à la rigueur, pourraient ne pas être considérés comme un emprunt, mais qui semblent pourtant se rattacher aux néologismes français correspondants et avoir été créés à leur image. Ex. : *agresivo*, *impresionable*, *actualidad*, etc.

2° Mots français passés tels quels en espagnol ou dont la prononciation seule a été défigurée, tels que : *complot*, *frac*, *soirée*, *ambigú*, *debut*, etc.; ces gallicismes sont les moins redoutables de tous, n'étant pas voilés et apparaissant comme tels au premier abord.

3° Mots empruntés au français, mais dont la terminaison et l'aspect ont été modifiés conformément aux caractères généraux de la langue; on peut en distinguer trois variétés :

a) — Mots qui manquaient, tels que : *acaparar*, *traicionar*, et dont l'introduction n'a rien de trop choquant.

b) — Mots qui font double emploi avec d'autres de forme purement castillane et qui n'ont que faire dans la langue; ex. : *avalancha* pour *alud*, *revancha* pour *desquite*, *etiqueta* pour *rótulo*.

---

1. « El Gobierno y las Cortes son entre nosotros los corruptores más desaforados del idioma ». Au mot *Contabilidad*.

c) — Mots qui ont fini par chasser définitivement les termes nationaux, par exemple *retreta* au lieu du vieux mot *queda*. Ici on se trouve en face du fait accompli et toute récrimination serait vaine.

II. GALLICISMES DE SENS.

1° Mots de forme analogue à certains mots français, mais ayant à l'origine un sens tout différent et qui ont fini, par suite de l'influence française, par prendre le sens français tout en gardant encore le sens primitif; par exemple : *abonar* autrefois signifiait *garantir*, *se porter caution*; aujourd'hui il a pris de plus le sens d'*abonner*. — *Corage* (*dépit*, *fureur*) est devenu l'équivalent de *courage*, tout en gardant ses anciennes acceptions. — *Bravo*, qui veut dire proprement *sauvage*, *farouche*, s'emploie déjà couramment dans le sens de *brave*.

Dans certains de ces mots, le sens ancien est même en train de disparaître pour faire place au sens français, tel *apercibir* que l'on n'emploie plus guère dans le sens correct de *préparer* et qui tend de plus en plus à signifier *apercevoir*, surtout sous la forme pronominale *apercibirse*.

2° Expressions formées de deux ou plusieurs mots purement castillans, mais dont la réunion a pris un sens inconnu à la langue classique et semblable à celui de l'expression française correspondante; par exemple : *buen tono*, *bello espíritu*, *en boga*, *en cinta*.

3° Gallicismes par extension de sens, à l'imitation du français : ainsi l'adjectif *flaco* (*faible*) s'emploie aujourd'hui couramment dans des phrases comme la suivante : « Fulano *tiene un flaco por* la pintura holandesa », ce qui est un sens purement français.

De même le verbe *venir*, dans cette expression : « *Viene de* salir mi hermano. »

Cette catégorie de gallicismes, de même que la suivante, est

la plus humiliante de toutes; elle indique un vasselage littéraire indiscutable et devrait être combattue avec la plus grande énergie par les bons écrivains espagnols.

III. GALLICISMES DE SYNTAXE.

Il y a gallicisme de syntaxe toutes les fois que la syntaxe espagnole est modifiée à l'imitation du français, par exemple : « Don Fulano de Tal es embajador de S. M. C. [1] *cerca de* la corte de Inglaterra. »

« No olviden [2] *aquellos de* nuestros colegas cuyo lenguaje pueda prestarse aun á injuriosas tergiversaciones. »

« *Es de* [3] los poetas como de los niños... »

« No sé *cuándo vendrá*. »

« Lo que *dijo* Descartes *de bueno*, de Bacón lo sacó. » (Feijoo, *Mapa intelectual y cotejo de naciones*.)

« ¿ *Qué es lo que* usted quiere decir, tia bruja ? » (Antonio de Trueba, *La Felicidad doméstica*.)

IV. GALLICISMES D'IMAGES.

Cette division embrasse toutes les métaphores, comparaisons usuelles, dictons, locutions proverbiales qui ont passé du français à l'espagnol.

Ex. : « *Dió carrera* [4] á su imaginación. »

« Está *á cubierto* [5] *de* la adversa fortuna. »

«.... Ansioso de mangonear en todo y por todo, se arrojó *á cuerpo perdido* [6] en la devoción y el absolutismo. »

---

1. Cité par Baralt au mot *Cerca*.
2. Cité par Baralt au mot *Consignar*.
3. Cité par Baralt au mot *Ser*.
4. Cité par Baralt au mot *Carrera*
5. Cité par Baralt au mot *Cubierto*
6. Cité par Baralt au mot *Cuerpo*.

« Fué aquello un verdadero *golpe de teatro* que después del *golpe de azar* [1] anterior produjo una impresion maravillosa. »

« Aunque en todos tiempos reinó la moda, está *sobre muy distinto pié* en éste que en los pasados su imperio. » (Feijóo, *Las Modas*.)

« En España... la crítica debe tener *la manga* tan *ancha*, tan ancha que puedan pasar por ella los estravíos que para nuestro particular solaz nos permitimos los autores. » (Antonio de Trueba, *Cuentos campesinos*.)

En adoptant cette classification ou toute autre analogue, il serait plus facile de se retrouver dans le labyrinthe des gallicismes; mais de toutes façons l'entreprise serait hérissée de difficultés. Doit-on recueillir comme *afrancesada* toute expression entachée de gallicisme que l'on trouve dans un texte quelconque? Faut-il ne relever que celles qui sont employées par les bons auteurs, ou même se borner à celles qui ont passé dans la langue populaire? Tous ces points sont discutables et embarrassants; mais ce qui rend la tâche encore plus ardue, c'est la communauté d'origine, l'étroite parenté des deux idiomes qui ne sont que des rameaux d'une même souche. Comment décider dogmatiquement que, dans telle locution, une langue s'est modelée sur l'autre, alors que le changement de sens ou le néologisme remarqué a été peut-être produit par le libre jeu d'un développement parallèle?

De plus, comme nous l'avons vu, le français a agi une première fois sur le castillan presque au début de la littérature, et y a laissé un premier fond dont il faut tenir compte.

Ainsi le mot *reproche* est purement français, bien que son âge vénérable ne permette plus au lexicographe le plus sévère de lui tenir rigueur de son exotisme. D'ailleurs, comme le remarque très justement Baralt, il n'y a peut-être pas un seul gallicisme que

1. Cité par Baralt au mot *Golpe*.

l'on ne retrouve dans les anciens auteurs [1]. Les nombreux exemples qu'il donne ne laissent aucun doute à cet égard. Mais si explicite qu'il soit en cette matière il reste encore en deçà de la vérité. Citons un exemple : « Mercurio (el comercio, la Bolsa) se ha vuelto muy crédulo *para los tiempos que corren.* » Baralt propose ici de corriger le gallicisme en disant : *para como están los tiempos.* Et pourtant l'expression incriminée est bien espagnole ; elle a été employée à l'époque classique et on la trouve notamment dans un prosateur du commencement du XVIIe siècle, Liñan y Verdugo, dont la langue est très châtiée [2]. Il y a plus : les gallicismes d'image ont toujours été et sont encore les plus rares en castillan; malgré cela, certaines comparaisons et métaphores, exprimées aujourd'hui d'une manière différente, étaient en usage autrefois sous une forme toute française : *le coq du village* se disait anciennement *el gallo del pueblo* [3]. *Cela coûte les yeux de la tête* s'exprimerait actuellement par *Esto cuesta un sentido,* mais Quevedo disait fort bien :

Ciego eres, Amor, y no
Porque los ojos te faltan,
Sino porque á todos cuestas
Hoy *los ojos de la cara.*

Une autre difficulté, comme nous l'avons dit, s'élève à propos de l'influence italienne ; il faut ajouter encore à tous ces écueils l'action possible des langues de la péninsule. Tel mot semblable à un mot français peut passer du galicien ou du catalan en castillan et être enregistré à tort comme gallicisme par le savant le plus consciencieux. Nous en avons un exemple dans le mot

1. « Bueno es tener en cuenta que apenas hay galicismo que no lo esté igualmente en los antiguos libros españoles. » (Au mot *sufrir.*)

2. « Y demás de eso no os puedo negar que deja de haber apariencias engañosas y más en los miserables tiempos que ahora *corren* ». (*Guia y avisos de forasteros.*)

3. « Soy uno de los que llaman el gallo del pueblo. » (Liñan y Verdugo, *op. cit.*)

futeza, que Baralt emploie comme étant très correct [1]. Ce qu'il y a de certain c'est que ce mot est tout récent; les étymologistes espagnols le font venir de *fútil*, ce qui est absurde, attendu que *futil* ne pourrait donner que *fútileza* [2], comme *sutil* a donné *sutileza*. Si l'on n'admet pas que l'on ait affaire ici à un dérivé d'un mot français de bas étage, qui a d'ailleurs exactement le même sens, il faut bien convenir qu'il a été pris au catalan où il a des racines dans un radical très vivace.

Tels sont les obstacles qu'on aurait à surmonter pour compléter ou refaire l'œuvre de Baralt. Le résultat dédommagerait-il de ses peines le savant qui entreprendrait cette lourde tâche? Hélas! tout porte à croire que ses efforts seraient stériles. Ce qu'il faudrait, pour refouler l'invasion menacante, ce n'est ni un grammairien ni un scholiaste, ce sont plutôt les bons offices du curé et du barbier de Don Quichotte revenant au monde sous la plume d'un écrivain de génie; ils auraient à faire un *escrutinio* plus malaisé peut-être, mais plus utile encore que le premier, et la gouvernante ne chômerait guère dans ses fonctions d'exécuteur des hautes œuvres.

H. PESEUX-RICHARD.

1. « Gusta de alarmarse por futezas. » (Au mot *Alarmar*.)
2. Sans parler de *futilidad*, à l'exemple de *fácil*, *facilidad* — *útil*, *utilidad*.

PHANTASIO-CRATUMINOS

SIVE

HOMO VITREUS

A Note on *El Licenciado Vidriera.*

The twelve *Novelas Exemplares* appeared at Madrid in 1613, the fifth in order being *El Licenciado Vidriera*. Published by the King's bookseller, Francisco de Robles, they were printed by Juan de la Cuesta. What seemed to be a Madrid Reprint was put on the market in 1614. Like most seventeenth-century Reprints, it differs from its predecessor; there are substitutions, expansions, omissions. Its title-page vaunts the names of Cervantes, Robles and Cuesta; but, odd to tell, nobody pretends that the variants are the author's. That assertion is made concerning the Third Madrid Edition of the *Quixote* dated 1608, and concerning no other work by Cervantes. And you marvel why. What holds good of one holds good of the other, and there is as much reason for assuming that the writer « corrected » the 1614 Reprint of the *Novelas Exemplares* as for assuming that he « corrected » the 1608 Reprint of *Don Quixote*. Nay, there is more. Like enough, he had no hand in either; he had sold his rights for cash down and must perforce sit mum. Salvá holds this 1614 Edition of the *Novelas Exemplares* for a forgery, done under the noses of Author, Publisher and Printer, by that rollicking filibuster Antonio Alvarez, who set his name to the Lisbon Edition

of the *Novelas* in 1617 [1]. And Salvá is probably right. In 1614, too, Nicolás de Assiayn presented the *Novelas Exemplares* at Pamplona; and, in the same year, Roger Vulpio and Huberto Antonio produced a Brussels Edition. Assiayn made a hit, and in 1615 he reprinted. Again, in 1615, Juan Baptista Bidelo dedicated a Milanese Edition to his Illustrious Lord and Most Worshipful Patron, Luigi Trotti. It is not known that any other Edition of the *Novelas Exemplares* was struck off during Cervantes' lifetime. All the foregoing contain, as of course, *El Licenciado Vidriera*. None contains *La Tia fingida*, first published (in a mutilated shape) at Madrid in 1814 by Agustín García Arrieta. Cervantes might be justly proud of this bantling, and to believe it the child of another goes against the grain. But questions of attribution are right ticklish; and, when such a scholar and critic as Andrés Bello inclines to ascribe the story to Fernández de Avellaneda, it is plain that dogmatism would be out of place [2].

1. *Catálogo de la biblioteca de Salvá*, escrito por D. Pedro Salvá y Mallen, y enriquecido con la descripcion de otras muchas obras, de sus ediciones, etc. (Valencia, 1872), Vol. II, p. 126, nº 1744 :

« A pesar de decirse en la portada y final que es de Madrid y de Juan de la Cuesta, y de llevar en el fróntis un escudo mui parecido al grande usado por este librero, no me cabe duda en no ser suya la edicion ni en que esté hecha fuera de España; la tengo por de Lisboa, y aun me atrevo á atribuírsela á Antonio Alvarez. Me inclina á formar esta opinion el haber empleado dicho impresor una marca mui semejante á de la del tipógrafo matritense en las *Comedias* de Ferreira y Saa de Miranda; y aunque el de las *Novelas* de 1614 no es exactamente el mismo, se aproxima más al del portugues que al del de Madrid : ademas, despues veremos que Antonio Alvarez publicó en 1617 una edicion de esta obra de Cervántes, y le puso el mismo signo en la portada aunque no he podido comparar si el grabado era el de Ferreira ó el de las *Novelas* ».

2. This point is discussed in a letter (undated) from Bello to D. Pascual de Gayangos printed on pp. 575-6 of the *Vida de Don Andres Bello por Miguel Luis Amunátegui* (Santiago de Chile, 1882).

« Respetado Señor mio :

« Animado por nuestro comun amigo don Diego Bárros Arana, a entablar correspondencia con Usted, de lo que he estado tiempo hace deseosísimo, doi principio a ella por una cuestion ventilada por varios literatos. ¿ Es verdaderamente de Cervántes la novela que con el título de *La Tia Finjida* se le atribuye vul-

A detailed, impartial study of *La Tia fingida* is needed; and there is reason to hope that we may shortly expect one from M. Foulché-Delbosc.

Our immediate interest, however, is *El Licenciado Vidriera*, and it behoves us to mention its translations. In his *aprobacion* to the Second Part of the *Quixote*, Márquez Torres records the writer's vogue among the Gentlemen of France. True that, in 1612, the Manchegan knight reached London and was introduced to the modish folk in town by Master Thomas Shelton.

---

garmente; i como de su propiedad, figura entre las obras de aquel esclarecido injenio, i ha sido reimpresa en la *Biblioteca de Autores Españoles*? Parece haber prevalecido la afirmativa, i se me acusará de temerario en poner este asunto otra vez en tela de juicio, mayormente despues de lo que ha escrito, del modo incisivo i perentorio que acostumbra, don Bartolomé José Gallardo en el número 1º de *El Criticon*. Pero, despues de haber leído cuanto sobre esta materia me ha venido a las manos, que a la verdad no es mucho, no acabo de asegurarme. El motivo principal de mis dudas es la palpable diferencia que creo percibir entre el lenguaje i estilo de *La Tia Finjida*, i el de las obras de Cervántes que indudablemente le pertenecen ».

At this point Bello's letter, or rather the copy of it, breaks off. And, as the *Vida de Don Andres Bello* may not be within reach of every reader, it were best to continue the quotation from Señor Amunátegui's book.

« Por desgracia, el borrador solo llega hasta aquí.

« Yo oí hablar a Bello acerca de este punto en algunas ocasiones.

« Don Andres se inclinaba a suponer que *La Tia Finjida*, habia salido de la misma pluma que el *Don Quijote* de Fernández de Avellaneda, atendiendo a ciertas expresiones peculiares que son comunes a una i otra obra ».

Some of these peculiar expressions « *comunes a una i otra obra* » are noted by D. Adolfo de Castro in the postcript to an article in *La España Moderna* (April, 1889), pp. 183-185. Thus he notes the occurrence of *tienda* with a special sense in both *La Tia fingida* and the sham Quixote: and observes that, in *La Tia fingida*, Claudia is stated to be the widow of D. Juan de Bracamonte, a name used by Avellaneda. He further indicates that where Avellaneda writes « *en una escalera con una coroza* », *La Tia fingida* prints « *en una escalera con una* jaula y *coroza* », and that while the latter gives « las habia vendido por doncellas muchas veces á diferentes personas » the former states that « sabia bravamente vendec doncellas destrozadas por enteras ». But it seems unlikely that Bello's opinion was based on these and other examples cited.

True that, in 1613, at the lyric feasts presided over by Ben Jonson, Fletcher made him free of the Company of Wits foregathered at « the Sun, the Dog, the Triple Tun » [1]. Howbeit, Don Quixote crossed the Channel in 1614 to be presented to His Majesty Louis XIII by César Oudin, Interpreter to the King and Secretary in Ordinary to Monseigneur le Prince de Condé. But Cervantes had visited France (by deputy) some years earlier. The history of *El Curioso Impertinente* was given in Spanish by Oudin in 1608 at the end of Julio Iñíguez de Medrano's *Silva Curiosa*[2]; and in the selfsame year Baudouin did the tale into French[3]. Further, it seems that an anonymous adaptation of the Marcela episode was published at Paris in 1609. Nor is this all. Oudin travelled in the Peninsula in 1610, and returned home from

1. The 1613 folio of *The Knight of the Burning Pestle* contains a dedication (absent from other editions) by W. B. « to his many ways endeared friend, Master Robert Keysar ». W. B. (i. e. W. Burre), speaking of the play as « this unfortunate child » manifestly girds at Shelton, as in this passage: « Perhaps it will be thought to be of the race of Don Quixote : we both may confidently swear it is his elder above a year; and therefore may (by virtue of his birthright) challenge the wall of him ». The plain inference is that *The Knight of the Burning Pestle* dates from 1611.

2. In the *Correo de los Ciegos* for november 3, 1787, one Estala declared that Cervantes took *El Curioso Impertinente* from Iñiguez de Medrano's *Silva Curiosa* : « no creyendo habia inconveniente, o persuadido a que no se descubriria el hurto, si asi puede llamarse ». Sánchez, in certain *Notas apologéticas fabricadas a expensas de un devoto* which are, says Gallardo in the first number of *El Criticon* (p. 4), « *llenas de picante jocosidad y donaire* », easily exposed Estala's blundering malice. *Don Quixote* was published in 1605 : the *Curioso Impertinente* is not in the first edition of the *Silva Curiosa* (1583), but appears in the second (1608). Like many other theorists, Estala neglected his dates.

3. Julius Schwering, *Zur Geschichte des niederländischen und spanischen Dramas in Deutschland*. (Münster, 1895), p. 83 and *n*. I would observe in passing that Dr Schwering quite misrepresents what I have said in *The Life of Miguel de Cervantes Saavedra*, concerning a French translation of *El curioso impertinente*. It is a good general rule to try and understand what has been written, before proceeding to contradictions.

Evora with a copy of the *Galatea* — the Lisbon Edition of 1590 — which he reprinted at Paris in 1611. And it amuses to note that, in his preliminary address *A los estvdiosos y amadores de las lenguas estrangeras*, Oudin commends the *Galatea* « por ser del author que inuento y escriuio, aquel libro, no sin razon, intitulado, *El ingenioso hidalgo don Quixote de la Mancha* ».

So much for Cervantes' fame abroad : clearly the *Novelas* could not escape the translators. If England were earliest with a complete version of the *Quixote's* first part, France took the lead with the *Novelas Exemplares*. François de Rosset and Vital d'Audiguier published their translation in 1618, and herein *El Licenciado Vidriera* is rendered by Rosset. The book was done into Italian by Guglielmo Alessandro de Novilieri Clavelli who, in the Preface to the Reader, proclaims his author to be « stimato esser' uno de' più leggiadri Scrittori c' habbia la Spagna ». Printed by Barezzi at Venice in 1626, with a dedication to Henrico Raiis Terzo, the Italian version gives *El Licenciado Vidriera* as the fourth in order of the tales. Six among the *Novelas Exemplares* were Englished by James Mabbe in 1640; but *El Licenciado Vidriera* is not one of them. Nor is it in the scurvy volume entitled *The Troublesome and Hard Adventures in Love. A Work very Delightfull and Acceptable to All. Written in Spanish by that Excellent and Famous Gentleman, Michael Cervantes; and exactly translated into English, by R. C. Gent.* (London, 1652). The coy, blushing « R. C. Gent. » is discerned as one Codrington; and Mr Quaritch, the Piccadilly bookseller, goes bail for it that Codrington's « is the earliest English version of Cervantes' *Novelas Exemplares* ». It is charitable — but not precisely flattering — to suppose that this statement was made without knowledge of the book described [1]. Mark now, how a plain tale

1. *Bibliotheca Hispana* (London, 1895), p. 43. Mr. Quaritch's words are : « This is the earliest English version of Cervantes' *Novelas Exemplares*, some of which were written before *Don Quixote*, and *all at separate times* ». Has

shall put you down. The facts are these : Codrington's is not « the earliest English version of Cervantes' *Novelas Exemplares* » : it is twelve years younger than Mabbe's : and (for a finishing touch) it contains not a syllable of Cervantes' work. Nor indeed, save on a title-page as lying as an epitaph, does the egregious Codrington pretend any of these things. His part is to muddle matters by asserting in the Epistle Dedicatory that « the author was by birth a Spaniard, the same Gentleman that composed Guzman de Alfarache, and the second part of Don Quixot ». 'Tis well beknown (to the idolaters) that Cervantes was an expert in geography, seamanship, medicine and law : so, too, certain choice spirits intuitively know that the plays ascribed to Shakespeare were written, not by him, but by another man of the same name. Fatuous triflers maintain these theses in pamphlets and broadsheets innumerable : thus genius becomes the sport of oafs proud in the possession of their permanent majority. Two conclusions may be drawn from Codrington's assertion : and both are ludicrous. Either Cervantes wrote *Guzman de Alfarache*, or Avellaneda's true name was Mateo Aleman. The suggestion is so absurd that not the veriest mare's-nester of our day has been seduced into accepting it. It follows from what precedes that *El Licenciado Vidriera* is absent from the pages of « R. C. Gent. »

Harsdörffer is said to give a German version of the story in *Der grosse Schauplatz jämmerlicher Mord-Geschichte* (Francfort,

---

anyone anywhere ever alleged that Cervantes wrote his twelve tales simultaneously? It is charitable to hope that it was intended to say that the stories were written at considerable intervals of time : and perhaps that thesis might be maintained in a special study. It is, however, a sound principle to avoid propositions of this kind in a sale catalogue. For the rest, the mistaken assertion as to « the earliest English version » &c &c is now ancient. Mr Quaritch has been making it for at least ten years, and continues to repeat it in spite of all corrections.

1652)[1]. Six novels by Cervantes, joined to one referred to Petrarch, were Englished by the astronomer, William Pope (London, 1694) : a personage confounded by many with the poet[2]. Here *El Licenciado Vidriera* struts the scene in a dress so uninviting as to be clean forgotten even by the amateurs of curiosities. Omitted by those responsible for the anonymous French translations issued at Amsterdam (1705) and Rouen (1723), *El Licenciado Vidriera* is also ignored by Pierre Hessein (Paris, 1707), by Charles-Pierre Coste d'Arnobat (Paris, 1775), by Jean-Pierre Claris de Florian (Paris, 1787 and 1806), and by Henri Bouchon-Dubournial (Paris, 1825). Its French translators are Charles Cotolendi (Paris, 1678), the abbé Saint-Martin de Chassonville (Paris 1759), Jean-Baptiste Lefebvre de Villebrune (Paris, 1775-78),

1. Thus Edmund Dorer, *Cervantes und seine Werke nach deutschen Urtheilen. Mit einen Anhange :* Die Cervantes Bibliographie (Leipzig, 1881). See p. 15 of bibliographical section. Harsdörffer's selection would seem to be based on Jean Pierre Camus' *L'Amphithéâtre sanglant où sont représentées plusieurs actions tragiques de nostre temps* (Paris, 1630). The French original by the Bishop of Belley and of Arras does not contain any story resembling *El Licenciado Vidriera* and Harsdörffer's version must (if it exists at all) be the briefest of condensations.

2. It may be well to mention that Walter Pope was uterine brother to Dr John Wilkins, Bishop of Chester. Some details concerning him are given by Anthony à Wood, *Athenae Oxonienses*, IV, col. 724, (London, 1820). « He entred upon the physic line but did not take any degree in physic regularly... He spent much time in observing the motions and appearances of the heavens... This person who leads an epicurean and heathenish life, much like to that of Dr John Donn the son, hath written several frivolous things, which must according to the method that I have hitherto observed be put down, tho' rather fit to be buried in oblivion with the author than remembred ». With this pleasant prelude, Anthony à Wood (IV, col. 726) denotes Pope's *Select Novels. The first six written by Miguel Cervantes... the other by Francis Petrarch...* (London, 1694).

The selection « made English by Harry Bridges, Esq. » (Bristol, 1728) does not include *El Licenciado Vidriera.*

Claude-Bernard Petitot (Paris, 1809), Louis Viardot (Paris, 1858), and Charles Romey (Paris, 1862). Last of all, the tale has been admirably presented in our own day by M. Foulché-Delbosc (Paris, 1892). The record of England — so honourable for *Don Quixote* — is vastly more meagre for the *Novelas Exemplares*. Reprints of James Mabbe's fragmentary version are steadily referred to Thomas Shelton by the publishers of 1742, 1747 and 1752; and, as of course, *El Licenciado Vidriera* is excluded therefrom. Innocent of Spanish, the English « general reader » — one would like to see a specimen — contents himself perforce with a translation of the *Novelas Exemplares* by my namesake Walter Keating Kelly (London, 1846, 1855, 1881) : an undistinguished piece of work wherein *El Licenciado Vidriera* cuts a precious figure.

It would seem that Rodaja's adventures lack the Batavian grace which the Dutch expect. They are disdained in the *Vermaakelyke Minneryen* set out by B. V. D. M. at Amsterdam in 1731, as also in the Reprint of some twenty years later. They are said to appear in the **Lærerige Fortællinger** *af Miguel de Cervantes* published by Charlotte Dorothea Biehl at Copenhagen in 1780-81 : and this seems certain to be the case, if indeed the Hague Edition of 1739 be the basis — as it is alleged to be — of the Danish translation. Following at a distance upon Harsdörffer's alleged first attempt in 1652 come the translations of other Germans, in brave array : as those of Julius H. von Soden (Leipzig, 1779), by Dietrich Wilhelm Soltau (Königsberg, 1800), by L. G. Förster (Leipzig, 1825), by Müller (Zwickau, 1825), by Duttenhoffer (Pforzheim, 1840), by Notter and Keller (Stuttgart, 1840), and by Reinhold Baumstark (Regensburg, 1868). In all these *El Licenciado Vidriera* is translated with its fellows. It is not reported to exist among the selections from the *Novelas Exemplares* done into other modern tongues.

A vague legend, to which Fernández de Navarrete gives voice, asserts that Cervantes painted his portrait of the bemused Licentiate from a living model : Caspar Barth, the Latin translator of the *Celestina* (Frankfort, 1624) and of Gil Polo's *Diana Enamorada* (Hanover, 1625), this last under the style of *Erotodidascalus, sive Nemoralium libri V*. It bas been the ill fate of Cervantes to be unceasingly exposed to unproved assertions of all kinds : and many simple-hearted readers are too indulgent (or too idle) to ask for evidence. They have « the wish to believe », as that inept faculty has been called; and they believe easily. Thus Rawdon Browne declares that Fernández de Avellaneda was Gaspar Schöppe, and he proceeds to argue his case with a perverse ingenuity which imposes upon some dull people. Browne, like so many subtle advocates, is laid low with weapons of his own armoury : he is brought up short by that awkward thing, a date. Schöppe — this is the gospel according to Browne — reached Madrid in March, 1614. It is not alleged that he brought the sham *Quixote* with him, nor that he had ever heard of Cervantes' name at any date earlier than March, 1614. Now, it belongs to the harmless, necessary pedant to call attention to a small but relevant fact. Avellaneda's *aprobacion* was granted on April 18, 1614. It is not within reasonable probability — to say no more — to suppose that, between March and the middle of April, Schöppe could have written Avellaneda's 282 folios and could have pushed matters with such urgency as to obtain the Tarragona *aprobacion* without more ado. And as with Schöppe and the sham *Quixote*, so with Barth and *El Licenciado Vidriera*. In the latter case there is a fourfold assertion : (1) that Barth was insane; (2) that he fancied himself to be made of glass; (3) that he travelled in Spain before July 9, 1612, when the *Novelas Exemplares* received their first *aprobacion*; and (4) that Cervantes met him previously and had opportunities of observing the gifted lunatic's little ways. Upon these four statements — none of them intrinsically probable — the Barth

hypothesis depends. No attempt is made to show that, in 1612, Barth — being then in his twenty-sixth year — was madder than his neighbours; nor that his specific delusion was anywise concerned with glass; nor that he reached Spain earlier than July 9, 1612; nor (if he did reach it) that Cervantes ever clapped eyes on him. It is an indispensable preliminary to any discussion of the Barth theory that these four points should be irrefragably established. When (if ever) they are established, it will still remain to prove that Cervantes was so beggarly in invention as to be incapable of conceiving the situation for himself, unaided by direct suggestion from without.

It is odd that writers, seeking to bring their author into relation with German scholars of the seventeenth century, should plunge into speculative guesses of this kind. Between Cervantes on the one hand, and Barth and Schöppe on the other, no connexion can, on the evidence as yet disclosed, be made out. Barth's name would naturally suggest itself to any tolerable guesser : but not more naturally than the name of Caspar Ens. And in the case of Ens a connexion actually exists. Not many details are available concerning this industrious personage. You turn to Jöcher, to Hübner's *Biblioteca Genealogica*; you seek him in the *Allgemeine Deutsche Biographie* : but the quest is vain. His absence from the latter work is accounted for by his Dutch origin. What can be gathered about him can be shortly told. Born at Lorch at a date unknown, Caspar Ens subscribed to the Lutheran Confession in 1580. He studied law and is thought to have travelled far : later he settled in Köln and worked assiduously for such publishers and printers as Peter Fischer, William Lutzenkirchen, Conrad Butgenius, Forster, Gerard Greuenbruch, Petrus Brachel and Constantine Munich. There was never, it may be, a more prodigious polygraph : as who should say, in the vernacular, a harder-working hack. After twenty-five years spent in Köln, Ens departed and went east of the sun, west of the moon, no man knows whither. The date of his death

is uncertain; he is thought to have survived till 1636, but twenty odd years later books continued to be issued with his name attached. A tentative list of his chief works follows.

[1] Rerum Danicarum Friderico II inclitae memoriae, rerum potiente, terra marique gestarum historia : bella Ditmarsicum et Suecicum ...complectens... accesserunt ... Epigrammata J. Lauterbachii[1]. Francofurti, 1593-92, fol.

[2] Rerum Hungaricarum Historia,... in qua praeter regionis situm ...res gestae ad annum 1604 novem libris comprehensa ... Coloniae Aggripinae, 1604, 8vo.

[3] Tragoedia Anglicana, sive de nuperae Anglorum quorundam contra regem et regnum coniurationis initio, progressu & fine, deque supplicio a coniuratis sumto narratio... Köln (?), 1606, 8vo.

[4] Magiae omnifariae, vel potius, universae naturae theatrum ... auctore D. Strozzio... ex Italico Latinitate donatum... Coloniae, 1606, 8vo.

[5] Deliciae Galliae sive itinerarium per universam Galliam. Coloniae, 1608, 8vo.

[6] Deliciae Italiae, et index viatorius ab urbe Roma ad omnes in Italia... civitates et oppida. Coloniae, 1609, 8vo.

[7] Deliciae apodemicae et index viatorius Hispaniae, indicans itinera ab urbe Toleto ad omnes in Hispania civitates et oppida quorum indicantur deliciae... Coloniae, 1609, 8vo.

[8] Belli civilis in Belgio per quadraginta fere continuos annos gesti historia, ad praesens usque tempus deducta ... opus novum e Belgicis Immanuelis Meterani et aliorum commentarijs concinnatum ... [Coloniae?] 1610, fol.

[9] Deliciae Transmarinae, id est, insignium aliquot maris Mediterranei insularum, portuum ac maritimorum oppidorum descriptio... Coloniae Agrippinae, 1610, 8vo.

1. The *Epigrammata* have a separate title-page dated 1592.

[10] Thesauri politici pars tertia : relationes, instructiones, dissertationes, aliosque de rebus ad plenam imperiorum, regnorum, provinciarum, omniumque quae ab ijs dependent cognitionem pertinentibus tractatus complectens... Coloniae, 1611,8vo.

[11] Epidorpidum libri II in quibus nonnulla sapienter... acute ... lepide... ridicule denique dicta et facta ...continentur uberiori apparatui conviviali praemissi. Coloniae, 1612, 12mo[1].

[12] Indiae occidentalis historia : in qua prima regionum istarum detectio, situs incolarum mores, aliaque... explicantur. Coloniae, 1612, 8vo.

[13] Elogium funebre Henrico IV magno illi Heu! quondam Franciae & Navarrae Regi dictum. [Hanoviae, 1613, 8vo[2]].

[14] Magnae Britanniae deliciae seu insularum et regnorum quae Magnae Britanniae nomine & Sereniss. Regis Iacobi &c imperio hodie comprehenduntur, descriptio : ex variis auctoribus collecta et reliquarum Europae nationum jam ante editis deliciis addita. Coloniae, 1613, 8vo.

[15] Ῥωμαιο-βασιλικὸς Στέφανος, id est, summarium in qua principua iura, ritus aliaque circa electionem novi Romanorum regis... illustrantur. [Francofurti, 1614, fol.[3]].

[16] Apparatus convivialis iucundis narrationibus, salubribus monitis, admirandis historiis, praeclaris exemplis instructus... Coloniae Agrippinae, 1615, 12mo[4].

---

1. A later duodecimo edition appeared at Köln in 1619.

2. This occupies pp. 498-515 of the *Orationes funebres in morte Pontificum, Imperatorum, Regum, Principium*, etc. Hanoviae, 1613, 8vo.

3. This occupies folios 62-86 (Part I) of Melchior Goldast's *Politica imperialia : sive discursus politici, acta publica et tractatus generales de... Imperatoris et Regis Romanorum, Pontificis Romani, Electorum, Principum et Communium... Romano-Germani Imperii Ordinum, juribus, privilegiis... aliisque rebus... ad statum publicum... imperii pertinentibus... juxta ordinem rerum ac materiarum... digesti, atque editi...* Francofurti, 1614, fol.

4. This consists of two books and is supplementary to the *Epidorpidum ibri II* [II] published at Köln in 1612 and again in 1619.

[17] Epidorpismatum Reliquiae : sive Epidorpidum libros IV appendix... Coloniae, 1616, 12mo.

[18] West-unnd Ost Indischer Lustgart : das ist, eygentliche Erzehlung wann und von wem die Newe Welt erfunden ... aus glaubwûrdigen Schriften zusamen gezogen. Collen, 1618, 4to.

[19] Μωροσοφια : id est, stulta sapientia, itemque sapiens stultitia; regina mundi, populorum gubernatrix, omnium voluptatem mater, vitae condimentum, opusculam ex variis auctoribus maxime vero Italico Antonii Mariae Speltae scripto concinnatum, & in duos libros tributum... Coloniae, 1620, 12mo.

[20] Mantissa Apophthegmatum : id est, urbane, scite, acute, argute, salse atque etiam ridicule dictorum. Prioribus Epidorpidum similisque materiae libellis addita... Coloniae, 1620, 12mo.

[21] L' hore di recreatione di M. Lodovico Guicciardini Patritio Florentino. Durch Casparum Ens verteutscht... Cölln, 1624, long 8vo.

[22] Epidorpidum lib. IV. de novo recensiti, castigati et cum reliquis et appendicibus aucti in quibus multa sapienter, graviter, argute, false, jocose, atque etiam ridende dicta et facta continentur. Coloniae, 1648, 12mo.

[23] Nucleus historico-politicus, e probatissimorum auctorum scriptis excerptus, et in sex tractatulos (quorum catalogum ultima exhibet pagina) divisus... Trenshinij, 1649, 8vo.

[24] Thaumaturgus mathematicus, id est, admirabilium effectorum e mathematicarum disciplinarum fontibus profluentium sylloge... nunc denuo... auctior. Coloniae, 1651, 8vo.

[25] Vitae humanae proscenium sub persona Gusmanni Alfarachii et vitia... representantur. Dantisci, 1652, 12mo [1].

1. The edition before me, published « *sumptibus Georgii Forsteri* », is in three parts. The first contains eight unnumbered and 269 numbered pages; the second, three unnumbered and 266 numbered pages; the third, two unnumbered and 82 numbered pages. At the end of the third part are four

[26] Epidorpidum lib. V. Pausilipus sive tristium cogitationum et molestiarum spongia variis incredibilibus ac iucundis historiis, narrationibus, factis, dictis tam seriis quam iocosis referta et tam recreandis quam erudiendis animis accomodata. Coloniae, 1659, 12mo.

This list of titles probably contains but a part of Ens' sum of work : work most of it, to quote Christopher North's judgment of Gilman's *Coleridge*, « as dead as a door-nail ». Here and now — for us — the important point is his knowledge of, or at least his interest in Spanish Literature. Nearly eighty years ago Fernández de Navarrete vaguely signalled the report of a Latin version o *Don Quixote* [1]. The existence of a fragmentary Latin verse translation is certain; but that performance is a thing of yesterday [2].

unnumbered pages containing a *Precatio adversus mundi scandala* and a *Petitio pacis*. It may be convenient to point out that this volume contains a Latin translation of *Lazarillo de Tormes*. See Part I, pp. 74 et seqq, Caput VII : *Lazarillus adolescentiæ suæ narrat historiam.*

1. Martín Fernández de Navarrete, *Vida de Miguel de Cervantes Saavedra* (Madrid, 1819), pp. 529-530. « Algunos curiosos nos han dado noticia de una traduccion latina del Quijote hecha por un literato aleman; de otra en lengua danesa por una dama de Copenhague, y aun de algunas en sueco y ruso; pero no constándonos estos hechos por noticias tan positivas como las que hemos dado anteriormente, nos parece propio manifestarlo asi con franqueza de los lectores. »

2. « *Parva poëmata latina, seu Ludicra litteraria.* Auctore Presbytero Raymundo del Busto Valdés, in utroque jure licentiato, ac almâ in Ecclesiâ Cathedrali Legionensi Decano. Editio II amplificata et mendis expurgata. Cum Ordinarii licentiâ. Palentiae : Tipg. et Lib. Abundii Z. Menendez, 1895 ». This version which, under the title *Nuptiae Camachii* occupies pp. 329-344 of Sr. Valdés' book, is dedicated « amplissimo viro, Marchioni de Pidal ». A specimen may be given :

Vix sierat fulgens Aurora, ut in æthere Phœbus
Mitteret ardentes radios, quibus ipse comarum
Gemmas siccaret liquidas, nitidasque suarum,
Cum generosus Eques, relevans sua membra pigrore,
Stans, vocat et famulum somno qui stertit in imo.

Yet it may very well be that Navarrete's indication is right. The fact that Ens translated *Guzman de Alfarache* into Latin suffices to draw attention to him as a possible author of the missing Latin *Quixote*. In the hope of tracing it, the present writer searched such of Ens' publications as he could find : a search that failed as regards its immediate object. In *Epidorpidum lib. V* [26], there is a section entitled *Phantasio-Cratuminos sive Homo Vitreus* which proves to be a condensed version of *El Licenciado Vidriera*. It is right to say that this find had been anticipated by Professor Hahn of the University of Baltimore. So M. Foulché-Delbosc informs me on the authority of Sr. Menéndez y Pelayo, and therefore Professor Hahn's priority is absolutely unquestioned and unquestionable[1]. But since this Latin rendering of *El Licenciado Vidriera* is thought to be unknown to many readers of Cervantes, and since it is given in a work not easily accessible, it has seemed convenient to reprint it. And for this purpose M. Foulché-Delbosc has granted it the hospitality of the *Revue Hispanique*.

One last word upon Ens' performance as it stands below. The German or Dutch idioms shine through the Latin repeatedly. To the worthy Ens, Cervantes' ample manner seems verbose as, in truth, it tends to be at whiles, when the Master nods. The southern resonance and emphasis are mortal offences in the eyes of the northerner whose own style is that of Dryasdust at his worst. It may be admitted that Cervantes falls short of the aridity of an almanac (if that be the ideal); and herein lies the justification of Ens' « emendations ». To follow him in detail were tedious. But one or two examples, taken at random from his first paragraphs, will serve as well as a hundred. « *Al bajar de la cuesta de Zambra* », writes Cervantes : and Ens, thinking the detail a picturesque superfluity, expels it from his austere page. « *Puso las*

1. While correcting the proofs ot this article, I have met with another reference to Ens' Latin version. It is given by M. Arturo Farinelli in the *Revista critica* for November, 1896.

alabanzas en el cielo de la vida libre del soldado, y de la libertad de Italia », says the Old Soldier, adding a reminiscent touch in the ensuing words : — « *pero no le dijo nada del frio de las centinelas, del peligro de los asaltos, del espanto de las batallas, de la hambre de los cercos, de la ruina de las minas, con otras cosas deste jaez, que algunos las toman y tienen por añadiduras del peso de la soldadesca, y son la carga principal della* ». To Ens this seems a vain flourish and the whole is thus drily transformed : « *tum vitae militaris encomia ita explicaret.* » Nor is this all : Ens will interject a detail of his own wit. Rodaja leaves his patrons at Málaga, « *como le fatigasen los deseos de volver á sus estudios y á Salamanca* », as Cervantes has set it down a few lines earlier. Ens passes this by with disdainfuf haste in the text as it stands; but soon afterwards he is driven to restore it and to insert in this form : « *Salmanticam rediturus iter init* ». The rearrangement is not justified by the result. Again, Ens takes it upon him to add certain *fiorituri* of his sole composition. Cervantes describes Diego de Valdivia as « *vestido bizarramente de camino* ». In the Latin the four words are thus arabesqued : « *Miratur Thomas versicolorem homini et dissectum habitum, pileum plumis onustum, gladium et calcaria auro lucentia.* » It is not clear that Ens always understood his original. If he did, his rendering of « *á pocas lances* » by « *ubi ventum in taberna est* » would be inexplicable : the probability is that Ens was at fault with the Spanish and stippled the flaming patch in triumph. And when he reads « *que él le ofrecia su mesa y aun si fuese necesario su bandera* », the pedant boils over and swaggeringly writes down « *ac propterea mensam ἀσύμβολον et contubernium gratuitum offerens* ».

And so the achievement developes consistently throughout. It only remains to say that Ens' text has been reprinted without any impertinence in the way of « emendations ». The ampersands and other typographical abbreviations are expanded. And with this, I leave Caspar Ens to the curiosity and indulgence of the reader. James Fitzmaurice-Kelly.

Phantasio-Cratuminos sive Homo Vitreus

Adulto iam vere, nobiles duo iuvenes, ad capiendum ingenij cultum a parentibus Salmanticam missi, animi recreandi causa urbe prodierant : dumque ita in amœnissima Tormis ripa obambulant, vident adolescentem, circiter undecim, ut corporis modulus præ se ferebat, annos natum, rusticano habitu indutum, sub arboris umbra iacentem et suaviter. Mittunt pedisequum : qui hominem excitat. Adeunt dein ipsi : rogant cuius sit, unde veniat, quonam iter habeat. Ait ille, nomen patriæ sibi e memoria excidisse, ceterum Salmanticam se petere, herum ibi quæsiturus qui serviat, eiusque simul liberalitate quod temporis reliquum est, litterarum studijs impendat. Rogant, num sciret legere. Etiam scribere, inquit ille. Tum unus ex illis : Ergo quod patriæ tuæ nomen oblitus es, non memoriæ vitio accidit. Quidquid sit, ait ille, mihi quidem consilium est nec patriæ nec parentum meorum nomen proferre donec utrisque honori esse possim. Quomodo honori? inquit alter. Meis studijs, mea scientia, et mei nominis celebritate, ait adolescens. Audivi enim non semel, *Ex hominibus fieri Episcopos*. Hoc responso moti duo illi Nobiles, si ita, inquiunt, est ut dicis, tuque herum quæris, ecce invenisti. Accepta conditione, gratias agit adolescens, sedulam operam et obsequium pollicetur. Sic in urbem et hospitium adductus, diligentiam, alacritatem et fidem suam heris ita probavit, ut illo non tanquam servo, sed quasi contubernali uterentur. Tempus vero ita dispensabat, ut studendi assiduitas nihil famulandi industriæ detraheret. Octo fere annis in tam exoptato contubernio exactis Thomas Rotarius (hoc enim nomen sibi esse voluit, quod pater ipsius forte Arator esset) eos in litterarum studijs progressus fecit, ut ab omnibus, etiam ipsis Doctoribus, magni æstimaretur. Legum seu Iuris studio præcipue erat deditus : ad quod tamen non prius accessit quam perfectam et Latinæ linguæ, et humanarum, quas vocant, disciplinarum cognitionem esset assequutus. Iam tempus appetebat, quo Nobiles illi absoluto studiorum cursu, domum redire constituerant. Facile impetrant a Thoma, ut eos non tanquam famulus, sed tanquam socius comitaretur. Quamvis autem honorifice ac laute haberetur, impetrare tamen ab animo suo non potuit quin unice ad almam illam bonarum et ingenuarum artium officinam adspiraret. Venia ergo à patronis impetrata, et cum munere centenûm aliquot scutatorum, præter vestes aliaque necessaria dimissus Malaca (ibi enim patroni degebant) Salmanticam rediturus iter init : in quo non procul ab Antiquera eques, duobus famulis stipatus, ei occurit. Miratur Thomas versicolorem hominis et dissectum habitum, pileum plumis onustum, gladium et calcaria auro lucentia : sed multo magis mores et sermones nihil vulgare spirantes, sed plane stratioticos. Ubi ventum in tabernam est, colloquuntur, hic ur-

banitatis, ille ingenij et doctrinæ suæ specimen ostendit. Ait Valdivia, (id enim alteri nomen) tribunum se esse, a Rege militum cohorti, quæ iam in Italiam mittatur, propositum. Iam olim stipendia sub primarijs ducibus in Italia merüisse. Tum vitæ militaris encomia ita explicat, ut tam ingenium quam eloquentiam, in homine litterarum tantum non rudi Rotarius satis mirari non posset. Italicarum vero urbium, imprimis Neapolis, amœnitates et delicias ita describit, ut eidem earum videndarum non parvum desiderium iniecerit. Quid multa? Facile persuadet homini Valdivia, eius ingenium sibi aliqua in re utile fore putans, ac propterea mensam ἀσύμβολον et contubernium gratuitum offerens, ut conditionem acciperet, sic tamen ut suum nomen inter militum nomina non referretur. Nihil enim libertate sibi charius : quam nec cum universis Crœsi opibus permutare velit.

Quid tu tricaris, inquit Valdivia, aut nodum in scirpo quæris? Libertas tibi apud me constabit semper (en dextram fidemque) melius tamen utrique erit ut tuum nomen ceteris adscribi patiaris. Sic enim e stipendio lautius te tractandi facultas dabitur, nec tamen ad ulla militaria munia adstringeris. Egone, inquit Thomas, Regis accipiam stipendia, sine onere, sine labore militari? Qui hoc illæsa conscientia et tu et ego possimus facere? Quid tu mihi conscientiam hic allegas? ait Valdivia. An tu nescis eam a militibus in Monasteria et scrupulosorum hominum cœtus ablegatam? Nobis quidem si ex conscientiæ lege vivere necesse esset, profecto pauci sint qui militiæ nomina sua dare velint.

Hæc quamvis Thomæ displicerent, tanto tamen peregrinationis amore tenebatur, ut institutum persequi omnino decreverit. Sub haec Carthagenam ventum : ubi miles recensitus. Notavit ibi Thomas regiorum Commissariorum auctoritatem, Præfectorum quorundam seu Capitaneorum incommoda, eorum qui hospitia designant sollicitudinem, industriam in distribuenda pecunia Rationarionum, querimonias populi, insolentiam militum, summa nihilominus cum miseria coniunctam. Mutato habitu, cum Capitaneo navem conscendit : tumque demum qualis vita in maritimis illis ædibus ageretur didicit; ubi scilicet a pulicibus et pediculis omnia infesta sunt, ubi vix quidquam quod vectorem sit, rapaces remigum manus potest effugere, ubi cum sordibus perpetua quasi est pugna. Sed nihil homini maris insueto molestius fuit nausea : quam continuæ fere tempestates et procellæ, quibus navis huc illuc iactabatur, plurimum augebant. O quam sæpe illum tum consilij pœnituit! Verissimum illud expertus quod antea saepe audierat et legerat, *Navigantes a morte vix palmum abesse*, et illud nescio cuius Philosophi, qui rogatus, *Utri plures essent, vivi an mortui*, vicissim interrogantem rogavit, *Navigantes in quorum numero poneret?* Tandem fœdis tempestatibus iactati Genuam appellunt : ubi Capitaneus Thomam cum ceteris suis contubernalibus in hospitium duxit, in quo exquisito victu et multo mero exantlatos labores omnes diluerunt. Inde perlustrata urbe, facile

intellexit omnia ibi fama maiora esse. Paucos post dies miles omnis in terra exponitur, inde in Pedemontium ducendus. Sed Thomas noster facile a Capitaneo impetrat, ut reliquias Italiæ urbes sibi visere liceret. Genua ergo digressus, quinque dierum itinere Florentiam venit : ubi quatriduum moratus, vix quidquam quod nomini suo magis responderet se vidisse, ultro deinde sæpe testatus est. Romam inde Mundi caput petit : ex cuius ruderibus et miraculosis, licet semidirutis, operibus, veteris Urbis incredibilem magnificentiam cognovit. Neapolim hinc profectus, quidquid antea viderat facile ex animo delevit; summa et civitatis et vicinorum locorum amœnitate captus. Anconam inde, ac mox Venetias navigans, Sannazarij illud verissimum elogium sua quoque sententia comprobavit, quo ille ceteras urbes ab hominibus, hanc ab ipsis dijs quasi in medio mari positam dicit. Facto inde per Patavium, Ferrariam aliasque celebres civitates itinere, Mediolanum venit, ultro fassus verum esse quod nescio quis dixit, Totius orbis destructas officinas omnes ex una urbe Mediolanensi restitui posse. Astam inde profectus, commodum eo tempore venit quod Valdivia cum Hispanicis copijs in Belgium properabat; a quo benevole exceptus, et a latere eius nunquam discedens, tandem Antuerpiam venit, urbem vix ullis Italicis inferiorem. Gandavum quoque, Bruxellas, Brugas aliasque civitates perlustravit : quarum singularum adspectum itineris sui operæ precium sibi sufficiens aiebat. Appetente vere, quum in procinctu Hispanicus iam staret exercitus, quamvis ægre, impetrat a Capitaneo Thomas, ut in Hispaniam redire sibi liceret. Sic per Franciam tum quoque intestinis bello ardentem, et Pyrenæos montes in Hispaniam reversus, Salmanticam se contulit, ab amicis et hilariter exceptus, et non multo post varijs editis ingenij et doctrinæ speciminibus, Legum Licentiatus, ut vocant, renunciatus. Venerat non multo post Salmanticam mulier, forma non ineleganti, sed singulari morum venustate prædita : quæ quod in Capitanei cuiusdam contubernio et Italiam et Belgium perlustrasset, amatoribus et curiosis sturnatim convolitantibus multa de ijs regionibus narrabat, utriusque linguæ, atque etiam Teutonicæ, non ignara. Eius rei fama quum ad Thomam quoque pervenisset, libido ipsum incessit, præsertim quum ab amicis insuper valde rogaretur, ipsam quoque visendi, non aliam ob causam quam ut veterem illam regionum sibi obitarum notitiam quasi renovaret; simulque ut de amicis quos in Belgio reliquerat, aliquid forte cognosceret. Varijs ultro citroque, sermonibus habitis, cum amicis a quibus eo deductus fuerat, digreditur Thomas, idem, qui erat domo egressus. Ita enim cogitationes eius omnes in studijs litterarum erant defixæ, ut vanæ et luxoriosæ locum omnino nullum in eius animo haberent : quum interea mulier gravi cura saucia (ut cum Poëtarum Principe loquamur) cæco igni carperetur, idque unice ageret, ut Thomæ amoribus potiretur. Captata ergo occasione, vulnus suum Thomæ detegit, et remedium petit : quo ille sermone non aliter perculsus fuit quam si Iovis ignibus fuisset ictus. Id quum sensisset

mulier animi impotens, ad alias artes conversa, Mauræ cuiusdam opera bolum amatorium parat, et misero Thomæ inscienti porrigi curat. Vix eum sumpserat Thomas : ecce tibi longe alium effectum quam malefica illa sibi promiserat. Statim enim tremere toto corpore Thomas, pede terram ferire, caput, manus iactare, sicque horas aliquot elinguis et semimortuus perstare! Tandem quum ad sese pallulum redijsset, rogatus quidnam mali pateretur, nihil aliud quam in bolo Mortem se comedisse : simul unde is esset, indicavit. Percrebrescente huius rei fama, Prætor urbanus ministros mittit qui mulierem comprehenderent. Sed frustra. Iam enim illa de sinistro edocta successu, fuga sibi consuluerat. Quum totos sex menses cubiculo Thomas delituisset, medicorum opera corporis quidem sanitatem recuperavit, sed non mentis : quam tali stultitia corruptam habebat ut nesciam an maior vel cogitatione fingi possit. Imaginabatur enim sibi infelix, vitreum sibi totum esse corpus : eoque si quos appropinquantes sibi videbat, miserabiliter exclamabat, non vocibus solum sed et ingeniose excogitatis rationibus rogans atque obtestans, ne quis se contingeret, ut qui nequaquam ut alij homines, sed totus a capite usque ad calcem esset vitreus. Hanc tamen ab omni ratione alienam imaginationem ut ei eximerent cordatiores quidam, arctissimo nexu corpori eius sede alligantes, miserum parum abest quin morti dedissent : siquidem ille post horribilem ululatum, in tantum animi deliquium incidebat ut in extremo agone constitutus videretur, et vix post quatuor horas ad sese rediret; reversus vero, per omnia facta obtestaretur, ne postea unquam sic ipsum contrecterent, et forsan plane confringerent. Non vetare interim, immo rogare, ut eminus colloquantur. Vitreum quidem se esse hominem, non tamen ratione destitutum : qua tanto puriore ac subtiliore uteretur quanto vitrum carne esset limpidius. Eius rei ut periculum facerent quotidie multi noti et ignoti ad eum ventitabant. Quid multa? Tantam etiam doctissimi Philosophiæ ac Medicinæ Professores in dictis eius et responsis deprehenderunt ingenij acrimoniam et dexteritatem, ut unde extrema illa dementia, qua miser vitreum se esse imaginabatur, proveniret, nemo satis mirari posset. Ne vero aspero nimis aut angusto vestitu tam tenerum ac fragile, ut aiebat corpusculum frangeretur, rogavit ut ex mollissima quam fieri potest materia interior tunica sibi fieret : quæ ei ex gossypio facta. Calceos vero nunquam induere voluit. In sumendo cibo hanc rationem observari volebat. Vasi vitreo fructuum aliquid (a carnium enim et piscium esu abhorrebat) ex ijs quos quæque temporis pars maturos offerebat, imponebatur, idque perticæ alligatum eminus ei porrigebatur. Potu alio non utebatur nisi aqua, eaque vel e fonte vel flumine manu hausta. Per urbem incedens, platearum medium inter domos utrimque stantes tenebat, ne tegulæ alicuius casu læderetur. Tempore æstivo sub dio cubabat; hyberno, horreum aliquod quærebat, ubi stramini quo nihil vitreo homini commodius, capite tenus immersus iacebat. Cælo

tonante, totus tremebat, et in campum se proripiens, nonnisi serenata iam tempestate redibat.

Quum amicos, qui hactenus, quantum fieri poterat, eum observaverant, diuturnæ custodiæ pigeret; ipseque omnibus precibus id rogaret : liberum tandem quocunque vellet ire permiserunt. Sic ille per urbem circumiens, omnibus, pueris maxime, risum præbebat, quos enixe orabat ut a propriore congressu abstinerant, baculo etiam propius accedere ausos arcebat : ut illis ludibrium, ita amicis et quicumque eum ante noverant dolorem præbens. Quamvis autem non deessent tam viri quam feminæ, adeoque modestiores nonnulli juvenum, qui pueros miserum insequentes increparent, effici tamen non poterat quin magis illi insisterent, adeoque etiam quidquid ad manum venerat, in infelicem conijicerent. Quodam die a perversissimis vehementer exagitatus, graviter exclamans, O vos, inquit, male natos, male educatos! O bestiolas muscis impudentiores, fetidiores cimicibus, pulicibus molestiores! Quid? an alterum montem Testaceum ad instar eius qui Romæ est, ex me facere vultis! Si furcam ita petatis, scopum forte attracturi sitis. Hæc et talia audientes modestiores quidam, ab eiusmodi iniurijs postea abstinuerunt.

Tabernas aliquando vestiarias seu forum scrutarium pætereunti mulier nota occurrit, et altum suspirans, O, inquit, mi Thoma, quam doleo casu tuo! Certe a lachrymis temperare mihi vix possum. Ad quam ille sedata voce, *Filia Hierusalem*, ait, *plorate super vos et super filios vestros*. Id quum quidam audiens, dixisset, Tu nebulo mihi magis quam stultus videris, *Certe*, inquit Thomas, *nec ego nebulo sum, nec tu sapiens*.

Videns pueros pedisequos suos et satellites frequenti numero in foro stantes, *Ecce*, ait, *Sathanici exercitus calones et lixas, qui recta ad Inferni hospitia contendunt*.

Venerat ad eum nescio quis, cuius uxor cum alio aufugerat, rogans qui faciundum sibi censeret. *Tu*, inquit, *Deo age gratias, qui tanto malo te liberavit, et inimicum eodem oneravit*. Replicante altero, *Ergo eam non quæram ? Non, si sapis. Si enim eam invenias, nihil aliud quam crucem et infamiam tuam sis reperturus*.

Rogatus a quodam, quibus rationibus pacem uxore sartam tectam facile servare posset; *Da ei*, inquit, *necessaria : permitte eam domesticis omnibus imperare : sed noli ferre ut tibi quidquam imperet*.

Puero dicenti, sibi in animo esse a parentibus aufugere, ut a quibus frequentibus plagis exciperetur, *Cave*, inquit, *facias : illud potius memineris, plagas parentum honori, at lictorum, ignominia esse*.

In fores templi stans, viderat duos recto gressu in templum contendentes, quorum prior ex eorum genere erat qui in Hispania Veteres Christiani dicuntur, alter vero ex ijs, qui quamvis Christianos se profiteantur, Iudaismi tamen

seu Maranismi suspicione adhuc laborant. Tum priorem magna voce inclamans Thomas, *Exspectet*, inquit, *dies Dominicus dum Sabbathum præterierit.*

Hæc aliaque multa, tam acute quam prudenter dicta quum ad aures cuiusdam e Magnatibus aulicis pervenissent, non prius sibi quiescendum putavit hominis videndi, alloquendi, atque etiam secum retinendi potestas sibi fieret. Id ergo negocij dat Equiti cuidam civi Salmanticensi : qui Thomæ mandatum exponit, et propositis multis utilitatibus, ut conditionem accipiat persuadere nititur. Causabatur in hoc unum, quod *nec adulari didicisset, nec frontem omnem adhuc perfricuisset* : quas duas res aiebat in aula utramque facere paginam. Tandem tamen assentitur. Sed non levis difficultas restabat, qua ratione scilicet homo vitreus et quasi vas Samium ad locum longinquum deferretur. Placuit fasciculis stramineis hominem involvi, non aliter ut vitra solent : quorum etiam nonnulla eadem materia involuta eidem currui sunt imposita. Vallisolitum auriga de nocte ingressus, onus in Magnatis ædibus deponit : qui confestim advolans, hominem stramineis vinculis expeditum amanter salutat, rogat ecquid valerat, quomodo iter successisset? *Nullum iter*, inquit Thomas, *praesertim ubi iam confectum fuerit, pro malo aut infelici habendum est, nisi quo ad furcam iter*. Ad valetudinem quod attinet eo in dubio est : *siquidem in me arteriarum pulsus cum cerebro digladietur*. Paullum inde progressus, quum magnum numerum falconum, accipitrum, tum canum etiam et molossorum vidisset, *Atqui hi*, inquit, *si vel singulis aut alternis diebus bovem ceperint, vix tamen impensarum constabit ratio.* Leporum tamen venationem non improbabat, præsertim quæ mutuo sumptis fieri canibus.

His alijsque multis quæ passim ille iacebat delectatus patronus, liberam ei fecit per totam urbem obambulandi potestatem, adiuncto custode, qui eum a maleferiatorum hominum, puerorum imprimis vi defenderet. Infinitum pæne sit quæ ille omnis ordinis, sexus et ætatis hominibus, a quibus obvius passim sistebatur et rogabatur, responderit, referre : pauca tantum attingere satis erit.

Rogatus a litteratore quodam Poëtastro, num et ipse Poëta esset, *Tam propitias*, ait, *Musas non habui ut bonus fierem Poeta; nec tam aversas, ut malus.* Subiungenti, quanti faceret Poëtas, *Scientiam*, ait, *plurimi*, *Poetas nihili.* Cur ita, rogatus, Quia, ait, boni Poetæ tam pauci sunt ut fere pro nullis haberi debeant. At ipsam scientiam quis non magni faciat ac revereatur, ut quæ omnes alias scientias, quarum opera scilicet necessario utitur, e quibus omnem suum ornatum, lucem ac perfectionem desumit (modo utile dulci miscere velit) complexa sit. Meminisse se adhuc quid de hoc hominum genere Ovidius cecinerit. Mox recitabat istos versus :

Cura Ducum fuerant olim Regumque Poëtæ
Præmiaque antiqui magna tulere chori
Sanctaque Maiestas et erat venerabile nomen
Vatibus et larga sæpe dabantur opes.

Unde et aiebat deorum dictos fuisse interpretes, immo deo plenos, secundum illud:

Est Deus in nobis, agitante calescimus illo.

Necnon illud :

At sacri vates, et divum cura vocamur.

Atque hæc aiebat, non de Poëtarum vel potius versificatorum vulgo, sed de ijs qui ad hanc artem tam a Natura quam Arte facti sunt, intelligenda. Rogatus, cur plerique omnes Poëtæ pauperes essent, respondit, paupertatem hanc esse spontaneam, ut quibus ingentes ad manum opes sint, modo occasionem iis utendi scirent, dotes scilicet amicarum quas celebrandas sibi sumpserunt, ut quarum capilli essent aurei, frons argentea; oculi, smaragdi; dentes, eburine; labia, coralli; et guttur, crystallus transparens : tum quas plorarent lachrymæ, meros esse uniones; terram in qua plantam figerent, quantumcunque antea sterilis et horrida, rosas et violas statim producere; earundem halitum nectar spirare et ambrosiam; nihil denique esse quod non ingentium divitiarum esset signum seu argumentum.

Quum in templo S. Francisci inscite pietas vidisset figuras, bonos pictores, aiebat, Naturæ; malos monstrorum esse imitatores : nec minus eis omnia licere quam Poëtis : et illos quidem oculorum, hos aurium esse carnifices seu tortores.

Acclamanti cuidam ex pedisequorum natione (omne siquidem hominum genus semper eum circumstabat). In nos quidem, domine Ampulla, nihil habes quod dicas, ut qui plane ad Rempublicam et Magnatum inprimis servitia sumus necessarij : Famuli, ait, existimatio heri honore metienda est. Quocirca vide cui servias et videbis quam sis honestus. Ad ingenia vestra quod attinet, sentinam ego credo omnium vitiorum. Heros placidos ac mites deprædamini; rigidos ac severos detestamini. In summa, sub eadem Regula et iisdem fere legibus vivitis quibus aurigae, muliones, nautæ et cetera Ambubaiarum collegia : quorum omnium vitam graphice admodum, non pro more hominis insani, sed prudentissimi, magna cum audientium admiratione, describebat.

De Medicis rogatus quid sentiret, aiebat, Nullum esse hominum genus cui plus liceret. Ab Advocatis clientes emungi argento; a Iudice circumduci et expilari; a Mercatoribus attonderi; ab Institoribus decipi; sed a Medicis impune interfici. Eorum interim conditionem meliorem esse quam pictorum.

Horum enim errores a luce aperiri; illorum, tenebris abscondi. Bonos interim et peritos Medicos summopere commendabat, e fœcundissima memoria depromens illud quod apud Ecclesiasticum legerat : *Honora Medicum propter necessitatem, etenim creavit eum Altissimus. A Deo est omnnis medela, et a Rege accipiet donationem. Disciplina Medici exaltabit caput illius, et in conspectu Magnatum laudabitur. Altissimus de terra creavit Medicinam, et vir prudens non abhorrebit illam.*

Occurrerat ei homo iam olim notus, cuius de doctrina nescio quibus artibus parta magna erat hominum existimatio. Hunc monstrantibus, Ecce, inquit, Tantalum in medijs scientiarum undis : quarum neque ad altitudinem exsurgit, neque ad profunditatem pertingit.

Sartorem manibus decussatis in officina sedentem conspicatus, Tu quidem, inquit, iam in via salutis es. Roganti, quibus indicijs id animadverteret : Quamdiu, ait, sic sedebis, nihil subleges ex vestium concinnandarum reliquijs, nec diem festum opus faciendo violabis, nec mentieris. Sed ô infelicem sartorem qui nec diebus festis aliquando opus facit, nec mentitur! Illud vero mirum est, in tota sartorum natione vix ullum reperiri a quo iustum fieri queat vestimentum, quum tot faciant a quibus ipsi fiunt peccatores.

Rogatus, quis omnium esset felicissimus, *Nemo*, respondit. Nemo *novit patrem.* Nemo *sine crimine vivit.* Nemo *sua sorte contentum est. Nemo ascendit in cœlum.*

Quærenti, quam de omni hominum genere, quid in uno quoque reprehendum sit, tam libere pronunciet, cur non et de Scribis, Advocatis, Notariis, Procuratoribus, aliisque quibus penna non tam in usu quam abusu est, aliquid diceret, Equidem, ait; etsi vitreus sum, non sum tamen tan fragilis ut eodem torrente quo vulgus abripi me patiat : quod postulare sapere, est cum ratione insanire. Mihi vero sic videtur, prima obtrectatorum seu maledicorum Grammaticæ Rudimenta esse voculas illas quæ de Scribis passim circumsonant. Nam ut ad alias scientias pervenire non possumus nisi per portam Grammaticæ, et Musicus prius murmurat quam canat : sic obtrectatrices linguæ virus suum omnium primo in Scribas, Prætores, Iuridicundo præfectos, aliosque qui Iustitiæ administrandæ sunt præpositi, evomunt; non tamen ignari interea, ea sublata, Solem quasi ipsum de Mundo sublatum esse. Honoratissima, aiebat, esse id genus munia nec cuiquam nisi a Natura bene et Doctrina melius instructo, committenda. Proinde falsum sibi videri illud Hispanorum dicterium, quo aiunt, Ex viginti millium quos Hispania habet, messe, plus quam decimas deberi diabolo, tanquam e suis novalibus.

De Iudicibus, et Prætoribus aiebat, non mirum debere cuiquam videri quo apud plerosque; omnes fere laborant odium : quam eorum muneris sit, hos apprehendere, ab illis pignera capere; hos carceri includere, illos capitis damnare.

De Cortesanis (feminis Veneri militantibus) dicebat, eas magis Cortesas (elegantes, amicabiles) esse quam sanas.

Punctus a vespa in collo, abigere eam non ausus, ne scilicet, collum conquassaret, lamentabiliter exclamavit : Quum vero præsentes ei illuderent, dicentes : Quum vitreum haberet corpus, quomodo vespæ morsum sentire possit? respondit, Credere se vespam illam ex obtrectatorum seu calumniatorum esse genere, quorum aculei non vitrea tantum, sed ærea quoque corpora penetrare queant.

Eorumdem linguas aiebat similes esse aquilarum pennis, quæ omnes alias quibuscum coniunguntur, consumunt et quasi in nihilum redigunt.

Infinita sunt quæ toto biennio, et quod excurrit (tantum enim temporis mirabilis hic animi morbus eum tenuit) ab ipso non minus acute quam sapientes dicta sunt. Tandem misericordia motus Religiosus quidam Hieronymiani ordinis, curam eius suscepit, quæ et fideliter successit, ita uti intra paucos menses Thomas noster quasi e somno experrectus, ad sese redierit, ac integris deinde sensibus tam internis quam externis usus sit. Decenti ergo virum litteratum habitu vestitum amici monuerunt, ut ad Curiam rediret, et caussis agendis vacaret. Fecit id Thomas; non tamen Rotarium posthac, sed Rotam vocari se voluit. Novum illum vestitum, novos gestus et mores, adeoque plane omnia immutata in eo conspicati pueri platearum obsessores, primo inclamare eum, ut antea, non audebant, sed alter alterum rogabat, Quid tibi hoc hominis videtur? Thomasne noster est, Vitreus ille Licentiatus, an alius? Eum ipsum esse omnibus dictantibus, quidam : Cur non eum adgredimur ut ante, aiunt? Sub hoc enim tam honorabili vestitu æque latere potest stultitia ac sub illo quo prius usus fuit. Crescebat interim accurrentium numerus, ita ut plusquam ducentorum hominum corona stiparetur Thomas priusquam ad Curiam perveniret. Ubi vero ad Curiam tanquam Doctor Cathedralis magna auditorum comitante frequentia pervenit, ad circumstantes conversus, magna voce sic loqui cœpit : Ego, ego sum, ô boni, Vitreus ille Licentiatus; non tamen ille, qui quondam fui. Dei permissu, non sine magno malo meo, aliquamdiu iudicio et recta ratione fui privatus : sed eiusdem misericordia mens mea ad se redijt, ita ut ex verbis meis et operibus iudicare potestis. Pauper admodum, et famulatu vitam sustentans, Salmanticæ litteris operam dedi, ac per Dei gratiam ita profeci, ut non sine laude ad Licentiatus gradum provectus fuerim : sed ut nihil in humanis est diuturnum, ita hanc gloriam fortuna mihi momento eripuit. Sed nec adhuc mihi rationes desunt, quibus tam rem quam gloriam mihi comparem. Rogo vero per Deum immortalem, ut persequi me, et tanquam improbæ muscæ tandem circumvolitare desistatis. Quæ ex me in plateis ante quærebatis, quærite ex me domi. Faxo sane, ut si quid antea subito respondi quod vobis placuit, meditatus iam multo melius respondeam. Quamvis autem iusta hæc petitio plerisque videretur, non minor tamen

quotidie euntem et redeuntem comitantium erat numerus. Cuius ille molestiæ pertæsus, Ergo, ait, alia mihi patria quærenda est, ubi si non ingenio, saltem armis victum mihi sine exprobratione quærere liceat. Sic curia relicta, Vale, inquit, asylum effrontium, scopule verecundorum. Tu, inquam, quæ fatuos delicare alis; sapientes fame enecas, statimque iter in Belgium suscepit, ibique magna eum fortitudinis et prudentiæ laude annos aliquot militavit, ac tandem in celebris illo ad Neoportum Flandriæ prælio pulchram oppetijt per vulnera mortem.

JOÃO DE DEUS

Realizou-se no domingo 17 de janeiro a solemnidade commemorativa do primeiro anniversario da morte do notavel poeta português, cujo nome serve de epigraphe a êste artigo, e quasi dois annos decorreram já desde a sua apotheose em vida. Sem podermos dizer que o aparato dêste anno correspondesse em tudo ao dos dois annos anteriores, é lícito afirmar que ainda foi imponente : muita gente, sobretudo da popular, se viu, formando o cortejo; houve flores, soffrivel concurso de povo, discursos no formoso templo dos Jeronimos, recentemente considerado como pantheon nacional; muitos artigos laudatorios em quasi todos os periodicos do dia; elogios ao vivo, saudades pelo morto, que já agora ficará sendo uma gloria portuguesa, o nosso maior poeta dêste século, o segundo poeta nacional, sendo Camões, por emquanto, ainda o primeiro.

Paremos aqui, e examinemos se tudo isto é sincero, se é sensato, e mormente se dêste excesso de louvores não haverão a crítica imparcial e a sã razão de descontar no futuro alguma cousa, ou muito; e acautelemo-nos de que o desconto não seja tamanho, que para compensar o encarecimento de hoje, venha a annullar esta avaliação precipitada do merito indiscutivel de um vulto simpathico, eminente como poeta, apreciavel como pedagogo, em demasia exalçado porém, não por culpa sua, que bem modesto era, mas por lisonja alheia : pois é forçoso que se diga que até para os mortos há lisonjas e homenagens sôbre posse neste seculo de surpresas, quando isso convem aos vivos.

Quem são todavia agora os lisonjeiros? A mocidade enthu-

siastica e inexperiente das escolas, e a imprensa periodica que lhe serve de guia, ou que cede á pressão exercida pelos clamores dessa mocidade, que pouco sabe de litteraturas, além da modernissima francesa, que a bem dizer ignora completamente a portuguesa, mesmo a quasi actual, a dos dois primeiros quartéis dêste seculo.

No dizer da maioria dos estudantes dos nossos lyceus, de muitos outros dos nossos cursos superiores, de alguns que de estudantes só teem o fradesco, quasi grotesco fardamento que pavoneiam; na opinião de jornalistas imberbes; no parecer, cremos nós, até das criancitas que adornaram o prestito, á custa da estafa de mais de uma legua a pé, constrangidas, alinhadas e em passo de procissão; no dos operarios de todas as qualidades e profissões que se encorporaram no sequito, ou pelo menos no de quem promoveu e organizou a solemnidade, os convocou e os persuadiu a que fossem; no conceito de todas estas pessoas competentissimas há dois poetas maiores que todos numa litteratura que começou há seis seculos, que fulgiu no XVI, que acompanhou quasi sempre a das nações cultas, que teve uma revivescencia notabilissima há sessenta annos, continuada por largo tempo, e que está, como quasi todas as litteraturas, num periodo de decadencia na actualidade, se abstrahirmos dos prodigiosos trabalhos de erudição, investigação e estudo em campo scientifico, que as aviventam, e as hão de substituir afinal. Esses dois poetas são CAMÕES e JOÃO DE DEUS; os mais, todos os outros dêsse longo periodo, e não são poucos, raras são as nações que tantos cóntem, teem de formar atrás dêstes, de ser em Portugal satellites dêstes dois astros de primeira grandeza, nesse estellario intellectual, affectivo e inspirado da arte mais sublime, a poesia.

Parecerão poucos; mas receio bem que o frio e minucioso estrangeiro dos dois apenas nos conceda o primeiro, sôbre cuja valia transcendente há muito já se pronunciou, e se não desdisse até agora.

Pois será assim? Gil Vicente e Garrett valem menos que João de Deus? E já não quero referir-me a vivos, nem neste summario juizo mencionarei mortos, há muito ou há pouco, cujas obras meditadas dariam ainda muitos emulos a João de Deus, supposto que nenhum a Camões, o qual continuará por muito tempo a simbolizar a litteratura patria, na mais alta expressão della.

O applauso de tanta gente sensata, e sem dúvida competentissima, á exageração evidente, que a aproximação dos nomes de Camões e de João de Deus implica, provém, a meu ver, de se compararem mais as faculdades poeticas dos dois, do que as obras em que ellas se manifestam. Basta, com effeito, ler com attenção algumas das melhores producções do poeta moderno, para se adquirir a convicção de que taes faculdades eram nelle excepcionaes, de que possuia indole immensamente sensivel, affectiva, espontanea, facil na expressão do pensamento, ao qual quasi sempre corresponde locução adequada; dicção vívida, original, a mais propria para communicar o sentimento aos outros, se bem que umas vezes trivial em demasia, como, por exemplo, na pittoresca versão do Cantico dos Canticos e na de dois Psalmos de David, outras pobre, mas sempre colorida, é de justiça dizê-lo.

Dessas faculdades eminentes, todavia, ás manifestações que nos deixou dellas há largo caminho, que nenhum encomio exagerado pode transpor de um salto, e a imparcialidade exige que digamos ser pequeno o legado, para avaliarmos na justa proporção as posses do testador.

Se pusermos de parte um poema quasi philosophico, e cujo intuito e assumpto principal, cujo argumento emfim não transparecem claramente do fragmento que veiu a público, mas que é uma das suas mais inspiradas composições e a de maior fôlgo; desviando tambem algumas versões, não muito felizes, de Dante, de Victor Hugo, de poetas espanhoes, da insipida comedia de Ponsard, *Horacio e Lydia*, cheia de francesismos e impropriedades de linguagem; varios sonetos; a paraphrase do Padre-nosso, e uma ou outra poesia faceta; o que temos do mavioso

poeta limita-se a poesias lyricas, dedicadas, como diz o povo, ao seu bem, ou melhor aos seus muitos bens, quasi todos mulheres louras : a preferencia é evidente, como no maior número dos poetas portugueses. Algumas dessas poesias são encantadoras, ingenuas, delicadissimas, poucas, porém, verdadeiramente sentidas; das melhores citaremos *Desdem*, *Dedicação*, *Ciúme*, *Carta*, *Marina*, *Heresta*, *Ultimo Adeus*, *Olhar*, onde encontramos esta carinhosa estrophe :

A mim nem outra bussola me guia,
Nem tambem outra estrêlla me alumia,
Nem eu tenho outro mundo, nem contemplo
Os mysterios de Deus num outro templo!
Sim tudo se reduz
Para mim, neste mundo, a essa luz!

e ainda em outro *Olhar*...

Suavissimo, puro, íntimo, terno
Como o último olhar da mãe... que embora
Dure um momento, é um momento eterno...

Mencionaremos ainda entre as mais graciosas a que se intitula *Boas Noites*. No espolio deparam-se-nos igualmente algumas composições do genero das de Nicolau Tolentino, e que elle não repudiaria; taes são : *Caturras*, *Versos de Annos*, *Avarento*, *Dinheiro*, todas conceituosas, bem contadas, natural mente satyricas ou ironicas, mas sem plebeismos de phrase ou de conceito. ¿ Mas tudo isto que é, comparado, não direi já a Camões, a Gil Vicente, a Garrett (que é uma litteratura inteira), a essas três verdadeiras e maiores glorias de Portugal no dominio da litteratura poetica; mas ainda a Guerra Junqueiro, a Thomás Ribeiro, a Anthero do Quental, para sómente fazermos menção de três contemporaneos, dos de maior valor, que se fossemos pacientemente procurar muitos nomes, quantos e quantos não encontrariamos que lhe não são inferiores, se é que em muito se lhe não avantajam.

Explicar-se há o culto, a apotheose, porque João de Deus fosse um verdadeiro poeta nacional, como o foi Camões, como o quis ser Garrett, e talvez Thomás Ribeiro?

A resposta tem de ser negativa, pois as poesias de João de Deus não nos autorizam a collocá-lo em meio dos poetas patrioticos.

O amor da sua terra, das tradições della, das suas usanças, das suas crenças, das suas glorias, das suas esperanças e anseios, achou-o mudo, e a corda da devoção civica, da extremosa affeição pela patria falta á sua lira, ou então, não soube, ou não quis desferi-la. Bastaria já por si esta circumstancia para que o simile entre elle e Camões fosse quasi uma blasphemia, para não dizermos que seja uma necedade.

E' então o saber que compendia o do seu tempo, e que absortos contemplamos no principe dos poetas portugueses? Tambem não : João de Deus nas suas poesias revela-se-nos pouco sabedor.

Será talvez pelo conhecimento profundo da lingua patria e da sua capacidade de expressão? Tampouco : se a dicção de João de Deus é quasi sempre espontanea e se aproxima por vezes do pittoresco expressivo da de Garrett, nem sempre é correcta, nem sempre é portuguesa, porém; e o seu vocabulario, comquanto bem escolhido, porque o conceito e a representação verbal delle são no nosso poeta a bem dizer inseparaveis, é, ainda assim, pobre, e a rima ou demasiadamente dialectal, algarvia como elle, ou então, o que é peor, indisculpavelmente falsa.

Daremos exemplos de ambas : *teme... queime*; *prega... negra*; *corações... sóes*; *fructo... muito*; *sonsa... moça*; *pões... pois* : *possuo... tu*; *dizei... o quê*; *traçou... vôo*; *primavera... cheira*; *reino... Nazareno*.

Fallámos em erros de linguagem, e para que se não julgue temeraria a affirmação, apontaremos alguns :

Tambem, anjo meu saudoso!
Te hei de emfim
Ah! dar quanto *de* precioso
Sinto em mim.
. . . .

Mas vejo á sombra d'altos edificios
Miudissimas flores
De tam subtis e delicadas côres,
Que, se o sol lhes chegasse,
Talvez que nem resquicios
Lhes *ficasse.*

. . . .

Que há em ti, que a dor mitiga,
Que há em ti, lampada antiga,
De meigo e consolador?

. . . .

Andam já os tafues na via *Appiana*
Vão ver a minha tunica *assyriana.*

Quis dizer *Via Appia, tunica assyria,* e copiou o francês *Voie Appienne, tunique assyrienne.*

A impropriedade da expressão por vezes toca os limites derradeiros, especialmente nas traducções, ou se converte em plebeismos, quasi em phrases chulas. Sejam exemplos os seguintes versos :

Não, dá cá; então prefiro eu ler-vos,
Versos meus, lidos mal, *choca-me os nervos.*
(*Horacio e Lydia.*)

E na rubrica : « A' esquerda porta do quarto de *toilette* (!) », isto em Roma, no tempo de Augusto!

Na infelicissima versão do episodio de Francisca de Rimini, da Divina Comedia, vemos as extraordinarias expressões que sublinhamos :

Foi quando, *em summa* o terno amante *apanha*
O doce beijo, *porque estava ardendo.*

Apanha, como se se tratasse de colhêr azeitonas, ou de levar uma carga de pau!

Neste degrêdo nosso
Que tanta gente estima
E eu só porque não posso
Não *largo* e vou *lá cima*

Êste *lá cima* não quere dizer *ao telhado, ao sotão*, mas sim *ao céu !*

No remoinho
Foi quando veiu o outro
Urrando como um boi;
Oh! que horroroso encontro!
Então é que ella foi.

Ella quem? *Ella* quê?

E é então João de Deus o unico emulo de Luis de Camões? Mas Garrett, mas Anthero do Quental, mas Thomás Ribeiro, mas Guerra Junqueiro fizeram alguma vez em poesia seria estes desconcertos?

Não iremos mais longe em apontar defeitos, que foram devidos principalmente á notoria indolencia do poeta e ao modo de publicação dos seus versos, dispersos por periodicos, e só ao depois colligidos, ao seu pequeno conhecimento de outras litteraturas, e ao exiguo estudo de outros poetas, mesmo portugueses.

E' dever porém confessar que taes defeitos prejudicam, deslustram, e que portanto forçoso é que sejam levados em conta no juizo que das suas obras tem de fazer a crítica seria e imparcial, mormente quando se estabelecem parallelos, e se engenham jerarquias.

A facilidade em poetar era, digamo-lo assim, innata em João de Deus: nenhum metro, com excepção do alexandrino, a que na verdade é avessa a prosodia portuguesa e a castelhana; nenhuma combinação, nenhum enlace de rimas, nenhum artificio estrophico, parece que lhe foram difficeis. O proprio soneto, que ao grande Garrett repugnou sempre, que a escola romantica proscreveu e os poetas franceses resuscitaram e teem modernamente aperfeiçoado, êsse mesmo genero de poemeto, que outrora tivera entre nós cultores eximios, João de Deus não o desdenhou, e a poesia portuguesa deve-lhe um dos mais formosos que se conhecem, e cujos tercetos se diriam ditados por Dante. Não esistimos ao desejo de o transcrever:

Foi-se-me pouco a pouco amortecendo
A luz que nesta vida me guiava,
Olhos fitos na qual até contava
Ir os degraus do tumulo descendo.

Em me ella fugindo, em a não vendo,
Já se me a luz de tudo anuveava;
Despontava ella apenas, despontava
Logo em minha alma a luz que ia perdendo.

Alma gemea da minha, e ingenua e pura
Como os anjos do céu (se o não sonharam...)
Quis mostrar-me que o bem, bem pouco dura.

Não sei se me voou, se m'a levaram,
Nem saiba eu nunca a minha desventura
Contar aos que inda em vida não choraram.

As bellezas que em algumas das suas melhores poesias se encontram são, como nesta, decerto consideraveis; e se o pensamento poucas vezes é profundo, e muitas vago e indeciso, como no segundo verso do primeiro terceto do soneto que transcrevemos, em compensação revela tal sensibilidade, tanta delicadeza, que bastam porventura estes predicados para explicarem sufficientemente o culto apaixonado e irreflectido que a gente nova lhe tributou, e do qual as consagrações de agora são ainda um eco recrudescido.

Daremos alguns exemplos, colhidos a esmo nas melhores poesias.

No *Fragmento* a que alludimos, encontram-se estas soberbas estrophes, ás quaes não falta nem vehemencia, nem ternura, nem doutrina, e cujo último verso contém, sem que o poeta provavelmente o soubesse, o formosissimo conceito com que Bulwer Lytton remata o *Zanoni : The fatherless are the care of God*, que é na essencia um pensamento biblico : *eius, patris orphanorum* (Psalmo 67, v. 5) :

Irmãs da Caridade! A Caridade
Tem só duas irmãs—a Fé e a Esperança :
Não traja as côres só d'uma irmandade,
Traja as côres do Arco-da-Alliança :
Leva sózinha o pão da piedade,
Tira da roda essa infeliz criança...
Roda da vida, que anda de tal sorte
Que, em se lhe dando, é já contar com a morte.

Bemdita sejas tu, víctima triste
De um peito amante, e de um amante ingrato!
Que nunca á mesma loba lançar viste
Inda mamando o cachorrinho ao mato;
Bemdita sejas tu, que o que pariste,
Teu fructo, tua imagem e teu retrato,
Conservas como espelho onde te vejas;
Bemdita sejas tu, bemdita sejas.

Pára suspensa a pomba no seu vôo
Ao ver-te contemplando-o ajoelhada;
E dizendo-te, a pomba : eu te abençôo
Da parte do pae nosso, irmã amada!
Abriste o seio ao dia e fecundou-o
Aquella luz que o mundo fez de nada,
E deu ao campo a flor, á flor semente
Com que a mãe os filhinhos seus sustente.

Bemdita sejas tu. Quando se esconde
Debaixo da tua asa o que criaste,
Abraça e beija os anjos Deus lá onde
A jarra está da flor de que és a haste;
E um dia que não tenhas pão avonde
Ou do céu te não chova agua que baste,
Lança-lhe á luz do dia a mão direita,
Mostra-lh'o, Deus os filhos não enjeita.

Pae não tinha o filho de Maria
E ella o bercinho lhe arma de mil flores,
Deixando entrar em casa a luz do dia
Que em perfume as derreta em seus amores;

E inda abrindo os olhinhos mal lhe via,
Já os pincéis preparam os pintores;
Que o pae dêsse menino... Oh maravilha!
Os que não teem pae Deus os perfilha.

E êstes versos do *Olhar*, que já citámos, e que só por si são um poema, que bem comprehenderá quem houver tido a fortuna ou o infortunio de receber o derradeiro olhar de sua mãe :

Suavissimo, puro, íntimo, terno
Como o último olhar da mãe, que embora
Dure um momento, é um momento eterno...

E êstes do *Desdem* :

Quantas vezes ungi os meus pesares,
E aliviei o coração magoado
Nessas caras memorias, recordando
As circumstancias minimas de quando
Este ou aquelle olhar me foi lançado!

E estas estrophes :

Amas, pobre animal! e tens tu pena?...
Sim, pode na tua alma entrar piedade?
Se pode entrar, eu sei. Negar quem há-de
Amor ao tigre, coração á hyena!
   Tudo no mundo sente: o odio é premio
Dos condemnados só, que esconde o inferno.
Tudo no mundo sente : a mão do Eterno
A tudo deu irmão, deu par, deu gemeo.
   A mim deu-me esta gata, a mim deu-me isto...
Esta fera, que as unhas encolhendo
Pelos hombros me trepa e vem, correndo,
Beijar-me... Só não vivo! amado existo!

E tantas outras, tantas!

Foi, sem dúvida, enlevados nessas bellezas a offuscarem os defeitos, que, deslumbrados, tantos criticos competentes se apaixonaram pelo poeta, e chegaram a esta conclusão : « Quem por

tal modo sente, e tam bem sabe exprimir o sentimento é um grande poeta, e não sería inferior a Camões, se mais fecundo fosse e se o seu estro tam longe o levasse ». Confundiu-se o que João de Deus poderia fazer com o que na realidade fez; as faculdades com o exercicio dellas, e vê-se nelle um emulo de Camões. Mas a differença entre um e o outro, entre João de Deus e Gil Vicente ou Garrett tambem, é enorme: estes três, e outros mais, tiveram assombrosas faculdades creadoras, e essas faculdades foram operosas, que o digam as obras immortaes que nos legaram. João de Deus possuiu-as tambem, em menor grau, a meu ver; só deixaram todavia de si testemunhos escassos, se bem que probantes. Aquelles foram os tres maiores poetas da patria portuguesa; êste podia ser talvez como elles, mas não o foi.

A. G. V.

QUELQUES PROVERBES
JUDÉO-ESPAGNOLS

Les proverbes suivants ne figurent pas dans la collection publiée récemment par M. Foulché-Delbosc (*Revue Hispanique*, II, pp. 312-352); c'est à cette collection que se réfèrent les renvois.

M. Kayserling.

1. Á mi vezino le nació, á mí me se apegó.
2. Abate la tierra, abate el corazon.
3. Comimos macarrones, alambricamos corazones.
4. Cual es el médico? El que le pasó por la cabeza.
5. Cuchilladas en carnes agenas non degüelen.
6. El perro ladra, ladra, hasta que se acalla.
7. El sabio se avie de lo que vee, y el loco de lo que piense.
8. En este mundo, ni bien complido, ni mal atimado.
9. Ensuciad, mis vezinas, que al baño me voy.
10. Esperar y non venir, echar y non dormir, hazer y non agradecer, son más hurte de morir. Cf. 1223.
11. Hija y puerta, en la vezina.
12. Mal así, peor así.
13. Ni cena de carne, ni estar con tu madre.
14. No te mato, te apreto.
15. Onde no lo sembran, allí lo topan. Cf. 819.
16. Onde va la gallina, va con su pepita. Cf. 1284.
17. Orejas en la oreja.
18. Que muelga el molino, sea cebada, sea trigo.
19. Quien mira la gente, non vive contente.
20. Quien quere ser servido, cale que seya sufrido. Cf. 1051.
21. Quien quera llevar dos carpuses (*turc*; قرپوز *pastèque*) debaio de un sovaco, no lleva ni uno.
22. Quien quere ser amo, cale que seya mozo.
23. Tanto dure mi señor cuanto dura el calzado en el cajon.

L'ESPAGNE

DANS

LES ORIENTALES

DE VICTOR HUGO

«...L'Orient, soit comme image, soit comme pensée, est devenu, pour les intelligences autant que pour les imaginations, une sorte de préoccupation générale à laquelle l'auteur de ce livre a obéi peut-être à son insu. Les couleurs orientales sont venues comme d'elles-mêmes empreindre toutes ses pensées, toutes ses rêveries; et ses rêveries et ses pensées se sont trouvées tour à tour, et presque sans l'avoir voulu, hébraïques, turques, grecques, persanes, arabes, espagnoles même, car l'Espagne c'est encore l'Orient; l'Espagne est à demi africaine, l'Afrique est à demi asiatique. » Ainsi s'exprime Victor Hugo dans la préface de ses *Orientales* (janvier 1829).

Sur les quarante et une pièces dont se compose le recueil, sept ont des épigraphes espagnoles [1] :

VI. CRI DE GUERRE DU MUFTI.

Hierro, despierta te!

Cri de guerre des Almogavares.

Fer, réveille-toi!

XX. ATTENTE.

Esperaba, desperada.

---

1. On trouve aussi des épigraphes espagnoles dans les *Odes et Ballades* et dans *Les feuilles d'automne.*

XXVII. NOURMAHAL LA ROUSSE.

No es bestia que non fus hy trobada.

JOAN LORENZO SEGURA DE ASTORGA.

Pas de bête fauve qui ne s'y trouvât.

XXX. ROMANCE MAURESQUE.

Dixo le : — Dime, buen hombre,
Lo que preguntarte queria.

Romancero general.

XXXI. GRENADE.

Quien no ha visto a Sevilla
No ha visto a maravilla.

XXXII. LES BLEUETS.

Si es verdad o non, yo no lo he hy de ver,
Pero non lo quiero en olvido poner.

JOAN LORENZO SEGURA DE ASTORGA.

Si cela est vrai ou non, je n'ai pas à le voir ici, mais je ne le veux pas mettre en oubli.

XXXIII. FANTOMES.

Luenga es su noche, y cerrados
Estan sus ojos pesados.
Idos, idos en paz, vientos alados.

Longue est sa nuit et fermés sont ses yeux lourds. Allez, allez en paix, vents ailés !

Il n'y aurait pas lieu de s'arrêter à ces épigraphes si l'une d'elles, celle des *Bleuets* (XXXII) ne faisait, dans les Notes placées à la fin du volume, l'objet de la remarque suivante :

Nous avons cru devoir scrupuleusement observer l'orthographe des vers placés comme épigraphe en tête de cette pièce :

Si es verdad ó non, yo no lo he hy de ver,
Pero non lo quiero en olvido poner.

Ces vers empruntés à un poète curieux et inconnu, Segura de Astorga, sont

de fort vieil espagnol. Si nous n'avions craint d'enlever sa physionomie au vieux *Joan* (et non pas Juan), il aurait fallu écrire : *Si es verdad ó* no *yo no* le *he* aqui *de ver*, *pero* no le *quiero en olvido poner*. *Hy*, dans le passage ci-dessus, est pour *aqui*, comme il est pour *alli* dans un autre passage du même poëte qui sert d'épigraphe à *Nourmahal la Rousse* :

No es bestia que non fus *hy* trobada.

Non fus pour *no fuese*.

On ne s'attendait guère à ce que l'auteur prît le soin d'expliquer en quoi le vieil espagnol de Joan (et non pas Juan) Lorenzo Segura de Astorga diffère de la langue contemporaine, et peut-être est-il permis de trouver la remarque superflue.

*
* *

Laissons les épigraphes et voyons dans quelles pièces les rêveries et les pensées du poète, pour employer ses propres expressions, se sont trouvées espagnoles.

La bataille perdue (XVI) a été inspirée par un *romance*, ainsi que Victor Hugo prend soin de nous l'apprendre dans une note :

Cette pièce est une inspiration de l'admirable romance espagnole *Rodrigo en el campo de batalla*, que nous reproduisons ici, traduit littéralement comme elle a paru en 1821 dans un extrait du *Romancero general*, publié pour la première fois en français par Abel Hugo, frère de l'auteur de ce livre.

RODRIGUE SUR LE CHAMP DE BATAILLE

C'était le huitième jour de la bataille; l'armée de Rodrigue découragée fuyait devant les ennemis vainqueurs.

Rodrigue quitte son camp, sort de sa tente royale, seul, sans personne qui l'accompagne.

Son cheval fatigué pouvait à peine marcher. Il s'avance au hasard sans suivre aucune route.

Presque évanoui de fatigue, dévoré par la faim et par la soif, le malheureux roi allait, si couvert de sang, qu'il en paraissait rouge comme un charbon ardent.

Ses armes sont faussées par les pierres qui les ont frappées; le tranchant de son épée est dentelé comme une scie; son casque déformé s'enfonce sur sa tête enflée par la douleur.

Il monte sur la plus haute colline, et de là il voit son armée détruite et débandée, ses

étendards jetés sur la poussière ; aucun chef ne se montre au loin ; la terre est couverte du sang qui coule par ruisseaux ; il pleure et dit :

« Hier j'étais roi de toute l'Espagne, aujourd'hui je ne le suis pas d'une seule ville. Hier j'avais des villes et des châteaux, je n'en ai aucun aujourd'hui. Hier j'avais des courtisans et des serviteurs ; aujourd'hui je suis seul, je ne possède même pas une tour à créneaux. Malheureuse l'heure, malheureux le jour où je suis né, et où j'héritai de ce grand empire que je devais perdre en un jour ! »

On voit du reste que les emprunts de l'auteur de ce recueil, et c'est un tort sans doute, se bornent à quelques détails reproduits dans cette strophe :

Hier j'avais des châteaux, j'avais de belles villes ;
Des grecques par milliers à vendre aux juifs serviles ;
J'avais de grands harems et de grands arsenaux.
Aujourd'hui, dépouillé, vaincu, proscrit, funeste,
Je fuis... De mon empire, hélas ! rien ne me reste ;
Allah ! je n'ai plus même une tour à créneaux !

L'extrait du *Romancero general* publié par Abel Hugo parut en 1822 et non en 1821, comme le dit par erreur la note précédente [1].

Le poète a reproduit en entier la traduction d'un *romance* auquel, de son propre aveu, une de ses strophes seule a emprunté quelques détails. Pour la pièce intitulée *Romance mauresque* (XXX), il s'est borné à la note suivante :

Il y a deux romances, l'une arabe, l'autre espagnole, sur la vengeance que le bâtard Mudarra tira de son oncle Rodrigue de Lara, assassin de ses frères. La romance espagnole a été publiée en français dans la traduction que nous avons déjà citée (note 7). Elle est belle, mais l'auteur de ce livre a souvenir d'avoir lu quelque part la romance mauresque, traduite en espagnol, et il lui semble qu'elle est plus belle encore. C'est à cette dernière version, plutôt qu'au poëme espagnol, que se rapporte la sienne, si elle se rapporte à l'une des deux. La romance castillane est un peu sèche, on y sent que c'est un maure qui a le beau rôle.

Les souvenirs de l'auteur le servent mal : ce qu'il a « souvenir

1. Romances historiques, traduites de l'espagnol par A. Hugo. *A Paris, chez Pélicier, libraire, Place du Palais-Royal, n° 243*, M.DCCC.XXII, in-12, LV-303 pp. Le livre porte la dédicace suivante : « A ma mère, morte le 27 juin 1821. »

d'avoir lu quelque part » n'est autre chose que le *romance morisco* purement espagnol, traduit en français par son frère Abel, car « la romance mauresque, traduite en espagnol », n'a jamais existé. Quant à dire que « c'est à cette dernière version, plutôt qu'au poème espagnol, que se rapporte la sienne, si elle se rapporte à l'une des deux », cela ne peut que sembler étrange, puisque le poète vient de dire qu'il ne conserve, de cette version, que le souvenir de l'avoir lue quelque part, souvenir assez vague, en somme. Mais la comparaison des trois textes prouvera aisément que la pièce française « se rapporte » exclusivement à la traduction française du *romance* espagnol :

ROMANCE ESPAGNOL	TRADUCTION D'ABEL HUGO	ORIENTALE XXX
A cazar va Don Rodrigo, y aun Don Rodrigo de Lara : con la gran siesta que hace arrimádose ha á una haya,	Un don Rodrigue va à la chasse, c'est don Rodrigue de Lara; au milieu du tumulte qu'elle cause, il s'appuie contre un hêtre.	Don Rodrigue est à la chasse .... Un jour d'été, vers midi... Sous la feuillée et sur l'herbe Il s'assied,.... ....
maldiciendo á Mudarrillo, hijo de la renegada, que si á las manos le hubiese, jura de sacarle el alma.	Il maudit le jeune Mudarra, fils de la renégate; il se dit à lui-même que s'il l'avait entre les mains, il lui arracherait l'âme.	La haine en feu le dévore. Sombre, il pense au bâtard [maure, A son neveu Mudarra,...
El señor estando en esto Mudarrillo que asomaba : — Dios te salve, caballero; debajo la verde haya.	En ce moment arrive un homme à cheval. « Dieu te garde, chevalier qui reposes sous ce hêtre.	En ce moment sur la route Il passe un homme à cheval. — Chevalier, chrétien ou maure, Qui dors sous le sycomore, Dieu te guide par la main !
— Asi haga á ti, escudero; buena sea tu llegada.	— Dieu te garde aussi, écuyer, heureuse soit ton arrivée !	— Que Dieu répande ses grâces Sur toi, l'écuyer qui passes, Qui passes par le chemin !
— Digasme tú, el caballero, ¿ Como era la tu gracia? — A mi dicen Don Rodrigo, y aun Don Rodrigo de Lara, cuñado de Gonzalo Gustos, hermano de Doña Sancha ; por sobrinos me los hube los siete infantes de Lara. Espero aqui á Mudarrillo hijo de la renegada ; si delante lo tuviese yo le sacaria el alma.	— Dis-moi, chevalier, qui es-tu ? — On m'appelle don Rodrigue, je suis don Rodrigue de Lara, frère de dona Sancha, beau-frère de Gonçalo Gustos. Les infants de Lara étaient mes neveux; j'attends ici le jeune Mudarra, le fils de la renégate. S'il était devant moi je lui arracherais la vie.	— Chevalier..... Dis ton nom... On m'appelle don Rodrigue, Don Rodrigue de Lara; Doña Sanche est ma sœur [même ;.... J'attends sous ce sycomore; J'ai cherché d'Albe à Zamore Ce Mudarra le bâtard, Le fils de la renégate,.....

ROMANCE
ESPAGNOL

— Si á ti dicen Don Rodrigo,
y aun Don Rodrigo de Lara,
a mi Mudarra Gonzalez,
hijo de la renegada,
de Gonzalo Gustos hijo,
y alnado de Doña Sancha :
por hermanos me los hube
los siete infantes de Lara :
tú los vendiste, traidor,
en el val de Arabiana;
mas si Dios á mi me ayuda
aqui dejarás el alma.
— Espérame, Don Gonzalo,
iré á tomar las mis armas.

— El espera que tú diste
á los infantes de Lara :
aqui morirás, traidor,
enemigo de Doña Sancha.

TRADUCTION
D'ABEL HUGO

— On t'appelle don Rodrigue, tu es don Rodrigue de Lara. Eh bien, moi, je suis Mudarra Gonçalès, fils de la renégate et de don Gonçalo Gustos, beau-fils de dona Sancha. Je suis le frère des Infants de Lara; tu es le traître qui les a vendus au Maure dans la vallée de Arravia. Mais si Dieu m'est en aide, tu vas laisser ici une vie infâme.

— Donne-moi un instant, don Gonçalès, j'irai prendre mes armes.

— Le délai que tu as donné aux Infants de Lara, c'est celui que tu auras, traître, ennemi de dona Sancha. Meurs!

ORIENTALE
XXX

On t'appelle don Rodrigue,
Don Rodrigue de Lara ?
Eh bien! seigneur, le jeune [homme
Qui te parle et qui te nomme,
C'est Mudarra le bâtard.....
Moi, fils de la renégate.....
....
..............rends, infâme,
A moi ta vie, et ton âme
A ton ange, s'il en veut!

— Mon bon neveu Mudarra,
Un moment! Attends que j'aille
Chercher mon fer de bataille.
— Tu n'auras d'autres délais
Que celui qu'ont eu mes frères;
....

« La romance castillane, dit Victor Hugo, est un peu sèche, on y sent que c'est un maure qui a le beau rôle. » Il eût mieux valu ne pas faire cette remarque, car elle ne fait que prouver combien le poète — en 1829 tout au moins — ignorait l'époque de composition des *romances* espagnols. Sa croyance en une série de *romances* en langue arabe est, du reste, si forte, qu'il juge nécessaire d'ajouter : « Il serait bien temps que l'on songeât à republier, en texte et traduit sur les rares exemplaires qui en restent, le *Romancero general*, mauresque et espagnol; trésors enfouis et tout près d'être perdus. L'auteur le répète ici, ce sont deux Iliades, l'une gothique, l'autre arabe. » Une *Iliade arabe*, cela ne suffirait-il pas à montrer combien l'Espagne était alors peu connue de Victor Hugo ? Et en comparant les romances à *une Iliade*, il ne fait que répéter, en le défigurant, un mot célèbre de Lope de Vega qu'il a lu dans le livre de son frère Abel [1].

1. «...Cette autre expression de Lope de Vega, en parlant de ces romances, expression exagérée sans doute, mais du moins excusable : *c'est une Iliade qui n'a pas d'Homère.* » *Romances historiques*, p. 32. — La croyance du grand poète

*
* *

Peu de chose à dire de la célèbre pièce *Les Bleuets*[1] (XXXII) :

> Entre les villes andalouses,
> Il n'en est pas qui sous le ciel
> S'étende mieux que Penafiel
> Sur les gerbes et les pelouses...

Peñafiel est en Vieille-Castille, et « le doux vallon du Xarama », qui fut complice du « doux péché » de « la perle de l'Andalousie », est en Nouvelle-Castille.

*
* *

L'orientale intitulée *Grenade* (XXXI) chante les louanges de trente-deux villes espagnoles[2] qui

> S'épandent dans la campagne
> Ou hérissent la sierra.

Nous ne songerons pas à nous demander si ce que le poète

à une Iliade *arabe* s'explique par la lecture de la notice consacrée par son frère aux *Romances mauresques* (*op. cit.*, pp. li-lv) où les auteurs de ces pièces sont plusieurs fois appelés des *poètes arabes*.

1. A rapprocher de *Légende de la Nonne*, dans les *Odes et Ballades* (ballade 13, 1828).

2. A rapprocher de ces vers des *Odes et Ballades* :

> L'Espagne m'accueillit, livrée à la conquête.
> Je franchis le Bergare, où mugit la tempête ;
> De loin, pour un tombeau je pris l'Escurial ;
> Et le triple aqueduc vit s'incliner ma tête
> Devant son front impérial.
> ....
> L'Espagne me montrait ses couvents, ses bastilles ;
> Burgos, sa cathédrale aux gothiques aiguilles ;
> Irun, ses toits de bois ; Vittoria ses tours ;
> Et toi, Valladolid, tes palais de familles,
> Fiers de laisser rouiller des chaines dans leurs cours.

(Livre V, ode 9, 1823.)

dit de chacune d'elles repose sur une réalité : peu importe que l'aqueduc qui porte à Ségovie « un torrent pris au sommet d'un mont [1] » n'ait pas trois rangs d'arches [2] et que Salamanque s'asseye en riant sur plus de trois collines. Des strophes de cette pièce, il ne faut retenir que l'admirable mouvement, les « magiques syllabes », et ne chercher à élucider que ce qui peut sembler obscur. Certains passages, certains mots tout au moins, risquent fort d'être inintelligibles à quiconque n'est pas familiarisé avec la topographie de Grenade arabe. Ce sont d'abord ces deux vers :

Soit qu'à Vivataubin Vivaconlud réponde,
Avec son clair tambour de clochettes orné ;

Vivataubin est un mot peu défiguré : il s'agit de *Bâb* [3] *at-tawwâbîn* (باب الطوّابين) la porte des briquetiers [4].

1. Ceci, du moins, est rigoureusement exact : il s'agit de la montagne de Fuenfria, située à dix-sept kilomètres de Ségovie.

2. Une pièce des *Odes et Ballades* citée ci-dessus parle, elle aussi, du « triple aqueduc », et une des notes placées à la fin de ce recueil donne l'explication que voici : « Le célèbre aqueduc romain de Ségovie, où l'on admire trois rangs superposés d'arcades de granit. »

3. On sait qu'en arabe grenadin *bâb* se prononçait *bîb*.

4. Le nom de cette porte de Grenade a été de tout temps assez inexactement transcrit : l'ambassadeur vénitien Andrea Navagiero la nomme *Bibatuaven*; Pedraza l'appelle *Bib Ataubin* et *Bibataubin*; Marmol écrit *Bib Taubin*.

Les historiens de Grenade ne s'accordent pas sur le nom de cette porte. Pedraza l'appelle « Puerta de los ermitaños » (باب التائبين *bâb at-tâibîn*, la porte des convertis) « por haber fuera della algunas ermitas de morabitos : una en San Sebastian el Viejo y otra en San Anton. » (*Historia eclesiastica de Granada*, fol. 32), et c'est cette traduction qu'adopte Covarrubias : « BIBATAVBIN, la puerta de los convertidos, ô arrepentidos. » D'autres auteurs prétendent, avec peu de fondement, croyons-nous, qu'elle aurait porté successivement les deux noms. Depuis Marmol jusqu'aux écrivains contemporains, les Espagnols ont toujours traduit *Bâb at-tawwâbîn* par *Puerta de los curtidores*, porte des tanneurs, sens qu'on ne trouve dans aucun dictionnaire ; *at-tawwâb* désigne

Vivaconlud, en revanche, est moins aisément reconnaissable : ce n'est pas sans difficulté que l'on retrouve *Bâb al-bonoud* (باب البنود) la porte des étendards [1].

On peut s'étonner que le poète n'ait pas remplacé un de ces deux noms par celui de Bibarrambla que l'on trouve dans maint romance.

Quant au « clair tambour de clochettes orné » qui, dans la personnification des quartiers de Grenade, permet à une porte de la ville de « répondre » à une autre porte, il y faut voir un pendant aux « clairons des Tours-Vermeilles », aux cloches et aux « dulcaynes » dont il est question plus loin.

Enfin les vers suivants appellent, eux aussi, quelques observations :

Alcacava pour les fêtes,
A des cloches toujours prêtes
A bourdonner dans son sein,
Qui dans leurs tours africaines
Vont éveiller les dulcaynes
Du sonore Albaycin.

Ce n'est pas *Alcacava* qu'il aurait fallu écrire, mais bien *Alcazaba* (القصبة), la forteresse [2], ou plus exactement l'Alcazaba,

---

le fabricant de briques cuites (Kazymirski) ou encore celui qui fait le torchis nommé طا بيت ou *tapia* (Dozy, *Supplément*).

Bâb at-tawwâbîn était sous la juridiction des gouverneurs de l'Alhambra. Diego de la Mota donne au comte de Tendilla, don Yñigo Lopez de Mendoça, le titre de « capitan y tiniente del Alhambra y Biuataobin » (*Libro del principio de la orden de la Caualleria de S. Tiago*, Valencia 1599, p. 269). En dernier lieu, dans les années qui précèdent sa démolition, en 1802, on l'appelait l'*Arco del Campillo*.

1. Plus tard *Puerta de la Magdalena*.

2. Il y avait jadis à Grenade deux *alcazabas* : l'une nommée *al-qasbah al-qadîmah* (القصبة القديمة) ou l'ancienne forteresse, l'autre nommée *al-qasbah al-djedidah* القصبة الجديدة) ou la nouvelle forteresse. L'ancienne était située sur les hauteurs qui s'étendent de la paroisse actuelle de San Miguel à la porte d'Elvire ou un peu au-dessus; la nouvelle allait de la porte d'Elvire au Darro.

de même que l'on dit l'Alcazar, l'Alhambra. Un an après la publication des *Orientales*, ce mot, avec la conquête d'Alger, allait prendre droit de cité en France sous la forme *Casbah*. Il est écrit par les anciens auteurs espagnols, notamment par Pedraza, *Alcazaua* et *Alcaçaua*. C'est de cette dernière orthographe qu'est venu l'*Alcacava* du poète, par suite de la suppression malencontreuse de la cédille. L'absence de cet appendice défigure quatre vers plus loin le mot *dulcaynes*; c'est le *dulçayna* ou *dulzaina* espagnol qui, bien transcrit, aurait moins richement rimé avec *africaines* [1].

*
* *

Il serait injuste, avant de terminer ces simples remarques, de ne pas louer la strophe célèbre :

L'Alhambra ! l'Alhambra ! palais que les Génies
Ont doré comme un rêve et rempli d'harmonies,
Forteresse aux créneaux festonnés et croulants,
Où l'on entend la nuit de magiques syllabes,
Quand la lune, à travers les mille arceaux arabes,
Sème les murs de trêfles blancs !

Jamais l'incomparable demeure des rois de Grenade n'inspira si heureusement un poète. R. FOULCHÉ-DELBOSC.

1. *Dulcaine* pour *dulzayna* et *Alcacava* pour *Alcazaba* ne sont qu'erreurs peu graves chez un poète étranger : un fait analogue s'est produit en Espagne, et, coïncidence bizarre, à Grenade même; là aussi un grand poète a placé à la rime d'un de ses vers un mot antérieurement défiguré par la tradition. Plus haut que le Généralife, à l'endroit nommé aujourd'hui *la Silla del Moro*, s'élevait jadis un palais appelé par les Arabes *Dar al-'arousa* (دار العروسة), la maison de l'épousée. Andrea Navagiero transcrit ce mot assez exactement *Daralharoza*, tandis que Marmol l'abrège en *Darlarosa*; le peuple à son tour a fait inconsciemment ce que Victor Hugo a fait pour *dulzayna*, il a prononcé *Darlaroca*, et c'est cette dernière transcription qu'a adoptée Zorrilla :

Mas allá sobre pilares
de alabastro, Darlaroca
con su frente al cielo toca
que la sufre su altivez.

COMPTES RENDUS

An Iconography of Don Quixote 1605-1895. By H. S. Ashbee, F. S. A. *London : Printed for the author at the University Press, Aberdeen*, 1895, in-4, 202 pp. [with 23 engravings by Alejandro Blanco in a final appendix].

To those interested in bibliographical work Mr Henry Spencer Ashbee's name is already familiar. He no longer writes *A Ride to Peking* (London, 1881), nor discourses on *The Metropolis of the Manchus* (London, 1882). It is his distinction to have compiled a *Bibliography of Tunisia* (London, 1889) which, if it come short of perfection, is at least an excellent piece of work, as yet without a rival. Moreover, he is honourably known by his *Marat en Angleterre* (Paris, 1890) and by several papers in the *Extrait de l'Annuaire de la Société des Amis des Livres*. Nor should I omit to mention his *Iconography of Don Quixote*, a brief sketch of twenty-two quarto pages issued in 1893 and reprinted from the *Transactions* of the London Bibliographical Society.

The record is creditable and predisposes in the writer's favour. The first thing that strikes the reader as he turns the pages of this latest work is its excellent material equipment; the second, the great amount of labour spent upon it; the third, the ambition of the undertaking. It cannot be supposed — the costly form of the book forbids the notion — that Mr Ashbee expects to find many readers among the general public; and further it is certain that only experts are capable of delivering judgment upon the volume. The field is not indeed virgin; but predecessors are less numerous than might be imagined. Leaving out of sight, Mr Ashbee's first design of 1893, the main authority on the subject is the *Iconografia de Don Quijote* published at Barcelona in 1879 with its apparatus of 101 plates taken from sixty editions. This *Iconografia* forms, in fact, the foundation of Mr Ashbee's achievement which must be regarded as supplementary to the Barcelona work. Unlike many other Cervantists, the writer speaks with due respect of his forerunners. « The task I have undertaken is neither new nor original. An Iconography of *Don Quixote* already exists. But the present work is on an entirely different plan from the *Iconografia* published at Barcelona in 1879 (p. 172), and in no way interferes with, or pretends to supplant, that useful publication ».

The « plan » of Mr Ashbee's handsome book is, indeed, its chief weakness. It is already too much to subdivide the matter into six different classes :

(1) the engravings in the editions of the text ; (2) the spurious continuations; (3) the works derived from *Don Quixote* ; (4) the portraits of Cervantes; (5) engravings concerning incidents in his life and reproduction ot autographs ; (6) pictures, tapestries and statues. Mr Ashbee throws his net very wide, and he is himself conscious of the effect. « In other respects my plan may appear to savour of topsyturvydom. I pass from ordinary impressions of engravings and etchings (*eaux-fortes*), from engravings to original drawings or paintings, from illustrations to the books for which they were done. This could not be otherwise ». That may be : one can only regret it, for it mars a very sound piece of work. Mr Ashbee, it is no paradox to say, would have done more had he attempted less.

For the rest, it is pleasant to be able to praise him with but few reserves. He has not discovered, as in truth he could not hope to discover, much of importance; but he has rearranged and co-ordinated with skilful patience information that lay scattered in obscure corners. His four hundred and sixty-eight articles make excellent reading and his views are always worthy of respect and consideration. The three hundred and thirty-seventh article is of special interest inasmuch as it indicates the existence of seven German plates based on Don Quixote. These contain the following figures : (1) *El Enano* mounted, blowing a horn; (2) *El Cüra*, on foot, carrying a windmill; (3) *El Barbiera*, walking, bearing a tub; (4) *La sin vor Dülcinea del Tobosa* on foot; (5) *El ingenioso Hidalgo Don Qüixote de la Mancha*, *Cavallero de la triste figura*, on horseback, richly attired, with flowing plumes on his helmet, and bearing a long lance and shield; (6) *Sancho Panza Scüdiero*, on his ass, and armed with lance and shield; (7) *La Linda Maritornes*, on foot, with a large ruff round her neck. The illustrations, with a letter-press occupying pp. 25-40 of a volume « gedruckt zu Leipzig, durch Justum Jansonium Danum. Jm. Jahr : M.DC.XIII » testify to a popularity dating considerably earlier than the first German version of Pahsch Basteln von der Sohle. The engravings commemorate a baptismal festival held at Dessau on October 27 and 28, 1613 ; the earliest German translation is dated 1621.

Mr Ashbee's judgments are usually sane and moderate. « It must be owned, I fear, that no work of art emanating from Spain's most famous literary production can be placed in the very foremost rank ». But might not the same remark be made of Shakespeare or Dante or Molière? Art of « the very foremost rank » is scarcely likely to be concerned with mere illustration; but a writer whose illustrators include Hogarth can scarce be deemed unfortunate. One biographer of Cervantes proves himself uncommonly exacting in this question. Thus we read that « these embellishments, which herald the long line of vile attempts to make *Don Quixote* a picture-book, are remarkable, even among the *Don Quixote* illustrations for their ugliness and inappropriateness to

the text » ; others, « by the most famous Spanish artists of the day », escape more cheaply with the sentence that they are « absurdly false, affected and inappropriate » ; or we are told that « the *nuevas estampas* promised are by Navarro, — of a hideousness equal to any of the old » ; or the seventy-four delightful illustrations by Robert Smirke are kicked out as being « strikingly unlike anything in the text » ; or the distinguished work of Rivelles is jeered as « not quite so bad as those in preceding editions, though still bad enough ». It so happens that *Don Quixote* has inspired Natoire, Coypel, Watteau, Fragonard, Stothard, Goya, Bonington, Tony Johannot, George Cruikshank, Liverseege, Smirke, Decamps, Leslie, Sir John Gilbert, Sir Edwin Landseer, Doré, Lalauze, Atalaya and Daniel Vierge. A goodly company of diverse talents : but their « vile attempts » are properly appreciated (as above) by a difficult critic. Mr Ashbee redresses the balance by drily declaring that Mr Watts makes « remarks » which are of « some asperity ». That is so.

In a work so extensive and so crowded with minutiæ as the present, there must naturally be a certain proportion of errors : the seven columns of errata prefixed to the volume show that Mr Ashbee has not spared pains (a little late in the day, maybe) in revision. On one point, it seems likely that he has gone astray, and that with some deliberation. There is in Shelton's second edition (1620) an engraving which represents Don Quixote armed and mounted, with Sancho, whip in hand, following on Dapple. It is usual to say that this served as model to the engraving in Rosset's translation (1618), and the mistake is conceivable so long as it is assumed that Shelton's first edition (1612) contains the same engraving. Mr Ashbee knows better, for he particularly notes (p. 2) that the 1612 edition has « a printed title-page only ». The larceny, if any, must be on Shelton's (or, rather, on Blount's) side ; and it is a pity that the fact is not clearly brought out. But on the whole, thanks are due to the iconographer for his achievement. To all collectors of Cervantist literature it may be of use : and to all book-lovers at large it makes a strong appeal on the ground of its own beauty and, one may even say, splendour.

James Fitzmaurice-Kelly.

Georges Lecomte. Espagne. *Paris : Bibliothèque-Charpentier, G. Charpentier et E. Fasquelle*, 1896, in-12, 340 pp.

Voici enfin un livre sur l'Espagne qui attire l'attention et mérite l'examen après tant d'autres, frivoles, extravagants ou insipides, que nos compatriotes ont le privilège de produire avec une fâcheuse fécondité, nous montrant l'Espagne et ses habitants sous des couleurs tantôt riantes, tantôt sombres, mais donnant toujours aux Espagnols qui s'avisent de les lire une triste idée de nous.

M. Georges Lecomte a décidément rompu avec la tradition ; il s'est appliqué

à écarter toutes les légendes, toutes les préventions, toutes les visions fantasmagoriques que des générations d'écrivains ont accueillies sans examen et reproduites avec candeur. Il a voulu voir et juger ce pays, un des plus vieux de l'Europe, comme une terre vierge, et il est parvenu à oublier les opinions des autres pour nous donner la sienne dans toute sa force et toute sa sincérité.

Peut-être ne serait-il pas téméraire d'affirmer, pour quiconque a étudié un peu sérieusement l'Espagne, qu'il n'a pas même cru devoir s'embarrasser des connaissances préalables sur l'histoire, la langue et la littérature de nos voisins, et que, sur ce point-là du moins, il ne fausse pas compagnie aux classiques voyageurs qui, depuis Théophile Gautier, s'obstinent à désigner l'Espagne sous l'appellation sonore de *Tra* (sic) *los montes*. Mais il ne faut pas en savoir mauvais gré à l'auteur : si les éléments lui manquent pour faire une étude approfondie, du moins n'est-il pas gêné dans les vues d'ensemble qu'il nous présente, et qui sont admirables de netteté, par la foule des détails et des restrictions dont se trouble et se fatigue l'œil d'un observateur plus préparé et plus minutieux. Et pourtant, à lire le chapitre si saisissant et si vrai où il retrouve, dans la peinture espagnole, les caractères immuables du génie de la nation, on se prend à regretter vivement qu'il n'ait pas envisagé ce génie dans une autre manifestation plus indiscutable encore et qu'il se soit tu sur une des littératures les plus originales du monde.

Les divisions du livre sont judicieuses et jettent une grande clarté sur la matière. D'abord une sorte d'avant-propos intitulé : *Guitares d'antan*, qui est un modèle et qui, désormais, devra être consulté par quiconque voudra visiter l'Espagne à bon escient et sans s'exposer à de douloureuses surprises ; puis, deux chapitres où sont opposées les deux civilisations qui se sont heurtées d'abord, fondues ensuite sur le sol de la Péninsule, et enfin, après une étude sur l'art, deux chapitres consacrés, l'un à ce qui reste de couleur locale, et l'autre à la situation de l'Espagne en présence de l'activité et des exigences de la vie moderne.

Du chapitre intitulé « L'Espagne catholique » il n'y a rien à retrancher. Nous y trouvons enfin une saine critique de l'architecture qui a produit la plupart des cathédrales espagnoles et nous y relevons, pour la première fois appréciée comme elle le mérite, cette monstrueuse barbarie du chœur occupant les deux tiers de l'église, entouré de murailles massives qui interceptent aux fidèles la vue directe de l'autel et rompent cette perspective mystérieuse et grandiose, principal charme de l'art gothique.

Tout ce qui a trait à la décoration fastueuse mais rococo des chapelles, aux enfantillages du culte, aux démonstrations païennes des processions, à l'absence d'une foi profonde et éclairée, et au côté lugubre du catholicisme espagnol, est frappant de vérité et d'expression ; mais on pourrait demander à l'auteur com-

ment il se fait qu'une nation qui a un tel culte pour la mort en ait si peu pour les morts, et on voudrait lui voir expliquer la contradiction entre cet appareil funèbre que revêt, à son dire, toute manifestation de la vie publique, et le caractère si heureux et si vivant de l'ensemble de la race.

L'Espagne arabe est encore mieux comprise et plus exactement appréciée, et nous croyons qu'il faut adopter sans résistance les idées si personnelles de M. L. Il a su délimiter brillamment l'influence des musulmans dans le Midi de l'Espagne, influence attestée non seulement par ce qui attire les regards, comme les vestiges, hélas! bien malmenés de l'architecture mauresque, mais par mille détails de subtile observation, les danses, les attitudes, et surtout les chants et le timbre des voix. Quoi de plus singulier que d'entendre, en dehors des chansons populaires andalouses qui portent toutes un cachet oriental si marqué, des complaintes sur le Christ aux processions, et même des chants liturgiques et le plain-chant dans les églises, chantés d'une voix aigre et nasillarde, avec les modulations bizarres et les rythmes plaintifs des Arabes ? La fin du chapitre, où l'auteur a résumé si nettement les raisons d'être particulières de l'art arabe, les qualités et les défauts qui lui sont propres, est, croyons-nous, ce que l'on a écrit de mieux sur la matière. Il faut en convenir d'autant plus volontiers que l'auteur y atténue sensiblement ce qui aurait pu paraître un peu excessif dans les pages précédentes.

Les beaux-arts, eux aussi, sont traités d'une façon peut-être moins originale, mais tout aussi lumineuse et attachante. C'est là d'ailleurs, quand il s'agit d'un pays étranger que l'on n'a pas étudié particulièrement, un sujet plus accessible que tout autre à quiconque possède, comme M. L., une bonne éducation artistique et une faculté très vive d'observation. La partie la plus nouvelle et la plus intéressante de cette étude est, sans contredit, celle qui fait voir l'influence de la peinture espagnole sur certaines écoles françaises modernes. On pourrait regretter de n'y rien trouver sur la peinture espagnole depuis Goya; quant à la sculpture, si l'auteur a vu, sur les places publiques, la plupart des statues des grands hommes, qui semblent avoir été faites par leurs plus cruels ennemis, nous comprenons très bien le sentiment qui l'a poussé à n'en pas souffler mot.

Sous le titre de « L'Espagne flamenco », que porte un long chapitre et qui serait très heureux s'il n'était trop compréhensif, nous voyons les quelques particularités de mœurs, de costumes et de danses que l'Espagne a conservées jusqu'à aujourd'hui. Ici l'étude devient extrêmement difficile et ce n'est pas au bout d'un séjour de quelques mois dans le pays que l'on peut se former des opinions indiscutables. Nous croyons qu'en général M. L. a étendu un peu légèrement à toute l'Espagne ce qui est spécial à l'Andalousie, et même quelquefois ce qui n'appartient en propre qu'aux *gitanos* qui ne sont pas Espagnols.

Il est vrai que le genre *flamenco* tend à se répandre dans les classes populaires de toute la nation ; mais dans le Nord, l'Est et le Centre, c'est toujours un article d'importation. La description classique des courses de taureaux, dont l'auteur n'a pas cru devoir s'affranchir, ne présente rien de nouveau, ce qui a tout lieu d'étonner si l'on considère la quantité d'aperçus inédits et de remarques personnelles qui remplissent le livre. Quant aux danses populaires, il aurait fallu faire une distinction entre celles qui sont purement espagnoles, comme la *jota*, le *bolero* et la *sevillana*, et celles qui, nées peut-être, elles aussi, dans la Péninsule ou héritées des Arabes, ne sont plus dansées aujourd'hui que par les *gitanas* de Triana ou du Sacro Monte de Grenade. Il est probable que M. L. n'a assisté qu'à ces dernières et qu'il en a vu seulement ce qu'un officieux impresario, dans un cadre de convention, montre aux étrangers depuis un temps immémorial. Autrement il est à présumer qu'étant donné le sens artistique dont son livre fait foi, il ne saurait comparer les pirouettes savantes et désordonnées de nos ballerines à la grâce naturelle et inimitable des Andalouses. Quoi qu'il en soit et malgré une digression qui n'a que faire, ce chapitre est remarquable par plus d'un côté et donne une image très exacte de ce qui reste de l'Espagne rêvée par les romantiques.

Vient enfin la question la plus épineuse : un jugement sur l'Espagne considérée en tant que nation européenne en face des autres pays où la civilisation est incontestablement plus avancée. Là encore, M. L. a vu juste. L'intuition a suppléé chez lui les données positives, et ses conclusions peuvent être adoptées presque sans contrôle, si toutefois il n'est pas téméraire de vouloir juger un peuple et surtout un peuple aussi déconcertant que le peuple espagnol. Il est pourtant une idée si chère à M. L. qu'il y revient à chaque instant au risque de compromettre la forme, pourtant correcte, de son ouvrage : c'est que seuls les montagnards du Nord, travailleurs acharnés, rougissent de voir leur pays arriéré, pauvre et misérable ; que les Méridionaux au contraire, paresseux fieffés, se trouvent parfaitement heureux et ne demandent pas à changer d'état. Cela est vrai en ce qui touche les qualités naturelles des populations du Nord et du Midi ; mais c'est aller un peu loin que de dire que l'Andalousie est un obstacle au relèvement de l'Espagne. Ne serait-ce pas plutôt par l'Andalousie républicaine, et non par le Nord carliste, que les idées de progrès pénètrent le plus souvent en Espagne ? D'ailleurs la question est beaucoup plus complexe qu'elle n'en a l'air. Il faudrait peut-être tenir compte principalement de la constitution de la propriété foncière pour expliquer bien des anomalies.

Nous nous sommes un peu attardé dans l'examen du livre de M. L., mais nous ne le regrettons pas, car de longtemps nous n'avions eu l'occasion de nous occuper d'un ouvrage aussi bien pensé et aussi clairement écrit.

H. Peseux-Richard.

Léo Rouanet. Chansons populaires de l'Espagne traduites en regard du texte original *Paris : A. Charles*, 1896, in-12, xvi-271 pp.

M. Rouanet a rendu un véritable service au public français en mettant à la portée de tous les pièces les plus caractéristiques du folk-lore espagnol. Personne, avant lui, ne nous en avait offert des extraits aussi nombreux [1], et, cependant, on a souvent, en France, manifesté un goût très vif pour cette poésie intime, qui exprime, avec tant de grâce et de charme, un des côtés les plus curieux des mœurs espagnoles.

Le texte qu'il publie, emprunté, en grande partie, au recueil de M. Rodriguez Marin [2], est accompagné d'une traduction française qui permettra aux lecteurs peu familiarisés avec la langue espagnole d'apprécier toute la saveur de ces petits couplets qui valent souvent de longs poèmes.

M. R. a écarté systématiquement de son anthologie tous les chants héroïques, auxquels il propose de réserver le nom de *romances*, et n'y a admis que les chants vraiment populaires, ceux qui expriment les sentiments communs à tous les Espagnols et traduisent, avec le plus de simplicité, leurs joies, leurs douleurs et leurs passions. On ne peut que louer M. R. d'avoir limité ses extraits, et, notamment, d'en avoir exclu les *romances*, déjà connus en France par de nombreuses publications [3].

La chanson populaire, telle qu'il l'entend, comprend des genres assez nombreux : elle est tantôt religieuse, tantôt morale, parfois patriotique, mais le plus souvent érotique. M. R. n'a pas adopté cette division par genres : il a mieux aimé publier les couplets sans ordre, tels qu'ils se sont présentés à lui, dans le caprice de ses lectures. Il en résulte que, dans son recueil, un couplet moral est souvent suivi de strophes amoureuses et que les poésies religieuses y sont comme enchâssées dans des pièces *un tanto picantes*. Cette disposition, loin de nous choquer, nous offre une image très exacte de la physionomie coutumière du peuple espagnol à la fois mystique et sensuel.

Le livre de M. R. comprend quatre parties principales : la première contient

1. L'étude de M. Achille Fouquier, parue d'abord dans la *Revue Britannique* (janvier 1881), puis tirée à part sous ce titre : *Chants populaires espagnols. Quatrains et seguidilles, par* A. Fouquier, Paris, 1882, in-8°, ne contient qu'un nombre restreint de chansons.

2. *Cantos populares españoles recogidos, ordenados é ilustrados por* Francisco Rodriguez Marin, Sevilla, 1882-83, 5 vol.

3. Abel Hugo, *Romances historiques* traduites de l'espagnol, Paris, 1822 ; — Damas Hinard, *Romancero espagnol*, Paris, 1844, 2 vol. ; — M. le comte de Puymaigre, *Petit romancero, choix de vieux chants espagnols*, Paris, 1878.

les *soleares*[1], la seconde les *coplas*, la troisième les *seguidillas*, la quatrième les *trobos*. Les spécimens des *coplas* sont de beaucoup les plus nombreux ; mais les autres genres de compositions poétiques, et en particulier les *trobos*, assez rares en Espagne, sont largement représentés. On trouve même, dans la dernière partie, huit rondes ou *cantares de corro* d'une grâce et d'une naïveté incomparables.

Le dialecte de la plupart de ces chansons est andalou et présente de nombreuses particularités que M. R. a soigneusement respectées. Elles ont, il est vrai, l'inconvénient d'en rendre la lecture un peu pénible. Peut-être eût-il mieux valu ne pas tenir compte, dans un recueil de ce genre, de la prononciation et de l'orthographe locales et publier un texte uniforme, moins déconcertant pour des lecteurs français.

Tel qu'il est, ce livre nous démontre, par des exemples abondants et bien choisis, combien est riche et originale la poésie populaire de l'Espagne. Même à travers la traduction, d'ailleurs très fidèle et même scrupuleuse, ces couplets conservent je ne sais quel parfum pénétrant qu'on ne se lasserait pas de respirer.

Amédée Pagès.

J. Massó Torrents. Croquis Pirinencs. *Barcelona : tipografia « L'Avenç »*, 1896, in-16, 209 pp.

Des douze nouvelles que renferme cet élégant petit volume, six ont déjà paru dans la revue *L'Avenç*, de 1890 à 1892, sous le titre de *Croquis pirenaïcs*. Elles n'ont rien perdu de leur fraîcheur et je les ai relues avec un vif plaisir. Les autres nouvelles que M. Massó Torrents publie aujourd'hui pour la première fois sont, comme les premières, des morceaux exquis de naturel et de grâce. En voici les titres : *Vagant per la montanya* ; — *El correu de Camprodon* ; — *L'Anyorament* ; — *En Valenti* ; — *Interior* ; — *La nit al ras*.

M. M. T. possède une connaissance minutieuse et approfondie des deux versants des Pyrénées Orientales, et nous le suivons avec profit dans chacune des excursions qu'il nous fait faire. Mais il ne se contente pas de décrire les sites admirables qu'il a parcourus et de résumer ses impressions purement

1. M. Rouanet croit que cette expression est « une corruption » du mot *soledad* = solitude. Le mot *solear* n'est-il pas plutôt un verbe dérivé de l'adjectif *solo* et pris substantivement (cf. *cantar*, plur. *cantares*) pour désigner les chants élégiaques par lesquels le poète exprime, dans la solitude, loin de la foule importune, ses sentiments les plus intimes ? Quant à rattacher *soledad*, comme le veut M. Antonio Machado y Alvarez, au prénom porté par une cantatrice célèbre dans le genre des *soledades*, c'est une fantaisie qui ne peut guère être prise au sérieux.

physiques, il observe aussi les mœurs des montagnards pyrénéens. Il a vu et bien vu leurs physionomies vivantes et leurs dispositions morales, et il est rentré à Barcelone avec cette conviction que les Catalans du Roussillon et ceux de l'Espagne forment une seule famille.

Il croit que ces pays de langue catalane, aujourd'hui séparés, constitueront dans l'avenir une sorte de république fédérative, la nation catalane. Ce n'est qu'un rêve — l'auteur a bien soin de le dire dans son dernier *croquis* — mais un rêve obsédant, auquel semblent se complaire les catalanistes contemporains.

Le livre de M. M. T. est utile à lire en deçà comme au delà des Pyrénées. A tous ceux qu'intéressent les questions de linguistique et d'ethnologie, il prouvera qu'il y a une langue catalane également éloignée du castillan et du français — c'est celle que parle l'auteur — et que les catalans forment un genre ethnologique dont les montagnards pyrénéens sont les représentants les plus complets. Quant aux lettrés, ils admireront le talent avec lequel un des premiers écrivains de la Catalogne contemporaine sait dépeindre les paysages et les scènes qui lui sont le plus familiers. Amédée PAGÈS.

Ricordi di Spagna e dell' America Spagnuola di Paolo Mantegazza. *Milano : Fratelli Treves*, 1894, in-16, 216 pp.

Il n'est pas besoin de feuilleter longtemps le volume de M. Mantegazza pour voir que l'on a affaire à un des rares livres sérieux que l'on ait écrits sur l'Espagne. Son premier mérite est de ne pas nous avoir resservi ces éternelles descriptions de monuments que les générations successives ne se lassent pas de copier sur des guides plus ou moins exacts et qui sont aussi lourds à digérer que faciles à écrire. Il est vrai, d'ailleurs, que le peu d'étendue de la partie de l'œuvre de M. M. qui concerne l'Espagne proprement dite ne permettait ni développements ni hors-d'œuvre, et même à ce point de vue on pourrait trouver un peu long le plaidoyer contre les courses de taureaux qui en occupe une bonne moitié, plaidoyer éloquent, tout rempli d'une sincère indignation, mais qui n'ajoute aucun argument nouveau à ceux des adversaires des *corridas*. La seconde partie, au contraire, consacrée à l'étude du caractère espagnol, fait le plus grand honneur au célèbre psychologue italien, qu'un séjour assez prolongé dans l'Amérique du Sud a mis, plus que personne, en mesure d'aborder la question. On ne saurait en vérité rien trouver à redire à cette analyse de l'âme d'une race qui, malgré le relief que donne à ses qualités et à ses défauts une franchise peu commune, a été presque toujours si mal comprise. Peut-être y a-t-il un peu d'optimisme dans l'appréciation de l'auteur, mais cela est bien explicable chez un tempérament aussi enthousiaste que le sien, et malgré cette légère tache on peut mettre cette étude du caractère espagnol à côté de celles de M. Edmondo de Amicis et d'Élisée Reclus, c'est-à-dire des meilleures qui aient été écrites par des étrangers. H. PESEUX-RICHARD.

René Bazin. Terre d'Espagne. *Paris : Calmann-Lévy*, 1895, in-18, 336 pp.

Le récit du voyage en Espagne de M. René Bazin est tel qu'on pouvait l'attendre d'un écrivain élégant et goûté, d'un homme de la bonne société muni des plus hautes recommandations et à qui sa qualité ouvre toutes les portes. Il ne faut donc pas s'étonner de l'optimisme qui perce à chaque page, car l'auteur a vu surtout ce qu'on a voulu lui faire voir et, en galant homme, il s'est efforcé de payer, par la bienveillance de ses jugements et de ses appréciations, l'accueil des *ciceroni* du grand monde qui lui ont montré l'Espagne officielle. Mais, chose étrange! dans un pays où tout est violent et tranché, où les nuances n'existent pas plus dans la nature que dans le caractère d'une race exempte de toute dissimulation et de toute duplicité, l'apparence est peut-être encore plus éloignée de la réalité que chez d'autres peuples au naturel plus complexe et plus souple. C'est pourquoi le livre de M. B. ne nous apporte aucun document inédit et aucune vue nouvelle, exception faite pour le chapitre intitulé « Un domaine seigneurial en royaume de Léon », où nous voyons une contrée presque ignorée et des détails curieux sur la vie des champs en Espagne. Au reste, le livre est d'une lecture facile et attrayante; le ton général rappelle, allégé pourtant des fastidieuses digressions piétistes, le voyage de Mme de Gasparin, et il est juste de dire que M. B. s'est brillamment acquitté de la tâche qu'il s'était assignée et qui n'était autre, selon toute vraisemblance, que d'écrire, pour ce que l'on est convenu d'appeler le grand public, une œuvre spirituelle et intéressante.

H. Peseux-Richard.

C. B. Dumaine. Essai sur la vie et les œuvres de Cervantes d'après un travail inédit de D. Luis Carreras. *Paris : Alphonse Lemerre*, M DCCC XCVII, in-18, 322 pp.

The appearance of any new book on Cervantes is a pleasing event, since it goes to prove that a generation, spoon-fed on novelties, returns with pleasure to the work of an older, saner, and more virile master. One views with satisfaction the resurrection of a writer, snatched from the maw of Time that crunches the bleached bones of his younger rivals. Cervantes enjoys a vogue as permanent as any in all literature. There need be no concern for those preposterous ones who « cannot read *Don Quixote* » ; and a fleet parliamentary tear suffices for their brethren who profess to « see nothing in it ». Of all exquisite types of absurdity, none is more monumental than the egregious oaf who passes judgment on a masterpiece which he has left unread. For such asses, *Don Quixote* is a predestined trap. It is not brief; it is in an unknown tongue; its full comprehension involves a course of reading that might well occupy the best years of a long, laborious life. Lastly, it is of humour all

compact. In a word, it affords the dullard an unique opportunity for playing the antic. And — as you know to your cost — he takes it : early and often.

Cervantes has been fortunate in detractors who, though not witty themselves, have been the cause of wit in others. It remains to see if he be equally happy in his latest biographer. M. Dumaine's text is avowedly based on an unpublished work by the late Luis Carreras ; and it must be frankly said that it contains nothing new in fact, or original in temperament. Some æsthetic deliverances are, indeed, of the greatest novelty. Thus we are informed (p. 242) that « *peu de personnes sont maintenant capables de lire le* Tom Jones *de Fielding* ». Nor does it appear that Sir Walter is in any better case. « *Aujourd'hui, ses livres tombent des mains; ils sont diffus et mal écrits* » (p. 243). This can scarcely be Carreras' view of Fielding and of Scott ; for in other works he has pronounced a very different judgment. The credit belongs entirely to M. Dumaine who makes up by cool assurance what he lacks in competence. But to possess any grand quality in abundance is an enviable distinction ; and so one hastens to offer M. Dumaine one's heartiest congratulations, and passes from his comic literary criticism to examine his pretensions to accuracy.

These, indeed, are somewhat modest. The date of Cervantes' birth is given positively (p. 16) as occurring on October 7, 1547. Now, it is certain that he was baptized on October 9, 1547 ; beyond that, nothing was known until M. Dumaine's recent discovery. By a curious oversight, the proofs of this new find are omitted. In the same way, it is laid down that Cervantes had two brothers (Andrés and Rodrigo), and three sisters (Andrea, Luisa and Magdalena.) The bald fact is that we know no more of Andrés (whom Navarrete identifies, very reasonably, with Rodrigo) than of Magdalena — who appears only in the Valladolid pleadings. When you know nothing of the facts, it is no bad plan — and I make a present of the suggestion to M. Dumaine — to say nothing. At first sight the thing looks easy : but not for a Cervantist. *Ego autem in Arcadiâ vixi* ! The wordy sketch of Cervantes his youth might well be omitted : but who ever knew the professional Cervantist to omit anything ? Why call Cervantes (p. 19) a « *latiniste consommé* » ? It seems that the fact is evident to every reader of the *Galatea* and *Persiles*. This fills me with self-pity and even shame. I have read the *Galatea* and *Persiles* (oftener than I have read M. Dumaine's book), and see no trace of the « *latiniste consommé* » in the one or the other. But certain great truths are only plain to men of genius. And so the performance marches on. One is informed of Cervantes' literary tastes and it is interesting to know (p. 19) that « la *Célestine*, la *Diane* de Montemayor, celle de Gil Polo, le *Lazarille*, *Guzman de Alfarache*, qui ont charmé son enfance, sont ses livrés de prédilection. » This is distinctly curious. *Guzman de Alfarache* was first published in 1599 when Cervantes was in his fifties : and

the word « enfance », applied to a man of that age, is a thought unkind. Once again (p. 23), our author refers to the story that Cervantes fled to Italy because of an edict issued against him for brawling in the Court precincts. This is very doubtful ; and, in any case, there is no sufficient evidence to prove it. But the compiler remarks in his lordly way : « *il ne peut y avoir d'erreur sur ce point.* » You await the demonstration : and it comes with the disclosure that Cervantes in *El Gallardo Español* speaks of one Saavedra escaping to Italy after taking part in a duel. You know your M. Dumaine by this time, and you expect very little. But you get less. Examine the thesis a moment. Cervantes fled from justice because of a sentence condemning him to lose his right hand ; and it is stated (p. 24) that he left for Italy in the spring of 1569. Good ! But the sentence is dated September 15, 1569. I humbly submit that there is no reason for assuming that Cervantes ran away seven or eight months before his condemnation and (it may very well be) some months before the occurrence of a squabble in which he may have had no part. The story of Cervantes' life — of which very little is known — is overburdened with senseless legend, and absurd conjecture. There is no great sin in speculation, as such ; but, when one is asked to believe that the conjecture amounts to certainty, — « *il ne peut y avoir d'erreur sur ce point* » — it grows trying. The first duty of every lover of Cervantes' masterpiece is to clear his author's memory of the mass of rubbish which attaches thereunto : it is exceedingly unlucky that M. Dumaine should go on repeating myths as fact. One regrets to say it : but that is pretty Fanny's way.

This tendency to loose talk confronts the reader at every turn. He is given to understand (p. 29) that Cervantes found Hurtado de Mendoza in high esteem as a writer among the Italians in 1569-70. Doubtless, the thing is conceivable and it is, moreover creditable to Italian taste. One would like to believe it : but — is it true ? Is it possible ? Was anything of Mendoza's in print at the time ? The manuscript vogue of a foreign work can scarcely be great. It would be a short solution to assume that the reference was to *Lazarillo de Tormes* ; but M. Dumaine's views, as to the authorship of that celebrated little book, are decidedly hazy. For example (p. 241), in his text, Mendoza is mentioned as the writer of *Lazarillo* : in a note (there are precious few of them) at the foot of the same page follows the information (which some of us had before) that M. Morel-Fatio « a contesté que Hurtado de Mendoza fût l'auteur du *Lazarille* ». This is eminently safe : but is it fair to the general reader ? Was Mendoza the author of *Lazarillo*, or was he not ? It may be said that M. Dumaine's opinion on this (or any other) point is unimportant. That is true. But he must pronounce between two opposed views, and not play off one against the other. Again : is there any evidence that Cervantes greatly esteemed the verses — *restait attaché tendrement aux stances*, — of Jorge Manrique ? One

would like to know it for certain, and undoubtedly he quotes two words from them allusively in the Second Part of *Don Quixote*. But is that a proof? Would you hang a dog on such testimony?

At whiles one's gravity is sorely tried. You read with stupefaction (p. 35) that perhaps Cervantes relaxed his rigid Catholicism : *peut-être finit-il par se départir un peu de sa rigueur de catholique*. And the proof of this astounding statement is that, under a feigned name in his *Galatea*, he appears figuratively at an unorthodox funeral. « Dans la cérémonie funèbre des bergers de la *Galatée*, il participe à une sorte de culte qui n'est pas absolument orthodoxe ». The jest is all the finer since one is assured (p. 48) that « son séjour prolongé en Italie n'avait pas altéré ses principes religieux ». Thus one absurdity treads upon its fellow's heels.

Others to some faint meaning make pretence,
But Shadwell never deviates into sense...

A change of a single word in Dryden's famous couplet would fit it to the present occasion. It may be worth while to show that this is no fancy, but sad truth. On p. 51 Cervantes is styled « Saavedra », and the reference is clearly to 1575, after the Algerine captivity. Turn we now to p. 136 where it is set out that the name was assumed ten years later. « A la mort de son père, en 1585, Cervantes avait pris le nom de *Saavedra*, pour se distinguer de deux de ses parents ». Now, there are two or three remarks to be made. If Cervantes was already know as Saavedra (which he was not) in 1575, it is clearly wrong to say that he took the name in 1585. On the other hand, if he first took the name in 1585, it is obviously impossible that he can have been known by it in 1575. Upon which side of the fence is M. Dumaine coming down? Further : it is said that Cervantes took up with this name « after his father's death in 1585 ». But, in the first place, it is by no means sure that Cervantes' father died in 1585. What is quite certain is that Cervantes' mother is described as a widow, in an official document of July 31, 1579. The natural inference (and it seems fair enough) is that her husband was already dead. As a matter of fact, there is no good reason to believe that Cervantes assumed the « Saavedra » in 1585. If there be any such reason, why not produce it? I am content to remark that, in the *Galatea* of 1585, the author signs himself plain « Miguel de Cervantes ». In the same bumptious manner it is said that Dali Mami of Algiers « accabla Cervantes d'injures et de coups de bâton ». But did he? So far as I know, Cervantes gives no exact information concerning Dali Mami. The one direct piece of evidence concerning his second master — the Dey Hassan — is dead against M. Dumaine's assertion. « Jamás le dió palo, ni se lo mandó dar », writes Cervantes of himself in the Captive's story (Chapter xl.) interpolated in the First Part of *Don Quixote*.

Wherever there is a conceivable opportunity for error, the biographer takes it. There is a suggestion (p. 59) that Cervantes had a hand in concocting Haedo's *Topographia e Historia de Argel*. « Il a été publié peut-être sous les yeux de Cervantes qui résidait à Valladolid en 1612 ». Here, once more, there is room for criticism. Firstly, Haedo's book, though not printed till 1612, was written long before. One of its many *aprobaciones* is dated 1604. Secondly, there is no testimony that Haedo knew Cervantes. Thirdly, it is quite certain that Cervantes was not in Valladolid in 1612. And, on this last point, I call a witness for whom my author has the greatest esteem. M. Dumaine himself (p. 224) states that « en 1606 la Cour quitta Valladolid pour s'établir à Madrid, Cervantes la suivit ». It is not at all sure that Cervantes left Valladolid in 1606; it is quite sure that he never returned to that city, after 1609, when he is discovered in Madrid. The notion, so common to those who talk and write of Cervantes, that a man of over sixty, very ill, very poor, and very busy with his pen, went capering, and prancing, and carreering about the country, like a modern tourist, is absolutely untenable.

In this happy-go-lucky fashion, M. Dumaine apparently inclines to accept the theory (p. 74) that Pacheco's picture in Seville represents Cervantes as a sailor. Cervantes must have been middle-aged before he ever set eyes on Pacheco; and there is no earthly reason why Pacheco should have represented his elderly sitter as a younker well under thirty (for such the sailor is). Like most Cervantist legends, the whole story is a simple mare's-nest. On the authority of Sr. de Gayangos, it is said (p. 131) that Cervantes applied for, and obtained, some post in Extremadura in 1584, or earlier. M. Dumaine should know that Sr. de Gayangos' statement was challenged some time back, and that the challenge remains unaccepted to this day — five years later. I feel justified, at least, in saying that when (if ever) the matter be fought out, it will be found that Sr. de Gayangos has rather overstated his case. But M. Dumaine is nothing if not uncritical. He flatly declares (p. 134) that the *Galatea* was published in 1584 at Madrid, Lisbon and Alcalá de Henares. This is a triple error. No human being has ever clapped eyes on a *Galatea* dated 1584: and for a sufficient reason. No such thing exists. The first edition appeared at Alcalá de Henares in 1585, and no reprints of that date were issued at Madrid or Lisbon. The earliest Lisbonian issue did not appear till 1590. M. Dumaine mentions a Paris edition of 1591; and, in the case of a careful writter, the statement would be conclusive. But is it correct? Is there any French edition earlier than that given out at Paris by Gilles Robinot in 1611? This is known to be reprinted from the Lisbon copy found at Evora by Oudin a year previous. And, as for Madrid reprints of the *Galatea*, none is to be found earlier than Zúñiga's of 1736: about a century and a half later. In bibliographical details our author is always sadly to seek. He assigns the *Tia fingida* to 1589 and records (p. 168)

that it was found in the library of a Seville canon. Another mistake. Every one, with any knowledge of the matter, knows that Francisco Porras de la Cámara's copy of the *Tia fingida* was discovered in the library of the Jesuit College of San Hermenegildo at Seville; and knows further that, when the Society of Jesus was expelled from Spain, the *Tia fingida* was transferred to the San Isidro collection at Madrid. Even when M. Dumaine grazes a half-truth, he destroys his case by exaggeration. Undoubtedly *Don Quixote* was very popular; but it is too much to say that « le succès fut si rapide, si bruyant, que depuis le *Roland Furieux* ou la *Jérusalem délivrée*, rien de pareil ne s'était vu en Europe ». There is reason to think that *Don Quixote* (1605) fell short of the success of *Guzman de Alfarache* (1599), of which twenty-six editions, amounting to some fifty thousand copies, appear to have been printed within six years of its first publication. If you be curious as to the date of the *Novelas Exemplares*, you have but to choose: on p. 226 they are alleged to have appeared in 1614; on p. 236 is the alternative of 1613. It is said (p. 256) that Mérimée thought it possible that Márquez Torres' notice, prefixed to the Second Part of *Don Quixote*, is the work of Cervantes himself. It seems unlikely that Cervantes would choose this style of self-glorification; but, in any case, the idea that he did so was aired long before Mérimée's time by Mayans y Siscar. A curious passage (p. 246) describes the *Decamerone* as a picture of Italian life in the sixteenth century; and one suspects a printer's error. As Boccacio died in 1375, there is plainly a mistake somewhere; and one guesses its source when one finds the *Decamerone* classified as « la fable des Arabes réduite à ses termes élémentaires ». But why continue?

Every writer makes mistakes, and an occasional slip is pardonable enough. M. Dumaine makes too many. He has (I see no reason for doubting it) enthusiasm for his subject: but his equipment is defective. His inaccuracy is not compensated by brilliance of style or originality of treatment. So that — one says it with genuine reluctance — there is no reason for the existence of his work. Scores of us have written books, more or less bad, on Cervantes: it is a sin to which youth is prone. But there are degrees! There was no urgent need for a fresh volume, jejune in criticism, windy in rhetoric, misleading in details innumerable. Not to write another bad book: it seems such an easy thing to do! And, frankly, M. Dumaine has written to no purpose. I am not sure that he has read Cervantes: I am sure that he has not understood him. I have shown, *usque ad nauseam*, that M. Dumaine knows nothing to the point; that he his entirely untrustworthy in matters of fact; and a vast deal too fond of circulating unfounded stories. In this respect, he resembles many men, many women and many children. His punishment, like theirs, is to be contemptuously laughed at. One trusts that he may lay the lesson of the

scorner to heart and, though his temperament be incurable, one hopes to persuade him to refrain in future. Whence it appears that I also have my little ambitions of a negative kind. James FITZMAURICE-KELLY.

R. Foulché-Delbosc. Bibliographie des voyages en Espagne et en Portugal. (*Revue hispanique*, 1896.)

Je remercie tout d'abord les personnes qui, dans des comptes rendus ou des correspondances privées, m'ont indiqué des omissions : ainsi que je le disais dans ma préface, je n'avais nullement la prétention de publier un ouvrage absolument complet, pareille chose étant impossible dans un travail de ce genre et de cette étendue, et je m'estime heureux que l'on ne m'ait signalé aucune erreur dans les notices détaillées qui accompagnent nombre d'articles. Mon recueil sera complété par un important Supplément que je compte publier plus tard et dans lequel j'utiliserai à la fois les indications dont je viens de parler et le résultat de nouvelles recherches et de nouveaux dépouillements. Je ne voudrais pas terminer ce simple post-scriptum sans dire quelques mots des quatre pages que M. Joaquín Maldonado Macanaz a cru devoir consacrer à ma *Bibliographie* dans le numéro de novembre 1896 du *Boletín de la Real Academia de la Historia* : je me bornerai à faire observer à mon honorable critique :

1° Que la Revue que je dirige se nomme *Revue hispanique* ;

2° Que ladite Revue n'est pas trimestrielle ;

3° Que je n'ai pas « principalement » consulté les collections de livres de voyages du British Museum ;

4° Que ma *Bibliographie* ne contient pas seulement *huit* voyages relatifs au Portugal, mais un nombre de beaucoup supérieur ;

5° Que si de nombreux voyages contemporains sont insignifiants et sans originalité, la faute ne m'en est pas imputable ;

6° Que si l'œuvre de Parcerisa intitulée *Recuerdos y Bellezas de España* et l'œuvre de l'abbé de Vayrac intitulée *État présent de l'Espagne* ne figurent pas dans ma *Bibliographie*, c'est que ces deux ouvrages ne sont pas des voyages mais bien des descriptions générales.

Au lieu de citer soixante ouvrages figurant dans ma *Bibliographie*, M. M. M. aurait mieux fait de m'en signaler soixante n'y figurant pas ; il ne m'en indique qu'*un seul* : celui de Humboldt. Ce n'est malheureusement pas le seul qui m'ait échappé. Mon recueil aura, du moins, cela de bon, suivant lui, qu'il pourra « animar á algún escritor español á completarlo y perfeccionarlo ». Est-il interdit de s'occuper de l'Espagne à quiconque n'est pas le compatriote de M. M. M. ? Je ne le pense pas, et je me chargerai bien moi-même de « compléter et perfectionner » ma *Bibliographie*. Mais ce qui précède est évidemment peu de chose auprès du fait suivant : d'après M. M. M. « el autor tiene el pensamiento de publicar una *Bibliografía general de los viajes verificados en la Peninsula* ». Je

risquerai une timide remarque : j'ai eu, en effet, cette pensée, et je crois même l'avoir mise à exécution ; que M. M. M. veuille bien regarder le titre de l'ouvrage dont il parle, il s'apercevra peut-être que cette *Bibliographie* que j'ai, selon lui, l'intention de publier, est précisément celle dont il rend compte. *Quandoque bonus dormitat Homerus...*

R. FOULCHÉ-DELBOSC.

J. Franquesa y Gomis. Don Juan Tenorio. (*La Renaixensa*, diari de Catalunya, *Barcelona*, diumenge 1 de Novembre de 1896, pp. 6466-6470.)

On sait avec quelle ponctualité sont suivies les représentations du *Don Juan Tenorio* de Zorrilla que donnent, le 1er novembre de chaque année, la plupart des théâtres des grandes villes d'Espagne. Un écrivain catalan, M. Franquesa y Gomis, vient d'expliquer cet engouement du public d'une manière à coup sûr ingénieuse et qu'il nous semble intéressant de signaler, bien que nous ne puissions l'apprécier ici. Suivant cet exégète, ce ne serait pas à ses propres beautés que la pièce devrait son succès : « Lo drama d'en Zorrilla es fill de la inexperiencia de la joventut ; una foguerada d'entussiasme irreflexiu anima lo conjunt de la obra á falta de sólits fonaments y correcció de plan, glopadas de versos enlluhernadors cubreixen molt sovint la pobresa del concepte ó la falsetat de las imatges y una excessiva complicació d'incidents petits disfressa la lleugeríssima trama que en realitat te 'l drama y que en rigor se reduheix al rapte de Da Inés del convent, al celebérrim epissodi del convit ab la Estátua y á la conversió final de D. Juan. » Ce n'est ni dans des raisons d'ordre littéraire ou artistique, ni dans des considérations esthétiques d'un goût plus ou moins raffiné, ni dans la puissance de la mode ou de la routine qu'il faudrait rechercher l'explication de la curiosité jamais lasse des spectateurs. Le peuple aurait instinctivement compris le sens — doit-on dire le symbole ? — du drame célèbre, et se serait dit : « *Don Juan Tenorio* es Espanya ; jo he destinat un dia de cada any per poguerla veure tal com es. » Ce serait donc au plaisir qu'éprouveraient les Espagnols de voir une personnification de leur patrie que l'on devrait attribuer leur empressement à remplir les salles de théâtre le 1er novembre de chaque année. Et comme cette identification de Don Juan et de l'Espagne peut ne pas sembler très frappante aux yeux de certains, je tiens à reproduire les arguments de M. F. y G.

Sí ; no hi ha perque dubtarho. *Don Juan* es Espanya. No aquella Espanya de l' Edat Mitjana en que cada regió valía per un regne y cada Estat creixía á l' ombra d' hermosas llibertats conquistadas per lo poble apoch apoch emancipantse de tiranías senyorials, sino l' Espanya del Renaixement, la Espanya cessárea, absolutista, absorvent, enemiga de particularismes y de furs y de exempcions y refractaria á tota idea de llibertat de debó, la invasora de cent pobles sobre 'ls quals no tenía cap dret, desoladora de comarcas avans espléndidas, la que brandava per tota rahó la flamejant espasa é instituhía per tota lley los tribunals de sanch.

La creació de Tirso de Molina es la síntesis maravellosa de tota una época, y millor dit encara, de tota l' Espanya moderna, esperit que anima á aquell jove ardent, superbiós, *acuchillador* etern, per qui ni la familia te cap llás ni la amistat cap valor, que no te cap temor á la justicia ni cap respecte á la dona, que passa la vida seduhint casadas y donzellas sense altre fí que'l de satisfer sos baixos desitjos y enganyarlas, y á tot això (y aquí está la gloria del autor) simpátich en mitj de sos crims, perque son fills d' una mala educació, valent fins á desafiar la mort, ferm en sa esbojarrada manera de pensar fins á rebre'l terrible cástich en que mor impenitent, es lo mateix esperit desenfrenat y avassallador que animava á la Espanya de Carlos V y dels Felips y que s'ha anat perpetuant fins ara, sense corretjirse ni en los moments de miseria de nostre estat actual.

A aquesta Espanya be li corresponen també 'ls famosos versos d' en Zorrilla :

Por donde quiera que fuí
la razón atropellé,
la virtud escarnecí,
á la justicia burlé
y á las mujeres vendí.
Y en todas partes dejé
memoria amarga de mí.

Volen saberlo 'l nom real de las donas conquistadas per lo *Don Juan* de la historia política moderna ? Nápols, Sicilia, Mantua, 'l Milanesat, Flandes, Portugal, Méxich, la Plata, Chile, l' Ecuador... á que anomenarne més si la llista fora tan llarga com la del *Leporello* de Mozart ! Preguntéulashi com las tractava 'l seu enamorat y quin bon recort ne guardan de sas requestas amorosas...

Cara l' ha pagada nostre *Don Juan* la set de possehir, de dominar, de gaudirse en la contemplació de moltas terras sevas, no pas ab mira egoista, puig may n' ha sapigut treure cap profit, sino pel sol gust de créures superior á tothom... Cara l' ha pagada quan las nacions que 'l servían han trobat ocasió per recobrar sa vida propia y han vist la falsedat de sas caricias y bescantantli sa conducta l' han deixat sol en mitj del mon, abandonat de sos vehins, aislat per l' aborriment de tothom que l' ha conegut, y, malaventurat y pobre, tan pobre com aquell cavaller de la trista figura al retirarse á la Manxa després d' haverse maravellat á sí mateix ab tot aquell repertori de valentíssimas extravagancias. L' ilustre Lamartine ho digué ab una frase molt encertada : « Don Juan Tenorio es l' hereu de Don Quijote. »

Lo cástich de *Don Juan* es inevitable. Lo bon Zorrilla, prenentho sens dubte d' Alexandre Dumas, cercá per medi d' una dona la conversió del héroe, donant aixís al drama un final més melós, pero desvirtuant per complert lo carácter del personatje y desfent en bona part la impresió fonda que ha de deixar. Lo públich pren per bo aqueix desenllás, com avans prenía lo que Tirso y Zamora li donavan y com pendrá 'l d' altre *Tenorio* de demá que sia transportat al mateix infern. Lo que li interessa es que surti l' héroe ; ni 'l condempna, ni 'l defensa ; lo va á veure.

Pero la conversió de *Don Juan* tal com la veyém es altament impropia, si no 's volen excusar aixís totas las iniquitats. *Quien tal hizo que tal pague*. L' esperit de *Don Juan* ha de ser lo mateix que era en temps de Tirso, perque l' esperit d' Espanya no ha cambiat gens desde 'ls temps de la casa d' Austria : igual y pitjor absolutisme disfressat ab altres noms, igual carácter guerrer, *bravucón*, ingrat, absorvent y plé d' orgull y de miseria. En

lo tristissim estat actual en que duas guerras amenassan sustréureli 'ls últims rosegalls de sas passadas conquistas y en que la fam está á punt de trucar á totas las portas, no es la veu de *Don Juan Tenorio* la que parla per boca de la prempsa espanyola quan demana passarho tot á foch y sanch y batallas y més batallas en que es impossible trobarhi cap gloria y sí sols una font de desventuras per 300 000 mares que ploran y á las que ni per humanitat al menos cerca ningú la manera d' anunciarlas que es hora ja d' acabar son plor? No podría dir la Espanya d' ara com lo Don Juan de Molière al morir : « Non, il ne sera pas dit, quoi qu'il arrive, que je suis capable de me repentir ! »...

Probablement serán molt pochs los que 's fixarán en si realment es ó no 'l *Don Juan* la representació d' Espanya, pero si 'l tribunal de la Historia un dia confirmés aqueixa apreciació y cridés á comptes á cada un dels actors que haurán intervingut en lo tristissim drama, Catalunya podrá contestar ben serena... que no hi ha volgut desempenyar cap paper principal, ni tan sols lo de criat ó cómplice, pero que si n' hi hagués tingut de pendre, ja que com á part integrant de la nació li toca, n' hi corresponía més que á cap altre no més que un : lo de la Estátua acusadora.

J'ai dit que je ne pouvais donner ici une appréciation de la thèse soutenue par l'écrivain catalan. H. Gabrielli.

The history of Don Quixote of the Mancha, translated from the Spanish of Miguel de Cervantes by Thomas Shelton, annis 1612, 1620. With Introductions by James Fitzmaurice-Kelly. *London : David Nutt*, 1896, t. III et IV, pet. in-4, L-271 et XI-278 pp. (*The Tudor translations*, edited by W. E. Henley, XV-XVI.)

Le compte rendu que j'ai fait l'année dernière (*R. H.*, III, pp. 353-355) des deux premiers volumes de la réimpression que M. James Fitzmaurice-Kelly a eu l'excellente pensée de publier de la première traduction anglaise du *Don Quichotte*, celle de Thomas Shelton, me dispensera de parler longuement des tomes III et IV récemment parus. J'ai dit quel intérêt s'attachait à cette œuvre, avec quel soin et avec quel luxe elle était entreprise; je n'y reviens donc pas.

Le tome III est précédé d'une étude consciencieuse d'une cinquantaine de pages qui sert d'Introduction à la seconde partie. Elle est digne des plus grands éloges : d'une part, la documentation indispensable à une saine compréhension de la dernière moitié de l'œuvre de Cervantes est donnée d'une manière presque complètement irréprochable[1] ; d'autre part, le caractère des deux héros du roman, maître et écuyer, est très judicieusement étudié dans un chapitre (IV) dont on ne saurait trop conseiller la lecture. Il y a là une demi-

1. *La Tia fingida* ne fut pas publiée pour la première fois en 1818 à Berlin par Franceson et Wolf, mais bien en 1814 à Madrid par García de Arrieta, d'une manière incomplète, il est vrai. Je sais que c'est là un simple lapsus.

J'adresserai aussi un léger reproche à M. F.-K. Pourquoi accentuer l'espagnol du XVII[e] siècle avec le système académique actuel ? *Sansón*, *relación*, *valentón*, *Guzmán*, *congregación*, *purificación*, *lición*, *aprobación*, *Alarcón* seraient mieux écrits sans l'accent dont jadis ils n'étaient pas surmontés.

douzaine de pages dont devraient bien se pénétrer ceux qui nous resservent, sans jamais se lasser, les mêmes lieux communs sur Don Quichotte et Sancho.

M. F.-K. a naturellement parlé d'Avellaneda : faire autrement n'était pas possible. Je ne sais trop s'il convenait de discuter les raisons mises en avant par des chercheurs ingénieux — souvent trop ingénieux — pour voir tel ou tel écrivain sous ce pseudonyme célèbre. J'incline à penser qu'il eût mieux valu citer les noms proposés et se borner à dire qu'aucun n'était appuyé de motifs assez plausibles pour lui accorder la moindre préférence. La « question » Avellaneda est en effet fort étendue : c'est le propre de ces petits mystères de l'histoire littéraire d'exciter la sagacité de certains chercheurs et d'éveiller la curiosité de tous. Moins on approche de la solution du problème, plus l'on accumule les attributions et les hypothèses, vraisemblables ou inattendues. On a échafaudé tant de systèmes à propos de l'auteur inconnu du volume imprimé à Tarragone en 1614, qu'il serait grand temps de remettre les choses au point et de démontrer, par une discussion enfin sensée et s'appuyant sur des bases plus sérieuses que la fantaisie des uns ou l'irréflexion des autres, qu'aucun des arguments dont on s'est servi jusqu'ici n'est vraiment probant. M. F.-K. n'a — et avec raison — de préférence pour aucun des personnages auxquels il consacre une courte notice : Aliaga, Lope de Vega, Blanco de Paz, Andrés Perez, Juan Ruiz de Alarcon. Il y a un nom que je m'étonne de ne pas voir citer par lui — non que j'y attache en ce moment une importance quelconque, mais parce qu'il aurait pu figurer dans cette liste au même titre et avec autant de raison que les autres — c'est celui de Bartolomé Leonardo de Argensola suggéré par Germond de Lavigne. Mais, je le répète, l'étude critique relative à Avellaneda est très vaste et dépasse certainement les bornes d'une Introduction dont je me plais, en terminant, à proclamer une fois de plus les mérites de toute sorte.

P. S. — Je ne veux pas quitter Cervantes sans annoncer la publication prochaine d'une édition du *Don Quichotte* faite par M. Fitzmaurice-Kelly et feu M. Ormsby[1]. L'Angleterre s'est toujours fait remarquer par son enthousiasme éclairé pour l'œuvre célèbre, et la réimpression du texte espagnol ne peut manquer d'être accueillie avec faveur par les hispanisants de tous pays. Dès que les deux volumes seront terminés, nous en parlerons en détail.

R. Foulché-Delbosc.

Le Gérant : Aug. Picard,
Archiviste-Paléographe

1. El ingenioso hidalgo Don Quixote de la Mancha, compuesto por Miguel de Cervantes Saavedra. Primera Edición del texto restituido Con Notas y una Introducción, por Jaime Fitzmaurice-Kelly... y Juan Ormsby. Edimburgo : impreso por T. y A. Constable, impresores de cámara de Su Magestad. David Nutt : editor. Londres, 1897, 2 vol. in-4.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

YOGAR, YOGUER, YOGUIR

Dans une note récemment publiée [1], M. Morel-Fatio estime qu'un des jugements rendus dans son île par Sancho Panza « fournit le moyen de tirer au clair le sens et l'origine » du mot *yogar* « dont il n'a pas été donné encore d'explication satisfaisante ».

L'anecdote est assez connue pour qu'il soit suffisant de la rappeler en quelques mots. Un paysan rencontre une femme qui ne se montre pas cruelle, pensant bien obtenir pour sa complaisance une assez forte rémunération : « el diablo, dit le paysan, hizo que *yogasemos* juntos ». Devant Sancho, la femme prétend avoir été prise de force, et le sage gouverneur, après l'avoir convaincue de mensonge, la renvoie ainsi que le paysan auquel il donne ce conseil : « de aqui adelante.... procurad que no os venga en voluntad de *yogar* con nadie [2]. »

« L'expression de *yogar juntos* ou *yogar con*, dit M. Morel-Fatio, qui ne saurait avoir d'autre sens que celui de « coucher ensemble », nous renvoie donc, pour l'étymologie de *yogar*, non pas à jocare, mais d'une façon quelconque à jacere. » Il y a là une erreur qu'il importe de relever avant même d'aller plus loin. Étymologiquement, et sans qu'il puisse exister le moindre doute à cet égard, *yogar* vient de jocare et ne saurait en aucune façon être rattaché à jacere. C'est ce qu'a fort bien compris Bello qui, à la fin d'une note de sa Grammaire, s'exprime ainsi :

No estará de más notar que hubo en el castellano antiguo un verbo *yogar*

1. *Romania*, nº 96, octobre 1895, pp. 592-594.
2. *D. Q.*, IIe part., ch. 45.

derivado del latino *jocare* (jugar, folgar); pero su conjugación, que era perfectamente regular, no tenía nada de común con la de *yacer*; como lo prueba Cervantes : « El diablo hizo que yogásemos juntos. » Obsérvese también que el antiguo *iogar* se pronunciaba *jogar* (con el sonido de nuestra *j*), como *ioglar* (joglar, juglar), *iuego* (juego), etc., á no ser en el significado especial en que lo usa Cervantes, que es el mismo de *yacer* en los títulos 1º. y 2º. de la Partida IV, y en la ley 7, título 5, libro III del Fuero Juzgo[1].

M. Morel-Fatio, qui ne partage pas la manière de voir du grammairien américain, fait suivre cette citation des réflexions suivantes :

Ainsi Bello admet que *yogar* chez Cervantes signifie *yacer*, quoiqu'il prétende en même temps tirer le premier verbe de jocare qui a un tout autre sens. A la vérité, jocare a pu donner *yogar* ou *iogar* (prononcé ou non *jogar* comme aujourd'hui, c'est ce que je ne discute pas) et l'a donné en effet : nous avons *iogado* (*jocatus*) dans le *Cid* et dans Berceo, et *iogar* (*jocare*) dans l'*Alexandre*; mais là n'est pas la question. *Yogar*, dans le passage du *Don Quichotte*, signifie « coucher » et il faut trouver un moyen de le rattacher à jacere.

Tout d'abord, et avant d'examiner le moyen par lequel M. Morel-Fatio propose de rattacher *yogar* à jacere, disons que Bello a complètement raison sur les deux points qu'il soutient : (1) *yogar* chez Cervantes a le même sens que *yacer*, c'est-à-dire accomplir l'acte charnel, ce qui n'est mis en doute par personne ; (2) *yogar* dérive de jocare, et sa conjugaison n'a rien de commun avec celle de *yacer*. C'est ce second point que M. Morel-Fatio n'admet pas. La question est pourtant bien simple : de ce que jocare ait un tout autre sens que le *yogar* de Cervantes il ne s'ensuit pas qu'il faille renoncer à tirer le second verbe du premier. Le sens d'un mot est sujet à des variations telles que bien souvent, le temps aidant, l'acception dans laquelle il est pris n'a plus qu'un rapport des plus lointains, quelquefois même des plus obscurs, avec l'acception étymologique. Pour *yogar*, il faut bien l'avouer, rien n'est plus clair et comme acception et comme

1. *Gramática de la lengua castellana*, éd. Cuervo. Paris, 1892, p. 356.

dérivation. Il a primitivement le sens de jocare : le *iogado* du *Cid* et de Berceo et le *iogar* de l'*Alexandre*, cités plus haut, en témoignent ; de cette acception première à l'acception qu'il a chez Cervantes, qui donc prétendrait qu'il y a loin ? Quand il s'agit d'un homme et d'une femme, l'expression de *yogar juntos* ou *yogar con* se comprend et s'explique aisément : qu'on la traduise par *s'amuser*, *se divertir* ou par tout autre verbe ayant un rapport immédiat avec jocare, le sens réel est bien celui de « coucher ensemble ». Viardot a fort bien traduit les deux *yogar* de Cervantes : « le diable... nous fit badiner ensemble » et « désormais... faites en sorte qu'il ne vous prenne plus fantaisie de badiner avec personne. » Damas Hinard a, comme à son ordinaire du reste, suivi Viardot : « le diable... nous a fait folâtrer ensemble » et « dorénavant... tâchez qu'il ne vous prenne plus fantaisie de folâtrer avec personne. » Il n'y aura pour personne, croyons-nous, la moindre équivoque dans la compréhension de ce *badiner* ou de ce *folâtrer* : tout le monde y verra ce que Cervantes a voulu que l'on y vît, un équivalent, quant au sens, de « coucher ensemble [1] ». Il y a là un simple phénomène soit métaphorique soit métonymique ; n'y a-t-il pas un écart beaucoup moins considérable entre jocare et *yogar* chez Cervantes qu'entre follicare et *folgar* qui, comme chacun sait, a fini par être pris dans la même acception que notre *yogar* ?

M. Morel-Fatio propose de rattacher le *yogar* de Cervantes à jacere de la manière suivante :

Si l'on ouvre le *Fuero Juzgo* au passage cité par Bello, on y lit ceci : « Ningun omne non ose yazer con la barragana de su padre o de su hermano, o con la

---

1. Certains lexicographes modernes — que je ne cite pas comme faisant autorité, mais simplement à titre accessoire — ont bien rendu ce sens :

YOGAR, se divertir, et surtout avoir commerce avec une femme. (Ramon Joaquin Dominguez, *Diccionario universal español-francés*. Segunda edicion. Madrid, 1854).

YOGAR, avoir coït, faire l'acte charnel. (Nemesio Fernandez Cuesta, *Dictionnaire des langues espagnole et française*. Barcelone, 1886-1887).

mugier que sopier que *yogo* so padre o so hermano, si quier sea libre, si quier sierva ; ni el padre non yaga con la mugier que *yogo* el fiio. » Les deux *yogo* sont, bien entendu, des parfaits forts de jacere, répondant à jacuit, ce que n'a pas compris l'Académie espagnole, qui, dans son édition du *Fuero Juzgo*, accentue *yogó* ; mais cette erreur d'un éditeur de nos jours nous indique ce qui s'est passé anciennement dans la langue populaire, où le parfait *yogo* a bientôt cessé d'être compris comme tel, où le rapport entre *yacer* et *yogo* n'a plus été senti. On a donc accentué *yogó*, croyant avoir à faire à un parfait faible, et de là *yogar* et les autres temps de la première conjugaison.

Que l'Académie de Madrid ait eu tort d'accentuer *yogó* dans son édition du *Fuero Juzgo*, cela ne fait aucun doute. Il suffit, au surplus, de consulter la première édition de son Dictionnaire pour se convaincre qu'elle a confondu *yogar* et *yacer* d'une part, et que, d'autre part, elle a cru à un verbe *yoguir* qui, comme nous le verrons plus loin, n'a jamais existé. Le Dictionnaire précité s'exprime ainsi :

YOGAR, ò YOGUIR, v. n. Voz Castellana antigua, que valía holgarse, y particularmente tener acto carnal. Lat. *Fœminam cognoscere*. FUER. R. lib. 4. tit. 8. l. 8. Si alguno *yoguiere* con muger de su Padre, faganle como à traidor ; è si *yoguiere* con la barragana, faganle como alevoso ; è si *yoguiere* con muger de su hermano, ò con su barragana. CERV. Quix. tom. 2, cap 45. Andad con Dios à vuestro lugar con vuestro dinero : y de aqui adelante si no le quereis perder, procurad, que no os venga en voluntad de *yogar* con nadie.

YOGAR. Se toma tambien por estar detenido, ò hacer mansion en algun parage. Lat. *Manere*. CHRON. GEN. part. 4. cap. 1. E quando llegó à Santiago, *yogó* tres dias en oracion, è de sí ofresciendo, è tomando gran devocion, que Dios le cumpliesse lo que codiciaba.

Les erreurs de cet extrait sont bien évidentes : les trois *yoguiere* du Fuero Real viennent de *yacer*, et il en est de même du parfait *yogo*, accentué à tort *yogó*, de la *Chronica general*. Ce sont ces *yoguiere* qui ont vraisemblablement amené l'Académie à imaginer un infinitif *yoguir* [1] dont elle eût été bien en peine de fournir le

1. Des dictionnaires publiés postérieurement donnent les formes, tout aussi fantaisistes, *joguer*, *yoguer*.

moindre exemple. On trouve la même erreur d'accentuation dans un texte (*El respeto á la virginidad y al matrimonio*) publié par D. José Amador de los Rios à la fin du tome IV (p. 572) de son *Historia crítica de la literatura española* : « Et assy *yogó* la dueña... »

M. Morel-Fatio, on l'a vu, suppose que ce qui s'est passé chez les académiciens s'est passé anciennement dans la langue populaire : le peuple, à une certaine époque, n'aurait plus senti le rapport entre *yacer* et *yogo*. Ce dernier serait devenu *yogó* et de là *yogar* et les autres temps de la première conjugaison. « Si l'on a fait passer *yogo* à la première conjugaison, et non à la deuxième ou à la troisième, cela tient à l'influence qu'aura exercée sur cette formation nouvelle le verbe *yogar* dérivé de jocare : les deux verbes se seront, pour ainsi dire, confondus. » C'est là une explication inacceptable : qu'à une époque où le parfait *yogo* avait disparu de la langue parlée, des éditeurs aient accentué fautivement *yogó*, cela se conçoit et nous en avons la preuve ; mais que le peuple, qui ne pouvait être guidé que par l'oreille et non par une mauvaise lecture, ait, à une époque quelconque, changé le paroxyton *yogo* en un oxyton *yogó*, c'est ce qui est absolument inadmissible. Point n'est besoin de recourir à l'hypothèse d'une confusion entre deux verbes pour expliquer le *yogar* du *Don Quichotte* qui, nous l'avons dit, se rattache directement à jocare.

On peut se demander, poursuit M. Morel-Fatio, si cette confusion était comprise à l'époque de Cervantes. A mon avis, Cervantes a employé les formes vulgaires ou rustiques *yogasemos* et *yogar* à dessein, se rendant très bien compte de leur valeur équivalente à *yoguiesemos* et à *yacer* ; et lorsque Sancho licencie son homme en lui disant : « procurad que no os venga en voluntad de *yogar* con nadie », il est évident qu'il répète le mot avec intention et pour bien marquer qu'il sent la faute grammaticale commise par le rustre.

Les formes *yogasemos* et *yogar* sont-elles des formes vulgaires ou rustiques ? Cela est loin d'être établi ; mais même si *yogasemos* était une forme vulgaire mise à dessein par Cervantes dans la bouche du paysan, ce n'est certes pas Sancho qui s'avise-

rait de relever cette faute grammaticale. Tout ce que nous savons du célèbre écuyer proteste contre une telle supposition. Loin de reprendre les erreurs des autres, c'est lui, au contraire, qui est fréquemment repris par son maître et rappelé au respect du beau langage. Si Cervantes avait eu l'intention que lui prête M. Morel-Fatio, on peut être certain qu'il aurait appelé particulièrement l'attention du lecteur sur l'emploi de *yogar* fait par Sancho : or, il ne fait rien de tel et semble se servir du mot en question comme d'un mot ordinaire sans aucune arrière-pensée.

Il nous faut maintenant faire une autre remarque : M. Morel-Fatio cite le *yogasemos* et le *yogar* du chapitre 45 ; il aurait dû citer aussi un *yogase* que l'on trouve au chapitre 52 : « y asi querria que antes que os escurriésedes por esos caminos desafiásedes á este rústico indómito, y le hiciésedes que se casase con mi hija, en cumplimiento de la palabra que le dió de ser su esposo antes y primero que *yogase* con ella... » Ainsi s'exprime Doña Rodriguez dans sa supplique à Don Quichotte.

On ne peut malheureusement donner d'autres exemples de *yogar* ; qu'il me soit permis de m'en rapporter sur ce point à la déclaration que M. R. J. Cuervo, l'éminent érudit, m'a faite avec son obligeance accoutumée : il n'a vu *yogar* employé que par Cervantes, aux trois endroits dont il est question plus haut. Or, à aucun des trois, ce n'est Cervantes lui-même qui parle : *yogasemos* figure dans le récit d'un paysan ; *yogar* dans la réponse de Sancho ; *yogase* dans la supplique de Doña Rodriguez, supplique où la langue ancienne est intentionnellement mêlée au langage populaire. Qu'en conclure ? *Yogar* est-il un verbe créé par la fantaisie de Cervantes ou simplement un verbe tombé en désuétude et repris par le célèbre écrivain ? Dans cette dernière hypothèse doit-on voir en *yogar* un doublet de *jugar* (anc. *iogar* [1]) ?

En résumé, les points acquis sont les suivants :

(1) *Yogar* a, dans le *Don Quichotte*, un sens immédiatement voisin de celui de jocare dont il dérive.

1. Cf. *yunta* et *junta*. Quand au maintien de *o*, le fait n'est pas rare.

(2) Cervantes emploie *yogasemos*, *yogar* et *yogase*, avec leur sens étymologique : ces formes ne sauraient être rattachées en aucune façon à *yacer*. Autrement dit il n'existe pas de verbe *yogar* dérivé de jacere, dû à l'influence exercée par *yogar* dérivé de jocare.

(3) La seule confusion établie jusqu'ici est celle commise par l'Académie et par Amador de los Rios qui ont accentué à tort *yogó* au lieu de *yogo*, parfait fort de *yacer* [1].

(4) Ainsi que le remarque fort judicieusement Bello, *yoguer* et *yoguir* sont des infinitifs imaginaires faits sur des formes *yoguiese* [2], *yoguiera*, *yoguiere* (ou aussi *yogui* [3], *yogo* [4], par des lexicographes ou des grammairiens peu avisés qui n'ont pas su voir que lesdites formes venaient de *yacer* [5]. Personne n'a, du reste, trouvé un seul exemple de ces infinitifs ou d'un des temps qui, normalement, en dériveraient (*yoguido*, *yoguiendo*, *yoguia*, *yogueré* ou *yoguiré*, etc...).

R. Foulché-Delbosc.

1. Salvá a évité cette erreur et a écrit correctement, sans accent, *yogo*, qu'il définit ainsi : « pers. ant. de YACER ó de YOGUER ». (Vicente Salvá, *Nuevo diccionario de la lengua castellana*. Tercera edicion. Paris, 1852).

2. Sofriolo bien el rey, estido bien pagado,
Se *ioguiés* dormiendo non *yaria* mas quedado.
Libro de Alexandre, 2094.

La forme apocopée du conditionnel *yaria* et celle du futur *yaré* ne sont pas mentionnées par les grammairiens.

3. Con esta sobrevienta que nos era venida,
Perdi toda la sangre, *iógui* amodorrida.
Berceo, *Duelo de la Virgen*, 17.

4. Quando devota mientre van al su oradero
E lievan el so cuerpo do *iógo* de primero.
Berceo, *San Millan*, 484.

5. Un fait analogue s'est produit pour *plegar*, infinitif imaginaire fait par des lexicographes dans l'embarras, sur *plega*, subjonctif de *placer*.

LES *NONADAS*

DE M. ALFREDO CALDERÓN

Le défaut capital de la plupart des écrivains espagnols a toujours été un souci exagéré de la forme au détriment du fond. C'est de cette disproportion entre l'idée et l'expression qu'est né le style pompeux et déclamatoire que l'on retrouve jusque dans les écrivains latins d'Espagne. L'absence d'un goût éclairé et l'horreur de toute discipline intellectuelle laisse les propositions se répandre tumultueusement au gré de la fantaisie; l'idée, souvent ingénieuse, est submergée sous le flot des incidentes, perdant ainsi toute précision et toute force. Impatient de sortir de son sujet, l'auteur prend pied sur un mot, sur une image qui prêtent à équivoque, pour se lancer à corps perdu dans de subtiles divagations. Diffusion et obscurité, tels sont les deux écueils auxquels on se heurte quand on veut aborder l'étude des auteurs castillans. Pénibles à lire à cause de leur faconde intarissable, ils deviennent rapidement très difficiles à comprendre, si bien qu'on ne trouverait peut-être pas aujourd'hui en Espagne un savant capable d'expliquer d'un bout à l'autre tel ou tel roman du commencement du XVII[e] siècle. Bien que la langue ait beaucoup moins changé qu'en d'autres pays, en France par exemple, le vaste et charmant répertoire dramatique de Calderon, de Lope, de Tirso, d'Alarcon, de Moreto ne contient plus que des pièces inintelligibles à la presque totalité du public de nos jours.

Il est juste de reconnaître pourtant que, dans la période con-

temporaine, de grands progrès ont été réalisés en ce qui concerne la clarté du style. Peut-être est-ce là un résultat heureux parmi tant d'autres néfastes de l'influence française qui s'exerce si impitoyablement sur nos voisins. Aujourd'hui, en prose du moins, si la plupart des ouvrages de l'esprit sont trop longs de moitié, on est à peu près sûr de n'y pas trouver de sérieuses difficultés.

D'ailleurs, ces défauts constitutionnels ont toujours été rachetés par une richesse et une vivacité d'imagination incomparables. Inutile de rappeler ici les types immortels que l'Espagne a ajoutés au patrimoine littéraire de l'humanité et la mine inépuisable de situations dramatiques que l'on exploitera sans doute longtemps encore.

Il ne faut donc pas s'étonner si les œuvres d'imagination sont surtout dignes d'intérêt dans un pays où l'imagination tient tant de place, où la facilité d'élocution est surprenante et où l'on écrit presque aussi aisément que l'on parle. Malheureusement il n'en est pas de même dès qu'il s'agit de travaux spéciaux nécessitant des connaissances précises ou simplement une culture intellectuelle un peu sérieuse. Là, les hommes faisant autorité sont infiniment plus rares. Cette infériorité tiendrait-elle à l'état déplorable dans lequel se trouve l'instruction en Espagne? Nous ne croyons pas que telle en soit la raison, car, s'agit-il de genres littéraires, où, à défaut d'une science approfondie, la réflexion, le goût, le sens critique sont suffisants, on retrouve la même pauvreté en œuvres dignes d'attention. Malgré tout, la tendance oratoire reparaît dès les premières pages, et l'auteur s'efforce en vain d'affubler d'un déguisement nouveau les idées générales qui, seules, viennent au bout de sa plume. C'est ainsi que tel romancier charmant est un critique au-dessous du médiocre, et que tel orateur incomparable n'est qu'un polémiste creux et banal.

Cette particularité spéciale à la race n'a fait que s'affirmer avec le temps et elle est plus apparente aujourd'hui que jamais. En

effet, à mesure que nous avançons dans l'histoire littéraire, il est bien entendu que les œuvres d'imagination tiennent de moins en moins de place. La rigueur de la méthode scientifique s'introduit peu à peu dans la littérature, la somme des connaissances indispensables à l'écrivain s'accroît tous les jours, les vastes synthèses, les verbeuses amplifications où se complaisait le génie espagnol, ont fait place aux savantes minuties, aux patientes recherches auxquelles il a été et demeure rebelle.

C'est donc un très grand plaisir pour qui s'est toujours intéressé passionnément à l'Espagne que de découvrir un écrivain dont l'œuvre vient donner le plus éclatant démenti à cette constatation désolante et fait espérer qu'une transformation n'est pas impossible dans les habitudes littéraires de ses compatriotes. Il s'agit de M. Alfredo Calderón et de son livre *Nonadas* [1]. Nous pouvons affirmer, après l'avoir lu attentivement plusieurs fois, que, depuis Larra, aucun écrivain espagnol ne peut lui être comparé. Sans doute, objectera-t-on, c'est un bien mince bagage qu'un livre, alors que tant d'hommes de talent ont écrit volumes sur volumes : à cela il faut répondre avec le proverbe « Para muestra basta un botón » ; en outre, dans ce seul livre de 300 pages, il y a certainement plus d'idées que dans les œuvres complètes du plus célèbre parmi tous les virtuoses du lieu commun dont l'Espagne s'enorgueillit. Ajoutons que *Nonadas* est un ouvrage sans prétention, qui n'a été publié que sur les instances des amis de l'auteur et grâce à une souscription parmi les journaux libéraux du Nord de l'Espagne, et particulièrement par les *Noticias* de Bilbao. Ce n'est qu'une suite d'articles de presse, déjà publiés en temps et lieu dans ce journal, et écrits sans doute avec la précipitation et le laisser-aller propres à ce genre de composition. M. Calderón s'en excuse, mais il devrait plutôt en tirer vanité. Que ne doit-on pas, en effet, attendre d'un

1. Alfredo Calderón. Nonadas. *Bilbao : Imp. artistica de Müller y Zavaleta*, 1896, in-8, 322 pp.

homme qui révèle tant de qualités de style, de raisonnement, de savoir dans de fugitifs travaux, et avec quelle impatience souhaitons-nous qu'il nous donne une œuvre plus longuement préparée et plus posément écrite !

Nous n'avons pas à discuter ici l'opinion politique de l'auteur ; qu'il suffise de savoir qu'il est républicain très avancé et l'on aura une fois de plus la confirmation de cette règle qui veut que les publicistes de talent figurent toujours dans l'opposition. En Espagne, cette vérité est particulièrement saillante : sauf M. Pi y Margall et l'auteur de *Nonadas*, qui tous deux défendent à peu près la même cause, nous ne trouvons dans le journalisme que verbiage et manque d'originalité. Pourtant l'absence de tout adversaire sérieux ne fait pas défaillir l'activité de M. Calderón et il continue à attaquer sans réplique, mais hélas ! probablement aussi sans espoir, les formidables abus qui ont réduit au triste état présent une des plus grandes et des plus nobles nations du monde.

On sait que la situation, en Espagne, est des moins favorables pour l'écrivain de génie qui se sent porté à la littérature militante. Ne pouvant aiguiser sa verve sur des esprits incapables de lui résister ou même de le comprendre, il lutte à armes inégales avec un gouvernement qui a bien décrété la liberté de la presse, mais qui, à la moindre incartade, le met en prison. Il est vrai que si la polémique ne peut pas être aussi ardente que dans d'autres pays, cette contrainte l'oblige à revêtir une forme moins brutale, plus soignée, plus littéraire. Les intempérances de langage, qui tiennent parfois lieu d'arguments lorsqu'il est permis de tout dire, en sont soigneusement écartées. La force du raisonnement seule doit convaincre et voilà pourquoi les articles si modérés, si scrupuleux, si châtiés de M. Calderón sont de purs chefs-d'œuvre dans leur genre. La pensée y suit un développement logique, naturel, irrésistible ; la conclusion est établie avec une précision rigoureuse qui ne laisse pas de prise à la chicane.

D'ailleurs les questions de controverse politique, les diatribes

contre certaines personnalités ou certains partis, ne tiennent qu'une place assez restreinte dans *Nonadas*; les pages les plus belles sont celles où nous trouvons abordés et élucidés avec une clarté et un art infinis quelques-uns des plus cruels problèmes qui préoccupent la société contemporaine. Rarement on a exposé d'une façon aussi nette, aussi frappante et aussi aisée, les grands systèmes des sociologues allemands, anglais et français. Que nous sommes loin, en lisant cette solide argumentation, des périodes ampoulées et de l'érudition à l'eau de rose de ceux que l'on considère comme les plus grands parmi les écrivains philosophiques de l'Espagne! Qu'on lise ces chapitres si substantiels intitulés *El idealismo y el realismo en la educación — La libertad abstracta — Sociología naturalista — Socialismo católico — Réplica*, et l'on restera étonné de la facilité avec laquelle on se meut à travers les théories les plus abstraites, les spéculations les plus hautes des plus grands esprits pour aboutir à une conclusion toujours personnelle et toujours victorieuse.

Un des mérites les plus rares de M. Calderón, c'est qu'il connaît admirablement ses compatriotes et, mérite plus rare encore, c'est qu'il nous les dépeint tels qu'il les connaît. En effet, le bon sens naturel des Espagnols leur permet de se rendre un compte exact de leurs propres défauts, mais s'ils en conviennent volontiers dans la conversation familière, leur fierté légendaire les reprend dès qu'il s'agit d'en faire une confession publique. A ce point de vue, Larra seul peut être comparé à l'auteur de *Nonadas*. Prenant à partie les mêmes abus, ils se rencontrent souvent sur un terrain commun. Dans *Verbosus et nihil supra — La Sátira — Caso de conciencia*, nous retrouvons des thèmes chers au grand humoriste espagnol; cependant le génie des deux écrivains est tout différent. Larra est plus mordant, plus fantaisiste, plus imprévu, plus artiste. M. Calderón procède plutôt par le raisonnement; son arme favorite est une logique implacable qui fait tomber d'avance toute objection et qui, le conduisant parfois même plus loin qu'il ne voudrait, l'accule à d'amères vérités. D'ailleurs tous deux ont

également vu, ressenti et exprimé la tristesse inséparable de la satire, mais la mélancolie de Larra est tout instinctive, c'est celle d'un homme du monde, d'un viveur, d'un Musset; M. Calderón, comme le docteur Faust, l'a trouvée dans l'étude qui lui a montré la vanité des choses humaines. Aussi l'ironie du premier va-t-elle facilement jusqu'au sarcasme, tandis que celle du second, plus éclairée, plus disciplinée, est, d'ordinaire, moins aiguë mais plus profonde; il est bien rare qu'il se départisse d'une gravité un peu doctrinale sans être toutefois jamais ennuyeuse. On ne trouve chez lui que de loin en loin des manifestations du genre d'esprit propre à l'épigramme, et l'on peut citer, à titre d'exception, cette fin de l'article intitulé *la Sátira*, où l'on savoure une délicieuse réponse à M. Pidal qui avait anathématisé, devant l'Académie espagnole, le rire et les satiriques :

Mientras haya en el mundo tantas iniquidades que extirpar, tantos abusos que corregir, tantos prejuicios que disipar, tantas falsías que descubrir, tantas traiciones que castigar, no nos es posible, por respetos á Pidal, renunciar á la más potente de las armas de destrucción que han conocido los humanos. Esta sociedad burguesa en que vivimos tendrá también su Juvenal y su Voltaire. Es ley de la historia que hayan de derrumbarse al ruido de las carcajadas los muros de la Jericó de lo pasado. Un novísimo Molière que sacara á las tablas la piedad religiosa de los antiguos compradores de bienes nacionales, la campaña moralizadora de ciertos padres de familia, la fidelidad dinástica de muchos políticos en uso, ¿no le parece á Pidal que alcanzaría éxito formidable? Lo menos que podemos reclamar los que tales cosas sufrimos, es el derecho de ponerlas un poco en berlina. Y en fin, si siempre hubiéramos de estar serios, ¿cómo diantres íbamos á arreglarnos para hablar, cuando viniese á cuento, de la Academia de la Lengua?

De même ce petit paragraphe qui termine l'article *Santificar las fiestas* où il s'agit de la question du repos dominical obligatoire :

Créanos V. E., Sr Villaverde ; esas son cosas de los curas. Nacen del afán inmoderado que tienen los clérigos de singularizarse. Ellos casan á los demás y no se casan. De la propia suerte no quieren que trabajen los legos el día de la semana en que ellos tienen que trabajar forzosamente. Y para hacer completo el contraste, suelen holgar durante los otros seis días, en tanto que los legos trabajan.

Larra s'en prenait aussi bien aux mœurs de ses contemporains qu'aux institutions de son pays. M. Calderón, jusqu'à présent, semble s'être confiné dans le domaine politique et sociologique. Le vœu le plus cher que nous puissions formuler pour la gloire des lettres espagnoles, c'est qu'il étende les bornes de sa juridiction. La critique littéraire, par exemple, qui n'existe guère en Espagne, devrait tenter un esprit aussi distingué. Bien que l'intérêt en soit moins immédiat, il y a, là aussi, une révolution à opérer. Qui donc serait plus capable de la diriger que celui qui a écrit ces lignes :

¡ Verbosus et nihil supra ! Démonos todos por un poco retratados en este admirable boceto de un hábil pintor. El verbo que vino á redimir al mundo, no parece sino que á nosotros haya venido á perdernos. Aquí la palabra lo es todo : hace funciónde idea, de sentimiento, de virtud, de acto. Es en la oposición promesa ; en el Parlamento fuerza ; en la cátedra, ciencia ; en el púlpito, fe ; en el tribunal, justicia ; en el amigo, mérito ; en el enemigo, delito. Ensalza ó humilla ; pierde ó redime. Un hábil polemista es aquí gran político, un buen predicador, excelente sacerdote ; un maestro locuaz, sabio profundo. La palabra tiene un valor sustantivo ; subsiste por sí. ¿ A qué engañar ? Basta con mentir. ¿ A qué pagar á los maestros ? ¿ No se enaltece su función y se les pone por las nubes ? ¿ A qué disminuir los días festivos ? No se ensalzan las excelencias del trabajo ? ¿ A qué ser piadoso ? ¿ No se reza el rosario ? ¿ A qué sacrificarse ? ¿ No se declama ? ¿ A qué cumplir ? ¿ No se promete ? Palabras, palabras, palabras ; diríase que el príncipe danés había pronunciado presintiéndonos, su tan manoseada frase. Palabras en los labios ; dentro, el vacío. El mejor síntoma de nuestra regeneración sería el que empezaran á nacer todos niños sordomudos.

Ne croirait-on pas lire une page détachée des fameuses lettres du bachelier D. Juan Perez de Munguia à Andrés Niporesas ? Il ne faut pas en déduire cependant que l'auteur de *Nonadas* s'est inspiré de son devancier. Comme nous l'avons déjà vu en partie, le procédé des deux écrivains est tout différent.

Esprit brillant, primesautier, mais caractère faible et possédant une culture intellectuelle plus variée que profonde, Larra est vivement frappé par les vices et les travers de ses compatriotes, il les étale ingénieusement devant nous et les poursuit de sa

fine ironie ou de son éloquente indignation, mais on sent qu'au fond il est incapable lui-même de se soustraire à l'influence toute-puissante du milieu et que ses récriminations ne sont que platoniques. M. Calderón, au contraire, en dehors de dons innés indiscutables, semble devoir à un travail assidu les hautes qualités dont il fait preuve. N'acceptant une théorie qu'après l'avoir discutée dans ses moindres détails et ne parvenant à la vérité qu'après avoir détruit tous les obstacles qui la dérobaient à ses yeux, il vaut par sa sincérité absolue et il nous apparaît comme un homme prêt à conformer sa conduite à ses principes et à se séparer résolument de la foule moutonnière pour suivre la voie qu'il s'est tracée. Sacrifiant tout à la raison, il abandonne les naturelles inclinations du sentiment dès qu'il les voit en désaccord avec elle. Mais, avant tout, il reste un écrivain de combat, acharné à la destruction des injustices et des préjugés qu'il domine de l'inflexible rectitude de son esprit.

Le style de M. Calderón échappe, plus encore que sa pensée, aux influences ambiantes. Sobre, concis, d'une clarté absolue, il possède les qualités les plus difficiles à trouver dans les œuvres écrites par des Castillans. Pas un mot inutile, pas une proposition redondante, pas une période ampoulée. La phrase dégagée des lourdes conjonctions, des gérondifs pesants et des épithètes oiseuses chemine avec aisance et légèreté; l'expression, jamais emphatique, garde toute son énergie. Cette sobriété ne nuit ni à la couleur ni à l'harmonie; elle n'a rien d'aride, de factice, de pénible, de recherché comme celle de Saavedra Fajardo, par exemple; loin de donner lieu à de perpétuelles énigmes, elle répand partout une lumière dont les rayons sont d'autant plus éclatants qu'ils sont plus concentrés. Tout en traitant souvent de très hautes matières, l'auteur n'a pas abusé de ces termes soi-disant scientifiques que l'on rencontre à tout propos dans les œuvres même les moins sévères de la littérature espagnole contemporaine, et s'il n'a pu s'en affranchir absolument, il en fait un emploi toujours judicieux et exempt de tout pédantisme.

Malheureusement il est un point sur lequel il n'a pas su ou pas voulu se séparer aussi radicalement du commun des écrivains de son pays. La langue n'est pas, tant s'en faut, aussi barbare que celle de la généralité des publicistes espagnols d'aujourd'hui, mais elle n'est pas d'une pureté irréprochable. Ce serait une sotte prétention de notre part que de considérer la langue castillane comme incapable de traiter tous les sujets, et d'être claire et efficace sans le secours du français; on dirait pourtant que telle est l'opinion de l'auteur de *Nonadas*, à voir avec quelle fréquence il use du gallicisme. Sans doute, la clarté est la première qualité du style et chez lui elle est admirable, mais c'est la payer trop cher que de lui sacrifier, ne fût-ce qu'une seule fois, le génie de la langue. De toute sa puissance, de toutes ses richesses, de toutes ses immenses colonies, l'Espagne n'a gardé que le bénéfice moral d'un idiome parlé sur d'immenses territoires par des peuples qui compteront plus tard des centaines de millions d'hommes; n'est-ce pas dès lors un cas de conscience de ceux qu'a si bien analysés M. Calderón, que d'en précipiter la corruption ou même de ne pas s'y opposer de toutes ses forces?

H. Peseux-Richard.

RETRAITES

DU

roi JOSEPH et du maréchal SOULT

DANS LE ROYAUME DE VALENCE

(Armées du Centre et du Midi.)

Après le mois de janvier 1812, le maréchal Suchet, duc d'Albuféra, ne connaîtra plus désormais de succès analogues à ceux de Tarragone, de Sagonte et de Valence. Les travaux seront aussi multiples, aussi écrasants que par le passé, mais la victoire n'y apportera plus de soulagement. Malade, désireux de repos, l'Empereur juge le maréchal si nécessaire dans le royaume qu'il lui envoie ses chirurgiens plutôt que de se priver de ses services pendant quelques semaines. Sans être arrivé à l'époque des désastres, on ressent en Espagne le contre-coup des efforts de Napoléon qui concentre à ce moment toute son attention du côté de la Russie. Il appelle à lui les Polonais qui figuraient dans l'armée de Suchet. A ce signal, les forces, péniblement réunies pour réduire Valence, se disséminent. Reille regagne la Navarre, des troupes escortent en France les convois de prisonniers, l'armée du Centre[1] réclame des secours. Dans les effectifs diminués qui lui restent, le duc d'Albuféra signale les vides qu'ont produits les derniers combats. Il se plaint du grand nombre de sous-officiers qui ont été sacrifiés. On ne trouve plus dans son armée des sergents ayant huit ans de service, il est obligé de prendre pour

---

1. 22 janvier 1812. Suchet au prince de Wagram. Arch. de la guerre.

caporaux et fourriers de tout jeunes gens et il demande au prince de Neufchâtel qu'on envoie à Valence, pour remplir ces grades, les Français qui sortent des lycées.

Avec ses troupes affaiblies, Suchet n'ose entreprendre la conquête du reste de la province. D'ailleurs, la région de Murcie est envahie par la fièvre jaune. Le maréchal se contente d'occuper Denia, aux environs de Valence, et Peñíscola, place forte située sur la route de Tortose et qu'il s'était jusqu'alors contenté de bloquer.

Cette ville, élevée sur un rocher qui s'avance dans la mer, ne communiquait avec la terre que par un isthme souvent couvert par les vagues, et était défendue par des batteries à plusieurs étages; situation formidable qui la rendait pour ainsi dire imprenable, si elle eût possédé un gouverneur plus énergique que Garcia Navarro. On surprit une dépêche, adressée par lui à Alicante, dans laquelle il accusait la conduite des Anglais et déclarait que s'ils devaient se rendre maîtres de Peñíscola, lui, le gouverneur, préférerait la livrer aux Français. Les émissaires de Suchet vinrent le trouver et l'on s'entendit.

L'armée française apprit avec inquiétude qu'une flotte anglaise, aux ordres du général Maitland, s'était approchée des côtes de Catalogne, pour y déposer des troupes de débarquement prises en Sicile. Le Montserrat venait d'être brûlé par les Français. La nouvelle de cet échec influa sans doute sur la conduite du général anglais qui leva l'ancre et amena son convoi à Alicante, où il vint grossir les forces opposées au maréchal Suchet. Celui-ci avait établi ses quartiers autour de Saint-Philippe de Xativa, lorsque se répandit le bruit d'une grande défaite éprouvée par les Français aux environs de Salamanque.

Le maréchal Marmont avait été blessé; l'armée du roi Joseph, l'armée du Centre, battait en retraite sur Valence.

Vaincu à Salamanque par Wellington et mis hors de combat par un éclat d'obus, le duc de Raguse avait passé le commandement à un de ses divisionnaires lorsque le général Clausel survint

heureusement et rétablit un peu d'ordre dans cette armée de Portugal, tout ébranlée, toute désorganisée par la défaite qu'elle venait de subir. Si Wellington s'était attaché à la poursuite des vaincus, il les aurait probablement anéantis. Mais une marche au delà des montagnes de Guadarrama, par une partie de l'armée du Centre, sauva Clausel d'un désastre et attira les Anglais sur Madrid.

Faire venir le maréchal Soult, alors en Andalousie, et opérer une concentration que l'on opposerait à Wellington, semblait la seule mesure dictée par le bon sens. Mais le duc de Dalmatie n'obéissait pas volontiers aux ordres du roi, non plus que les autres maréchaux. Il ne voulait pas quitter sa province ; le temps pressait, rien ne s'exécutait pour préserver Madrid des Anglais. Aussi quand on apprit leur approche, on ne songea qu'à abandonner la capitale au plus vite. Tout ce que la ville renfermait de *ralliés* se traîna à la suite de l'armée du Centre et l'encombra de bagages , de femmes et d'enfants. Restait à savoir de quel côté se porterait la retraite. On préféra la province de Valence à celle d'Andalousie, car de ce côté il était possible de conserver les communications avec la France, par la route de Tortose et la Catalogne. L'Andalousie au contraire était menacée au Sud par les forces de Cadix, et au Nord par l'armée anglaise.

Un convoi s'organisa, et le 12 août, dans la matinée, l'évacuation de Madrid fut achevée. Wellington y pénétra le jour même, accueilli avec enthousiasme ; les habitants ornèrent leurs maisons de fleurs et de tapisseries. On proclama la constitution que les Cortès avaient donnée à l'Espagne, on reconnut l'autorité de la Régence, et les persécutions contre ceux qui avaient servi le frère de Napoléon s'exercèrent soit dans leur personne et leurs biens, soit dans leur famille. Un décret fut rendu le 21 septembre 1812, déclarant incapable de remplir les fonctions publiques, tout Espagnol qui avait été attaché au roi Joseph, et une loi du 29 septembre prescrivit l'arrestation de ceux que leurs opinions politiques rendaient suspects.

L'armée du Centre escortait le convoi et, à partir d'Ocaña, prit avec lui la route de Valence. Si les ennemis n'inquiétèrent pas la marche des fugitifs, ceux-ci eurent à lutter, surtout dans les plaines de la Manche, contre une chaleur excessive pendant le jour, et un froid très intense pendant la nuit. Les champs dépouillés de leurs moissons n'étaient plus que des déserts. La grande route était commandée par le fort de Chinchilla où se trouvait une garnison espagnole. Comme on ne possédait pas les moyens d'assiéger cette place, il fallut se détourner pour passer loin du canon ennemi. Enfin on apprit que le maréchal Suchet s'avançait sur la rive droite du Xucar et envoyait un détachement au-devant du roi. L'espérance de rencontrer bientôt l'armée d'Aragon soutint les courages, pendant ce dernier jour de la retraite, avant de pénétrer dans Almanza. Il fut un des plus douloureux de tout le voyage, la soif surtout se faisait cruellement sentir et une bouteille d'eau bourbeuse se vendit jusqu'à une piastre. Aussi ce fut avec enchantement que les réfugiés saluèrent les orangers, les vignes chargées de raisins et toutes les richesses naturelles que leur offraient les campagnes de Valence : pays merveilleux que les ravages des armées françaises et espagnoles ne parvenaient pas à épuiser, qui devait sa fertilité à l'abondance de l'eau savamment distribuée. Chaque propriétaire, à une heure déterminée par les règlements, remplissait son écluse qui déversait son contenu dans les champs, où grâce à une fraîcheur perpétuellement entretenue les récoltes se multipliaient. Les mûriers pouvaient être dépouillés trois fois par an, les prairies de trèfle et de luzerne se fauchaient huit ou dix fois, le riz se recueillait en quantité suffisante pour alimenter toute l'Espagne[1].

Le duc d'Albuféra reçut le roi avec le plus grand respect, mais n'abdiqua rien de son autorité. Il était d'ailleurs toujours appuyé

1. Bourgoing, *Tableau de l'Espagne moderne*, 3e édition, an XI, t. III ; Miot de Mélito, *Mémoires*, t. III ; Archives nationales AF, IV, 28 septembre 1812. Rapport à S. M. l'Empereur et Roi.

par les ordres de Napoléon, qui ne voulait pas souffrir l'intervention des ministres de Joseph dans l'administration confiée aux soins de Suchet. L'archevêque et le clergé se rendirent aux portes de Valence, avec les magistrats, précédés de ces mannequins gigantesques que l'on promenait dans les grandes cérémonies. Sa Majesté Catholique reçut les clefs de la ville, se rendit à la cathédrale entendre le *Te Deum*, puis, après quelques jours de repos, vit se disperser ceux qu'elle avait amenés. Les familles des Français établis à Madrid, quinze jours plus tôt, durent retourner dans leur patrie, par la route de Saragosse et de Jaca. Les Espagnols ralliés qui n'appartenaient pas aux maisons civiles et militaires de Joseph furent consignés dans les villages voisins avec interdiction de se rendre dans Valence. L'armée du Centre prit ses cantonnements.

Il est facile d'imaginer le surcroît d'embarras que causa au maréchal cette multitude de bouches à nourrir, d'employés à payer, de personnages à entretenir. Toreno estime à « 40.000 le nombre des rations à fournir chaque jour, sans compter 10.000 de paille et d'orge ». Dans une lettre du 15 septembre, citée par le duc de Feltre, Suchet exprimait ainsi sa détresse :

« Les dépenses dont la province de Valence est grevée, par la présence de la cour de Madrid et de l'armée du Centre, absorbent nos ressources et achèvent de m'enlever toute espérance d'obtenir des recouvremens (*sic*) sur le second tiers de la contribution extraordinaire[1]. Si des événemens heureux ne changent pas la face des choses, je dois prévoir que les fonds qui restent en caisse seront bientôt épuisés, sans espoir de les remplacer, quelques tentatives que j'entreprenne. Le pays est couvert de troupes..... »

Le duc d'Albuféra n'était pas au bout de ses tribulations, car une autre armée allait aussi passer dans la province de Valence;

1. Contribution extraordinaire imposée par l'Empereur, après la prise de Valence.

celle du Midi, avec son chef, le maréchal Soult, qui se décidait enfin à quitter l'Andalousie. Une entrevue orageuse se préparait, car on avait découvert de secrètes manœuvres dirigées par le duc de Dalmatie contre le frère de Napoléon.

Elles furent révélées par un paquet de lettres remises au maréchal Suchet. Un bâtiment avait été forcé, par la tempête, de se réfugier au port de Valence, le Grao, et le capitaine avait remis la correspondance qui se trouvait à bord. On y découvrit une dépêche chiffrée, en date du 11 août 1812, adressée par le maréchal Soult au général Clarke, ministre de la guerre, pleine de critiques et d'insinuations malveillantes contre le roi, qui était accusé de trahir la fortune impériale.

Libre au duc de Dalmatie de ne pas approuver cette fuite précipitée de Madrid, non plus que l'ordre de rejoindre à Valence l'armée du Centre; mais non content d'accroître la défiance déjà trop grande de l'Empereur envers son frère, il travaillait à le discréditer, à le perdre dans l'armée du Midi. En se donnant les apparences de garder les plus grands ménagements, en exigeant des officiers, auditeurs de ses confidences, la promesse de ne rien révéler de ce qui se passait entre eux, Soult confiait à trop de personnes les secrets dont il semblait se décharger, pour qu'une indiscrétion ne fût pas commise. Il se donnait des airs de personnage sacrifié, obéissant passivement au roi d'Espagne, qui voulait, d'après lui, débarrasser l'Andalousie des Français, parce qu'il en serait récompensé par les Espagnols. Une citation empruntée au journal du comte Miot de Mélito, en reproduisant le langage tenu par le maréchal à ses officiers, prouve amplement sa mauvaise volonté et sa duplicité à l'égard du roi Joseph[1].

1. Lorsque le roi eut découvert la correspondance du maréchal Soult, il envoya auprès de l'Empereur le colonel Desprez, chargé d'instruire Napoléon de tous les détails de cette affaire. Le colonel ne rejoignit l'état-major impérial qu'à Moscou. D'après Napier, l'Empereur ne prêta qu'une oreille distraite à l'exposé de tous ces griefs, sourit de dédain et répondit qu'ayant de graves difficultés à résoudre, qu'étant à la tête de 500.000 hommes, il ne pouvait entrer dans le détail de toutes ces pauvretés.

« Pour moi, dit le maréchal, persuadé comme général que l'armée du Midi ne pouvait être chassée par toutes les forces des Anglais et convaincu comme sujet fidèle de l'Empereur qu'il était du bien de son service de lui conserver cette riche province, j'ai fait tous les efforts possibles pour détourner une résolution si contraire à ses intérêts. Je les ai même poussés jusqu'à proposer au roi de venir en Andalousie et d'unir ses forces aux miennes. Ces efforts ont été inutiles et mes propositions ont été rejetées. Il ne me reste donc plus qu'à obéir et *je l'eusse fait en silence*, si les craintes que je viens de vous exposer n'eussent été que le résultat de mes propres observations. Mais comme ces craintes se trouvent confirmées par les rapports qui me sont adressés de Cadix et qui parlent de négociations entamées par le roi avec les Cortès, comme ces rapports peuvent vous être connus, j'ai cru de mon devoir d'instruire le duc de Feltre de l'état des choses et d'en faire part en même temps aux principaux chefs de l'armée. J'espère que cette déclaration vous prouvera qu'en exécutant aujourd'hui les ordres réitérés et absolus du général en chef de toutes les armées françaises en Espagne[1], je ne suis au moins ni l'instrument des desseins qu'il peut avoir formés comme roi, ni dans l'intention de les servir. »

L'armée du Midi opéra sa jonction à Yecla avec celle du maréchal Suchet dont les avant-postes étaient sous Villena, à peu de distance d'Alicante. Une entrevue eut lieu à Fuente de la Higuera, le 3 octobre, entre le roi, le maréchal Soult et le maréchal Suchet. D'après le témoignage de ce dernier, elle fut moins que cordiale, comme d'ailleurs on pouvait s'y attendre. Il y eut même, paraît-il, une altercation assez vive entre les ducs d'Albuféra et de Dalmatie[2]. Suchet gardait bonne mémoire d'une fausse manœuvre contre Valence, à lui prescrite par Soult, major géné-

1. Le roi, en théorie.

2. Lettre de Suchet au ministre de la guerre, 23 août 1813. Arch. de la guerre.

ral du roi d'Espagne, en 1810. Il avait sur le cœur les reproches que Napoléon lui avait adressés à cette occasion. Aussi, tandis que son collègue affectait de le serrer dans ses bras, le duc d'Albuféra se dégagea brusquement et exhala sa colère avec beaucoup de véhémence. Mécontent déjà par les embarras que lui suscitaient ces troupes nombreuses à héberger dans un pays plus riche en oranges et en raisins qu'en froment, une demande intempestive de renforts mit le comble à son irritation. On était tombé d'accord sur la marche prochaine des armées du Midi et du Centre, qui devaient, après quelque repos, gagner les bords du Tage, lorsque le maréchal Soult pria Suchet de lui confier une division d'infanterie et un régiment de cavalerie. A ces mots, celui-ci répondit que ce serait le réduire à abandonner la province de Valence, qu'il ne pourrait plus désormais, avec ce qui lui resterait, résister à lord Maitland, débarqué à Alicante.

Les futures opérations arrêtées, on pourvut au cantonnement des soldats du maréchal Soult. D'après un témoin, ils avaient triste mine avec leurs habits poudreux et déchirés; ils présentaient l'aspect de véritables brigands. L'armée d'Aragon, au contraire, offrait un contraste tout à l'honneur de son chef avec des hommes bien vêtus, bien nourris et en aussi bon état que s'ils sortaient de France. Avant de parvenir dans la province de Valence, les troupes du Midi avaient souffert de la faim, aussi n'observèrent-elles pas la discipline au moment des distributions. Elles pillèrent des caissons de pain, avant que ceux-ci fussent parvenus à leur destination [1].

Le 16 octobre, le maréchal Soult partit le premier et fut bientôt rejoint par le roi; ils se rapprochèrent tous deux du Tage, tandis que Wellington, menacé au Nord par l'armée de Portugal et au Sud par les forces sorties de Valence, commençait à regretter le temps perdu pendant son séjour à Madrid. On pouvait s'attendre à un retour de fortune : les Anglais et le gouvernement

1. Fée. *Souvenirs de la guerre d'Espagne, dite de l'Indépendance.*

espagnol vivaient en mauvaise intelligence; la Régence reprochait à Wellington de sacrifier les habitants de la Péninsule aux intérêts britanniques. D'un autre côté, le clergé se montrait mécontent des mesures libérales prises par les Cortès. Mais pour tirer parti de ces dispositions il aurait fallu que quelque victoire vînt achever le découragement de ces gens lassés par une longue lutte. Au contraire, le bruit du désastre de Russie se répandit ainsi que la nouvelle de cette étrange conspiration Malet, qui fut sur le point de réussir. Nos ennemis, animés par ces récits, espérèrent que le succès récompenserait enfin leur persévérance et se résignèrent à de nouveaux sacrifices, à de nouvelles luttes. Le roi rentra, il est vrai, dans Madrid, mais il laissa Suchet exposé aux efforts des Anglais qui se remuaient dans Alicante, où lord Bentinck venait de débarquer. Leurs troupes se composaient « d'hommes de la plus belle taille, parfaitement vêtus de l'uniforme rouge », ainsi que le rapportait Suchet[1], qui avait réussi à attirer dans nos rangs quelques déserteurs. Encombré par les services civils et militaires, par les dépôts des armées du Centre et du Midi qu'il devait diriger sur Saragosse, le duc d'Albuféra, malgré le danger qui le menaçait, était forcé de détacher de fortes escortes pour accompagner ce convoi, où figurait l'ambassadeur de France, le comte de Laforest, gravement malade. L'Aragon, où se dirigeait toute cette masse de soldats et de fonctionnaires, ne présentait qu'une sécurité relative et peu rassurante, à en juger par les récits qui représentaient les ravages et les cruautés des guérillas. Ceux-ci pendaient les suspects aux portes des villes, coupaient les oreilles et donnaient des coups de bâton à la moindre dénonciation[2]. Comment espérer des secours amenés de France, quand Napoléon faisait face à la défaite qui venait du

1. 22 février 1813, 9 janvier 1813. Au ministre de la guerre. Arch. de la guerre.

2. Rapport du général Henriod, 19 janvier 1813. Arch. de la guerre.

Nord et reléguait au second plan tout ce qui concernait l'Espagne? On pouvait peut-être attendre quelque appui de Joseph, après son retour à Madrid, mais une dépêche annonçait bientôt à Suchet qu'il était abandonné à ses seules ressources.

« Monsieur le Maréchal, écrivait le roi, je vous préviens que le ministre de la guerre, par sa lettre du 4 janvier, me mande que l'intention de l'Empereur est que je transporte mon quartier général à Valladolid, et que je ne fasse occuper Madrid et Tolède que par une extrémité de la ligne, afin de porter des secours dans les provinces du Nord de l'Espagne. J'ai en conséquence donné ordre à M. le maréchal duc de Dalmatie de ne laisser qu'une avant-garde sur la rive gauche du Tage et de rappeler ses troupes sur la rive droite..... Je me trouve hors d'état de vous secourir dans le royaume de Valence. Le ministre de la guerre vous aura sans doute communiqué les intentions de l'Empereur, mais, à tout événement, j'ai cru devoir vous faire part de ces nouvelles dispositions, afin que vous puissiez agir suivant les circonstances[1].»

Suchet resta ainsi isolé au Sud de l'Espagne jusqu'au moment où le désastre de nos armées à Vitoria l'obligea de battre en retraite vers les Pyrénées.

François Rousseau.

1. Id. Madrid, 23 février 1813.

POÉSIES INÉDITES
DE GÓNGORA

Un volume manuscrit de poésies de Luis de Góngora, qui est venu en ma possession il y a peu de temps, me semble mériter d'être signalé dans la *Revue hispanique*, surtout parce qu'il contient des poésies qui, à ma connaissance, n'ont pas été publiées jusqu'ici. Le manuscrit que je me propose de faire connaître aux *aficionados* de la littérature espagnole est un in-quarto, écrit sur papier vers la fin de la première moitié du XVII[e] siècle. L'écriture, qui est très soignée, la reliure en cuir, avec beaux dessins sur les plats et le dos, les tranches dorées, tout porte à croire que ce manuscrit a dû appartenir primitivement à quelque personnage de distinction. Il s'en faut malheureusement de beaucoup qu'il soit en bon état : la reliure en est sérieusement endommagée, et, chose bien plus regrettable, il manque, tant au milieu qu'à la fin, un certain nombre de feuillets, que j'énumère brièvement plus loin. En outre, il est à peu près certain que plusieurs autres feuillets, qui devaient se trouver au commencement du volume et contenir l'*escrutinio* auquel il est fait allusion à différents endroits de la table des matières, ont également disparu.

Actuellement, le manuscrit commence par un *Indice alphabetico de las poesias, con algunos assumptos i advertencias á dichas poesias* de 37 feuillets non chiffrés. Viennent ensuite les poésies, (452 pages) sous les rubriques suivantes : *Sonettos Heroicos*; *Sonettos Amorosos*; *Sonettos Satyricos*, puis des *Canciones*, *Octavas*, *Tercetos*, *Decimas*, *Letrillas*, *Romances*, *La Fabula de Polyphemo*, et, en dernier lieu, les *Soledades*, dont la seconde est incomplète, et se ter-

mine par le vers : *Bien que haciendo circulos perfectos* (voir l'édition de Madrid, 1654, f° 174 v°).

Les lacunes du milieu du volume, que j'ai mentionnées plus haut, sont les suivantes : deux feuillets ont été enlevés entre les pages 66 et 71 (les sonnets 20 à 28); après la page 76 il manque un feuillet (sonnets 40 à 44), et un autre après la page 134 (canciones 3 à 6); en outre, les pages 227 à 231, 275 à 279, et 367 à 371 ont, elles aussi, été enlevées, et à la fin manquent la *Comedia d'Isabela*, la *Comedia de Carlino* et la *Comedia Venatoria*, qui toutes sont indiquées dans l'index.

A la première page du texte, on lit : *Este libro es del licenciado Joseph Carlos Gutierrez*, et les marges de la plupart des pages sont couvertes de griffonnages, parmi lesquels j'ai déchiffré plusieurs dates : la plus ancienne, 1675, au haut de la page 48, et deux de l'année 1686. Le volume contient, comme je l'ai déjà dit, quelques poésies que je crois bien être inédites, bien qu'il me soit impossible de l'affirmer positivement, car de toutes les éditions de Góngora, je n'ai à ma disposition que celle de Madrid, 1654, et le volume IX de la collection de Fernandez (Madrid, 1789). Quant aux autres éditions, notamment celles de Madrid, 1627 et 1648, — on peut se passer de l'édition de 1634, parce que celle de 1654 en est une réimpression, — il m'a fallu compter sur la description qu'en donne Salvá, dans son *Catálogo*, t. I, n°s 640 et 641.

Pour ce qui est de la provenance de notre manuscrit, outre les indications données ci-dessus, il semble, d'après un feuillet imprimé qui s'y trouve inséré, avoir été vendu aux enchères chez Sotheby et Wilkinson, à Londres, en 1860. Le feuillet porte : *Catalogue of a valuable collection of Spanish Literature forming a portion of the rare and curious library of the late Don Justo de Sancha*, etc. Le volume paraît d'ailleurs avoir été en la possession de J. B. Gallardo, du moins si nous en croyons quelques notes écrites au bas des pages, et signées de son nom. Du reste, il a publié dans sa *Biblioteca española de libros raros y curiosos* (vol.

IV, col. 1215 et suiv.), des poésies de notre poète qui ne se trouvent dans aucune des éditions imprimées, et qu'il a tirées d'un manuscrit dont il donne une description détaillée. Notre volume en contient quelques-unes[1].

Salvá, dans son *Catálogo* cité plus haut (vol. I, n° 646), donne aussi une description et des extraits d'un manuscrit des œuvres poétiques de Góngora, manuscrit du XVII[e] siècle, ayant jadis appartenu à D. Juan de Iriarte. Il est assurément remarquable que toutes les pièces qu'il y publie se trouvent dans notre volume, qui, d'ailleurs, n'est certainement pas celui d'Iriarte. Comme notre manuscrit fournit, dans plusieurs cas, des variantes intéressantes, je les ai données ici. Le texte de Góngora, tel que nous le présentent les œuvres imprimées, est, comme chacun sait, loin d'être correct, et un examen, même superficiel, prouve que notre manuscrit serait d'une importance capitale pour une nouvelle édition du grand *cultista*.

Hugo A. Rennert.

---

1. Dans le n° 1 de son *Criticon* (Madrid, 1835, pp. 31-34), Gallardo a publié « una picante letrilla de D. Luis de Góngora, que copiaré de una coleccion curiosa de sus « *Obras, correjidas de los vicios que padecen las impresiones todas que de ellas se han hecho* », por el Ilmo. Señor D. Luis Benégas de Figueroa, Obispo que fué de Almería, y amigo del Autor : con algunas variantes de un códice orijinal, titulado « *Obras de D. Luis de Góngora*, escseptos *Polifemo, Soledades y Panejirico*, escritos de mano de Manuel de Faria y Sousa », Injenio Portugues de vastísima erudicion y lectura. » — La *letrilla* comprend sept strophes et a pour refrain :

A toda lei, madre mia
(Lo demas es necedad)
Regalos de Señoría,
Y obras de Paternidad.

Salvá l'a réimprimée dans son *Catálogo* (vol. I, pp. 238-239) d'après le manuscrit que je cite et qui appartint jadis à D. Juan de Iriarte. Je donne plus loin (38) les variantes de notre manuscrit.

SONETTO HEROICO

I.

Es sonetto 29 de los Heroicos. No sabemos a que intento se hiço este sonetto.

Volvió al mar Halcyon, volvió a las redes
de cañamo, escusando las de hierro.
Con su barquilla redimió el destierro,
que era desvio, i parecia mercedes.
Reduxo el pié engañado a las paredes
de su alcaria, i al fragoso cerro,
que ia con el venablo, i con el perro
pisa Lesbia segundo Ganimedes,
gallardo hijo suio, que los remos
menospreciando con su bella hermana
la monteria siguen importuna,
donde la Nympha es Phebo, i es Diana,
que en sus ojos, de el sol los raios veemos,
i en su arco, los cuernos de la luna.

(p. 15.)

SONETTOS AMOROSOS

2.

Es Sonetto 18 de los Amorosos. Hiçole el Poeta a una dama mui blanca, vestida de verde.

Cysne gentil despues que crespo el vado
dexó, i de espuma l'agua encanecida,
que al rubio Sol la pluma humedecida
sacude, de las juncias abrigado :
copos de blanca nieve en verde prado,
açucena entre murtas escondida,
quaxada leche en juncos exprimida,
diamante entre esmeraldas engastado,
no tienen que preciarse de blancura

despues que nos mostró su airoso brio
la blanca Leda en verde vestidura;
fue tal, que templó su aire el ſuego mio,
dió con su vestido, i su hermosura,
verdor al campo, i claridad al rio.

(p. 42.)

3.

Es Sonetto 46 de los Amorosos. Hiçolo el Poëta a una Dama a quien servia, ponderando de los varios effectos de su amor, que muere, i renace de si mismo, como el Phenix.

Donde con labio undoso el Erithreo
besa a Arabia las faldas olorosas,
rosadas plumas, o volantes rosas
el ave viste, que es de el Sol tropheo.
Ia mariposa de el farol Phebeo
muere, i aquellas ramas, que piadosas
fueron pyra a sus plumas vagarosas,
cuna son oi de su primer gorjéo.
Unico Phenix es mi amor constante,
que en lȧ luz de esos soles abrassado
muere, i en el las esperanças leves;
mas renace, hallando en un instante
tumulo triste, en llamas levantado,
i cuna alegre en sus cenizas breves.

(p. 56.)

4.

Es Sonetto 43 de los Amorosos. No hemos sabido el assumpto de este sonetto. Parece se hiço a persona grande.

No de la sangre de la Diosa bella
fragrante ostentacion haga la rosa:
i pues tu luz la perdonó piadosa,
acometta segura a ser estrella.
Quando destruie con nevada huella
el Hybierno las flores, victoriosa,
menos distincta, pero mas hermosa
los elados rigores atropella.
Florida mariposa a dos imperios
igual se libra, i a juzgalla llego

mas advertida, quando mas se atreve.
Solo el Amor entiende estos mysterios,
en el maior incendio burla al fuego,
i en la nieve se libra de la nieve.

(p. 54.)

SONETTOS SATYRICOS

5.

« Ai entre Carrion i Tordesillas. »
Es Sonetto 40 de los Satyricos. A dos mancebos de Cordoba, notados d'el nefando.

(La page 77 manque dans le ms.)

Voyez Gallardo. *Ensayo*, IV, col. 1214 : Soneto a tres hombres de opinion Sométicos que se llamaban *Carrion*, *Tordesillas* y *Olivares*.

6.

Es Sonetto 7 de los Satyricos. Hiçole Don Luis a la llaneça i humildad d'estylo de Lope de Vega Carpio. Recopila en este Sonetto todas sus obras, i las tropas de gente ignorante, que las siguen.

Aqui de el Conde Claros dixo, i luego
se aggregaron á Lope sus sequazes,
con la Estrella de Venus cien rapazes,
i con mil Soliloquios solo un ciego,
con la Epopeia un lanudazo lego,
con la Arcadia dos dueñas incapazes,
tres monjas con la Angelica loquazes,
i con el Peregrino un frai borrego,
con el Isidro un Cura de un aldea,
con los Pastores de Bethlem Burguillo,
i con la Philomena un idiota,
Vinorre[1], Tiphys de la Dragontea,
candil farol de la estampada flota
de las Comedias, siguen su caudillo.

(p. 60.)

1. Voyez le sonnet : « Por tu vida, Lopillo » pour l'explication de ce nom.

7.

Es Sonetto 2 de los Satyricos. Hiçole a Don Francisco Quevedo de Villezas (*sic*), caballero de la orden de Sanctiago, insigne Poëta Castellano, que iba en romeria a Sanctiago de Galicia. Picale de bebedor.

Cierto Poëta en forma peregrina
quanto devota, se mettió a romero,
con quien pudiera bien todo barbero
lavar la mas llagada disciplina.
Era su benditissima esclavina,
en quanto suia, de un hermoso cuero,
su baculo, timon de el mas zorrero
baxel, que desde el Pharo de Cecina
a Brindis, sin hacer agua, navega.
Este sin landre claudicante Roque
de una venera justamente vano,
que en oro engasta, sancta insignia, haloque,
a Santiago camina, donde llega,
que tanto anda el coxo como el sano.

(p. 58.)

8.

Es Sonetto 10 de los Satyricos. Hiçole Don Luis a un libro de doce sermones que imprimió el Padre Florencia de la Compañia de Iesus, menos eloquentes de lo que promettia su auctoridad : i de camino le pica de poco abstinente en la comida, i mui ambicioso en las pretensiones.

Doce sermones estampó Florencia,
orador cano si ; mas, aunque cano,
a quanto ventosca en Castellano
las narizes se tapa la eloquencia.
Humos reconoci en su chimenencia
de abstinente, no menos que de vano,
pues que por un capon dexa un milano.
O bien aia tan rigida abstinencia !
En su Religion sacra, de modesto
nunca ha querido lo que no le han dado.
O bien aia modestia tan ociosa !
En palacio mas mucho de lo honesto
de el dueño solicita, i de el privado.
O mal aia ambicion tan ambiciosa !

(p. 62.)

9.

Es Sonetto 37 de los Satyricos. Hiçole el Poëta a la prission de Ramirez de Prado, un mal ministro de el Rei Philippo Tercero, que en su officio se dexaba cohechar demasiadamente. Prendieronle dos Alcaldes de Corte llamados Madera, i Vacca, i llevaronle a la fortaleça de la Alameda.

En una fortaleça presso queda

Ce sonnet a déjà été publié par Salvá dans son *Catálogo* (vol. I, p. 238); notre manuscrit ne donne aucune variante.

(p. 75.)

10.

Es Sonetto 9 de los Satyricos. Hiçole el Poëta, agraviandose de la sentencia que dió Padre Juan de Pineda de la Compañia de Iesus, juez de el certamen Poëtico que se hiço en el Colegio de Sanct Hermengildo de Sevilla en la Beatificacion de Sanct Ignacio de Loiola, quitando el primer premio injustamente a Don Luis de un Elegante Sonetto, que hiço, en que glossó el ultimo pié. Comiença el sonetto : En tenebrosa noche, &c., como queda dicho arriba en la letra E. Era el Padre Pineda vermejo, i escribió sobre Iob muchos i largos tomos i por donde duda el Poëta que le aia quedado paciencia al sancto Iob. Dióse esta sentencia en el mes de Febrero del año de 1610. I assi toca el Poëta el Divino juicio sobre el Apostolado que se sorteó entre los dos discipulos de Christo, Matthías, i Iusto, que este perdió, i aquel llevó[1].

Io en justa injusta expuesto á la sentencia
de un Positivo Padre azafranado ?
Paciencia, Iob, si alguna os han dexado
los prolixos escritos de su Encia.
Consuelo me dareis, si no paciencia,
porque en suertes entré, i fui desgraciado
en el mes, que perdió el Apostolado
un Iusto por Divina providencia.
Quien justa do la tela es pinavete,
i no mui de Segura, aunque sea pino,
que aier fue pino, i oi podrá ser vete ?
No mas judicatura de Theatino,
cofre digo hovero con bonete,
que tiene mas de tea, que de tino.

(p. 61.)

1. Voy. Gallardo, *Ensayo*, IV, col. 1214 : Soneto contra el P. (J. de) *Pineda*, de la Compañía de Jesús, con ocasion de que en una *Justa Poëtica*, por premiar a *D. Juan de Arguijo* en primer lugar, dijo que se echasen suertes con él y *D. Luis de Góngora*.

11.

Es Sonetto 51 de los Satyricos. Hiçole Don Luis a una Dama Gallega, que habiendo estado en Italia, i ganado con su cuerpo buen caudal por delante i por detras, volvió a Hespaña rica, i mui adornada con ropa forrada en martas.

Las no piadosas martas ia te pones,
Guerra de nuestras bolsas, paz de Iudas?
Puta con mas mudanças, i mas mudas
que un saltarelo, o que cien mil halcones.
Martas Gallegas son, no te me entones,
primas de esparto por lo peliagudas,
i ganadas al fin con las aiudas
que te han echado quatro o seis figones.
Delanteras forraste con cuidado
de la humida siempre delantera,
que lluvias hespañolas han mojado;
aunque la Italia siente en gran manera,
que la trassera no aias afforrado,
habiendo las ganado la trassera.

(p. 82.)

12.

Es Sonetto 50 de los Satyricos. Hiçole el Poëta a cierta Dama en cuia casa se juntaban otras. Pidele que quando la suia vaia por allá le represente su pena causada de su ausencia, que le tiene zeloso, i temeroso que de semejante junta podria salir hecho toro.

No os conozco, Isabel. Sin conoceros
vuestra beldad, vuestro donaire admiro,
i dividida en vuestros ojos miro
la claridad de el Sol en dos luzeros.
Al idolo hermoso, que fue a veeros,
idolo de crystal, i de saphyro,
presentadle en las alas de un suspiro
temores vanos, pero no ligeros.
Presentadle temores de un ausente,
zeloso si, mas no desesperado,
de un seraphin, que bate plumas de oro.
Teme, señora, i teme justamente
que podria salir por desdichado
entre tantas bezerras hecho toro.

(p. 82.)

13.

Es Sonetto 49 de los Satyricos. Hiçole el Poëta a cierta muger, en cuia casa se juntaban Damas i galanes de todos estados, por haber ia ella quedado inutil para ser Dama. Canario era cierto galan natural de Canaria, con quien esta muger habia tenido amistad. Dicele que a una sobrina que tenia en su casa la accomóde con otro ; i no por esto déxe de admittir a cierto fraile, que la tenia bien regalada i servida.

No sois, aunque en edad de quatro sietes,
Maria de Vergara, ia primera,
dad gracias al Amor, que sois tercera
de gorras, de capillas, de bonetes.
Los tocados, las galas, los sainetes
use de ellos de oi mas vuestra heredera,
vuestra sobrina, cara de contera,
pechos de tordo, piernas de pevetes.
Pues de officio mudais, mudad vestido,
i tratad de enjaular otro Canario,
que le cante a la graja en vuestro nido :
i porque no se enoje frai Hilario,
venga la a visitar, que a lo que he oido,
digno es de su merced el Mercenario.

(p. 81.)

14.

Es Sonetto 4 de los Satyricos. Hiçole Don Luis á Lope de Vega Carpio, excelente i fecundo Poëta Castellano, condenandole el haber puesto en su Arcadia (libro de prosas i versos pastoriles, que él compuso) un escudo con diez y nueve castillos de oro, blason de Bernardo del Carpio, i le usurpó para sí. Invoca Don Luis á Sanson, i a Nabal Carmelo, i á dos locos, que hubo en Madrid de grandes fuerças, llamados el uno Leganes, i el otro Vinorro, para que derriben todo el edeficio : i a Lope le manda que vuelva á ser representante, i no trate mas de fabricar quimeras sobre cimientos tan flaccos.

[Si no es que ia] Casó segunda vez Lope con hija de un obligado á proveer la Corte de tocino [1].

1. Ce sonnet a déjà été publié par Gallardo, *Ensayo*, IV, col. 1227, mais je le donne de nouveau ici à cause des variantes. Au v. 13, Gallardo ajoute la note : « Fuélo con una *torreznera* de Madrid, según da á entender D. Luis. » C'est Doña Juana de Guardo, avec laquelle Lope se maria en secondes noces : en 1597, selon Ticknor (*History of Spanish Lit.*, vol. II, p. 192); en 1604, selon La Barrera (*Nueva biografia*, p. 128).

Dans une lettre donnée par Schack, *Nachträge*, p. 32, et datée du 4 août 1604, Lope dit : « Doña Juana está para parir, que no hace menores los cuidados ». Il semble d'après cela que le mariage eut lieu probablement vers la fin de 1603, ou au commencement de l'année suivante.

Por tu vida, Lopillo, que me borres
las diez y nueve torres de el escudo :
porque, aunque todas son de viento, dudo
que tengas viento para tantas torres.
Valgante los de Arcadia, no te corres
armar de un paves noble a un pastor rudo?
O tronco de Micol, Nabal barbudo!
O braços Leganeses, i Vinorres!
No le dexeis en el blason almena.
Vuelva a su officio, i al rocin alado
en el theatro saquele los reznos.
No fabrique mas torres sobre arena,
si no es que ia segunda vez casado
nos quiere hacer torres los torreznos.

(p. 59.)

15.

Es Sonetto 53 de los Satyricos. Hiçole Don Luis a Vallejo, Auctor de representaciones, que estando representando una Comedia d'el Anti Christo, en que él habia de volar por una maroma, no se atrevió, i lo comettió a Andrea de Robles, farsanta, que voló por él.

Quedando con tal peso en la cabeça,
bien las tramoias rehusó Vallejo,
que ser venado, i no llegar a viejo
repugna á leies de naturaleça.
Ningun ciervo de Dios (segun se reça)
pisó jurisdicciones de vencejo,
volar a solo un angel lo aconséjo,
que aun de Roble suppone ligereça.
Al Zephyro no crea mas ocioso
toro, si ia no fuesse mas alado,
que el de el Evangelista glorioso.
No ai elemento como el empedrado,
dixo : i assi el theatro numeroso
volar no vió ésta vez al buei barbado.

(p. 83.)

16.

Es Sonetto 54 de los Satyricos. Hiçole Don Luis á Valdes, Auctor de farsa, i a su muger, que ambos (por su camino cada uno) fueron excelentes, i ia con la edad, iban descaesciendo, i trataban de retirarse de el officio.

Sabe el cielo, Valdes, si me ha pesado,
que ese Gante te exceda en la paciencia,
pues, siendo conocida tu innocencia,
aia tan presto el mueble acrecentado.
Valdes, Valdes, nuestro supremo estado
descaecer le veo con violencia.
Da nos gatazos Lope con su sciencia :
Alicante nos chupa : io he engordado.
Io soi de parecer, Anteon mio
que, pues la vuelta ignoro, i Balthassara
se fue a ermitancar. Que es lo que aguardo
dixo Geroma. El respondió con brio :
pues no teneis para theatro cara,
hagamos tabernaculo en el Pardo.

(p. 84.)

17.

Es Sonetto 47 de los Satyricos. Hiçole el Poëta á Jusepa Vacca [1], farsanta, que no se dexaba tratar de los galanes, que la requestaban ; i esto no lo hacia por virtud, sino por alguna falta interior, que la habia de hacer aborrecible.

Si por virtud, Iusepa, no mancharas
el thalamo consorte de el marido,
otra Porcia de Bruto hubieras sido,
que sin comer sus brassas retrataras.
Mas no es virtud el miedo en que reparas
por la falta que encubre tu vestido,
pues io se que sin ella fueras Dido,
que a tu Siqueo en vida disfamaras.
No llames castidad la que forçada
hypocrita virtud se representa,
saliendo con su capa disfraçada.
Iusepa, no eres casta : que, si alienta
contraria fuerça a tu virtud cansada,
es vicio la virtud, quando es violenta.

(p. 80.)

18.

Terneras, cuias borlas magistrales.

Pagina 67.

1. Sur cette comédienne, voyez : Pellicer, *Tratado historico sobre el origen y progresos de la Comedia y del Histrionismo en España*. Madrid, 1804, Parte II, p. 64.

Es Sonetto 20 de los Satyricos. Hiçole Don Luis al Capitulo Provincial, que se celebró en Sant Pablo de Cordoba de la orden de Sancto Domingo, de donde salió electo el Maestro Cano, oi Obispo de Cadiz. Trahian entonces los religiosos Dominicos rosarios al cuello, i estaban reñidos con los Padres de la Compañia de Iesus.

La page manque dans le manuscrit.

19.

Es Sonetto 5 de los Satyricos. Hiçole Don Luis a la Hierusalem conquistada, que en Octavas rithmas compuso Lope de Vega Carpio, insigne Poëta Castellano de nuestros tiempos.

Vimo, señora Lopa, su Epopeia
e por Diosa, aunque sá mucho legante,
que no ai negra Poëta, que se pante;
e si se panta, no sá negra eia.
Corpo de São Thomé con tanta Reia,
no hubo (Cagaiera fuese, o fante)
morenica gelosa, que en Levante
as musas obrigasse aun a peeia ?
Turo fu Garceran ? Turo fu Osorio ?
Mentira branca certa prima mia
do Rei de Congo canta Don Gorgorio :
la hecha si, vos tuvo argentaria,
la negrita sará turo abalorio,
corvo na pruma, cysne na harmonia.

(p. 59.)

SONETTOS BURLESCOS

20.

Es Sonetto 9 de los Burlescos. Pondera Don Luis en este sonetto las penalidades, i disgustos de un hombre casado.

Comer salchichas, i hallar sin gota
el frasco, por haberse derramado :
llegar a tomar postas mui cansado,
i daros una, que tropieça, i trota :
calçaros con gran premio la una bota,
i romperse la otra en lo picado :

ir a primera, habiendo os descartado
de el Rei de vastos, i acudir la sota :
servir á Dama, que no dando toma :
deber a Genoveses puntuales :
passear sin gualdrapa, haciendo lodos :
tener familia, que no sirva, i coma :
añada quien quisiere otros mil males;
que el ser casado es el maior de todos.

(p. 91.)

21.

Es Sonetto 3 de los Burlescos. Hiçole el Poëta al Conde de Lemos, que partía a Napoles por Virrei, i iba en su compañia otro Duque. Dales el buen viaje, i escusase de ir les accompañando, por el peligro de la embarcacion.

El Conde mi señor se fue a Napoles
con el gran Duque. Principes a Dio.
De azemilas de haia no me fio,
fanales sean sus ojos, o faroles.
Los mas carirredondos gyrasoles
imitará siguiendo os mi alvedrio,
i en vuestra ausencia en el provecho mio
será un torrezno la Alva entre las coles.
En sus braços Parthenope festiva
de applausos coronado Castilnovo
en clarines de polvora os reciba.
De las orejas io teniendo al lobo,
incluso esperaré en qualquier missiva
beneficio tan simple, que sea bobo.

(p. 88.)

22.

Es Sonetto 2 de los Burlescos. Hiçole Don Luis al mismo intento que el de arriba.

El Conde mi señor se va a Napoles,
i el Duque mi señor se va a Francia.
Principes, buen viaje, que este dia
pesadumbre daré a unos caracoles.
Como sobran tan doctos Hespañoles,
a ninguno offreci la Musa mia;
a un pobre alvergue si de Andalucia,

que ha resistido a grandes, digo soles.
   Con pocos libros libres (libres digo
de expurgaciones) passo, i me passeo,
ia que el tiempo me passa como higo.
   No espero en mi verdad lo que no creo,
espero en mi consciencia lo que sigo :
mi salvacion, que es lo que mas deseo.

(p. 88.)

23.

Es Sonetto 13 de los Burlescos. Tiene solos seis versos, que no se han podido hallar mas. Parece lo hiço el Poëta a la gala, curiosidad, i cuidado, con que algunos Caballeros entran a torear, i en las occasiones donde han de mostrar su destreça, suele succederles un azar i desaire.

   Hecha la entrada, i sueltos los leones,
el que a mejor caballero bate espuela,
o la lança, el rexon, o la cañuela
la da a la redempcion de los peones :
   i en altas arriscadas occasiones
a vista ia de quien lo abrassa, o iela.

(p. 93.)

SONETTOS FUNEBRES

24.

Es Sonetto 7 de los Funebres. No se dexa facilmenre entender el assumpto d'este Sonetto. Parece fue a la muerte appressurada de algun viejo, que se la dió una cession parassismal.

   Iace aqui un cysne en flores, que batiendo
nieve por pluma, desató la nieve,
no ia raio de el Sol con rigor leve,
sino de nieve con precepto horrendo,
   mientras la vista, que al flammante estruendo
attonito erró el llanto, sangre llueve.
Vaian, o huesped, a este incendio breve
cerimoniales humos succediendo,
   violento fin a natural tan blando.

Quando poblava el aire en torpe exemplo
cruda legion : o arbitro de el mundo!
  Si inflammas montes fiera luz vibrando
tal vez, i tal tambien tocas el templo,
quien dará sonda á tu juzgar profundo?

(p. 100.)

25.

Es Sonetto 15 de los Funebres. Aunque no sabemos al cierto el assumpto de este Sonetto, por el contexto de el parece se hiço a la desgraciada muerte de un Caballero hermano de el Duque de Medina Sydonia, que andando a caça se levantó una gran tempestad de truenos i relampagos. Arrimóse á una encina, i un Moro esclavo suio se arrimó junto a él : i pareciendole que no era seguro en aquella tormenta tener cerca de sí un infiel, le mandó se desviasse : i apenas lo hiço el Moro, quando caió un raio, mató al Caballero, quedando libre el Moro, el qual se convirtió, i baptizó.

  Ten, no pises, ni passes sin cuidado,
humano huesped, la fatal encina,
adonde saña al parecer divina
tanto quanto deshace enigma ha obrado.
  Comun incendio al orbe destinado
oro desata, quanto escoria affina :
i mientras luzes fieles examina
agarenas tinieblas ha ilustrado.
  Ia imperios vimos dar alguna llama
supersticiosa edad, i fee segura
fuego triumphal reverenció en Helias.
  No siempre el paternal enojo inflamma,
que sabes tu, si lo que abrassa, apura?
De estos espera, i teme de tus dias.

(p. 104.)

ESTANÇA BURLESCA

26.

Es una Estança Burlesca, que hiço el Poëta a Don Egas Venegas de Cordoba, Señor de

Luque (oi Conde de la misma Villa [1]) recien heredado por muertes de un tio suio, i de su padre, que habian vivido muchos años.

Si de consuelo está necessitado
un bien afortunado,
que en menos de un Verano, y de un Hybierno
mató a un primo immortal, i a un padre eterno,
consuele lo el señor Pero Gonçales
con arrendarle a Luque en trece reales.

(p. 130.)

FRAGMENTOS

27.

Es Fragmento Heroico. A los peligros d'esta vida, que no se pueden evitar, ni prevenir; antes huiendo d'unos caemos en otros mas graves : como se vee en la metaphora que tan gallardamente pinta Don Luis en este Fragmento.

Alto rumor, la temerosa fiera
por el jamas batido monte escucha
de vozes, i de armas, i de perros :
i mucho mas, que a la maleça mucha,
su salud a su planta fia ligera,
calando valles, i volando cerros,
ia que no de los hierros
los costados herida,
la oreja de las vozes offendida.
Mas, ai, triste, que en medio la espessura,
que iba ia penetrando mas segura,
cauto pastor la prende
en los, que a un lobo, duros lazos, tiende.

(p. 154.)

1. En 31 de Enero (Año 1624) se dió titulo de Conde de la Villa de Luque á Don Egas Venegas de Córdoba. (Salazar de Mendoza, *Origen de las dignidades seglares de Castilla y Leon*, Madrid, 1794, p. 473.)

28.

Son dos Coplas solas de un Romance, que el Poëta començaba a hacer, i no prosiguió, a una Dama, que siendo ia muger bien cumplida de años, le llamaba su madre Isabelica, como quando era niña.

Señora la siempre niña,
diga nos Vuesa merced,
que leguas pone su madre
de Isabelica a Isabel,
pues ha tanto que las pisa,
i menos ratos a pie,
que cabalgando, i no llega
al estado de muger.

(p. 154.)

OCTAVAS SACRAS

29.

Son Octavas Sacras. Hiço las Don Luis a las grandes navegaciones que hiço Sanct Francisco Xavier, de la Compañia de Iesus, (llamado el Apostol de la India) i al milagro de apparecerse a un mismo tiempo en dos lugares distinctos, i distantes.

Corriendo el Macedonio el Indio suelo,
(iugo impuesto a los terminos de el dia
hasta donde perdió de vista el cielo)
de sus plantas le hiço Monarquia;
corriendo l'Asia con ardiente zelo
dilató de Iesus la Compañia
Xavier : que a Dios los Orientales mundos
orbes los hiço de su Fee segundos.

Alexandro en mil Reinos proclamado
su nombre oió el Canopo edades ciento :
Xavier en tantos tèmplos venerado
el siglo accusa a su esplendor attento.
Peregrinando nieve el Scytha elado,
raios sulcando el Arabe sediendo,
el voto absuelven en su marmor, donde
en poca tierra mucho cielo esconde :

Salve dicen, ó tu, de mas coronas
ceñida aquesa gloriosa frente,
que los orbes, que pisa ia, de zonas
opprimiendo la máquina luziente.
O tu, que, si al Oceano perdonas,
de quien ia conculcaste el gran tridente;
no al Sur tus plantas, pues tus luzes bellas
el Norte son de Antarcticas estrellas.

Apostandole al Sol igual camino,
(si pompa no de favorable Iuno,
Zodiaco a tu nave crystalino)
sulcaste el campo undoso de Neptuno.
Que clima elado, o Tiphys peregrino,
violado nunca de Iason alguno,
no penetró tu fee? Que clima ardiente
de Dios no diste al culto reverente?

Digalo aquel viaje de la China,
el tormentoso mar lo diga, quando
frustrada tanta nautica doctrina,
su arena viste al cielo trasladando.
Con presencia real, sino Divina
ia te vieron dos naves acclamando
quietud a un tiempo al mar, i vieron luego
ser de sus ondas general sossiego.

Tu solo, o gran Xavier, tu solamente,
leies poniendo a dos distinctos mares,
la Deidad emulando omnipotente,
pudiste estar a un tiempo en dos lugares.
O tu, que vees su caridad ferviente!
Quando en fragrantes votos desatares
los, que ia le conduces, sacros cultos,
en dos le adora gloriosos vultos.

Arriba en paz al ingenioso Chino
o tu, por quien al que los cielos doma,
en la ruina infiel de Salamino
offrece el Melia por Christiano aroma!
O successor de aquel Thomas Divino!
O nuevo Apostol de el Pastor de Roma!
Caió a tus pies Behemot. Los Indios Lares
ia son templos de Fee, iá son altares.

Pueble el cielo tu ilustre Compañia,

que, si en el generoso pueblo Hebreo
por Gedeon cessó la idolatria,
tu de el Oriente fuiste el Macabeo.
Ornen pues una, i otra hierarchia
los que ciñeron barbaro tropheo,
pues con las almas, que llevaste a ellas,
el numero borraste a las estrellas.

(p. 159-161.)

30.

Son Octavas Sacras. Hiço las Don Luis en la Beatificacion de Sanct Isidro de Madrid : i pinta elegantemente la devocion, con que la Villa llevó el cuerpo d'el Sancto a Casarrubios, donde estaba enfermo el Rei Philippo III. N. Señor, para pedirle su salud.

Despues que al cielo en esplendor occulto
lutos fueron en victimas fragrantes
piadoso aroma en lagrymado culto
ferviente pompa en luzes espirantes,
Madrid devota al venerado vulto
en las, que arrastra, purpuras flammantes
entre los raios, que a su honor reduce,
su gran Patron a su gran Rei conduce.

Fiel incendio al Sol, que la corona,
triste entonces de Hespaña maravilla,
Casarrubios tan mal su luz perdona
quan bien le acclama fervorosa Villa,
quando en el, que la mas ardiente zona
pisa immortal, saliendo a recibilla,
las lagrymas Hespaña enxugó luego
de el sancto Isidro en el Divino fuego.

La salud, de los orbes deseada,
en divinos affectos applaudida,
la maior sanctidad vió acreditada,
la maior Majestad reconocida :
quando a Madrid la Religion prostrada
en templos de su Fee restituida,
en reverentes llamas immortales
votos fueron applausos orientales.

Grave apparato en ceremonias pias
aquella adora gloriosa mano,
a quien debieron tantas Monarchias

segunda vez Alcides soberano
mientras en no applacables alegrias,
las haçañas venciendo de el Thebano,
los de Augusto borrando Circos graves,
vió Madrid espectaculos suaves.

(p. 161-162.)

DECIMAS LYRICAS

31.

Son Decimas Lyricas. Hiço las Don Luis para describir la velocidad incessante de el Tiempo, que la industria de los hombres ha intentado medir, i definir con varios instrumentos i reloxes.

Medida de el Tiempo en differentes reloxes.

DE ARENA

Que importa, o Tiempo tyranno,
aquel calaboço estrecho,
que de vidrio t'hemos hecho,
para tenerte en la mano,
si el detenerte es en vano,
i siempre de ti está agena,
quando mas piensa que llena,
nuestra vida : a cuia voz
huies qual viento veloz,
i sordo como en arena?

DE SOL

Con que mano liberal
si bien de hierro pesado,
las horas que nos has dado,
contando vas puntual!
El camino universal
de el desengaño mas fuerte
señalas : i porque acierte
la vida ciega, que passa,
con sol le muestras su casa
por las sombras de la muerte.

DE CAMPANA

Que importan, porque t'estés
tantas ruedas differentes,
si, gastando te en sus dientes,
vas mas ligero despues?
Que importa calçar tus pies
de plomo en pesas, si habitas
el viento, i te precipitas
con la pesadumbre mas,
i a vozes de metal das
lo que callando nos quitas?

DE AGUJA, I CUERDA

En engaste de marfil
tu retrato, o Tiempo ingrato,
nos sueles dar, si retrato
ai de cosa tan subtil
un' aguja en un viril,
el claro, i ella inquieta,
álli es tu imagen perfecta :
i la de mi vida amada
una hebra delicada,
a tus mudanças sujeta.

POR EL CANTO DE LAS AVES

Si escucho la voz de el gallo,
o el torpe animal consulto
por su agreste canto inculto,
en ninguno al Tiempo hallo.
Mas, si por mucho, que callo,
solo señal conocida
escucho, de su partida :
que relox de mas concierto,
que no tener tiempo cierto
para gobernar la vida ?

DE QUARTOS

Vida miserable, en quien
nunca de ti estamos hartos,
porque por puntos, i quartos
quieres, Tiempo, que te den ?
Pero medirte assi es bien,
pues ia la experiencia enseña
(o vela la vida, o sueña)
que no con menor medida
se dividirá una vida
tan invisible, i pequeña.

DE AGUA

Quantos, la industria ha buscado
ia para medirte, modos !
Pero en vano, o Tiempo, todos
los, que subtil ha enseñado,
pues mano a penas t'ha echado,
quando ia tu pie no alcança.
Medida ha hecho, i balança
de l'agua misma : i no dudo,
que, si medirte no pudo,
podrá veerte en su mudança.

PARA EL PECHO

Tal vez en paredes d'oro
te vi encerrado : i alli
armado tambien te vi
contra el pecho, en quien t'honoro.
Siempre eres, Tiempo, thesoro.
Pero di me, que aprovecha
encerrarte en casa estrecha,
i envolverte en oro, pues
huies, Tiempo, i Partho vees
huiendo alcançar tu flecha ?

POR LAS ESTRELLAS

Si quiero por las estrellas
saber, Tiempo, donde estás,
miro que con ellas vas,
pero no vuelves con ellas.
A donde imprimes tus huellas,
que con tu curso no doi ?
Mas, ai, que engañado estoi
pues vuelas, corres, i ruedas !
Tu eres, Tiempo, el que te quedas,
i io soi el que me voi.

(p. 169-170.)

DECIMAS SATYRICAS

32.

Son Decimas Satyricas : Hiçolas el Poëta a la desairada caida de Don Gaspar d'Aspeleta, un Caballero Vizcaino, en unas fiestas en la plaça de Valladolid. Toca admirablemente la differencia d'esta caida a la de el Apostol sanct Pablo quando se convirtió.

Cantemos a la gineta,
i lloremos a la brida
la vergonçosa caida
de Don Gaspar d'Aspeleta.
O, si fuera io Poëta,
que gastára de papel
en decir cositas de el!
Dixera a lo menos io,
que el majadero caió,
porque caiessen en el.

Dixera de el Caballero,
visto su caudal, i traça,
que ha entrado poco en la plaça
i menos su despensero.
Que, si caiera en Henero
quedára con Saulo honrado;
aunque el Apostol sagrado,
quando Dios lo hiço fiel
caió d'alumbrado; i el
caió de desalumbrado.

(p. 190.)

DECIMAS BURLESCAS

33.

Es Decima Burlesca. Hiçola el Poëta a un cestillo de pananales, (*sic*) que le presentaron.

Éste, de mimbres vestido,
requeson de colmenar
(bien lo podemos llamar
panal de leche cocido)
a leche, i miel me ha sabido.

Decid me en otro papel
lo que se confunde en el:
que sin duda alada oveja
quando no lanuda abeja
leche le dieron, i miel.

(p. 199.)

REDONDILLA LYRICA

34.

Es Redondilla Lyrica. Hiçola Don Luis al desden de su dama, i al secreto con que la amaba: i glossó la excelentemente en ocho Quintillas.

Para que me dais tormento,
aprovechando tan poco?
Perdido, mas no tan loco
que descubra lo que siento.

GLOSSA

Sabiendo, señora, que,
como en firmeça lo he sido,
en silencio lo seré,
marmor, que Amor ha eregido
por termino de su fee :

I habiendo os dicho ia a ciento,
i mas vueltas de cordel,
quan mudo es mi suffrimiento ,
mi constançia quan fiel,
para que me dais tormento ?

De rigores escusados
se arma vuestra porfia
contra unos labios sellados,
seña mas de la fee mia,
que los ojos mas vendados.

Las vezes pues que provoco
vuestro desden, si veis quanto
desmentido os le revoco,
ocioso es ia desden tanto,
aprovechando tan poco.

El tiempo gastais en vano,
solicitando, señora,
secreto tan soberano
que aun callando temo ahora
que su religion profano.

Perdido direis que toco
hyperboles, en que doi
indicios de seso poco :
i responderé os, que estoi
perdido, mas no tan loco.

Porque en la siempre suavę
monarchia de el Amor,
de el successo menos grave,
de el mas humilde favor
es el silencio la llave.

Con un establecimiento
de el vendado legal Dios
tan en favor de mi intento,
mirad como quereis vos,
que descubra lo que siento.

(p. 181.)

REDONDILLAS SATYRICAS

35.

Son Redondillas Satyricas. Hiçolas el Poëta a una Dama roma de nariz.

Quisiera, roma infeliz,
decir de vos maravillas,
si bien entre esas mexillas
da higas vuestra nariz.
Culpa es vuestra, que los dias,
que jardin pisais florido,
por vagabundo un sentido
os le destierran d'Olias.
Porque el espirar aun leve
en vuestra nariz no cabe
de el menos jazmin suave,
de la violeta mas breve.
Libre vivireis, i sana
de el catharro aun mas liviano.
Soplillo, aunque tan enano,
no cabrá en vuestra avellana.
Podeis sin inconvenientes
con la lengua alcoholaros,
quando no querais miraros
uno a uno vuestros dientes.

Roma, lástima es quan poca
indulgencia nos presenta
vuestra nariz como cuenta,
como cepo vuestra boca.
Sobre nariz pues tan braca
una ventosa os echad,
ia que una ventosedad
no es conjuro, que la saca.
Casa os, si no lo estais ia,
con quien de palos os de,
porque no es Roma la que
sin Cardenales está.
Caia le mi maldicion,
o Roma, a todo mortal,
que intente ser Curial
de vuestro Papa varon.
I baste, no algun desman
le venga ami physionoma,
que despachado por Roma
lo cure despues Roman.

(p. 194.)

REDONDILLAS

36.

Son dos Redondillas. Hiçolas el Poëta a unas monjas devotas suias, avisandoles que a la tarde iria a veerlas, libre ia de una sarna que habia tenido.

Ia, señoras de mi vida,
dexando el rascar sabroso,
salgo a Missa de sarnoso,
como a Missa de parida.

Iré esta tarde a Completas
a ese templo de garduñas,
donde colgaré las uñas,
como el coxo las muletas.

(p. 199.)

LETRILLA LYRICA

37.

Es Letrilla 7 de las Lyricas. Hiçola el Poëta al peligro que tiene el que publica su amor, i el sujeto donde le tiene.

Guardate, que matan
en este barrio
con lança, i dardo.

Gines, no te ufanes
de el barrio en que amas,
que en el viven Damas,
i mueren galanes.
De penas, i affanes
sus calles se empiedran,
a donde se miedran
fines desastrados.

Guardate que matan, etcª.
Abre bien, Gines,
los ojos, i oidos,
i a estos dos sentidos
credito no des,
que este barrio es
un mar de Syrenas,
que orla sus arenas
de hombres anegados.
Guardate, que matan, etcª.

(p. 206.)

LETRILLAS SATYRICAS

38.

A toda lei, madre mia.

Es Letrilla 10 de las Satyricas. Al vicio, e interes de las mugeres de amores.

Cette pièce a déjà été imprimée par Gallardo dans son *Criticon* (pp.31-34) et par Salvá dans son *Catálogo* vol., I, p. 238.

Je donne ici les variantes du manuscrit :

v. 15. Son de caudal los sietes
v. 16. que libran de mui ginetes
v. 36. Dan poco, i quieren apriessa
v. 41. Almivarados poëtas
v. 42. por quien mi mirar no acaba
v. 54. Hagan ricia sus caballos
v. 59. Solo a estos doi mi amor
v. 63. El fraile es a mi sabor.

(p. 214.)

39.

Es Letrilla 21 de las Satyricas. A la ociosidad d'algunos que solo se entretienen en la censura, i murmuracion de las costumbres, i vidas agenas.

Algunos hombres de bien
viven en este arrebal,
que de todos dicen mal,
i dicen bien.

Algunos ai donde moro,
que a poco que les atizen,
sobre qualquier cosa dicen,
como passamano d'oro :

i aunque guarden el decoro,
nunca la memoria pierden,
antes de quanto s'acuerden
dicen : Den a donde den,
i dicen bien.
Dicen d'algunas donzellas
de condicion de pelotas,
que, si están de servir rotas
las remedian con cosellas :
i cosida qualquier de ellas
como de primero salta :
i en haciendo alguna falta
se la rechaçan tambien,
i dicen bien.
D'algunas viudas de prendas
dicen por sus demasias,
que se hacen lencerias,
por venderse como en tiendas.
D'estas madres reverendas
murmuran que son taimadas,
i se tocan bien tocadas
por tocar pieça tambien,
i dicen bien.
Dicen que no saben como
algunos ancianos son
moços de nueva impression
por virtud de tinta i plomo;
i que el uno, i otro Momo
nombre de moço le dan,
sabiendo que en su Iordan
se baño Mathusalem,
i dicen bien.
Ia el tabernero procura
impetrar un Beneficio,
pues exercita el officio
de baptizar, sin ser Cura;
porque dicen que es cordura
vender el vino Christiano
porque fue su abuelo anciano
discipulo de Moisen,
i dicen bien.
Dicen que no ai meson ia
con lampara, ni oratorio,
i que por ser diversorio
no admitten virgen allá;
mas, aunque sin Dios está,
no está de el todo perdido,
porque tiene en su marido
un animal de Bethleem,
i dicen bien.

(p. 223-224.)

40.

Es Letrilla 23 de las Satyricas. Hiçola el Poëta a la golosina de las mugeres, i quantas se pierden por este vicio.

Passa el melcochero,
salen las moças
a los cascaveles,
moças golosas,
bailan unas, i comen otras,
i al tabaque se llegan todas.

Salen a las puertas
moças entonadas,
salen opiladas,
i vuelven enxertas.
Las colores muertas
resuscita el son.
Toman el laton
mejor que el acero.
Passa el melcochero, etc[a].

Moças innocentes,
viejas tambien salen,
que a chupar mas valen

encias que dientes.
A unas i otras gentes
se da el cascavel,
a las unas miel,
i a las otras suero.
Passa el melcochero, etcª.
Salen las casadas;
que nunca salieran,
porque no volvieran
cascaveleadas.
Quedarán preñadas,
i con mil antojos.
Culpa d'unos ojos
pagará el tercero.
Passa el melcochero,
salen las moças, etc.

(p. 225.)

LETRILLA SACRA

41.

Es Letrilla 7 de las Sacras. Hiçola el Poëta al Nacimiento de CHRISTO N. SEÑOR. Pide le al Niño recien nacido larga vida para don Diego de Mardones, Obispo de Cordoba, que enriqueció la Iglesia con grandes dones i rentas. Cantó se en la dicha Iglesia de noche de Navidad año de 1615. con otras como queda dicho.

Niño, si por lo que tienes
de cordero, tus favores
sienten antes los pastores,
que el mundo todo, a quien vienes.
El Pastor, que de sus bienes
liberal,
rico, sino tu portal,
ha hecho tu templo santo,
viva, quanto
las piedras, que ia dotó.
Esto, Niño, pido io,
i io tambien,
i todos, amen, amen.
Al que le concede el mundo
los meritos, que l'han dado
en nuestra Hespaña el caiado
tercero, sino segundo,
mar de virtudes profundo,
sancto exemplar de Pastores,
tan modesto en los favores
quan suffrido en los desdenes.
El Pastor, que de sus bienes, etcª.
Años pues tan importantes
iguales en l'edad sean
a las piedras, que desean
para ello ser diamantes.
No pise las zonas antes,
que bese el Tyber su pie,
con esplendor tanto, que
nieguen carbunclos sus sienes.
El Pastor, que de sus bienes
liberal, etcª.

(p. 237.)

ROMANCES LYRICOS

42.

Es Romance 54 de los Lyricos. A una Dama pelinegra, en methaphora d'Aguila.

Ave de el plumaje negro,
si bien de tanto esplendor,
que despreciando sus raios
vuestras plumas viste el Sol;
No por vuestra beldad sola
Reina de las aves sois,
sino porque ministrais
armas, que fulmine Amor.
Gloria será siempre vuestra,
i dudaré qual maior,
vestir luzes a un planeta,
o prestar raios a un Dios.
Muchos siglos coroneis
esta dichosa region,
que quando os mereció ave
seraphin os admiró.
Honesta permittid ia,
que los ojos de un pastor
lo menos luziente os suffran,
examinandose en vos.
De un pastor, que en vez de [ovejas
sigue el impulso veloz
de vuestras hermosas alas
con las de su coraçon.
Quantes vezes remontada
a esphera superior,
de donde os perdió mi vista,
os cobraba mi attencion.
Solicité vuestro nido,
que hallarse apenas dexó
sobre un escollo, de quien
aprendistes el rigor.
Visitolo : i si desierto
lo halla mi devocion,
quantos juncos dexais frios
abrasso en suspiros io.
Cenizas lo digan, quantas
estan humeando oi,
que humedecidas despues
aun no olvidan el calor.
O Reina de quanto vuela,
invidia de quantas son
aguilas por privilegio,
por naturaleça no!
Perdonad al aire un dia,
sino merecemos dos :
que el Tajo os espera cysne,
quando no su margen flor.
Esto cantaba Feliso
al dulce doliente son
de Nympha, que ahora es caña,
de caña, que ahora es voz.

(p. 297.)

43.

Es Romance 23 de los Lyricos Está enamorado el Poëta, i duda qual será medio mas acertado, o descubrir, o callar su passion a su Dama. Pide consejo al Amor, i que le saque d'esta perplexidad.

Callaré la pena mia,
o publicaré el dolor?
Si lo callo, no ai socorro,
si lo digo, no ai perdon.

De qualquier suerte se pierde.
Alas de cera es mejor,
que las humedezca el mar,
o que las desate el Sol.
Que m'aconsejas, Amor?

Niño Dios, que m'aconsejas?
Que eso, i mucho mas se io,
si lo ignoras como niño,
que lo sabes como Dios.
Tú, que en las almas penetras
como oraculo maior
las murallas de diamante
d'una dura condicion,
que m'aconsejas, Amor?

Si buscasse una voz clara,
que cantasse mi passion,
beberá su oido la letra
en el crystal de la voz.
A un accordado instrumento,
i a un dulce doliente son
será mas sordo su oido,
que el infierno, que lo oió?
Que m'aconsejas, Amor?

(p. 263.)

44.

Es Romance 15 de los Lyricos. Es pastoril. A una serrana, que llora la ausencia de su pastor ausente.

Compitiendo con los cielos
las sierras de Guadalupe,
esmeraldas son sus valles,
plata, i aljofar sus cumbres.
Lloraba perlas l'Aurora
sobre violetas azules,
encubriendo las estrellas,
i desterrando las nubes:
Quando mas bella Lysarda
las asperas sierras sube,
dando al mundo, i dando al cielo,
gloria, invidia, sombra, i lumbre.
La nieve desciende al valle,
la esteril tierra produce
mil ierbas, que l'entretienen,
mil flores, que la dibuxen.
No ai planta, que no s'alegre,
ni paxaro, que no annuncie
el nuevo Sol, que amanece,
aunque el de el cielo se turbe.
Lysarda sobre una peña
venturosa en que la occupe,
los campos de Calatrava
entre los montes descubre.
I porque apacienta en ellos
un fiel serrano, que suffre
memorias, que desesperan,
i esperanças que consumen,
Mirando campos, i sierras,
que enternecerlas presume
enamorando los cielos,
hiço que attentos l'escuchen:
Sierras venturosas de Guada Lupe,
que es de mi esperança, que en vos [la puse?

Que es de mi vida, perdida
por gustos de gloria incierta?
Mas lloro esperança muerta,
como puedo tener vida?
Que es de mi aleve homicida?
Piedras, i arbores, que es de el?
Mas, ai, que un tyranno cruel
la luz de mi gloria encubre!
Que es de mi esperança, que en vos [la puse?

(p. 257-258.)

45.

Es Romance 37 de los Lyricos. Facil es su inteligencia literal. Si encierra otro mysterio, no lo sabemos.

Delante de Sancta Fee
el enamorado Audalla
se presenta al parecer
mas de rua que batalla,
Sin mas armas que un alfange
sobre una iegua alanza
con un capellar Turqui,
i una malota de grana :
Bonete el mejor que hecho
de Tunez acá se halla,
plumas de color de nieve,
que nacen de una medalla.
De esta suerte el gentil Moro
por aquella vega llana,
arremetiendo la iegua,
hace una muestra loçana.
Aunque el habito galan
el venir de guerra calla,
lo contrario descubrian
las mangas de fina malla,
I el preguntar con ahinco
entre la gente Christiana
por el que marca en su pecho
la gran Cruz de Calatrava :
Que por su cabeça viene,
que ha jurado de llevalla
a su Dama, que le espera
de la Alhambra en la muralla.
(p. 274.)

46.

Es Romance 13 de los Lyricos. Describese la amenidad de una arboleda á orillas d'el Bethis.

Desatanse de las cumbres
los fugitivos crystales,
alcançandose a si mismos,
por llegar al Bethis antes :
I es tan lisonjero el sitio
de el siempre florido valle,
que quan diligentes llegan,
tan perezosos se parten.
Porque soplan quedito los aires,
i mueven las hojas de los arraihanes.
La verde arboleda esconde
mas paxarillos suaves,
que tiene inquietas hojas,
saludando al Sol que nace.
Silban los Zephyros dulces,
i callan las dulces aves,
aprendiendo en el silencio
los silbos, que ellas no saben
Porque soplan quedito los aires, etc[a].
Brama el celestial leon,
i la Canicula late,
hiendese el suelo, i el Sol
vee el abysmo por mil partes.
I en la maior inclemencia
fatigado el caminante
halla frescos pavellones
en las sombras de los sauzes,
Porque soplan quedito los aires, etc[a].
(p. 256.)

47.

Es Romance 41 de los Lyricos. Hiçola el Poëta a los amores de Angelica, i Medoro.

En un gallardo Andaluz,
adulador de su sombra,
hijo veloz, i soberbio,
de el Zephyro, i de l'Aurora,
Medoro galan ginete
de un verde valle enamora
a las fuentes por Narciso,
a las flores por lisonja.
En ausencia de la bella
quiso hacer fiesta a las hojas
de algun thalamo, laurel
el primero de sus bodas.
Atrevido el Africano
por la ventura que goza,
(que pocos favorecidos
ai, que la humildad conozcan)
Al bruto la espuela arrima,
i mas que dorada roxa,
pespunta el prado a carreras
i a caracoles le borda.
Desde la cola al copete
como culebra se enrosca,
i es un cometa con alma
desde el copete a la cola.
Corrida ia la fortuna
de veer que Medoro corra
tantas parejas con ella,
que no ai sin invidia gloria:
Al espumoso animal
en la postrera le corta
el veloz curso; i tropieça
en su ligereça propria.
El, hecho a pocas desdichas,
los estribos pierde ahora,
i desde el fuste a la arena
por el copete le arroja.
Vergonçoso tasca el bruto
los alacranes de aljofar,
quedandose hecho imagen
de la soberbia Hespañola.
Valiente el Moro, aunque herido,
a la vengança provoca
corvo alfanje, quando el prado
bordaban plumas i tocas.
Piadosos unos zagales
le retiran a su choça,
donde Angelica sin alma
en un palafren assoma.
En la boca i en los braços
de el dulçe amante que adora,
antes que en tierra las plantas,
los braços puso, i la boca.
Mientras sus soles saphyros
esconde, llueve la cofia
planetas de oro, Virreies
de los que Medoro goza.
Despues de brotar jazmines
presta vida a quanto toca
con ellas, las blancas manos,
de tantas muertes victoria.
I a peso de perlas vivas
salud el Alarbe cobra,
que quando nace de la alma,
es balsamo quanto llora.
Que era Angelica milagro
de el Amor, hallado en pocas,
si hermosa como ninguna,
no mudable como todas.
Convalecen los amantes
de la herida, i la congoxa,
porque a vida de dos almas
es poco una muerte sola.

(p. 279-280.)

48.

Es Romance 46 de los Lyricos. Hiçole el Poëta para la vihuela, como el de arriba [Las Aguas de Carrion].

Las claras ondas del Tajo
los pies llegan a besar,
quando no de Iazmelina,
de la torre, donde está.
Tienenla depositada
en el Palacio Real
esperanças de ser Reina,
i razones de ser mas.
Pusose entre las almenas
a mañana de Sant Juan,
porque amaneciesse al Tajo
dos horas antes que al mar.
Riendose sale l'Alva
de veer escaramuçar
treinta Moros de Toledo
en su dorado arenal.
Brocatel son las libreas
de su color cada qual;
qual viste albornoz de seda,
qual bordado capellar.
Plumas ciñen sus bonetes
dandole cada galan
con plumas i pensamientos
que hacer al Vendaval.
Las ieguas son de el color
que Guadalquivir les da,
que al viento, que las engendra,
se dexan volando atras.
I en torcidos caracoles
miden el campo a compas,
que es de la orilla de el rio
el caracol natural :
I la hermosa Iazmelina
mira, i se dexa mirar
de las Moras con invidia,
de los Moros con affan[1].

(p. 288.)

ROMANCE SATYRICO

49.

Es Romance 11 de los Satyricos. Es antiguo, i está defectuoso i adulterado. Hiçole el Poëta a cierto mancebo indiciado de el peccado nefando.

Valeroso, el de las Quinas
no deis mas passos de Amor,
porque son passos de falso,
i se restarán con vos.

1. *Au bas de la page du ms. se trouve cette note* : N. B. Este Romance no es de Gongora, sino de la zelebre Poëtisa de Antequera, Dª Cristovalina. *Voy. à l'égard de cette poétesse*, Ticknor, *History of Spanisch Literature.* (Boston, 1888), vol. III, p. 14, *note.*

Adviertoos, que vuestros passos
serán passos de passion
para un espiritual,
que adora en su Salvador.
Destierranos de la calle,
porque es ia publica voz,
que sois corredor de lonja
de las de junto al jamon.
I vos, Pedro, que negastes
a vuestro flechero Dios,
quando no ai gallo, que cante
ia que no canta capon,
Llorad mui amargamente,
porque en esta negacion
sea el un ojo Guadiato,
i el otro sea Guadaxoz.
Mucho tiempo os sobra, amigo,
sin esta conversacion
mucho valido pisais,
mucho berro os da su flor.

(p. 321.)

TABLE

INDEX

VOYAGE

A LA

COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

EN PORTUGAL ET EN ESPAGNE

(1479-1480)

Le voyage que nous publions fut effectué en 1479-1480 par un Flamand de Tournay nommé Eustache de la Fosse : il n'en écrivit le récit qu'une quarantaine d'années plus tard, ainsi que nous l'apprenons en le voyant citer l'ouvrage d'Améric Vespuce. Le seul manuscrit connu de cette relation se trouve à la Bibliothèque de Valenciennes (Q. 5. 9) et à la dernière ligne le copiste nous dit qu'il fut « escript le 29e de mars anno 1548 avant Pasques ».

Notre voyageur se rend en Espagne par mer ; il débarque à Laredo, traverse Burgos, Tolède, Cordoue, Séville. Dans cette dernière ville il prend les marchandises qu'il doit conduire à la Côte de l'Or, et après une courte visite à Sanlúcar de Barrameda, à Cadix et aux environs[1], se met en route, ayant grand soin d'éviter les caravelles portugaises ; il n'y devait pas réussir toujours. Il visite ou aperçoit Safi, les Canaries, le Rio do Ouro, le cap Blanc, le cap Vert, Sierra Leone, atteint la Côte des Graines puis la Côte de l'Or. Là, à peine a-t-il commencé à se mettre en rapports avec les indigènes que quatre navires portugais assaillent son bateau, le canonnent, le prennent et le pillent. Fait prisonnier, il est, par une amère ironie, obligé d'aider les Portugais à vendre ses propres marchandises. Il a successivement deux maîtres : l'un, portant un nom français, dont il vante l'humanité, l'autre, moins clément, Diogo Cam, très vraisemblablement celui qui, cinq ans plus tard, devait doubler le cap Sainte-Catherine, découvrir l'embouchure du Congo et s'avancer jusqu'au cap Nègre. Après avoir enlevé sur divers points des indigènes pour les conduire en

---

1. Par des lettres patentes, datées de Séville, 4 mars 1478, es Rois catholiques autorisèrent les marins de Palos à commercer librement par terre et par mer avec la Mine d'Or (Côte de l'Or). Cette concession constituait évidemment un acte d'agression contre le Portugal par suite de l'état de guerre existant entre les deux pays et auquel mit fin le traité de paix conclu le 24 septembre 1479.

Europe et les vendre comme esclaves, notre voyageur est amené en Portugal : le roi le condamne tout d'abord à être pendu pour être allé à la Côte de l'Or sans sa permission[1]. Il fait appel de cette sentence, mais prévoyant sans doute un résultat défavorable, il s'échappe et gagne le territoire espagnol. Maintes mésaventures l'y attendaient : il peut enfin atteindre la Corogne et revenir en Flandre.

Un des principaux attraits de ce récit, c'est qu'il a été écrit par le voyageur lui-même. De la même époque et se rapportant sinon aux mêmes régions, du moins à des régions voisines, on ne pourrait guère citer comme présentant la même particularité que l'ouvrage de Cadamosto, relation d'un voyage effectué quelques années seulement (1455) avant celui d'Eustache de la Fosse. Notre Flamand n'a malheureusement raconté ses aventures qu'environ quarante ans après son retour dans son pays, ainsi que nous l'avons dit précédemment, et il est probable que ce long intervalle a dû contribuer pour une large part à affaiblir l'intérêt de son récit. Nous espérons toutefois que cette publication pourra, dans une certaine mesure, contribuer à la connaissance d'une époque encore insuffisamment étudiée.

R. Foulché-Delbosc.

Pour vous advertir de la vraye verité, moy, Eustace de la Fosse, natif de la bonne ville et cité de Tournay, ay faict en ma jonesse la pluspart de che voiaige contenu en che present libvre. Et l'an de nostre seigneur MCCCCLXXIX que je partys de la bonne ville de Bruges, et arrivay a Lescluse pour la veille de la Pentecouste; et incontinent que je eus disné, nous montasmes en la mer et partismes pour tirer en Espaigne ou nous arrivasmes le sabmedy enssuivant au port nommé la Rede[2] et de la je m'en allay a Bourghes[3] ou je fus l'espasse de trois moys faisant che que mon maistre m'avoit chergiet; et puis m'en allay par terre

1. Par le traité du 24 septembre 1479, conclu entre le Portugal et l'Espagne, il fut stipulé que le commerce et la navigation de la Guinée et de la Mine d'Or ainsi que la conquête du royaume de Fez appartiendraient exclusivement aux Portugais. (Zurita, *Anales de Aragon*, part. II, lib. XX, cap. 34.)

2. Laredo.

3. Burgos.

a Toulette[1] qu'il y a plus de XL lieues, et de la a Corduva[2] aussy a bien XL lieues et XXII lieues jusques en Seville ou mon maistre avoit envoiet la marchandise que je debvois mener avecques moy pour aller a la minne d'or[3], et le tout trouvay prest que nostre facteur avoit preparet et le tout chergiet en la carvielle que nous avions affreté pour faire ledit voiaige et descendismes de Seville quy est une bonne ville audit Espaigne au pays de l'Andelousie, et arrivasmes au port de sainct Lucas de Baramède[4] ou aultreffoys j'avoys esté, et de la nous fumes en la Condade[5] pour prendre nostre pillotte, lequel demouroit en l'une des villes de ladite Condade; et depuis nous vinsmes pour venir en un aultre port de mer nommé Callaix Maillay[6] que aulcuns appellent Gadès quy est auprès et en la bouche de l'estroit de Gilbathar, et en venant audit Gadès nous eusmes une bien grande fortune tellement que en allant a la bolline[7] il y avoit un trou en dessoubz le bort du tillac, tellement que nous nous trouvasmes merveilleusement plains d'eaue et près que fumes tous noyez et faillu soier des tonneaux a en faire seaux pour puyser l'eaue que la pompe n'estoit pas assez suffissante a l'espuiser; et puis arrivasmes audit Gadès, et en entrant dedens le port nous gliçasmes sur une roche, tellement que les navires quy estoient dedens le port vinrent a nous pour nous donner secours, et a l'ayde de Dieu nous passasmes sans danger. Et fumes audit port jusques au second jour d'octobre, et fimes voille et partimes pour faire nostre voiaige, et puis nous estans deux journées en la mer il nous survint une calme si grande que nous fumes huict jours tous plains sans aller

1. Tolède.
2. Cordoue.
3. Voir plus loin la note relative à la Mine d'Or.
4. Sanlúcar de Barrameda.
5. Condade, de l'espagnol *condado*, comté. Il s'agit ici du comté de Niebla.
6. Cadix.
7. Bouline.

ne cheminer de une lieue ; et puis nous survint ung vent contraire si tres impetueux que fumes constraintz a retourner et rentrer audit port de Caillaix-Maillaix, dit Gadès, dont nous estions partys ledit II[e] jour d'octobre.

Et après que le vent fut bon, nous reboutasmes en la mer et arrivasmes par noz journées a ung port de mer ou a une bonne ville de Mores blancz, nommé Sapphir[1] en Barbarie ; et en vueillant entrer audit port nous perçusmes deux carvelles portugaloises, lesquelz incontinent quandt ilz nous eurent perchutz, ilz se joindèrent près l'ung de l'aultre de peur que ne les assalissions, et nous, che voiantz, passasmes pardevant ledit port pour aller nostre voiaige, car ilz nous estoient ennemis et ne voullions point combattre a eulx. Et quand vint a la minuict, il s'esleva une tormente sy tres horrible et cruelle que nous criasmes a Dieu misericorde ; laquelle tormente dura le jour enssuivant toute la journée et tout vent a nous contraire, et fumes constrainctz retourner dont nous veniesmes tellement que passasmes pardevant icelle ville de Sapphir parfont en la mer en retournant vers Espaigne plus de LX lieues. Et puis le premier jour de novembre qu'il estoit le jour de tous les sainctz, le vent revint bon pour nous, et par ainsy nous retournasmes nostre bon chemin et le jour des ames arrivasmes de rechief audit port de Sapphir et n'y trouvasmes point lesdits deux carvelles de Portugal, et ce ad cause de ladite tormente, et furent constraintz en partyr, car le port n'est pas bon en tormente. Et aucuns de noz gens furent en la ville ou ilz parlèrent au roy et pareillement aux facteurs du roy de Portugal, lesquelz estoient en ladite ville quand la tormente survint, et depuis leur navire les vint requerir et trouvons que depuis le port de Gadès en Espaigne et dont nous partismes et vinsmes passer pardevant l'estroit de Gilbatar sans entrer dedens, mais tousjours glisçant devant la coste de Barbarye en venant audit port de Sapphir y a 180 lieues.

1. Safi, sur la côte marocaine, au sud du cap Cantin.

Et puis dela nous tirasmes vers les isles de Canare [1] et arrivasmes par noz journées a la première isle de Canare, nommé Lanserot [2], et en entrant au port nous touchasmes en gliscant sur une roche et sans danger, Dieu merchy, ou nous fumes deux ou troys jours; et puys après fimes voille pour tirer nostre chemin et à l'après disner nous passasmes pardevant une bien grande isle dudit Canare nommé l'isle du Fer et y croissoit force bois : nous en prinsmes nostre provision, et ung de noz maronniers genevoys se deroba de nous et demora en ladite isle et ne sceumes qu'il devint; et depuis Sapphir jusques a l'isle de Lanserot, il y a environ 80 lieues et y a plusieurs isles audit Canare comme vous trouverez au libvre imprimé nommé *Le nouveau monde et navigations faictes par Emeric Vespuce, Florentyn* [3], et le trouverez audit libvre au chapitre 7e feuillet 4e, et y sont dix isles.

Et dela nous vinsmes passer pardevant une rivière venant de Barbarie quy a nom la rivière de l'Or [4], en laquelle rivière les

1. Les Canaries.

2. Lanzarote.

3. *Le nouveau mode et nauigacions faites p Emeric de Vespuce florētin Des pays et isles nouuellemēt trouuez auparauāt a nous incongneuz Tāt en lethiope q̄ arabie Calichut z aultres plusieurs regions estranges Translate de italien en Lāgue francoyse par Mathurin du redouer licencie es loix*... Imprime a Paris pour Galliot du pre... in-8 (*S. d.*, mais le privilège est daté du 10 janvier 1516) — ou peut-être une des éditions similaires publiées entre 1515 et 1528. Voir : Henry Harrisse, *Bibliotheca Americana Vetustissima* (New York, 1866), n°s 83, 84, 86, 111, 146 et dans le volume d'*Additions* de cet ouvrage (Paris, 1872), n° 87.

4. Rio do Ouro, aujourd'hui la possession espagnole de Río de Oro, du Cap Bojador au Cap Blanc. Cette partie de la côte fut explorée par les Portugais en 1434; ils lui donnèrent le nom de Rio do Ouro en 1442, parce qu'ils avaient reçu des Maures une quantité considérable de poudre d'or en échange de leurs marchandises. Quant à la rivière indiquée sous ce nom par de nombreuses cartes, elle n'existe pas : « On ne remarque aucun courant particulier devant Rio do Ouro, ce qui détruit toute idée de l'existence d'une rivière débouchant dans cette crique », écrivait, il y a plus de cinquante ans, l'amiral

Espaignolz ont a coustume tous les ans aller pescher contre le quaresme et en tout tampz et s'y prent beaucop de bons poissons a faire mollue, et y a bien... [1] depuys ladite Canare jusques ladite rivière de l'Or, mais au deça il y a ung chief hault quy s'appelle le chief Blanc [2], et a environ 240 lieues, et puys on treuve ung aultre chief quy s'appelle la cappe de Barbes [3] et fault toupier à l'entour de ladite cappe de Barbes, et y a ung tresmauvaix gouffre et pays bas et dangereux, et est ou se perdyt Henry, facteur de Thomas Perrot, marchand de Bruges, lequel facteur fit son maistre povre, et a celle cause et aultres fit bancqueroute, et se rompit sadite navire sur les bancques dudit gouffre et se mirent sur terre avec leur bottequin, prindrent vivres et armures et retournèrent par terre jusques a ladite rivière de l'Or en espoir de y trouver des pescheurs d'Espaigne et furent constrainctz eulx fortiffier sur ladite rivière contre les Mores ad cause que lesdits pescheurs s'en estoient rallez en Espaigne et finablement y furent tous murdrix d'iceulx Mores de Barbarye, et Dieu merchy, nous trouvasmes le bon chemin sans entrer audit gouffre; nous le prinsmes plus hault et tournasmes a l'enthour d'ung chief et sans dangier.

Et après par ung beau cler jour, nous decovrismes la cappe Verde [4] quy s'appelle le chief Vert, et en approchant nous appercеumes 2 carvelles dont l'une fit voille et vint sur nous et nous sur luy, tellement que en la fin nous nous recognusmes et estoit une quy se faisoit presté au port de Calix, dict Gadès, quand

Roussin (*Mémoire sur la navigation aux côtes occidentales de l'Afrique*, p. 96). La non existence d'une rivière a été confirmée par le Dr Quiroga, attaché à l'expédition espagnole de 1885-1886.

1. Le nombre de lieues est omis.

2. Cap Blanc.

3. Cap Barbas. Le voyageur, venant du Nord, aurait dû nommer le Cap Barbas avant le Cap Blanc.

4. Cap Vert.

nous partismes pour aussy venir a la mine d'or et ad cause que avions eu tant de fortunes et esté en tant de portz, il nous advança et nous passa, et lors nous nous associasmes ensamble tellement que passasmes pardevant plusieurs rivières et chiefz et beaucop de isles, et entre autres l'isle des Ydolles [1] (dont cy après en sera parlé quand il viendra a propos) et tout a la verité.

Et après plusieurs journées vinsmes a la Serre Lyonne [2] quy est dict le chief Lyonne, comme il appert du chief Vert dont est parlé cy devant, vous le trouverez au libvre susdit au cappitre 24 et au mesme feuillet, et aussy du susdit chief Lyonne, feuillet 33. Et puis on vient aux basses Sainte-Anne [3] qui est mer plain de rochiers et bien dangereux a passer quy dure largement 20 lieues; et puis par plusieurs journées nous arrivasmes ou croist la graine de paradys [4] qui est bien belle choze a veoir comme elle croist tant beau : il croit comme faict le houblon en nostre pais sur longues harcelles [5] et les foeilles sont aussy grandes comme foeilles de docques [6] et le fruict en quoy il croist est gros et rouge comme une pomme rouge de reubyn et la coste de ladite pomme est espès comme ung gros rent d'ung cousteau, et au tailler blanc comme la moulle de ung jong ou de sehuc, et sy font des fardeaux de ladite graine empacquez desdites foeilles et cordeletz de leurs dites harcelles pesant 10 lbz, 20 lbz, 30 lbz et bien faict quarez. C'est une fort plaisante choze a veoir et sont ces hommes tout nudz, seulement les parties honteuses couvert, et sont assez

1. Les Ilhas dos Idolos avaient été ainsi nommées par les Portugais à cause des statues d'idoles qu'ils y remarquèrent.

2. Sierra Leone. Les Portugais avaient atteint ce point en 1448 sous la conduite d'Alvaro Fernandes : aucune reconnaissance particulière ne semble en avoir été faite avant le voyage de Pedro de Cintra.

3. Les rochers qui avoisinent le cap Sainte-Anne.

4. C'est le nom vulgaire du grand cardamome et de la maniguette. (Voir plus loin la note relative à ce dernier mot.)

5. Tiges; diminutif de *harce*.

6. Herbe appelée patience.

bonnes gens et se fioient fort de nous, car ilz venoient hardiement en noz carvelles, mais ilz sont larrons; car j'avoys un cornet de vache a mettre de la pouldre de graine de paradys que nous mettions sur noz viandes, a la fachon des cornetz a y mettre pouldre de canon, lequel cornet couchoit a terre sur le tillac, mais quant ilz eurent achevé de besoigner avec nous, ilz prindrent ledit cornet et le gectèrent en la mer, et puis il saillit en la mer après ledit cornet et sy entra en son almadye [1] quy sont petittes barques longues et estroictes bien faictes et faictes tout d'une pièce aiguë devant et derière, et sy vont en chacune trois personnes ou quattre au plus et y sont a genoulx et ont en leurs mains chascun ung baston long d'une aulne, et au bout une asselette longue ou quarrée, de quoy ils naviguent bien rade.

Et aussi ilz nous amenoient des femmes et enffantz a vendre que nous achaptasmes, et puis nous les revendiesmes la ou nous les trouviesmes a revendre et nous coustoient la mère et l'enfant ung bachyn de barbieur, et 3 ou 4 grandz anneaulx de letton d'achapt. Et puis quandt nous estions a la minne d'or, nous les revendiesmes bien 12 ou 14 poix d'or, et chascun poix est 3 estrelins d'or quy estoit bien grand gaing.

Et après que eusmes long tampz frequenté ladite coste, nous tirasmes vers la minne d'or [2] et arrivasmes le sabmedy 17ᵉ jour de decembre audit an 1479, dont le sabmedy enssuivant fut le jour du Noel et laissames l'aultre carvelle a la coste de ladite graine de paradis, car ilz en vouloient encoires avoir et des esclaves pour les amener vendre a ladite minne. Et avant partir arrière l'ung de l'aultre, nous gectasmes lot, lequel de nous yroit

1. L'almadie est une « embarcation faite d'un tronc d'arbre creusé », selon la définition de Jal (*Glossaire nautique*, p. 106, col. 2) qui concorde bien avec la description de notre voyageur. C'est le mot arabe المعدية qui a donné *almadia* en espagnol et en portugais.

2. La Mine d'or, nommée aussi le Marché de l'or ou le Comptoir de la Mine; aujourd'hui Elmina, possession anglaise.

plus oultre 6 lieues ad cause qu'il y a deux portz a ladite minne d'or, dont la première a en nom Chama [1] et l'aultre quy est 6 lieues plus loing *Laldee duos partz* [2], et ce ad cause qu'il y a deux villaiges, et y a ung traict d'arc de l'ung a l'aultre, et il m'escheut le lot d'aller les 6 lieues plus long. Et a celle cause je partys l'endemain que je fus arrivé a ladite minne pour aller a mon lieu assigné, che fut le dimence devant le Noel; et puis nous prinsmes nostre seureté du *manse* et *caremanse* qui sont le roy et vice-roy : et le lundy qui fut l'endemain nous alasmes a commencher a vendre, mais nous ne fismes ghaires les premiers 4 ou 5 jours tant que les marchantz demeurans en pays en fussent advertys de nostre venue, et puis nous perchumes les Berrenbucs quy descendoient des montaignes et venoient pour achapter noz marchandises. En ce pays-la les marchantz s'appellent *berenbucs*, l'or s'appelle *chocqua*; l'eaue s'appelle *enchou*; vous soyez les biens venus, l'on y dict *berre bene*; et le jeu d'amours, on y dist *chocque chocque*; *barbero*, c'est ung enffant; *baa*, c'est blanc; *barbero baa*, c'est ung blanc enffant; toille, c'est *fouffe*; *concque roncq*, c'est ung poullet; *concque ronconcq agnio*, ce sont oefz; *bora*, c'est un anneau a bouter au bras de letton; *dede*, c'est bon; *fanionna*, c'est mauvais, etc.

Et la nuict des royx qui fut par ung merquedy au matin tempre et faisoit grosse bruine, voicy 4 navires portugaloises quy vindrent descharger leur artillerie sur moy par telle fachon qu'ilz nous subjuguèrent et fumes mys a merchy. Et le jour de devant ilz avoient prins l'aultre de nostre compaignon; et en venant par la mer, ilz en rencontrèrent une aultre qu'ilz ramenèrent avec eulx a la ditte minne, et fumes tout pillez. Et puis pour che que estions grant gens prisonniers ilz baillèrent l'une de noz carvelles aux maronniers et aux povres compaignons avec de l'eaue, bis-

1. Chama, un des établissements anglais actuels de la Côte de l'Or.

2. Tels sont les mots que l'on lit sur le manuscrit et qui font penser à *aldeia em duas partes* (?)

cuit, une voille, une ancre et les renvoièrent au père et au filz, et ainssy ilz retournèrent en Espaigne, et les Portugalois nous retindrent les principaulx pour nous mener au roy et tous les jours nous aidions a vendre nostre marchandise qu'il nous avoient pillez, mais nous aultres quy fumes retenus, on nous repartit en plusieurs navires a l'une 4, a l'aultre 6. Je fus mis avec ung bon chevalier nommé Fernand de Les Vaux, lequel me traicta bien honnorablement, mais pour ce qu'il avoit commission d'aller 200 lieues plus long, je requis estre mys en l'ung des bateaux quy demoroient en ladite minne ce qui me fut accordé, et fus mis en la navire d'ung nommé Diogo Can [1], quy estoit un bien rebelle fars et ne fus point sy bien traicté comme paravant, dont en eus la patience; lequel Diogo Can achapta ma carvelle au butyn et, comme dict est, je aidois tous les jours a vendre ma marchandise et leur en rendoiz compte tous les jours.

Et une fois comme j'alloys parmy les rues je portois vendre deux bachins, je fus appellé en l'une de leurs maisons cuidant vendre mes bachins, et quand je fus entré dedens, je y vidz plusieurs femmes estant droictes et parlant ensamble jusques au nombre de 5 ou 6 parlamentant ensamble et en tenant mes bachins en chacune de mes mains : je ne sçay comment ces femmes m'enchantèrent que je laissay mes bachins et m'en partys hors de ladite maison. Et quand je fus par les rues loing de 2 ou 3 maisons, il m'alla souvenir quelle choze j'avoïs faict de mesdits bachins et retournay incontinent en ladite maison et

1. Ce Diogo Can est, selon toute vraisemblance, le Diogo Cam qui peu après, en 1484, atteignait l'embouchure du Congo, remontait ce fleuve à une certaine distance, puis continuait son exploration de la côte vers le sud jusqu'à 1125 milles du cap Sainte-Catherine, érigeant à chaque station des colonnes (*padrões*) aux armes royales de Portugal. (Barros, *1ra Dec.*, livre III, ch. 3 et 4). Dans son expédition de 1484-1485, Diogo Cam était accompagné du cosmographe allemand Martin Behaim.

entray dedens et n'y trouvay personne, et vela une josne garce qui me vint sievyr me demandant sy je vouloye *chocque chocque* et se va commenchier a oster ses braies pensant que la voulsisse tribouller, dont je ne avoys point de volonté tant estoys ennoieux de la perdition de mes deux bachins, lesquels demorèrent perdus.

Et ainssy demorames la vendant jusques au jour des quaresmeaux includz; et quant nous fumes prestz pour partir, voyez cy arriver les 2 carvelles quy estoient allez 200 lieues plus avant au rieu des Esclaves, desquelz en ramenèrent grande quantité, bien chacun 200 et en vendirent la pluspart en ladite minne d'or, mais neantmoins nous partismes le mesme soir du jour des quaresmeaux pour revenir vers Portugal et fut remys en ma propre carvelle, laquelle Diogo Can avoit achapté au butyn et avoit en nom madite caruelle : *la mondadine*, et navigasmes tellement a force de grant vent que nous gaignames celle nuict le chief quy se dict la cappe des 3 pointes [1], et ne sont que 12 lieues de ladite minne, mais le courant y est si tresfort que souvent on y est 10 ou 12 jours avant que on y puist arriver.

Et après par noz journées nous vinsmes a la Manighette [2] qui est la coste de la graine de paradys ou nous achaptames de rechief de ladite graine et des esclaves que nous amenasmes en Portugal, et les Mores dudit lieu nous apportoient a vendre des oustres de merveilleuse grandeur tellement qu'ilz estoient aussi grandz comme le tiers d'une aulne de large, car d'ung oustre nous en

1. Cap des Trois Pointes.

2. *Maniguette*, *maniquette*, *maniguet*, altérations de *malaguette*; on trouve aussi *malaquette*. C'est, selon Littré, le nom donné aux graines de paradis ou semence de l'*amomum granum paradisi*, *L.*, dites aussi poivre de Guinée.

La partie du littoral comprise entre Sierra Leone et le cap Palmas se nomme Côte de Malaguette; cette côte a aussi reçu les noms de Côte du Poivre et de Côte des Graines. C'est sous ce dernier qu'on la désigne encore actuellement. Notre voyageur la nomme Côte de la Graine. La plus grande partie de cette côte dépend aujourd'hui de la République de Liberia.

fismes 5 ou 6 morceaulx, et estions constrainctz a les bouillir, car a les menger crudz, ilz nous faisoient abominer ad cause de leur grandeur; et ainssy cuittes avec de la graine de paradys estampez en pouldre, nous les trouvions tresbons, en ce bon tampz de quaresme. Et sy avions largement de bon rys et de bon bure faict de laict de chièvre, et du bon miel. Je demanday a cestuy quy estoit ordonné estre nostre pillotte dont venoit ce bon rys qu'ilz avoient miel et bure; ilz me dirent comment en venant pour nous prendre, ilz estoient arrivez aux isles des Ydolles dont devant est faicte mention, que ilz mirent l'une de leurs navires en secque, le voulant le despalmer et nettoier, et estoit ja toutte resturée; ilz estoient allez pour disner aux aultres carvelles et avoient layssé seullement 2 paiges dedens ladite caruelle estant a secque, les dites 2 paiges commencèrent a crier, ad cause que les Mores estoient venus rompre une asselle par bas a ladite navire et commenchoient vouloir entrer a pillier ce qu'il y avoit, et incontinent de entrer aux bottequins et après eulx tellement qu'ilz furent poursievis par dedens leur villaige et a force de traict furent boutez dehors et y trouvèrent les Portugalloys que ces Mores faisoient leur aoust. Et en la place quy est leur marchiet y avoit plusieurs grandz mons de rys, et a force de gens tout fut apporté aux navires et puis allèrent pillier leurs maisons ou ilz trouvèrent belles buires plaines dudit bure et bon miel blanc, de quoy nous assaulsiasmes nostre rys, et ainssy nous passasmes bien aises nostre quaresme. Et puis en allant et venant parmy icelle coste de la Graine quy dure 30 lieues, nous passasmes le tampz en recoeillant de ladite graine et des esclaves; et y en achaptames plusieurs femmes et hommes et enffantz, lesquelz nous ramenasmes en Portugal. Et ainsy en naviant je me fis sy bien du pillotte qu'il me monstra des bonnes choses pour naviguer et conduire une navire par la mer, et a compasser la carte pour aller d'ung pays en ung aultre et sçavoir faire le compt des lunes; et pareillement quand il sera et eschera le quaresme, les pasques et tout sur le doigt.

Et en estant en ladite coste ce Diogo Can me veult avoir en sa navire et y fus; et ainssy je ne fus point sy bien traicté comme j'estoys avecq le Sr Fernand de Les Vaux avec lequel j'avois esté la première foys mys, mais pour ce qu'il devoit passer 200 lieues oultre ladite minne, je fis tant que n'allay point sy loing et demoray a ladite minne. Et nous estantz a la coste de ladite grainne, voyez cy arriver les deux navires, lesquelles avoient vendus la pluspart de leurs esclaves qu'ilz avoient esté achapter audit rieu des Esclaves et avoient eu beaucop d'or pour iceulx esclaves en ladite minne de l'or, dont j'en fus bien joieulx de leur venue, et par ainssy nous fismes tant par noz journées que nous arrivasmes aux Serrelionne qui est le chef Lionne, comme est dict cy devant; et une bonne lieue en la mer arrière de ladite montaigne il y a 2 ou 3 petites isles ausquelles nous mismes noz navires a secque, affin de les despalmer et nettoier.

Et moy estant la je procuray tellement que je fus remis en la navire du bon Sr Fernand de Les Vaulx lequel m'avoit bien traicté quand je fus la première fois mis avec luy. Et tandis qu'on despalmoit nos dites carvelles, nous allions jouer parmy l'une desdites isles, laquelle estoit plaine d'arbres et bois croissant, mais il n'y croissoit nulz fruictz bons a menger, et ne sçavions a quoy passer le tampz entretant que on nettoioit nosdites navires a plusieurs journées l'ung d'entre l'aultre, et l'aultre après. Et puis je me depouillay tout nud et baignay en la mer; et ne passa ghaires de tampz que tout ne fut bien resturet et mys a poinct. En après nous rechargasmes noz navires et entrasmes dedens, mais une des femmes mores que nous avions achapté en la coste de la graine de paradys, se absconsa et se mucha dedens ladite isle tellement que ne la sceumes retrouver et partismes sans la recouvrer. La dernière de noz navires venant tout derrière l'apperçeut qu'elle s'estoit boutée en la mer et nageoit pour venir au travers a la montaigne Lyonne, laquelle estoit habitée de Mores ou elle se cuida saulver et nous escapper; ilz allèrent a force de rames a tout leur bottequin et la recouvrèrent et la nous rame-

nèrent : et puys nous allames dedens le grant port dudit chief Lyonne la ou nous rafrescimes et prismes de l'eaue doulce et y fismes la buée en la belle et clère fontaine audit chief. Les maronniers me dirent que on y treuve la pierre de aymant quy tire le fer après luy; je ne sçay sy c'est verité et y fumes la quelque deux jours et nous estantz la j'acheptay de aulcuns de noz maronniers une aulne de drap de Londres, escarlate, pour moy faire une paire de chauces en passant le tampz en venant sur la mer. Je sçavois bien faire chauches, car en ma jonesse mon père me l'avoit faict apprendre tellement que je feis mes chausses; et plusieurs compaignons et maronniers me prièrent de leur en faire, les aulcuns me paioient et les aultres non, tellement que je gaignay ung bon floryn et mes chausses frances.

Et pour venir a nostre propos comme dict est, je fus remis en la navire ou j'avois premiers esté repartis quand nous fumes prins et aussy avant qu'il partit pour aler au rieu des Esclaves; et de ce jour en avant je fus bien traicté et me fit on tresbonne chière; et puis par espace de tampz nous arrivasmes aux isles quy sont a l'opposite du chief Vert dont nous avons cy devant parlé, et sont les dites isles[1] en nombre 10, et n'en y a que l'une habitée, esquelles isles l'homme ou creature ladre s'y guarist en l'espace de deux ans; et de faict fumes en l'une desdites isles non habitées et y avoyt deux hommes ladres pour eulx y curer. Je ne parlay point a eulx, ilz estoient au parfont de ladite isle, je n'y allay fors a l'entrée et y peschasmes beaucop de poissons en 2 ou 3 jours, tellement que nous en vesquimes plus de syx sepmaines et y prismes une grande tortue que nous mangeasmes et la trouvasmes tresbonne : desquelles tortues le ladre se guerit en les mangeant et se oingdant du sang et de la grasse a assaulcer touttes ses viandes et par ainssy au bout de deux ans, ilz se treuvent bien purgez et guaris de leur lèpre. Et de faict, je me trouvay a Gand,

1. Les Iles du Cap Vert. On en compte effectivement dix, outre quelques îlots.

quand je fuz retourné dudit voiaige, ou lors estoit syre Jehan de Luxembourg estant adverty comment j'avois esté audit lieu, fut bien joyeux de sçavoir de moy la manière de la guarison, quy depuis y alla et se tint en l'isle de Saint Jacques [1] par l'espace de deux ans, et se trouva tresbien guary. Et se preparant pour retourner, la malladye de la mort le surprint et y trespassa comme depuis je fus adverty par aulcuns de ses serviteurs quy avoient faict le voiaige avecques luy.

Or, pour revenir a nostre propos, ces tortues sont bien grandes car on fait de leur escaille ung bien bon pavays et grand, a soy couvrir quand il est besoing de batailler; et comme dict est, nous y prinsmes tant de poissons que nous en eusmes assez a menger tant que fumes arrivez en Portugal, et en peschant nous alliesmes jouer sur l'isle et y preinsmes des oyseletz quy ne s'espovantoient point de nous, car jamais n'avoient veu personne et ne sçavoient point que c'est de gens, et puis nous les rotismes et mengiesmes, mais ils sentoient au goust fort la toncsianne, c'est ung quartier ou il en croist, et de cela se nourrissent les oyseletz. Puis nous allions veoir pescher aux poissons noz maronniers ou je sceus ung quy print deux poissons d'ung hangin, ad cause que le hangin du premier passa parmy la bactone; et puis vint ung aultre poisson quy reprint ledit hangin a tout l'amorse : et ainssy furent toutz deux prins. Et l'ung de nos maronniers, en fendant et nettoiant le poysson sur le bat de la navire, il laissa tomber son cousteau quy estoit sans pointe; et tantost après fut ung poisson prins, et en le fendant on trouva en sa pance ledit cousteau. Et est la une coustume que quand la mer s'est retirée, il croist sur le gravier du sablon, de l'herbe, et ces grandes tortues y vont paistre; et puys les gens de l'isle les vont tourner che dessus-dessoubz et a tout aultant qu'ilz en peuent trouver : et après les vont tuer et au sang d'iceulz ilz

1. L'île de Santiago, appelée aussi île du Cap Vert; une des deux plus grandes de l'archipel.

baignent les infectz et mallades de ladite lèpre dedens ledit sang; et quand ilz sont secz, ilz se treuvent deux ou trois jours sy roidz qu'ilz ne se peuent baigner, et les fault appasteler comme a un josne oysiel, et puis après ilz se treuvent tresbien, et cela les restrainct fort et par dedens ilz se purgent a mengier dudit poisson et grasse de ladite tortue, a fachon que en continuant au bout de deux ans, ilz en sont bien guarys comme dict est.

Et après nostre peschement passée, nous mismes le voile vers le pais de Portugal et eusmes plusieurs jours vent a demy quartier, puis après eusmes tresbon vent, et en naviguant vismes plusieurs oyseaulx voller; et disoient nos maronniers que ces oyseaulx estoient des isles enchantées, lesquelles isles ne s'apparoissent point ad cause que ung evesque de Portugal, avec toutz ceulx quy l'avoient voulu sievir, s'y saulvèrent et fut devant le tampz de Charlemagne, roy de France, que touttes les Espaignes furent conquises des Sarrazyns, Arragon, Grenade, Portugal, Gallisse quy sont tout comprins du reaulme d'Espaigne : et lors ledit evesque se saulva avec tous ceulx quy le voulurent sievir, et furent plusieurs navires, lesquelles arrivèrent es dites isles, comme me fut compté par les Portugalloys. Et lors ledit evesque quy estoit grand clerc, sçavant l'art de nigromance, ençanta les dites isles et que jamais ne s'apparoistroient a personne tant que touttes les Espaignes ne seroient remises a nostre bonne foy catholicque, mais souvent les maronniers voioient les oiseaux de ladite isle en naviguant en icelluy quartier sans jamaïs pouoir veoir rien des dictes isles, ad cause dudit enchant.

Or est le cas tel, que moy communicquant audit pays d'Espaigne que le roy et la royne d'Espaigne, meuz de bonne foy, se mirent a vouloir reconquerir le reaulme de Grenade; et de faict par grande espace de tampz, ilz conquirent tout le pays, tellement qu'il ne resta que la grande cité de Grenade; et tandis qu'ilz estoient en siège devant ladite cité, les navires de Portugal alloient journellement en l'isle de Madère où croist le çucre, comme il est contenu au libvre susdit avec la

condition de ladite isle : parquoy avez entendu que les portz de mer de ladite isle sont fort dangereux par grand tormente de mer, et fault lorsque les navires se partent et voient la ou nostre Seigneur les veult conduire. Et en ce tampz que le siège estoit devant ladite cité de Grenade, il y avoit une navire de Portugal au port de ladite isle de Madère, et par une tormente de mer quy survint, il faillit qu'elle prinst son cours en la mer en delaissant ses gens et le bottequin quy estoient allés en l'isle; et par fortune de vent, arrivèrent en une isle en la mer et y trouvèrent ung tresbeau et bon port ou ilz entrèrent a sauveté: et après avoir mis leur ancre, ilz regardèrent en terre ou ilz vidrent les gens du pays aller et venir. Mais ad cause qu'ilz avoient laissé leur bottequin derrière quand ilz partirent du port de l'isle de Madère, ilz ne peurent parler ne aller en terre, ne pareillement ceulx de la terre ne vindrent pas parler a eulx, mais estimèrent que c'estoit l'une desdites isles enchantées et qu'elle se començoit a apparoistre pour che que toutte Espaigne estoit quasy toutte cristienne et que l'enchantement seroit expiret comme il advint brief après. Et ainssy par bon vent la navire retourna a ladite isle de Madère et racompta tout ce qu'ilz avoient trouvé a ceux de l'isle de Madère et a leurs capitaines qu'ilz avoient laissé quand ilz furent constraintz eulx en aller par ladite tormente; et après qu'il eurent achevé de chergier leur navire, ilz s'en retournèrent vers le pays de Portugal, et en arrivant auprès de la cappe Saint-Vincent, la tormente fut sy grande que le navire tappa parmy ung rocher et se perirent tous. Et ce fut comme aulcuns dient que quand l'isle ençantée fut descouverte que la Grenade n'estoit point totallement cristienne, car il restoit que la cité n'estoit pas encoires cristienne, et l'enchantement estoit qu'il dureroit tant que touttes les Espaignes seroient cristiennes; et a celle cause ilz perirent. Et depuis que la cité fut conquise, on y va tout a volonté ausdites isles enchantées et sans aulcun dangier, et paravant on les avoit jamays sceu veoir ne trouver.

Et pour parsievir nostre voiaige comme dit est, vous sçavez comment en revenant vers Portugal de mondit voiaige, nous vidmes en la mer des oyseaulx voller et que n'estions a nulle coste près de terre; parquoy les maronniers disoient que c'estoient les oyseaux des isles enchantées, et lors on n'avoit point encoires commenchiet a vouloir conquerre le royaulme de Grenade et sy povismes bien estre plus de 200 lieues arrière de toutes terres et de touttes isles.

*
* *

Et au surplus après plusieurs journées nous arrivasmes au pais de Portugal par la veille de Pentecouste environ la minuict et jectasmes noz ancres a l'opposite de Cascalaix [1] quy est en la bouche de la rivière de Lyssebone audit Portugal; et l'endemain jour de Pentecouste fut depescé ung poste envers le roy a luy faire sçavoir comment les navires de la mynne d'or estoient arrivées, et qu'ilz nous trouveroient en ung aultre port nommé Setomire [2] et ce ad cause qu'il y avoit la peste a Lyssebonne; et par ainssy nous allasmes audit Setomire, auquel lieu les commissaires du roy vindrent pour visiter quelles choses sesdites navires avoient ramené de ladite mynne d'or et de la graine de paradys, et aussy quel butyn ilz pouoient avoir faict sur nous aultres; et finablement, après avoir reçupt le tout, lesdits commissaires demorèrent es navires, et fumes par le capitaine amenez en la ville et livrez a la justice et mys es chaines et prisons de ladite ville bien enchainez.

Et puis après certain tampz de 15 ou 20 jours vindrent aucuns commissaires en ladite ville de par le Roy pour nous examiner et on nous menoit tous enchainez a leur logis auprès de nostre prison l'ung après l'aultre; et quand ce vint a mon tour

1. Cascaes.
2. Setubal (?).

et que je fus mandé et qu'ilz m'eurent examinet, ilz regardèrent sy j'avois mes deux aureilles et si j'estoys de ordes, c'est a dire sy j'avois coronne pour ce qu'ilz avoient perçupt ma coronne sur ma teste en les salluant. Et cependant l'heure du disner approchoit, ilz me retindrent au disner avec eulx et après plusieurs et beaucop de devises, mais a ce que je peuz entendre de mes compaignons, ilz n'avoient fait tant d'honneur a nulz de eulx tous comme ilz me firent de m'avoir retenu au disner avec eulx. Et finablement après touttes ces choses, ilz nous vindrent condamner a estre tous pendus ad cause d'avoir esté en ladite minne sans le congiet du Roy; de laquelle sentence nous portasmes pour appellantz : puis après quelques trois sepmaines, le roy nous envoia querir pour venir parler a luy et fumes menez en ung basteau en ung lieu nommé Alquasser de la Sal [1], et est ung grand villaige ou on faict le sel en Portugal et est nœuf lieues en pays, et y trouvasmes des montaignes de sel plus grandes que une bonne maison, faict tout ainssy comme on faict les moyes de fagotz et y en vidz plusieurs telles montaignes que les riches marchantz en font leurs tresors en attendant qu'il soit bien en vente, et me fust dict que auculneffois il est bien advenu que quand la mer s'esmeut fort et qu'elle croist hault sur la terre, qu'elle lave tout et tout s'en reva en la mer, dont ilz ont grand dommaige. Et nous illec arrivez, fumes tous mys en une grange et enchainez, et l'endemain nouvelles vint du roi qu'il estoit adverty comment on moroit de la peste en la ville dont nous venions; parquoy fut commandé de nous y remener, ce qui fut faict.

Parquoy le jour enssuivant on nous y remena et y fumes jusques la surveille Nostre Dame d'Aoust; et ce tampz pendant nous praticquasmes tellement avec le custode de la prison qu'il nous aida a escaper par ung sabmedy par nuict, dont l'endemain

---

1. Alcacer do Sal.

dimence estoit la surveille Nostre Dame, lequel nostre custode se debvoit trouver en la cité de Seville ou nous luy avions promis pour paier jusques a la somme de 200 ducatz. Et après que nous fumez defferrez, il nous ouvrit la prison et nous venus sur les rues, nous prismes des pierres de la chaussée pour nous deffendre s'il eust esté besoing; et ainssy nous allames sur la muraille de la ville et a tout noz linceulx que avions descousus et lyez ensamble, nous avallasmes aux champz.

Il n'y a nulz fossetz en che pays la, et puis nous mismes a cheminer et fimes environ deux lieues et demye, et le jour commenchoit a venir et rencontriesmes des gens par quoy nous boutasmes en ung gros buysson et fumes la tout le dymence. Quant ce vint envers VI heures du matin, nous vidmes les chevaulceurs acourir quy venoient après nous, et par ainssy nous demorasmes la jusques a la nuict que lors nous remismes a cheminer : mais je devins sy tresrecrant que je fus constrainct d'habandonner, ce qu'ilz me laissèrent bien envis en protestant que sy j'etois prins que je ne leur en demanderoys riens. Et par ceste manière je demoray seul et eulx a cheminer et moy tout bellement, et puys je me reposoye et puys je cheminoie; et quandt ce vint sur l'aube du jour, vela des mulletiers qui vont venir, et je me muchoys derière ung buisson, et puis encoires aultres mulletiers quy vont venir; et j'avoys sy tresgrand soif que je leur allay demander a boire, lors me va dire : « tu es ung des prisonniers quy sont escappez », je faingdis que je ne l'entendois point; lors il me dit que nostre tourier estoit prisonnier a une demye lieue de la, mais se je luy voulois donner mes chausses que j'avois chainct, qu'il me bailleroit conseil comment j'escapperoye, che que je fyz et sy me demanda mon manteau velut de bernez et je luy donnay. Il me dict : « cheminez encoires ung traict d'arc, vous trouverez ung plat rieu et viviez; et puis vous boutez en ung buisson jusques a la nuict, et après passez devant la maison ou est vostre tourrier enserré et vous en allez vostre chemin ». Et puis quand j'euz perdu la veue de luy et de m'en aller a tra-

vers champz, et me mys derrière ung gros buisson et la demoray toutte la journée; et puis quand il fut nuict, je revins vers mon chemin et cheminay tant que je vins a ladite rivierette, et puys sans la passer, je montay encontre mont tant que je vins en ung petit bocquet et entray dedens et sy m'allay coucher sus et auprès de ladite rivierette et demoray la toutte la nuict quy estoit la veille de ladite Nostre Dame d'Aoust et l'endemain tout le jour quy estoit tout le mardy en faisant des soupes en ladite rivierette. Et puis quand la nuict fut venue, il faisoit clère lune; je n'osoye me bouter en chemin tant que la lune feuist couchié, et aprez je retournay en mon chemin et passay ladite rivierette et vins a la maison ou avoit nostre tourier esté prisonnier, laquelle estoit ouverte et y avoit de la lumière ardant : je y passay bien legerement et sy me mys a cheminer tout le chemin tant que je trouvay a la main droicte une sente, en laquelle je me mys a cheminer. Et quand je euz allé environ ung quart de lieue, j'arrivay en ung tresbeau villaige et vins en la place ou je vys courir une fontaine ou je buz tout mon saoul deux ou troys fois; et pouoit estre une heure après minuit : puis je me mys a cheminer jusques au jour, et l'aube du jour venue, je me mys entre des buissons tant que la nuict fut venue. Et puis je me mys a cheminer toutte la nuict tout bellement, et le jour venu j'avoys si tresgrand soif et regardoys tousjours après des fontaines : je trouvay une sente quy descendoit en une grande vallée esperant trouvé de l'eaue : je y avallay bien fort bas et y trouvay une belle clère fontaine ou les pastoureaux des champz se y venoient rafreschir, ausquelz je demanday sy on ne vendoit pas la quelque part du vin, car je me trouvois faible ad cause que j'avoys esté par plusieurs jours mal nourry, et ils me dirent que ung bien peu plus en hault sur la montaigne je y trouveroys une mayson ou on vendoit du vin. Lors je me mys a monter en hault et y parvins, et demanday a l'hoste qu'il me tirast du vin : il me dict que le soir devant ilz avoient eu des hostes quy avoient tout but; sy je voulloys garder sa maison, ilz en iroient querir en ung

villaige bien prochayn, ce que je luy accorday; et de faict je demoray la et me assiz a une table entretant qu'il en alloit deux grosses buyres. Lors voyez chy venir deux hommes quy bucquèrent à l'huis et moy de riens parler ne respondre; et ilz trouvèrent l'huis ouvert et me trouvèrent assys a la table : ilz me demandèrent pourquoy je ne leur parloye ne respondoye point, je leur dis que je ne sçavois parler leur langaige; lors me dict l'ung : « vous estes l'ung des prisonniers quy sont escappez », je leur disois tousjours que je ne les entendoie point, puis me demandèrent dont j'estoys; je leur diz « de Romme » et que nostre navire estoit rompue en la mer et que j'estois escappé au nager. Et après l'hoste alla arriver a tout son vin, lequel nous bailla du vin, et ainssy comme ilz parloient a l'hoste, j'entendis bien que ilz parloient maulvais portugalloys. Après qu'il eurent but et qu'ilz vouloient partir, je demanday au pis langaige que je peux dont ilz estoient : l'ung me respondit : « tudesque » ; lors luy dis : « noyt dusthen was vecadre. » Adont il me dist : « je penssoye bien que vous estiez l'ung des prisonniers, car vous aviez envoié vostres lettres a la nation de Flandres en la ville de Lyssebonne adfin d'impetrer vostre grace vers le roy pour vostre delivrance » ; je leur dys : « j'ay encoires ung florin, tant qu'il durera nous ferons bonne chière, » et ainssy nous cheminasmes ensamble l'espace de huyct jours tant que nous fumes hors du pays de Portugal et que fumes en Espaigne ; et puys les laissay.

*
* *

Par le jour Saint Bettremieu au matin, je avois oy sonner en ung villaige une messe que je desirois a ouyr, car a passé 10 mois, je n'avois point veu celebrer le corps de Nostre Seigneur, mais je n'y sceuy venir que après l'elevation du corpz; et par ainssy après la messe dicte et que le prebstre me vidt mal acoustré, me dict : il me semble que vous estes povre, et me

donna l'ung des pains qu'il avoit eu a l'offrande, et puys m'en allay ou on vendoit le vin et en eus ung voire pour ung denier; et ainssy passay mon disner.

Et le soir j'arrivay en ung bon gros villaige et regarday après la cheminée ou il funcquoit le myeulx et la allay demander pour Dieu. Le bon laboureur estoit assis a table soubz une ramée et m'arraisonna , je luy comptay une partie de mon cas : il me fit asseoir a sa table, et sa femme luy apporta ung conninc rosty dont il m'en donna une cuisse et puys je dis le benedicité, et après le souper je dis graces. Il me dict que il me feroit couvrir ung lict et y fus tresbien traicté, luy meut de bonne volonté. Au matyn quand je fus levé et le remerchioye des biens qu'il m'avoit faict, il me fit ung peu arrester et s'en alla en son gardyn et me rapporta une bonne poignie de figues touttes meures venant de l'arbre, rouges comme sang, merveilleusement doulces et bonnes, et me donna ung bon pain blanc et ma caourde pleine de vin; et puys me mys a cheminer vers Nostre Dame de Gaudelouppe ou je avois voet mon voiage.

Et ces deux hommes dont j'ay ichy devant parlé dont l'ung estoit natif de Dordrecht en Hollande et l'aultre estoit Escoçois, alloient aussy en pelerinaige a ladite Nostre Dame, et ce pour gaigner argent pour des marchantz de Flandres quy les avoient envoyé comme ilz me dirent ; lesquelz 2 pelerins me firent tres bonne compaignie et me aidèrent à sallir hors du pais de Portugal, tant que je parvins en toutte seureté au pays d'Espaigne. Mais je avois oubliet a escripre che qu'ilz m'avoient dict ; c'estoit que la propre nuict dont ilz me trouvèrent la matinée a la taverne ou l'hoste etoit allé querir du vin au prochain villaige et au lieu la ou ils avoient couchet, ilz y trouvèrent une femme folliant, laquelle avoit esté prisonnière avec nous et en nostre prison, laquelle lui racompta que nostre tourier avoit esté prins la propre matinée dont nous estions escappez le soir, et en ce mesme logis avoit achapté le cheval de l'hoste pour mieulx se saulver. Et ainssy comme il vouloit monter a cheval, veez la

arriver deux de la ville ou nous avions esté prisonniers, lesquelz nous estantz cachiez et muchez au buisson, les avions veuz passer allant et chevaulchant après nous. Et quant nostre povre tourier s'en perchut, il saillit derière en l'estable; et par une fenestre il saillit aux champz et aux vignes et se mucha. Et ainssy ces deux arrivez demandèrent a l'hoste s'il n'avoit point veu le tourier quy gardoit les prisonniers quy estoient escappez : il leur dict que non ; lors dirent : « nous donriesmes 20 ducatz si nous les poviesmes apprehender. » Quant le villain hoste entendit ces motz, esperant qu'il estoit encoires en son estable, courut sur le cheval qu'il avoit vendu a nostre tourier, et leur dict : « se vous me voulez donner les 20 ducatz, je vous le livreray » ; et ilz dirent que ouy. Et ainssy retournèrent audit logis et eulz retournez ne le trouvèrent point car il s'en estoit allez comme dict est par la fenestre ; et veez ces deux hommes veulrent prendre l'hoste, disant : « vous nous avés faict retourner affin qu'il gaignast chemin et qu'il estoit devant ». L'hoste saillit en sa chambre et bendyt une arbalestre et vint parlamenter a eulx disant qu'il estoit fuy par la fenestre de l'estable, tellement qu'il leur monstra son manteau, son espée et le cheval qu'il luy avoit vendu. Ilz s'accordèrent, et pour ce que la challeur venoit grande sur le midy, ilz deliberèrent la demorer jusques sur le soir a la fresceur et leur appointa a disner ; et après disner reposèrent. Et quand ilz reposoient sur des bancqz, veez la revenir che fol tourier a la fenestre, et fit tant que l'hostesse parla a luy et luy dist : « rendez-moi mon espée et mon manteau ; le cheval que j'ay payé a vostre mary, je le vous donne », ce que l'hostesse luy accorda et le va dire a son mary, et le mary de appeller les deux et vont sur lui a belles javelynes, tellement que a tout son poignart, il tailloit les javelynes en pièces, et puis de leurs espées luy donnèrent en la teste plusieurs copz, tellement qu'il eut la teste fendue en croix et un cop au visaige. Et finablement il fut prins et enferré les gambes parmy ung pillier qui soustenoit le comble et luy curèrent ses playes, et puys montèrent à cheval

pour aller après nous, mais l'hoste ne le voulut plus avoir en garde et allèrent querir des paisantz pour le veiller toute la nuict, ce que fut faict, et puis allèrent après nous pour nous vouloir trouver. Et toute la nuit ces gardes veillèrent le prisonnier, et lors pour celle nuict il logea audit logis des muletiers quy deslogèrent de bon matin devant l'aube du jour et je les rencontray comme j'ay escript cy devant et auquel je donnay mes chausses que j'avois tainct, et aussy mon manteau velut, lequel muletier me dist que mon tourier y estoit prisonnier, mais quand il partyt, il n'en sçavoit aultre chose. Et ainssy que ces gardes jouoient aux cartes et buvoient, vela nostre tourier quy va gliscer ses fers hors de ses tallons et se liève et empoigne toutes leurs javelynes quy estoient drescyez contre un mur et saillit dehors de la maison en fermant l'huys après luy, et s'enfouyt tellement que depuis ne fut retrouvé et arriva en Espaigne ou depuis je le trouvay comme vous orrez cy après.

Or maintenant nous fault retourner la ou je l'ay laissé, c'est comment le bon censier m'avoit sorty de figues, de pain et de vin ; et ainssy m'en allay mon chemin vers la bonne Dame de Guadelouppe et en cheminant par plusieurs journées en querant mon pain, je trouvay ung paige venant mon chemin vers Guadelope et faisoit samblant de moy assister en che qu'il pooit. J'avois ung sacquelet tant honneste, faict par les Mores, auquel j'avois mes escriptures et deux chemises et aultres fatras que j'avoys saulvé ; et après que fumes arrivez audit Gadelouppe, je m'en allay en mon logis la ou je avois aultreffois logé et priay à l'hostesse qu'elle me gardast mon sacquet, ad cause que j'avois volonté de demorer aulcuns jours pour moy reposer. Et touttes les nuictz, il est de coustume que les pelerins vont dormir en l'eglise et les religieux baillent ung chevet long assez pour coucer dessus, et au matin on le reporte et ainssy on dort par nuict en ladite eglise ; et tandis que je fus là, je m'allay confesser a l'ung desdicts religieux. Et après lui avoir compté tout mon estat, luy priay s'il estoit possible qu'il me fist avoir ung asne

pour moy porter, mais il ne lui estoit possible ce faire comme il me dist ; et après estre confessé, il me fit entrer dedens l'abaye et me fit donner ung petit gris mantelet et une paire de souliers neufz, et puis je demoray audit lieu tout icelluy jour, et puis ce paige vint a moy me dire que je portasse mes souliers au lieu ou j'avois mis mon sacquet en garde disant qu'ilz m'empesçoient a pendre a ma chainture, ce que je ne veulx point faire et proposay le matyn me partir pour tirer vers Toullette [1] où j'esperoye trouver aulcun secours. Et quant ce vint au matin, après avoir oy la messe, j'allay pour requerir mon sacquelet que j'avoys donné en garde à mon hostesse : je trouvay que ce paillart paige l'avoit esté querir et l'avoit emporté. Je me mys en chemin après luy et trouvay bien la ou il avoit passet que les chevaulceurs l'avoient rencontré, mais jamais ne le sceuz retrouver quy me fut ung bien grand desplaisir, car il me faillut aller depuis bien loing pour avoir le double de mes escriptures de toutte la charge que j'avoy eu.

Neantmoins je tins mon chemin vers la bonne ville et cité de Thoullette et y avoit 28 lieues de Gadeloupe jusques audit Thoullette, et y arrivay le sabmedy après la Nostre Dame de Septembre au disner, que lors je vins disner en la grande eglise cathedralle dudit Toullette ; et au dehors de l'eglise il y a une fontaine et y prins de l'eaue et puis a tout du pain seullement, je y fis mon beau disner, car je disnoie lors au pain et a l'eaue. Et après avoir prins ma refection, je m'en allay en mon logis ou j'avois a coustume de loger les aultreffois paravant : je trouvay mon hoste et luy fiz la salutation ; et quand il me eult recognu, il commença a plorer de pitié qu'il avoit de moy. Lors je luy demanday s'il n'y avoit nulz marchantz de nostre nation, pour lors il me respondit que non, dont j'en fus bien triste et me dist : « vous scavés que j'ay deux ou trois filles a marier qu'il

1. Tolède.

fault que j'aide, par quoy je ne vous puys en rien aider, mais si vous voulez loger ung moys, je vous donneray a menger ». Je le remerciay, luy priant, il sera demain dimence, quy luy pleust moy ce jour loger et que le lundy je partirois, ce qu'il m'accorda volontiers; et comme je luy dis adieu jusques au soir, il me rappella disant: « sçavez quy est ceens ung bons flamend quy est vendeur de libvrez mollez: il a ichy deux mules, » qu'il me montra, dont je luy dis « l'une sera pour moy », puis je luy demanday ou je le polroys trouver: il me dict que je le trouveroys sur la bourse ou les marçantz se rassemblent. Lors, je m'en allay vers la bourse, je ne le trouvay point sy tost, car il s'en estoit allé au logis et luy fut dict comment j'estois allé après luy sur la bourse ou bien hastivement il vint; et incontinent qu'il m'eult perçupt, il me fit l'ambraschade a la mode du pays et ches marchantz de la bourse bien esmerveillez a veoir ung homme bien acoustré embrascher ung mal acoustré comme j'estois, et tous a luy demander quy j'estoys. Il leur dist que j'estois ung grand marchant de Flandres et que j'avois esté prins des Portugalloys a la minne d'or, et tous a luy dire: « pour Dieu aydès le et le racoustrez honnestement; » et incontinent il m'achapta ung manteau a la mode d'Espaigne, des chausses, tellement que je me trouvay lendemain bien habillet, et sy me bailla une de ses mulles et sy vint avec moy a Bourgues [1] plus de 40 lieues la, ou nostre facteur le paya tout a son plaisir, et puis revins a la foire de Medine de le Camp [2], et de la m'en faillit aller en Sevylle pour aller querir le double de touttes mes escriptures que j'avois la laissé quand je partis pour aller a la minne; et tout ce, ad cause que ce villain paige m'avoit desrobet, et aussy pour tenir ma promesse de payer et contenter le tourier auquel avyons prommis 200 ducatz, dont j'en fiz appointement tellement je le contentay.

Et puis après avoir recouvret mes escriptures, je me mys en

1. Burgos.
2. Medina del Campo.

chemin pour revenir pardeça et trouvay ung marchant de la ville de Bruges quy desiroit aller a Saint Jacques en Galice; et pour ce faire c'estoit son chemin de venir avec moy bien 60 lieues et plus, et puis tourner bride vers Galice et moy vers Bourgues. Et quand nous devions partir l'ung de l'autre, il commença a plorer disant sy je l'habandonnoye qu'il moroit par les champs, et qu'il ne sçavoit point le langaige et me pria que le voulsisse compaigner a Saint Jacques et qu'il me paieroit mes despens et de mon cheval, che que je feiz.

Tellement allasmes que nous fumes le jour de Noel a Vylle Francque [1] ou on boit les bons blancz vyns et fumes le jour de la feste de la sepulture du bon seigneur Saint Jacques audit lieu de Saint Jacques en Compostelle quy eschet le 6[e] jour après Noel, l'endemain du jour sainct Thomas de Cantorbye, et y fumes 4 ou 5 jours; puys tirasmes vers la Coullongne [2] ou arrivasmes la propre veille des Roys sur le disner et y trouvasmes plusieurs navires chargiés de toutte sorte de vins et de fruictz de quaresme quy desiroient bien aller en Flandres et n'attendoient que après le vent. Ce que environ 4 sepmaines après il nous advint; et vendismes noz chevaux et mulles audit lieu de la Quenoulle et puys montasmes en mer par ung lundy après disner, et sur le soir nous partismes et vinsmes passer par les bas Saint Mahieu en Bretaigne, et le sabmedy enssuivant du bon matin nous entrasmes ens au port de L'Escluse et le soir a Bruges dont le dimence au matyn tout le monde me disoit le bien venus d'avoir escappet d'ung sy perilleux voiaige et en estoient lesdites nouvelles par toutte la ville de Bruges de ma revenue. Et par ainssy fut achevé mon voiaige saulvement de corpz, mais tous les biens perdus. Deo gratias, Amen.

1. Villafranca del Vierzo.
2. La Corogne.

COMPTES RENDUS

Xavier da Cunha, Pretidão de Amor. Endechas de Camões a Barbara Escrava, seguidas da traducção respectiva em varias linguas e antecedidas de um preambulo. *Lisboa : Imprensa Nacional*, 1893, in-4, 851 pp. (Non mis dans le commerce; achevé en 1895).

Com êste título, e patrocinada pelo snr. Doutor Antonio Augusto de Carvalho Monteiro, foi publicada a expensas suas o anno passado, na Imprensa Nacional de Lisboa, a mais rica Poliglotta que tem saído dos prelos portugueses.

Foi esta publicação dirigida pelo snr. Doutor Xavier da Cunha, que a prefaciou com um estudo de muita erudição e interêsse acêrca da origem das célebres endechas de Luís de Camões a Barbara Cativa [1] e sôbre a litteratura que nasceu dellas ou se lhes assemelha, quer na intenção, quer na fórma. Nesse estudo, que occupa duzentas e sessenta e oito das oitocentas e cincoenta e uma páginas de que se compõe a publicação, chega o snr. X. da Cunha á conclusão que a cativa não era preta, como se suppunha, porém fusca, indiana, e não africana.

Eis as estrophes :

Aquella cativa
Que me tem cativo,
Porque nella vivo
Já não quer que viva.
Eu nunca vi rosa
Em suaves mólhos
Que para meus olhos
Fosse mais formosa.

Nem no campo flores,
Nem no ceu estrêllas,
Me parecem bellas
Como os meus amores.
Rosto singular!
Olhos sossegados,
Pretos e cansados,
Mas não de matar!

Uma graça viva
Que nelles lhe mora,
Para ser senhora
De quem é cativa.

1. A hũa cativa com quẽ andava d'amores na India, chamada Barbara.

Pretos os cabellos,
Onde o povo vão
Perde opinião
Que os louros são bellos.

Pretidão de amor...
Tam doce a figura,
Que a neve lhe jura
Que trocara a côr!
Leda mansidão,
Que o siso acompanha,
Bem parece estranha,
Mas barbara não!

Presença serena
Que a tormenta amansa:
Nella emfim descansa
Toda a minha pena.
Esta é a cativa
Que me tem cativo:
E pois nella vivo,
É fôrça que viva.

Compõe-se a preciosa poliglotta de cento e vinte traducções, distribuídas da seguinte maneira, pela ordem por que estão arrumadas, isto é por grupos de idiomas:

A. Linguas Aricas.

LINGUAS LATINAS.

Crioulo de Cabo Verde	1
Latim (do fallecido latinista Doutor Antonio Lopes dos Santos Valente)	1
Gallego	2
Mirandês	1
Asturiano (sub-dialecto de Boal)	1
Castelhano	2
Catalão	2
Valenciano	1
Malhorquino	1
Provençal	2
Tolosano	2
Dialecto de Forcalquier	1
» de Nîmes	1
» cevenol	1
» de Montpellier	1
» do Quercy	1
» do Delfinado	1
» do Forez	1
» gascão	2
» bearnês	1
Francês	9
Bôrguinhão	1
Dialecto de Bresse	1
Picardo	1
Valão (de Liège)	1
Italiano (toscano)	6
Veneziano	1
Dialecto de Belluno	1
» friulano	1
» dalmatico	1
» istriano	1
» bolonhês	1
» parmesão	1
» perugino	1
» napolitano	1
» calabrês (de Reggio)	1
» siciliano	1
» calharitano	1
» genovês	1
» piemontês	1
» milanês	2
» bresciano	2
Romanche (ladino)	1
» (rhenano)	1
» (valdense)	1
Romeno	1

LINGUAS ESCLAVONICAS.

Russo	1

Croata	1
Polaco	1
Cheque ou bohemio	1

LINGUAS HELLENICAS.

Grego litteral	2
Romaico	3

LINGUAS GERMANICAS.

Allemão	3
Flamengo	1
Hollandês	1
Inglês	9
Norueguês	2
Sueco	2
Islandês	1

LINGUAS CELTICAS.

Armorico (differentes dialectos)	9
Galês	1
Irlandês	1
Escocês ou gaelico	1
Manquês	1

B. LINGUAS SEMITICAS.

Hebraico	2
Arabe	2
Maltês	1

C. LINGUAS URALO-ALTAICAS.

Finlandês	1
Hungaro	1

D. LINGUAS DRAVIDICAS.

Tamul	1

LINGUAS CAFRIAES·

Quimbundo	1

LINGUAS AMERICANAS.

Guarani	1

LINGUAS ISOLADAS.

Vasconço	2

Numa poliglotta recente (1894), intitulada « Zara », cujo patrono foi igualmente o snr. Doutor Carvalho Monteiro, e que o snr. Joaquim de Araujo dirigiu, o número de versões das duas formosas quadras[1] do mallogrado poeta Anthero do Quental, dedicadas ao seu amigo o snr. Araujo, por occasião da morte, em tenra edade, de uma irmã dêste, o número das versões, dizemos, foi de setenta e sete, e o dos idiomas incluindo dialectos, de quarenta

1. As duas quadras a que me refiro são estas :

Feliz de quem passou por entre a mágoa
E as paixões da existencia tumultuosa,
Inconsciente como passa a rosa,
E leve como a sombra sôbre a água.

Era-te a vida um sonho : indefinido
E tenue, mas suave e transparente.
Acordaste... sorriste... e vagamente
Continuaste o sonho interrompido.

e sete, dispostos tambem pela ordem da classificação genealogica. Vemos ahi uma versão em cigano da Roménia e outra em albanês, idiomas que na presente poliglotta não aparecem; em compensação, porém, offerecem-se nesta á nossa curiosidade duas versões em linguas muito extra-europeias, a feita em quimbundo, e a guarani, cujo valor poetico infelizmente não estou no caso de avaliar em razão do menos que exiguo conhecimento que tenho do interessante idioma cafrial, e da minha absoluta ignorancia da chamada lingua geral do Brasil.

Valeria talvez a pena dar amostras de cada um dos principaes idiomas em que a diligencia infatigavel do snr. Dr. Xavier da Cunha obteve traducções, pelo menos dos novo-latinos, se não temessemos occupar as páginas da *Revue Hispanique* em assumpto que talvez naõ interessará a todos os seus leitores. Não fugiremos porém á tentação de apresentar as versões poeticas, castelhana do snr. José Benoliel, catalã do snr. Joaquim Rubió y Ors, e gallega do srn. Curros y Henríquez :

Aquella cautiva
De quien soy cautivo,
Porque en ella vivo,
No quiere que viva.
Yo nunca vi rosa,
En blandos manojos,
Lucir á mis ojos
Mas fresca y hermosa.

Ni el campo da flores,
Ni el cielo ve estrellas,
Que logren ser bellas
Cual son mis amores.
Su rostro es sin par;
Sus ojos son fuego,
Que brilla en sosiego
Y mata al mirar.

La gracia tan viva,
Que allá se atesora,
La ha vuelto señora
De quien es cautiva.
Sus negros cabellos
Al vulgo hacen ver,
Que nunca han de ser
Los rubios tan bellos.

Negrura de amor
Le da tal dulzura,
Que nieve muy pura
Le envidia el color.
Amor la formó
Solaz, mansa y fina :
Es bien peregrina,
Mas *bárbara*... no!

Su aspecto sereno
Tormentas amansa,
Y en fin se descansa
Mi pena en su seno.
Tal es la cautiva
De quien soy cautivo;
Si en ella, pues, vivo,
Es fuerza que viva.

———

Aquela cautiva
Que me ten cautivo,
Porque n'ela vivo,
Xa non quer que viva.
Eu nunca viu rosa
Enramalletada
Que, por min mirada,
Fose mais fermosa.

Nin n'o campo frores,
Nin n'o ceo luceiros

Son mais feiticeiros
D'o que os meus amores.
Rosto singular!
Ollos sosegados,
Pretos e cansados...
Mais non de matar!

Unha gracia viva
Que n'eles lle mora,
Fay d'ela a señora
De quen é cautiva.
Pretos os cabelos,
Ninguen dirá, non,
Que mais lindos son
Os loiros, ó ve-los

Negrura d'amor
Tan doce negrura,
Que a neve mais pura
Envéxalle a côr!
Tanta discrecion
En legría tamaña,
Parecerá estraña,
Mais... *bárbara*, non

Presenza serena,
Que a tormenta amansa;
N'ela ó fin descansa
Toda a miña pena.
Esta é a cautiva
Que me ten cautivo,
E pois n'ela vivo,
E forza que viva.

Aquella captiva
De qui so captiu,
Per qui mon cor viu
Vol que mori, esquiva.

Jo no he vist may rosa
Qu'essent la més bella
Dels jardíns, més qu'ella
A mos ulls sia hermosa.

Ni dels camps las flors,
Ni 'ls estels de nit,
Grats á mon esprit
Son com mos amors.
Bellesa sens par:
Ulls purs, encisats,
Negres y cansats,
Mes no de matar.

La gracia expresiva
Qu'en son esguart mora,
Fa que sia senyora
Del qui n'es captiva.
Sos negres cabells
Son tals, que qui 'ls veu,
Que puguen no creu
Sé 'ls rossos mes bells.

Negrura d'amor!
Tal que juraría
La neu que daría
Pel seu son color.
La dolsa mansió
Que al seny acompanya,
Pot ben sembla' estranya,
Mes *bárbara*... no!

Presencia serena
Que al huracá amansa,
En ella descansa
De mon cor la pena.
Captiva tan bella
Sent, per qui eix cor viu,
Puix so son captiu,
Dech viure per ella.

A Poliglotta contém seis alphabetos diversos, não contando os que exigem tipo marcado com diacriticos, como o polaco, por exemplo. Todo o louvor é pequeno em encarecer a formosissima edição dêste notavel livro, de que apenas se tiraram trezentos exemplares, de diversas categorias, metade dos quaes em papel de linho commum, mas excellente. Forma um grosso volume de 851 páginas, com graciosas letras iniciaes a duas côres, preta e vermelha. A com-

posição tipographica e a impressão honram sôbre maneira a Imprensa Nacional de Lisboa. A revisão vê-se que foi muito esmerada : até agora apenas pude encontrar uns três ou quatro erros de caixa, um unico de troca de letra, *s* por *c* em *sociego* por *sosiego*, em que certissimamente influiu a erronea orthographia portuguesa *socêgo*.

Nenhum exemplar foi pôsto á venda, sendo todos elles pessoalmente doados pelo benemerito patrono, o snr. Dr. Carvalho Monteiro, a quem me cabe agradecer o que me offereceu.

Se do merito desta Poliglotta, que no seu genero é sem a menor dúvida notavel, nós passarmos a apreciar a utilidade e o valor scientifico desta especie de litteratura, somos levados a reconhecer que taes versões do mesmo trecho poetico numa infinidade de idiomas são hoje em dia extemporaneas, ainda mesmo quando sejam colligidas por outra fórma, que não a de mera encommenda. Com effeito, se como especimen de um idioma analphabetico, desconhecido, ou mal conhecido, é de notorio proveito a versão, nesse dialecto, de um texto cuja interpretação não careça já de commentario, porque o seu sentido litteral está de há muito fixado, como acontece com as versões do Padre-nosso, ou de certos passos da Biblia, ou ainda de toda ella, é sobremaneira contestavel que em linguas litterarias tenham valor apreciavel êsses esforços vãos de trasladar mimosos trechos poeticos, que perdem todo o viço e toda a propriedade ao serem transplantados. É esta a nossa franca opinião, que não é sómente applicavel á formosa publicação de que damos conta, mas a todas as de igual natureza.

A. R. Gonçalves Vianna.

José M. Matheu. El Santo Patrono. *Madrid : La España editorial*, in-16, 323 pp. — Marrodán primero. *Madrid : Establecimiento tipográfico de Felipe Marquès*, 1897, in-16, 425 pp.

Ces deux volumes qui sont la continuation l'un de l'autre nous content les faits et gestes d'un politicien sans aucune valeur personnelle et sans opinions bien arrêtées, arrivant à se faire élire député grâce à de puissants patronages. Malheureusement pour M. M. c'est là un sujet bien souvent abordé dans la littérature espagnole et qui a été traité de main de maître par plusieurs des plus grands romanciers contemporains. Inutile de rappeler ici des œuvres que tout le monde connaît : elles ne se présentent que trop à l'esprit lorsqu'on lit les deux livres de M. M. et la comparaison ne laisse pas que d'être cruelle.

D'abord le roman est beaucoup trop long; réduit de moitié il dépasserait encore sa juste mesure. Le plan est loin d'être rigoureusement établi : des personnages que l'on suppose avoir quelque influence sur la marche des évène-

ments disparaissent tout à coup sans rime ni raison. D'interminables chapitres nous entraînent à la suite de gens qui n'interviennent qu'accidentellement dans la vie de Marrodán, le héros du roman. Enfin le caractère de ce dernier est si peu accusé et si mollement dessiné qu'il s'efface de la pensée aussitôt qu'on a fermé le livre. Le style est encore ce qu'il y a de meilleur malgré l'anarchie qui règne dans l'emploi des temps des verbes et l'apparition de nombreux gallicismes inédits. Mais quelles que soient les imperfections qui déparent les volumes de M. M., la vie politique en Espagne est si particulière et si surprenante qu'ils peuvent se lire sans trop de fatigue sinon avec beaucoup d'intérêt.

H. Peseux-Richard.

Le Gérant, Aug. Picard,
Archiviste-Paléographe.

NOTAS PHILOLOGICAS

1. Presunto.

Comparando verbos como

fingo	participio	*fictus*,
pingo	—	*pictus*,
stringo	—	*strictus*,
frango	—	*fractus*,

com verbos como

cingo	—	*cinctus*
pungo	—	*punctus*,
ungo	—	*unctus*,
jungo	—	*junctus*,

viu-se que havia, para verbos cujo thema do presente acaba em *-ng-*, participios que ora tinham a terminação *-ctus*, ora *-nctus*, e por isso, inversamente, de *suctus*, participio de *sugo*, fez-se *sunctus. E' um caso de analogia, analogo ao de *pinto* (*pinctus = *pictus*, estudado por mim na *Revista Lusitana*, II, 272); outra duplicidade de participios se vê em *pango*, que faz *panctus* (th. do pres. *pang-*) e *pactus* (th. puro *pag-*), o que confirma a minha hypothese.

O participio *sunctus foi depois reforçado com a particula *per*, como *persiccus* e *persiccatus* (« inteiramente sêco ») : d'onde

*persunctus, ou por metathese *presunctus, que deu, segundo leis sabidas, *presunto*.

A ideia contida na palavra *presunto* é pois : « inteiramente sugado, inteiramente enxuto, inteiramente desecado ao lume », o que convém com o sentido : isto é, por exemplo, *porcus *presunctus*.

Presunto foi na origem, como se vê, um participio, depois transformado em substantivo, como *vestido*, *pescada*, *veado* (venatus), *conteudo* (de *conteer*).

A boa orthographia é *presunto* e não *persunto*, com quanto a fórma primitiva da palavra fosse *persunctus : de facto a primeira syllaba de *persunctus teria dado *pess-*, como em *pessoa* de *persona*; outra prova de que o etymo directo é *presunctus está no valor do *s* de *presunto*, onde, por ser intervocalico, soa *z*. Por motivo analogo se deve escrever *preguntar* e não *perguntar* : o etymo é *precontare e não *percontare; se fosse o ultimo, o *c*, como não estava entre vogaes, não se tinha abrandado em *g*.

Em italiano ha *presciutto*, que vem de *preexsuctus (= *perexsuctus).

2. Lavanderia.

O Sr. Adolpho Coelho no seu *Diccionario manual etymologico* tira *lavanderia* de *lavar*, mas não explica o *n*.

Lavanderia não vem directamente de *lavar*, mas do radical de *lavandeira*.

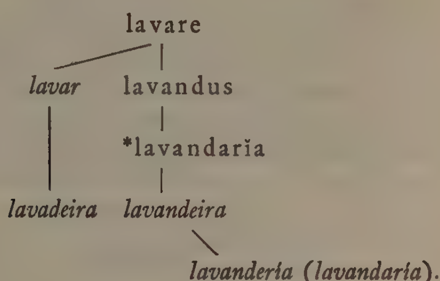
Lavandeira com o fr. *lavandière* suppõe o etymo *lavandarĭa, tirado de *lavandus*; o substantivo neutro lat. *lavandarĭa*, que porém tem outra significação, confirma a hypothese.

A palavra *lavadeira* é que se formou do radical de *lavar*, como *dobradeira* (de *dobrar*), *tecedeira* (de *tecer*).

Na lingua litteraria actual deixou de se usar *lavandeira* (só se

usa na lingua popular) : ésta palavra foi substituida por *lavadeira*; mas conservou-se *lavandería* (ou *lavandaría*), apesar de derivada de outro thema.

Temos pois :



3. **Visto**.

O participio *visto* (do verbo *ver*) suppõe o etymo *vīstus.

Póde admittir-se que no lat. vulg. o verbo *vīsere* tinha o participio **vīsitus* ou *vīstus, por analogia com outros participios em *-i-tus-*, *-tus*; a mesma rèlação que estabeleço entre **visitus* e *vistus ha-a entre *repositus* e *repostus*, *alitus* e *altus*, *luitus* e *lutus*, uns com *-i-tus*, outros com *-tus*.

Depois o participio *vīstus substituiu, pelo menos em certo dominio das linguas romanicas, o participio *visus* de *vidēre* : é sabido que ha verbos que tem na sua conjugação fórmas de outros verbos, como : *ser*, (arc. *seer*), cujo infinitivo vem de sedēre, e cujo imperfeito vem de eram; *matar*, cujo infinitivo vem de mactare, e cujo participio vem de mortuus (*mori*); *fieri*, cujo participio *factus* pertence ao verbo *facere*; *ferre*, cujo preterito *tuli* pertence a *tollo* (*sus-tuli*).

Fica incidentemente explicado o hesp. *visto*, o ital. *visto*, o prov. *vistz* e o fr. *vite*, *vîte* (arc. *viste*).

4. Etymologia popular latina.

A figueira Ruminal, ao pé da qual foram expostos Romulo e Remo, diziam os Romanos que primeiro se chamára *Romular*. Tito Livio, *Ab Urbe condita*, I, 4 (ed. de Heynacher), o lembra: « ubi nunc ficus Ruminalis est, — Romularem vocatam ferunt —, pueros exponunt ».

Evidentemente o povo achou semelhança entre *Romulus* e *Ruminalis*, e levou-a mais longe, attribuindo á figueira o nome de *Romularis*.

5. Endouto.

Nos *Adagios* de F. Rolland, Lisboa 1780, vem o adagio

Quem bragas não ha *em douto*
As costuras lhe fazem nojo,

onde a expressão *em douto* não faz sentido, e se deve substituir por *endouto*.

A palavra *endouto* vem de indŭctus, cujo *ŭ* era breve, e por isso deu *o*: cf. it. *dotto* > ductus.

Endouto está no sentido de *vestido*: já em latim se dizia tambem: *inducere calceum*, *inducere capiti plumas*. Por tanto: « quem *bragas* não ha *endouto* » significa: « quem não ha vestido *bragas* »; cfr. o outro adagio, muito conhecido,

Não se pescam trutas
A *bragas* enxutas,

que, por estar quasi oblitterada na lingua moderna a noção de *bragas* (bracas), começa a revestir ésta fórma

Não se pescam trutas
A *barbas* enxutas,

onde, em virtude do processo da etymologia popular, a palavra *bragas* é substituida por *barbas*.

6. Vestigios do artigo archaico *lo*.

Só algum Caturra, ou algum professor de ideias atrasadas, deixa hoje de admittir que a fórma immediatamente anterior do artigo português *o* é *lo*. De facto, os vestigios d'essa fórma na lingua commum são muitos, alem de que ella concorda com a que existe noutras linguas romanicas. O onomastico tambem offerece alguns vestigios, como TRALOSMONTES (Trallosmontes) = *Tras-los-montes, VALPAÇO-LO-VELHO (Valpáçollovelho) = *Valpaços-lo-velho, PRAÇA DE DEU-LO-DEU (Deullodeu) = *Deus-lo-deu, ENTRAMBA-LAS-AGUAS (Entramballas aguas) = *Entr'ambas-las-aguas.

Completo assim o que eu disse no meu opusculo *As « Lições de linguagem » do Sr. Candido de Figueiredo* (análise crítica), pag. 59 sqq., 2ª ed. (Porto, 1893).

7. Espera = sphaera (σφαῖρα).

Em antigos documentos portugueses lê-se *espera* em vez de *esphera*. Como tambem se escrevia *regno*, mas se pronunciava *reino*; e *escrepver*, e se pronunciava *escrever* : póde ficar-se em dúvida se o *p* de *espera* tinha o seu valor de explosiva surda, ou se correspondia a *ph* = *f*.

De um lado a concordancia com o italiano *spera*, do outro lado o facto de existirem moedas portuguesas com o typo da esphera armillar e a legenda *spera in Deo* ou só *in Deo*, valendo a esphera, isto é, a *espera* ou *spera*, de symbolo fallante, levaram-me a admittir que na antiga palavra portuguesa *espera* se pronunciava realmente o *p* como consoante explosiva.

Em Lisboa ha uma « travéssa da Espera », á cerca da qual se tem phantasiado lendas. Este nome provém certamente de nessa travéssa ter havido em alguma casa a figura de uma esphera, no tempo em que a palavra se pronunciava *espera*. Factos analogos existem aos centos.

Os raciocinios precedentes são absolutamente confirmados pelo que vou dizer.

No Baixo-Alemtejo (Campo de Ourique) faz-se por occasião dos bailados populares do S. João e S. Pedro um mastro em cujo topo se collocam dois arcos encruzados; a figura resultante (esphera armillar imperfeita) chama-se *a espera*. Sem dúvida nenhuma temos aqui, na lingua viva da actualidade, a pronúncia da antiga palavra portuguesa.

J. Leite de Vasconcellos.

UNE

PRÉTENDUE ÉDITION

DE LA

PREMIÈRE PARTIE DE *DON QUICHOTTE*

ANTÉRIEURE A 1605

M. Cristóbal Pérez Pastor vient de publier un volume de *Documentos cervantinos hasta ahora inéditos* [1] qui contient notamment quatre extraits du « Libro de la Hermandad de San Juan Evangelista á la Porta-Latina y de los Impresores de Madrid. » Ces quatre extraits (documents 38, 51, 52, 53) sont, en quelque sorte, les procès-verbaux de remise à ladite confrérie de deux exemplaires des œuvres suivantes de Cervantes : *Don Quijote* (1re partie), *Viaje del Parnaso, Comedias, Trabajos de Persiles y Sigismunda.* Voici tout d'abord les quelques renseignements donnés (p. 285) par l'éditeur sur la Hermandad en question :

> Por una de las constituciones de la Hermandad de Impresores de Madrid se ordenaba que las imprentas asociadas entregaran por cada impresión de una jornada dos ejemplares de capillas, los cuales, vendidos después al precio de la tasa, habían de constituir una fuente de ingresos para los fondos de dicha Hermandad. A este fin el Secretario de la Congregación registraba diariamente los libros que se recibían, la imprenta que los había entregado y

---

1. Documentos cervantinos hasta ahora inéditos recogidos y anotados por el presbítero D. Cristóbal Pérez Pastor, doctor en ciencias; publicados á expensas del Excmo. Señor D. Manuel Pérez de Guzmán y Boza, marqués de Jerez de los Caballeros. *Madrid: establecimiento tipográfico de Fortanet*, 1897, in-8, xvi-435 pp.

el número de pliegos que tenía cada ejemplar, y en fin del año social, que debía ser el 6 de Mayo, daba cuenta de las existencias que había y levantaba acta de la entrega que de dichas capillas hacía el Mayordomo saliente al nuevamente elegido.

Le premier des documents que nous avons énumérés plus haut (n° 38) est désigné par M. Pérez Pastor sous cette rubrique : « Asiento de entrega de dos ejemplares impresos del *Quijote* para los fondos de la Hermandad de Impresores de Madrid, antes del 26 de Mayo del año 1604. » Le libellé de cette rubrique et la dissertation (pp. 285-295) qui accompagne le document dénotent chez l'éditeur la croyance à une édition antérieure à celle que l'on considérait jusqu'ici comme l'édition princeps. Ce sont les bases de cette opinion que nous nous proposons d'exposer, d'examiner, de discuter; cela fait, nous espérons que tout esprit impartial et sensé partagera notre manière de voir et sera convaincu que cette édition n'existe pas.

Le document sur lequel s'appuie M. Pérez Pastor commence ainsi :

Año de 1604 a 1605.

(Francisco de Robles, fundidor de letras de imprenta, Mayordomo de dicha Hermandad, debe en 26 de Mayo de 1604 por cuenta de capillas los libros siguientes, que se han recibido en diversas veces en papel, entregados por las imprentas asociadas y destinados para aumento de los fondos de la Hermandad) :

Suit une liste de 24 ouvrages dont l'avant-dernier est ainsi désigné : « 2 Don Quixotes, a 83 pliegos. »

Le relevé de l'année 1604-1605 se termine par le chapitre des *gastos* effectués pendant le même exercice financier : ce chapitre ne comprend que trois articles qui ont respectivement pour date — ce point n'est pas sans importance, nous le verrons plus loin — « En 30 de Mayo », « En 3 de Octubre », « En 2 de Enero de 1605 ».

Aussitôt après ce qui précède, on lit :

Año de 1605 á 1606.

Alonso de Paredes, impresor, Mayordomo de la Hermandad, se entregó en 11 de Junio de 1605 de los libros siguientes, que habian ingresado durante el ejercicio de 1604 a 1605, y todavía no se habian vendido :

Suit une liste de 16 ouvrages dont l'avant-dernier est ainsi désigné : « 2 Quixotes, a 83 pliegos. » A la fin de cette liste, on lit la mention : « En Julio se vendió un *Quixote* en 8 reales y medio. »

Le relevé de l'année 1605-1606 se termine par le chapitre des *gastos* effectués pendant le même exercice financier : ce chapitre ne comprend que quatre articles qui ont respectivement pour date « En Marzo 1606 », « En Mayo », « En idem », « En idem. »

Le relevé de l'année 1604-1605, selon M. Pérez Pastor, « nos revela la existencia de una edición anterior á todas las conocidas, si no hay error en la fecha y si el ejemplar se entregó completo. » Sur ce dernier point nous sommes d'accord avec l'éditeur des documents : nous admettons sans la moindre difficulté que les deux exemplaires du *Don Quichotte* mentionnés dans la liste étaient complets [1]. Mais sur le premier point, c'est-à-dire sur la question de savoir si l'*asiento de entrega* contient ou ne contient pas une erreur de date, nous sommes d'un avis complètement opposé au sien. Il soutient résolument la négative : « Que no haya equivocación en la fecha es evidente », dit-il ; nous nous faisons fort de prouver que les documents eux-mêmes montrent jusqu'à l'évidence qu'il y a une erreur de date et que, par

1. «... cuando por excepción se entregaba algún libro falto de preliminares, el Secretario tenía buen cuidado de hacer constar esta circunstancia diciendo que se habían recibido *sin principios*. En todos los demás casos se contaban los pliegos, y al anotar el número de estos, no se indicaba, ni había necesidad de decir, que el ejemplar fuera completo, porque esto era lo usual y corriente. » (pp. 288-289).

conséquent, toute supposition d'une édition inconnue doit être abandonnée.

M. Pérez Pastor dit (p. 287) que le livre de la Hermandad « se llevaba con la regularidad de un libro diario » : nous verrons plus loin ce qu'il faut penser de cette assertion ; mais dès maintenant nous devons nous demander à quel document s'applique ce mot de *livre* ? Est-ce à celui d'où provient la liste de 24 ouvrages qui se trouve aux pp. 138 et 139 ? Évidemment non : cette liste énumère les ouvrages reçus pendant une année entière, et a été recopiée sur un *borrador* que nous ne possédons pas. Nous avons à cet égard une déclaration formelle de l'éditeur (p. 290) : «... como la lista de estos libros se copió del borrador de la Hermandad, en el cual se registraban las partidas por el orden de su entrada, puede admitirse que los dos ejemplares del *Quijote*, que figuran en el penúltimo lugar de dicha lista, se recibieron en el mes de Abril ó primeros de Mayo del año 1604. » Ainsi, nous le répétons, c'est le *borrador* qui, d'après M. Pérez Pastor, « se llevaba con la regularidad de un libro diario » et c'est sur ce *borrador*, que nous n'avons pas, qu'a été copiée, l'année une fois écoulée, la liste que nous avons : c'est donc un document de seconde main, qui n'est même pas la reproduction intégrale du premier, mais un simple abrégé. Ce point établi, recherchons si réellement le *borrador* en question « se llevaba con la regularidad de un libro diario. » Comment l'éditeur peut-il soutenir raisonnablement une thèse semblable ? Le contraire est clairement établi par les documents 51, 52 et 53 qui sont, eux aussi, des extraits d'états récapitulatifs d'une année entière, copiés sur le fameux *borrador*, mais d'une manière un peu moins sommaire que le document 38. En outre, chacun d'eux est daté.

Le document 51, daté « Madrid, Mayo 1615 », contient l'indication suivante : « Mayo de 1615. De casa de Alonso Martin se traxo de capilla : ... » plusieurs livres, dont deux exemplaires du *Viaje del Parnaso*.

Le document 52, daté « Madrid, 1° Noviembre 1615 », contient les deux mentions suivantes :

En seis de Setiembre traxo Domingo de Vera por los dos meses de Julio y Agosto pasados.....
Mas hoy dicho dia primero de Noviembre (1615) traxo Vera de casa de Alonso Martin treinta y dos reales y quatro maravedis de la limosna de Setiembre y Octubre, y de la capilla de dos Comedias de Cervantes y un libro de Sermones.

Le document 53, daté « Madrid, 2 Abril 1617 », contient ce qui suit : « A dos de Abril de 1617 de la capilla de Juan de la Cuesta se traxo..... 2 Persiles, 116 pliegos. »

Où M. Pérez Pastor voit-il « la regularidad de un libro diario » ? Si le document 53 enregistre l'entrée d'un certain nombre de volumes le jour même de sa rédaction, le document 51 est, par contre, beaucoup plus vague : il indique le mois, mais non le quantième. Quant au document 52, daté du 1er novembre, à côté de la mention d'une opération faite ce jour-là, il en indique une autre faite le 6 septembre, près de deux mois auparavant ! On le voit, le livre de la Hermandad était loin d'être tenu avec « la regularidad de un libro diario. »

Revenons au document 38. Il se compose, nous l'avons dit, du relevé des exercices 1604-1605 et 1605-1606. M. Pérez Pastor, on l'a vu plus haut, nous apprend que le 6 mai de chaque année, date où l'année sociale prenait fin, le secrétaire de la Société « daba cuenta de las existencias que había y levantaba acta de la entrega que de dichas capillas hacía el Mayordomo saliente al nuevamente elegido. » Il semble qu'au point de vue de la régularité, la date de cette élection n'avait rien à envier à celle avec laquelle était tenu le *borrador* dont il a été parlé : « El año 1604, nous dit l'éditeur, no se hizo la elección de Junta el día de San Juan Ante-Portam-Latinam, patrón de dicha Hermandad, sino que se difirió hasta el día 26 de Mayo, en cuyo día fué nombrado Mayordomo Francisco de Robles,

fundidor de letras de imprenta, y en el acto el Mayordomo saliente, García Martínez, le hizo entrega de todas las cosas pertenecientes á la Hermandad, y entre ellas de los libros de capillas que había recibido y no se habían vendido. Figuran entre estos *2 Don Quixotes*, á 83 pliegos. » L'année suivante, il est à supposer que l'élection fut également différée, puisque l'acte de transmission est daté du 11 juin 1605. Par cet acte, dit M. Pérez Pastor, « consta que en 11 de Junio de 1605 Francisco de Robles entregó al Mayordomo entrante, Alonso de Paredes, algunos de los libros que él había recibido en 26 de Mayo de 1604, y que no se habían vendido, entre los cuales figuran los mismos dos ejemplares del *Quíjote*, uno de los cuales se vendió en 8 1/2 reales por Julio de 1605, según se hace constar en el dicho libro de la Hermandad. » Il est donc établi par les déclarations précédentes que les secrétaires de l'association furent les suivants :

1603-1604 García Martínez
1604-1605 Francisco de Robles
1605-1606 Alonso de Paredes

Reportons-nous au relevé de l'exercice 1605-1606 : les premières lignes nous apprennent que Alonso de Paredes « se entregó en 11 de Junio de 1605 de los libros siguientes, que habian ingresado durante el ejercicio de 1604 a 1605, y todavía no se habian vendido. » Suit la liste à l'avant-dernière ligne de laquelle sont mentionnés les « 2 Quixotes, a 83 pliegos. » Y a-t-il rien de plus explicite? Ces deux volumes « habían ingresado durante el ejercicio de 1604 a 1605 » par conséquent APRÈS le 26 mai 1604 et non avant comme le soutient M. Pérez Pastor! Le même relevé nous apprend que l'un de ces deux exemplaires fut vendu en juillet : il s'agit, bien entendu, de juillet 1605. Sous la rubrique *Gastos*, le relevé de l'exercice 1605-1606 mentionne, nous l'avons dit plus haut, des dépenses

effectuées en mars 1606 et en mai 1606. Il est à remarquer que le relevé n'est pas daté, mais comme il contient à la fois l'*acto de entrega* du 11 juin 1605 et la mention de dépenses effectuées en mars et mai de l'année 1606, il faut bien admettre qu'il fut rédigé, ou plutôt copié sur le *borrador*, une fois l'exercice 1605-1606 écoulé, par conséquent le 6 mai 1606 ou quelques jours plus tard, si l'élection de 1606 fut différée comme l'avaient été celles de 1604 et de 1605.

Reste le relevé de l'exercice 1604-1605. Remarquons tout d'abord que la formule initiale de ce relevé diffère totalement de celle du relevé de l'exercice 1605-1606. Au lieu de « Alonso de Paredes... se entregó en 11 de Junio de 1605 de los libros siguientes, que habian ingresado durante el ejercicio de 1604 a 1605, y todavía no se habian vendido », formule absolument précise et ne laissant place à aucune équivoque, nous avons « Francisco de Robles... debe en 26 de Mayo de 1604... los libros siguientes, que se han recibido en diversas veces... ». Remarquons ensuite, comme précédemment, que le relevé n'est pas daté; mais puisqu'il contient la mention de dépenses effectuées le 30 mai (1604), le 3 octobre (1604) et le 2 janvier 1605, il faut admettre qu'il fut copié sur le *borrador*, une fois l'exercice 1604-1605 écoulé, par conséquent le 11 juin 1605. A notre avis, c'est le relevé de l'exercice 1604-1605 qui est entaché d'erreur, et la chose n'est pas pour nous surprendre puisque nous avons montré que ces relevés financiers étaient loin d'être tenus avec « la regularidad de un libro diario. » L'expression *debe en* est, selon nous, fautive : au 26 mai 1604, Francisco de Robles n'est pas responsable des 24 ouvrages énumérés par la raison péremptoire que ces ouvrages ont été remis à la Hermandad postérieurement à cette date, ainsi qu'en fait foi l'*acto de entrega* du 11 juin 1605 : ce dernier acte dit en effet formellement que les seize ouvrages dont il donne la liste « habian ingresado durante el ejercicio de 1604 a 1605, y todavía no se habian vendido. » La conclusion s'impose : en 1604-1605,

Francisco de Robles a reçu vingt-quatre ouvrages et en a vendu huit ; il en reste seize dont Alonso de Paredes prend la responsabilité le 11 juin 1605.

M. Pérez Pastor a eu le tort inexplicable de ne pas remarquer que le relevé de l'exercice 1605-1606 détruisait irrémissiblement toute possibilité d'une remise des deux exemplaires du *Don Quichotte* antérieure au 26 mai 1604 ; recherchant à quelle époque précise ces deux exemplaires sont parvenus à la Hermandad, il dit :

Por lo que toca á la fecha aproximada en que dichos dos ejemplares fueron entregados para aumento de los fondos de la Hermandad de Impresores, diremos que todos y cada uno de los libros recibidos en 26 de Mayo fueron impresos en los años 1603 ó 1604, como se puede comprobar examinando las respectivas ediciones, y como la lista de estos libros se copió del borrador de la Hermandad, en el cual se registraban las partidas por el orden de su entrada, puede admitirse que los dos ejemplares del *Quijote*, que figuran en el penúltimo lugar de dicha lista, se recibieron en el mes de Abril ó primeros de Mayo del año 1604.

Les livres dont il est question ici furent reçus, nous l'avons expliqué, entre le 26 mai 1604 et le 11 juin 1605 ; si l'on admet qu'ils étaient catalogués dans le *borrador* dans l'ordre de leur réception, les deux exemplaires du *Don Quichotte* étant à l'avant-dernière ligne de la liste, on en conclut tout naturellement qu'ils parvinrent à la Hermandad très peu de temps avant le 11 juin 1605, ce qui n'a rien d'incompatible avec l'histoire bibliographique de l'édition princeps, telle que nous la connaissons jusqu'ici.

A côté de cette fausse lecture ou de cette interprétation erronée d'un document, il est pénible d'avoir à constater, chez M. Pérez Pastor, l'inqualifiable sans-gêne avec lequel il s'est débarrassé d'une explication qui réduisait à néant son hypothèse d'une édition antérieure à 1605. Le document 38 (p. 138) contient une liste de 24 ouvrages reçus par la Hermandad antérieu-

rement, nous dit l'éditeur, au 26 mai 1604. Il est à peine besoin de faire remarquer que, pour que ces 24 ouvrages soient parvenus à la Hermandad antérieurement au 26 mai 1604, il est de toute évidence que tous ont dû être imprimés et publiés avant cette date. Cela tombe sous le sens, et M. Pérez Pastor ne manque pas de l'affirmer (p. 290) : «... diremos que todos y cada uno de los libros recibidos en 26 de Mayo fueron impresos en los años 1603 ó 1604, como se puede comprobar examinando las respectivas ediciones. » On aimerait à voir cette affirmation catégorique appuyée de quelques références au bas de la page, mais on les y chercherait en vain : les lecteurs doivent se contenter de la déclaration de l'éditeur : *como se puede comprobar examinando las respectivas ediciones*. Pour invraisemblable que cela soit, M. Pérez Pastor ne semble pas s'être livré à cette *comprobación* : nous le regrettons pour lui. Elle lui aurait démontré d'une manière irréfutable le mal fondé de sa thèse et lui aurait probablement évité de soutenir à la légère l'existence de la prétendue édition. Examinons donc la liste de ces 24 ouvrages : ce sont, en majorité, des livres de dévotion : (*Fieles Desengaños*, *Catecismos de la doctrina xpiana*, *Contemptus mundi*, *Santo Inocente de la Guardia*, etc.) On sait à quelles difficultés l'on se heurte pour retrouver aujourd'hui des ouvrages de ce genre, peu faits pour tenter les collectionneurs ; mais point n'est besoin, heureusement, de rechercher ces volumes pour être édifiés sur l'exactitude de l'éditeur des *Documentos cervantinos* : la même liste mentionne, en effet, trois œuvres littéraires qui suffiront, et amplement, à notre démonstration. Ce sont :

2 Obras del P. Rivadeneira, a 362 pliegos
2 Romanceros generales, a 125 pliegos
....
2 Arcadias de Lope, a 44 pliegos

La bibliographie de Lope est encore imparfaitement établie ; de son *Arcadia* nous connaissons deux éditions pouvant se

rapporter à la désignation de la liste : toutes deux de 44 *pliegos* (8 ff. n. ch. — 312 ff. — 30 ff. n. ch.) publiées à Madrid, l'une en 1603 par Pedro de Madrigal, l'autre en 1605 par Juan de la Cuesta. Si les deux exemplaires de la liste sont deux exemplaires de l'édition de 1603, on s'explique assez mal qu'ils figurent après le *Rivadeneira* et le *Romancero* qui, nous le verrons, furent publiés postérieurement à cette date ; et en ce cas il faudrait admettre que les livres reçus par la Hermandad n'étaient pas catalogués « por el orden de su entrada » et que le *borrador* était loin d'être tenu « con la regularidad de un libro diario », contrairement à ce que nous dit l'éditeur (pp. 287 et 290). Si au contraire les deux exemplaires de la liste sont deux exemplaires de l'édition de 1605, il est de toute évidence qu'ils n'ont pu parvenir à la Hermandad antérieurement au 26 mai 1604. C'est là un dilemme qui se pose tout naturellement.

Quant aux œuvres du P. de Ribadeneyra, Salvá (*Catálogo*, II, p. 655, n° 3501) mentionne une édition que nous avons eue entre les mains[1]. Le tome II porte, à la feuille de titre, la date 1604, mais il y a une impossibilité évidente à admettre que

1. Il en existe un exemplaire, sous la cote 1-3570, à la Biblioteca Nacional de Madrid, où M. Pérez Pastor pourra le consulter :

Obras del Padre Pedro de Ribadeneyra de la Compañia de Iesus, agora de nueuo reuistas y acrecentadas... *En Madrid, en la imprenta de Luis Sanchez.* Año del Señor M. DC. V, in-4, 6 ff. préls. n. ch.—468 pp. à 2 col. — Segunda parte de las obras del P. Pedro de Ribadeneyra de la Compañia de Iesus. Historia Ecclesiastica del scisma del Reyno de Inglaterra. En la qual se tratan... *En Madrid, Por Luis Sanchez*, Año M. DC IIII. in-4, 968 pp. à 2 col. (Au bas de la p. 968 on lit : En Madrid, En la imprenta de Luis Sanchez. Año M. DC. V.)

Les six feuillets préliminaires contiennent :

1er f. Titre.

2e f., recto : Al christiano lector. Aviendo yo... y esta es la causa desta impression que aora sale, que comprehende todo lo que yo he escrito, è impresso en Castellano, hasta este mes de Diziembre del año de 1604.

Tassa : Tiene éste tomo de las obras del Padre Pedro de Ribadeneyra 362.

l'ouvrage ait été imprimé antérieurement au 26 mai 1604, car le tome I porte la date 1605. La remise simultanée des deux tomes à la Hermandad fait partie intégrante de la thèse de M. Pérez Pastor, puisque le chiffre de 362 *pliegos* s'applique aux deux tomes réunis et non à un seul. En outre, si le titre du tome II porte 1604, la dernière page de ce même tome porte 1605, ce qui s'explique aisément : la feuille de titre fait corps avec le premier *pliego* et a été naturellement imprimée avec lui, en 1604; mais le dernier *pliego* a été imprimé en 1605 en même temps que les feuillets préliminaires du tome I. Cela pourrait suffire, mais nous avons mieux : le privilège (I, 2[e] f.) est daté du 16 juillet 1604, et les lignes adressées par l'auteur *Al christiano lector* sont datées de « este mes de Diziembre del año de 1604. » M. Pérez Pastor voudrait-il nous expliquer comment un livre où se trouve la date Décembre 1604 était parvenu à la Hermandad antérieurement au 26 mai de la même année? — Quant à l'existence d'une édition des *Obras* de Ribadeneyra datée de 1603, existence que M. Pérez Pastor serait peut-être tenté de soutenir, nous

pliegos, los quales conforme á su tassa en papel montã mil y ciento y quarenta y siete marauedis, que son treinta y quatro reales menos nueve marauedis.

Erratas.

2[e] f., verso : Privilège du Roi daté de Valladolid 16 juillet 1604. Ce privilège énumère les livres du P. de Ribadeneyra « para cada vno de los quales os auiamos concedido priuilegio por diez años : y porque se acabauan algunos dellos, y se os seguiria daño que otros lo imprimiessen, y querriades para que no se perdiessen los dichos libros, por ser pequeños, imprimirlos en vn volumen, el Flos sanctorum y Santos extrauagantes en vno, y en otro los demas libros aqui referidos.... Por la qual os damos licencia y facultad, para que por tiempo de diez años primeros siguientes, q̃ corran y se cuenten desde el dia de la fecha desta nuestra cedula en adelante, vos.... podais imprimir y vender los dichos libros.... Y mandamos al impressor que assi imprimiere los dichos libros, no imprima el priuilegio y primer pliego, ni entregue mas que vn solo libro con su original al autor, o persona a cuya costa lo imprimiere, ni a otra persona alguna, para efeto de la dicha correccion y tassa, hasta que antes y primero el dicho libro estè corregido y tassado por los del nuestro Cõsejo.... »

ferons remarquer que, quelque lu qu'ait été cet auteur, il nous semble inadmissible qu'une œuvre aussi volumineuse (plus de 1400 pages) ait été imprimée deux fois à deux années d'intervalle [1]. Il ne suffirait pas d'affirmer : il faudrait prouver, et prouver en présentant l'édition dont on allèguerait l'existence.

Au sujet du *Romancero general* il ne saurait exister la moindre équivoque : la seule édition à laquelle peut se rapporter la

---

1. L'édition immédiatement antérieure à celle de 1605 est, croyons-nous, la suivante :

Las obras del Pe Pedro de Ribadeneyra de la Compañia de Iesus, agora de nueuo reuistas y acrecentadas.... *En casa de la biuda de Pedro Madrigal*, Año M. D. XCV. A costa de Iuan de Montoya Mercader de libros, in-4, 8. ff. n. ch.—950 pp. à 2 col. (L'exemplaire de la Biblioteca Nacional de Madrid a la cote 2—186.)

1er f. Titre.

2e f., recto : Al christiano y piadoso Lector. Auiendo yo... y esta es la causa desta impressiõ que agora sale, que comprehende todo lo que yo he escrito, é impresso, hasta este mes de Abril del Año de 1595.

Tassa (Madrid 31 mars 1594).

2e f., verso : Erratas (sans date).

Suma de la tabla de todas estas obras (sans date).

Le privilège ne figure pas dans le volume, mais trois lignes placées avant la *tassa* indiquent qu'il existe un privilège « por espacio de diez años. » Ce privilège doit avoir été donné à la fin de 1593 ou au commencement de 1594 ; il expirait à la fin de 1603 ou au commencement de 1604, très peu de temps avant l'obtention de celui du 16 juillet 1604.

Dans une bibliographie, jadis publiée par lui, de la typographie madrilène au XVIe siècle, M. Pérez Pastor commet trois erreurs en décrivant cette seule édition (sous le no 496). Il dit :

1o Qu'elle a 944 pages : or, elle en a 950 ;

2o Qu'elle a au verso du titre un portrait d'Ignace de Loyola : or, l'exemplaire de la Biblioteca Nacional de Madrid vu par nous n'a de portrait ni au verso du titre ni ailleurs ;

3o Qu'un exemplaire de cette édition se trouve à la Biblioteca de San Isidro : or, nos recherches pour l'y découvrir ont été vaines.

Quel admirable bibliographe !

mention de la liste est celle de 1604, que chacun connaît. Cette édition serait parvenue à la Hermandad, toujours d'après M. Pérez Pastor, antérieurement au 26 mai de la même année. Notre éditeur aurait sagement agi en consultant un exemplaire de ce *Romancero* : la liste d'errata, signée de Francisco Murcia de la Llana est « dada en el Colegio Teologo de la Vniversidad de Alcala, en 25. de Agosto, de 1604 años. » Il y a mieux, car la *tassa* est datée « en la ciudad de Valladolid, a onze dias del mes de Setiembre de mil y seyscientos y quatro años », et les lignes dédiées *Al Lector* sont écrites « en Madrid a treinta de Setiembre de mil y seyscientos y quatro. » M. Pérez Pastor serait, en vérité, bien aimable de nous expliquer comment un livre, encore sous presse le 30 septembre 1604, se trouvait à la Hermandad le 26 mai de la même année, ou même avant. — Et s'il soutenait que l'édition dont font mention les registres de la Hermandad est l'édition de Medina del Campo, 1602, que deviendrait son assertion « todos y cada uno de los libros recibidos en 26 de Mayo fueron impresos en los años 1603 ó 1604 » ? Mais cette échappatoire même lui ferait défaut : l'édition de 1602 n'a que 90 *pliegos* ; celle de 1604, au contraire, a bien les 125 *pliegos* mentionnés sur la liste précitée, ainsi que l'on peut s'en assurer en lisant la déclaration placée au-dessus de la liste des errata : « Tiene este libro ciento y veinte y cinco pliegos, que conforme su tassa monta vn ducado. »

Que devient après cela la déclaration *como se puede comprobar examinando las respectivas ediciones* ? Et que penser d'un tel *érudit* ? Si M. Pérez Pastor a consulté les éditions dont nous venons de parler, ce qui paraît bien improbable, il a fait preuve d'une absence totale du plus élémentaire bon sens ; s'il ne les a pas consultées, comme cela semble établi, il a donné la mesure de sa probité littéraire. De tels procédés ne sauraient être assez énergiquement flétris : nul n'a le droit d'abuser de la crédulité, de l'ignorance, ou même de la paresse de ses lecteurs.

En résumé, les deux exemplaires de la Hermandad sont deux

exemplaires de la première édition de 1605 [1], et il n'existe pas d'édition de 1604.

Peut-être trouvera-t-on que nous nous sommes trop attardés à la discussion et à la réfutation d'un document dénué de toute valeur, mais tout ce qui touche au *Don Quichotte* est accueilli si facilement en Espagne qu'il faut se hâter de combattre une opinion erronée dès qu'elle est mise au jour. Bayle écrivait jadis que l'on pouvait avancer telle assertion que l'on voudrait sur les Jésuites, il y aurait toujours quelqu'un pour l'accepter; n'en est-il pas de même à notre époque en ce qui concerne Cervantes [2] ?

---

1. M. Pérez Pastor dit (p. 289) : « no se entregaban más ejemplares que los de la primera edición. » Nous avons démontré que les deux exemplaires de la Hermandad étaient deux exemplaires de la première édition madrilène de 1605 : cette édition est donc l'édition princeps; de cela *no debe tenerse la menor duda*, pour nous servir de la propre expression de M. Pérez Pastor, qui pourrait dire avec Job : « Si justificare me voluero, os meum condemnabit me ; si innocentem ostendero, pravum me comprobabit. »

Nous devons signaler aussi une étrange théorie bibliographique : « Contando los pliegos de las dos ediciones madrileñas de 1605, est-il dit à la p. 289, se ve que ambas tienen 83... lo cual indica, *como era de presumir*, que no se hicieran modificaciones en el texto... » M. Pérez Pastor suppose donc que quand deux éditions du même ouvrage ont le même nombre de feuilles, le texte de l'une est nécessairement identique à celui de l'autre ? Que penser d'un cervantiste qui ignore les modifications introduites dans la seconde des deux éditions précitées ? Nous jugeons inutile de les énumérer ici.

2. Il n'a pas fallu attendre longtemps. Le volume de M. Pérez Pastor avait à peine paru que *La Ilustración española y americana* publiait sous la signature de M. José Fernández Bremón les lignes suivantes (15 mars 1897) :

Pero la noticia de más interés para las bibliófilos es la prueba evidente de que no es la primera edición del *Quijote* la de 1605 de Juan de la Cuesta, ó mejor dicho, una de las dos que hizo aquel año. Nadie se explicaba cómo en unos versos de *La pícara Justina*, que llamaba su autor *sextillas unisonas de nombres y verbos cortados*, impresa por primera vez á principios de 1605 con privilegio de 1604, se citara á D. Quijote como famoso : otra carta de Lope de Vega del mismo año 1604 alude á D. Quijote, y no se comprendía cómo pudiera ser tan célebre un libro no publicado. El Sr. Pérez Pastor ha dado con la clave, demostrando lo que el sentido común hacía saltar á la vista, es decir, otra edición anterior á la de 1605 hecha en Madrid, de que nadie ha visto ejemplar alguno que se sepa;

*
* *

M. Pérez Pastor croit devoir appuyer sa croyance à une édition de 1604 des réflexions suivantes :

Admitida como edición príncipe del *Quijote* la de 1605, quedan sin explicación los dos hechos siguientes, no obstante los esfuerzos de ingenio que han

---

pero hay un dato positivo de su existencia : los asientos del libro de la Hermandad de impresores de Madrid, donde consta haberse entregado antes del 26 de Mayo de 1604 dos ejemplares impresos del *Quijote*. Los precios crecidos á que se cotizaban los ejemplares de la primera edición de 1605, que se consideraba edición príncipe, podrán no disminuir, pero su categoria ha descendido á la de segunda edición. Ahora bien : ¿ se conservará algun ejemplar de la primera ? Todos los bibliófilos se han de lanzar en busca de esa joya de 1603 ó 1604 como quien busca un premio grande, pues la rareza y prioridad daría al libro un precio enorme. ¿ Existirá en la modesta librería de algún labriego ? Examinen éstos los *Quijotes* antiguos que haya en sus libros arrinconados, y si ven alguna fecha anterior á la de 1605 — aun ésta tiene gran valor — den parte del hallazgo, déjenle examinar por personas entendidas que le describan, y no le vendan sino á pública subasta, á menos que quieran regalarle á la nación. La caza de la edición príncipe sera difícil, pero no imposible : si alguien tiene noticia de ella, hará un servicio comunicándolo á la prensa.

M. Fernández Bremón sait se contenter de peu ; comment ne pas admirer une aussi parfaite assurance exprimée en des phrases si nettement catégoriques ? *la prueba evidente*, *ha dado con la clave*, *un dato positivo*...

Que penser de ce que *el sentido común hacia saltar á la vista* ? Véritablement y a-t-il là quoi que ce soit que l'on puisse, même de très loin et avec la meilleure volonté du monde, assimiler à une saine critique ? Que dire de cette intrusion d'on ne sait quel mercantilisme louche dans les études littéraires ? A qui importe-t-il donc que les exemplaires de la première édition n'aient plus désormais une *cote* supérieure à ceux de la deuxième ? Comme si tout cela n'était pas suffisant, on tombe dans l'inattendu : n'est-elle pas éminemment touchante cette « modesta librería de algún labriego » ? Voit-on les bibliophiles anxieux se lançant à la recherche de l'inestimable édition ? Et comment ne serait-on pas attendri à la pensée de l'heureux possesseur qui, dédaignant les bénéfices d'une vente à l'amiable ou même d'une « pública subasta » abandonnerait généreusement *à la Nation* l'insigne joyau ? M. Fernández Bremón est, en vérité, un écrivain plein d'humour, et le trait final ne manque pas de

hecho algunos biógrafos de Cervantes para concordar sus fechas con la de esta edición.

1º Lope de Vega, desde Toledo, en 14 de Agosto de 1604 escribe á un médico amigo suyo, y entre otras cosas le dice :

«..... De Poetas no digo. Muchos en ciernes para el año que viene, pero ninguno hay tan malo como Cervantes, ni tan necio que alabe á D. Quijote... »

2º El autor del *Libro de entretenimiento de la Picara Justina*, aunque publicó su obra en 1605, obtuvo el privilegio de impresión en 22 de Agosto de 1604, y por consiguiente antes de esta fecha tenía terminado el texto, en el cual se intercalan los siguientes versos *de cabo roto* :

Soy la Rein — de Picardi —
Mas que la Rud — conoci —

---

saveur : « La caza de la edición príncipe será difícil, pero no imposible : si alguien tiene noticia de ella, hará un servicio comunicándolo á la prensa. »

Huit jours plus tard, (23 mars), M. Luis Vidart insérait dans une brochure (*La hija de Cervantes*, Madrid : imprenta de los hijos de M. G. Hernández, in-8, 14 pp.), les appréciations que voici :

Quien lea los *Documentos cervantinos* del Sr. Pérez Pastor, verá por sus propios ojos que este libro vale más, mucho más de lo que nosotros hemos dicho, temerosos de que nuestro sincero encomio se confundiese con las destempladas voces que transforman la crítica en panegírico, cuando no en furibunda sátira. Ante la crítica que ensalza ó condena sin medida, que es hoy la predominante, la crítica que pretende conservar la serenidad del juicio parece fría cuando aplaude, y benévola en exceso cuando condena. Otros alabarán el libro del Sr. Pérez Pastor con más autoridad y mayor acierto que nosotros ; pero nadie nos aventajará en lo sincero de nuestro modestísimo aplauso.

M. Vidart reproduit l'article de M. Fernández Bremón que nous citons plus haut et ajoute :

Hemos copiado de la crónica de la *Ilustración* la parte que antecede, para confirmar con la autorizada palabra del Sr. Fernández Bremón nuestro juicio favorable acerca del libro *Documentos cervantinos*, y para contribuir á divulgar la noticia de que se hizo una edición del *Quijote* anterior á la de 1605, como medio de conseguir que se procure encontrar algunos ejemplares (bastaría con que se encontrase uno) de esta verdadera edición príncipe del inmortal libro del inmortal Cervantes.

Nous jugeons inutile de rechercher d'autres *autorizadas palabras* et nous nous bornerons à souligner cette réflexion de M. Vidart relative à *des* exemplaires d'une édition antérieure à 1605 : « bastaría con que se encontrase uno. »

Mas famo — que Doña Oli —
Que Don Quijo — y Lazari —
Que Alfarach — y Celesti —

El objeto de Lope de Vega, por lo que al *Quijote* se refiere, no es otro que manifestar su opinión sobre un libro recientemente sacado á luz, y por lo tanto puesto á la venta antes del 14 de Agosto de 1604.

....

Por otra parte, el autor de la *Pícara Justina* mal podría llamar famoso al *Quijote* antes de ser divulgado por la imprenta, ni ponerle al igual de popularidad con obras tan conocidas como la *Celestina* ó el *Lazarillo de Tormes*.

En resumen, Lope de Vega hablando en tono tan despectivo del *Quijote*, nos da á conocer cómo la pasión lleva hasta menospreciar las más grandes concepciones del ingenio; el autor de la *Pícara Justina*, por el contrario, nos ofrece un testimonio irrefragable de la fama y estimación que á poco de publicado había alcanzado el *Quijote*; y ambos nos dan en los referidos textos la prueba más evidente de que el *Quijote* era leído y conocido por todos en el verano del ano 1604.

Nous ne pensons pas devoir nous arrêter longtemps à ces deux faits que nous expliquons de la manière suivante. Lope a dû entendre parler du *Don Quichotte* avant sa publication et il n'est sans doute pas le seul dans ce cas : il serait facile de rappeler, dans toute littérature, de nombreux exemples de livres connus avant leur apparition. Rien n'indique que Lope ait *lu* le *Don Quichotte* à la date du 14 août 1604, et puisque M. Pérez Pastor admet que « Lope de Vega hablando en tono tan despectivo del *Quijote*, nos da á conocer cómo la pasión lleva hasta menospreciar las más grandes concepciones del ingenio », il peut bien admettre aussi que Lope écrivit la phrase qu'il rapporte sans avoir lu le livre et après en avoir simplement entendu parler. Pour peu que l'on examine, du reste, les œuvres de Cervantes, on verra à quel point il était prodigue de confidences sur ses travaux : que de fois n'a-t-il pas annoncé ses projets littéraires! Pourquoi lui supposerait-on une plus grande réserve dans les cénacles où, alors comme toujours, les primeurs devaient être en grande estime ? S'il ne lut pas tel ou tel passage du *Don Quichotte*, nous pouvons du moins être certains qu'il en parla, et

ainsi s'explique de la manière la plus simple le passage de la lettre de Lope[1].

Quant à l'allusion contenue dans la *Pícara Justina*, elle est vraiment bien anodine et il est excessif d'y attacher trop d'importance : elle prouve que l'œuvre de Cervantes était connue de l'auteur, peut-être comme elle l'était de Lope, d'une manière quelque peu superficielle. Le « mas famosa que Don Quijote » n'implique nullement que le roman fût publié au moment où les vers *de cabo roto* furent composés. Nous n'y voyons qu'une de ces hyperboliques louanges dont les écrivains espagnols furent prodigues à toute époque. Peut-être n'est-il pas inutile de faire remarquer que sur le frontispice de l'édition princeps (Medina del Campo, por Christoual Lasso Vaca, 1605), frontispice dû à Juan Baptista Morales et représentant *El axuar de la vida picaresca*, on remarque les figures de *La Madre Celestina*, de la *Pícara Justina* et du *Pícaro Alfarache*, toutes à bord d'un vaisseau dénommé *La Nave de la Vida Pícara*; à ce vaisseau est attaché un petit bateau monté par *Lazarillo*. Quant à l'ingénieux hidalgo, il n'en est pas question : s'il avait été aussi *famoso* que le veulent certains, n'est-il pas à supposer qu'il se serait trouvé en si noble compagnie ? Son absence de ce frontispice prouve que le public ne le connaissait pas encore, et que l'auteur des vers *de cabo roto* ne se faisait l'écho que de quelques milieux littéraires. Il y a

1. On peut même se demander si Lope n'avait pas entendu parler du *Don Quichotte* par Cervantes lui-même. Nous savons que Lope se trouvait à Séville en 1601 (*Epístola á Lucinda*) et qu'il y était encore en 1603 (la dédicace de *El Peregrino* est datée de Séville, 31 décembre 1603). Cervantes résidait à Séville à la même époque; une certaine intimité devait s'être établie entre eux, puisque l'édition de la *Dragontea* de 1602 (et non celle de 1598, comme le prétendent à tort La Barrera, Aribau, et quelques autres) contient un sonnet *encomiástico* de Cervantes Quoi de plus naturel que Cervantes ait, à cette époque, parlé à Lope de son futur roman, peut-être déjà composé en partie ? Cervantes, on le sait, écrivait très lentement : la seconde partie du Don Quichotte lui demanda dix ans.

loin de là à « un testimonio irrefragable de la fama y estimación » et à « la prueba más evidente de que el *Quijote* era leído y conocido por todos en el verano del año 1604. » Que de choses dans un menuet !

* * *

Toute hésitation, du reste, doit disparaître si l'on examine avec un tant soit peu d'attention la première édition de Madrid 1605. Voici, dans l'ordre où elles se trouvent, les dates indiquées par les feuillets préliminaires :

La *Tassa* : « Yo Juan Gallo de Andrada... di la presente en Valladolid, a veinte dias del mes de Deziembre, de mil y seyscientos y quatro años. »

Le *Testimonio de las erratas* : « Este Libro no tiene cosa digna que no corresponda a su original : en testimonio de lo auer correcto di esta fee... en primero de Diziembre, de 1604. Años. El Licenciado Francisco Murcia de la Llana.[1] »

---

1. M. Pérez Pastor nous dit (p. 292).

Mucho sentiríamos equivocarnos en este particular, pero si algún día aparece la edicion de 1604, creemos que ha de reunir las circunstancias siguientes :

1ª Estará impresa en Madrid por Juan de la Cuesta.

2ª No tendrá la aprobación dada por orden del Consejo Real ni la censura hecha por mandato de la autoridad eclesiástica.

3ª Carecerá también de la licencia del Vicario de Madrid.

4ª En vez del privilegio por diez años tendrá la licencia por una vez.

5ª La fe de erratas estará suscrita por Juan Vázquez del Mármol, que en 21 de Mayo de 1604 todavía era corrector general de libros por S. M.

Ne retenons que le cinquième point. La *fe de erratas* de la prétendue édition de 1604 devrait être signée de Juan Vázquez del Mármol, cela parce que ce personnage était encore, au 21 mai 1604, « corrector general de libros por S. M. ». M. Pérez Pastor sera évidemment surpris que l'édition de l'*Arcadia* publiée à Madrid en 1603 ait une *fe de erratas* signée de Francisco Murcia de la Llana et que les deux éditions de l'*Arcadia* et du *Don Quixote* publiées à Madrid en 1605 aient chacune une *fe de erratas* signée de ce même Francisco Murcia de la Llana. Celui qui avait autorité pour cela en 1603 et en 1605 n'avait-il pas également autorité pour le même objet en 1604 ? M. Pérez Pastor ne le pense pas : peut-être est-il permis de ne pas partager son opinion.

Le *Privilegio* du Roi signé par Juan de Amezqueta, « Fecha en Valladolid, a veynte y seys dias del mes de Setiembre, de mil y seyscientos y quatro años. »

Remarquons que ce privilège dit : « os damos licencia y facultad, para que vos, o la persona q̃ vuestro poder huuiere, y no otra alguna, podays imprimir el dicho libro... por tiempo y espacio de diez años, que corran y se cuentẽ desde el dicho dia de la data desta nuestra cedula » : c'est-à-dire à partir du 26 septembre 1604. L'impression du livre avant l'obtention de ce privilège n'aurait-elle pas été entachée d'illégalité ? Objectera-t-on que rien n'empêche de supposer un privilège antérieur ? Mais une semblable hypothèse ne serait-elle pas d'une absurdité évidente ? Si un privilège avait été accordé antérieurement au 26 septembre 1604, à quoi bon en solliciter un nouveau ? Nous avons une preuve indiscutable de cette inutilité dans la deuxième édition de Madrid 1605, qui se borne à reproduire littéralement le privilège de la première. Dès lors n'est-il pas certain que si un privilège avait été accordé pour une édition publiée antérieurement à 1605, la première édition de 1605 n'aurait eu qu'à reproduire ledit privilège ? Non seulement il n'en est pas ainsi, mais même dans *aucune* des nombreuses éditions du *Don Quichotte* on ne trouve la moindre trace du privilège accordé à la prétendue édition antérieure à 1605.

A notre avis la date de publication de la véritable édition princeps de la première partie du *Don Quichotte* peut être fixée avec une approximation de nature à satisfaire aux plus méticuleuses exigences : la *tassa* étant du 20 décembre 1604, il a fallu le temps matériellement nécessaire à l'impression de cette *tassa* et à son adjonction au corps même du livre. Nous croyons donc pouvoir dire que le volume fut mis en vente en janvier 1605.

R. Foulché-Delbosc
James Fitzmaurice-Kelly.

UN OPUSCULE

FAUSSEMENT ATTRIBUÉ AU P. SARMIENTO

Le tome VI du *Semanario erudito*, publié à Madrid en 1787, par Antonio Valladares[1], contient un opuscule de douze pages (189-201) ayant pour titre *Origen de los villanos por el R. P. F. Martin Sarmiento, benedictino de Madrid.* Cette petite dissertation n'a pas été composée par celui auquel l'éditeur madrilène l'attribuait, et quiconque étudiera désormais l'œuvre d'un des plus féconds polygraphes du XVIIIe siècle devra rechercher si nous nous trouvons en présence d'un pur plagiat ou simplement d'une erreur commise par un collecteur peu avisé.

Ce qui prouve péremptoirement que l'*Origen de los Villanos* n'est pas de Sarmiento, c'est l'existence de deux manuscrits[2] de cette œuvre antérieurs à la naissance de l'auteur supposé. Le premier (désignons-le par la lettre A) a pour titre *Del origen de villanos que llaman christianos viejos, Autor Fray Agustin Salucio*[3]

---

1. Semanario erudito que comprehende varias obras ineditas, criticas, morales, instructivas, politicas, historicas, satiricas y jocosas, de nuestros mejores autores antiguos, y modernos. Dalas a luz don Antonio Valladares de Sotomayor. Tomo sexto. *Madrid* MDCC LXXXVII *por don Blas Roman.*

2. Tous les manuscrits cités se trouvent à la Biblioteca Nacional de Madrid.

3. La Biblioteca Nacional de Madrid possède les manuscrits suivants, attribués à ce même écrivain :

Avisos para los predicadores del Santo Evangelio 4° V-69.

de la orden de Predicadores. (12 ff. ch. 220-232 dans *Miscelanea genealogica*[1] K-220). Le second (B) a pour titre *Del origen de los villanos a que llaman christianos viejos* (R-78) ; une note marginale dit : « Este papel se quiere atribuir a el P. Ju° de Mariana. No se saue sea assi[2]. » Ces deux manuscrits sont du XVIIe siècle ; or, le P. Sarmiento est né en 1695.

Quand Valladares publia le tome VI de son *Semanario erudito*, le P. Sarmiento était mort depuis une quinzaine d'années[3] : on pourrait donc avec raison le croire innocent de cette appropriation littéraire si l'existence de plusieurs manuscrits du XVIIIe siècle portant son nom ne nous obligeait, jusqu'à plus ample information, à une certaine réserve. Ce sont les suivants :

C) Discurso critico sobre el origen de los villanos a quienes regularmente dizen Christianos viejos. Por el M. R. P. M. Fray Martin Sarmiento. (Pap. Var. KK-61).

Discurso sobre estatutos de limpieza de sangre en los Catedrales, sentencias de inquisicion, &c. R-110.

Discurso sobre limitacion de los estatutos de limpieza de sangre. V-95

Discurso sobre lo mismo = De las calidades de los caballeros de Calatrava. Q-192.

Discurso acerca de la justicia y buen gobierno de España en los estatutos de limpieza. P-145.

Papel sobre los estatutos de Toledo : y lo que sucedió en los principios. R-138.

Discvrso hecho por Fray Avgvstin Salvcio, Maestro en sancta Theologia, de la orden de Sancto Domingo. Acerca de la justicia y buen gouierno de España, en los estatutos de limpieza de sangre, y si conuiene, o no, alguna limitacion en ellos. KK. Var. 40.

1. Ce manuscrit provient de la Bibliothèque de Salvá.

2. Le traité en question fait partie d'un recueil dans lequel il occupe huit feuillets. A la fin du recueil se trouve la note suivante : « Este papel le tenia original en su libreria el Maestro y Coronista Gil Gonçalez DAvila y della se sacó esta copia y de los demas papeles q̄ ay en este quaderno. »

3. Sarmiento, né le 9 mars 1695 à Villafranca del Vierzo, mourut le 7 décembre 1772 au Real Monasterio de San Martin de Madrid.

D) Discurso sobre el origen de los que llaman villanos, a quienes regularmente dicen Christianos viejos. Por el M. R. P. Fray Martin Sarmiento. (Mm-522, 11).

E) Discurso sobre el origen de los q^e llaman Villanos, à quienes regularmente dicen Christianos viejos. Por el M. R. P. F. Martin Sarmiento. (Mm-310).

F) Discurso sobre el origen de los que llaman Villanos, a quienes regularmente dicen Christianos viejos. Por el M. R. P. Fr. Martin Sarmiento. (E-226).

La simple mention du nom du P. Sarmiento au-dessous du titre de l'opuscule ne prouverait pas grand'chose à elle seule : il est toujours loisible de supposer que tel ou tel copiste fut mal renseigné ou trop bien intentionné. Ce qui semble plus inexplicable c'est la rédaction même des dernières lignes du premier de ces manuscrits (C), rédaction que l'on retrouve avec plus ou moins de variantes et de lacunes dans les trois autres (D, E, F) :

... Con quanto ha podido contribuir a la composicion de esta obra, he tenido presente a fin de que quede satisfecha la pregunta de Vm. con la puntualidad que me permiten mis muchas ocupaciones, en que me tiene empleado mi Religion y la notable falta de puntuales noticias que nos dejaron nuestros historiadores, tanto para expresar mas poderosamente este asunto, como para el desempeño de otros que la obscuridad de ellas produce á nuestra España, y sus hijos las fatales consecuencias de no poder averiguar con certeza aquello que nos seria mui util e importante.

Yo quedo de Vm. con inalterable afecto rogandole exercite mi obediencia en sus preceptos, y a Nro S^or prospere la vida de Vm. los muchos años que puede, y le desea su mas verdadero servidor e indigno capellan Fr. Martin Sarmiento.

La supposition la plus naturelle est que Sarmiento, questionné sur l'origine des *Christianos viejos*, se borna à transcrire à peu près littéralement une dissertation sur le même sujet, écrite depuis fort longtemps par quelqu'un dont nous ignorons encore le nom, demeurée inédite et dont il possédait une copie. Si cette hypothèse est fausse, il faudrait admettre que le manuscrit dont

procèdent les manuscrits C, D, E, F est l'œuvre d'un mauvais plaisant qui aurait intentionnellement ajouté la fin reproduite ci-dessus afin de faire croire — aux contemporains ou à la postérité — que l'auteur était le P. Sarmiento; cela paraît bien peu vraisemblable.

Quoi qu'il en soit, l'existence de manuscrits de la seconde moitié, peut-être du dernier quart du XVIII[e] siècle, portant le nom du P. Sarmiento, semble indiquer qu'à cette époque l'opuscule lui était assez communément attribué; Valladares ne fit donc que partager une opinion à peu près générale. Il convient toutefois de faire quelques réserves : un manuscrit (G) copié peu de temps avant la mort du P. Sarmiento nous fournit en effet une indication peut-être assez précieuse : à la fin du *Discurso de los villanos a que llaman Christianos viejos* (KK. var. 64) on lit la note suivante :

> Lo trasladé fielmente de un Libro que con el discurso M. S. del P. Salucio que el P. la Cruz impugna en su libro de los estatutos de la nobleza de España, imprimiendolo todo, y otro discurso tambien M. S. de falso Albergati al Illmo y Exmo Duque de Sesa y Baena embajador de España en Roma, sobre el estatuto de España de la limpieza de sangre se hallaba inserto, y para oi en poder de dn Carlos Salas. Zaraga, 1o de Junio de 1770. = Lezaun.

Les manuscrits mentionnés précédemment présentent entre eux et avec le texte du *Semanario erudito* de nombreuses variantes de rédaction; en outre A, C, D, E, F, G sont rédigés sous forme de lettre, à la différence de B et du texte publié par Valladares [1].

1. Le texte du *Semanario erudito* commence ainsi : « Tiene tantas dificultades el satisfacer á esta pregunta del origen de los Villanos, á que llaman Christianos viejos, que es dificultoso salir de ellas con satisfaccion del que pregunta... » et finit ainsi : «... y con esto queda respondido á lo que se propuso del origen de los Villanos, quellaman Christianos viejos. »

Le seul point établi est que l'opuscule n'est pas du P. Sarmiento ; nous laissons à d'autres le soin d'élucider la question du plagiat et de rechercher le nom du véritable auteur.

R. Foulché-Delbosc.

LES

LETTRES POLITICO-ÉCONOMIQUES

DE

CAMPOMANES

Parmi les patriotes éclairés qui, à la fin du siècle dernier, réveillèrent l'Espagne, D. Pedro Rodriguez Campomanes mérite la première place, tant par la dignité parfaite de sa vie et l'étendue de ses connaissances que par la hardiesse de son esprit et l'originalité de son style. Il a été tout à la fois un honnête homme, un savant, un homme d'État et un écrivain. L'Espagne honore en lui un de ses meilleurs et de ses plus grands citoyens, et la France ne peut qu'applaudir aux hommages qu'on lui rend, car c'est à elle que Campomanes doit le meilleur de son génie.

Né le 1er juillet 1723, à Sta Eulalia de Sorriba dans les Asturies[1], D. Pedro donna de très bonne heure des preuves de sa merveilleuse puissance de travail. A dix ans et demi, il traduisait Ovide en vers castillans et à onze ans il commençait sa philosophie. A vingt ans il était reçu avocat à Madrid, attirait l'attention des Conseillers de Castille chargés de l'interroger et

---

1. Ces détails sont empruntés à la notice biographique mise par D. Antonio Rodriguez Villa en tête de son édition des *Cartas político-económicas*. Cette notice n'est elle-même que la reproduction presque textuelle des notes ajoutées par D. Vicente Gonzalez Arnao à son *Elogio de Campomanes*, publié au tome V des *Memorias de la R. Academia de la Historia*.

devenait en peu d'années l'un des jurisconsultes les plus distingués de la *Corte*. Bon humaniste, bon dialecticien, savant légiste, connaissant le grec et l'arabe, il possédait cette culture encyclopédique, aujourd hui impossible, mais si favorable au développement d'une robuste intelligence. Il débuta par des travaux d'érudition : une dissertation sur les ordres militaires de chevalerie, des traductions d'auteurs arabes, des études sur les lois des Goths et sur la marine des Carthaginois. Mais son mérite le désignait aux fonctions publiques, il fut nommé en 1755 assesseur des Postes, devint en 1762 Procureur général (*fiscal*) au Conseil de Castille, et en 1783 il en obtint la Présidence (*gobernador*). Sa santé l'obligea à se retirer en 1791 et il mourut le 3 février 1803.

Sa vie politique a été des plus laborieuses et des plus fécondes. Son activité s'est portée sur quatre points principaux : organisation du service des Postes, relèvement du commerce et de l'industrie, restriction des privilèges du clergé et de la noblesse, réforme de l'enseignement.

Comme assesseur du service des Postes, il publie en 1761 son *Itinéraire des routes de poste de l'Espagne et de l'étranger*, et une *Notice sur le royaume de Portugal*. Il est l'auteur des Ordonnances de 1762 sur le service des Postes. Il fait de La Corogne le port d'attache des Messageries maritimes.

Comme économiste, on a de lui deux ouvrages capitaux : le *Discours sur l'éducation populaire des artisans* et le *Discours sur les progrès de l'industrie populaire*[1]. Il a travaillé avec succès à la réforme de la *mesta*.

Les privilèges ont trouvé dans Campomanes un redoutable adversaire. Le clergé lui paraissant plus dangereux que la noblesse, c'est surtout à lui qu'il s'est attaqué. Il a restreint le nombre des clercs, défendu d'ordonner le prêtre qu'on ne savait com-

1. Ces deux ouvrages comptent parmi les monuments les plus remarquables de la science espagnole.

ment sustenter, rendu plus sérieux les concours pour l'obtention des bénéfices, condamné la fréquence des quêtes, prohibé l'immixtion des clercs dans les affaires des séculiers, établi un « Chapitre-modèle », augmenté la portion congrue des ecclésiastiques nécessiteux, veillé à l'observation des lois sur la mainmorte, facilité les appels comme d'abus, réorganisé le Tribunal de la Rote à Madrid, exigé le visa royal avant la publication des bulles pontificales en Espagne. Il a pris une grande part à l'expulsion des jésuites. Cette audacieuse politique ne manqua pas de lui susciter beaucoup d'ennemis; il leur répondit en publiant son *Traité du droit royal d'amortissement* (1765) et son *Jugement impartial* sur le monitoire lancé par le pape contre le ministre du duc de Parme, coupable, comme lui, d'avoir chassé les jésuites des États de son maître (1769).

Ennemi résolu de l'ignorance, Campomanes a fait les plus louables efforts pour réformer l'enseignement public et lui donner une tournure plus scientifique. Il a inspiré le plan d'études des *Reales Estudios* de Madrid et y a introduit les mathématiques, la physique, les langues vivantes, la chimie et l'histoire naturelle. Il a ouvert des Bibliothèques et favorisé de tout son pouvoir l'établissement des *Sociétés économiques*, qui ont rendu de si grands services à la culture espagnole.

En poursuivant la réforme de l'enseignement, Campomanes eut souvent à lutter contre la routinière intolérance du clergé, qui tenta à plusieurs reprises de le faire tomber et de le brouiller avec l'Inquisition[1]. Encore aujourd'hui la mémoire du grand fiscal n'est pas en odeur de sainteté auprès des réactionnaires espagnols. Il semble qu'il ait prévu leurs rancuneuses attaques et qu'il ait pris plaisir à y répondre par-avance en écrivant la plus malicieuse et la plus virulente des satires contre les réactionnaires de son temps.

1. « La Inquisicion dió los primeros pasos contra Campomanes. » — P. Ricardo Cappa, *La Inquisicion española*. Madrid, 1888, in-8°.

Voici comment il nous raconte lui-même que lui vint l'idée de composer ses *Lettres politico-économiques*.

« Quand l'étonnante métamorphose du comte de Lerena le « tira de l'étalage d'une boutique pour le mettre à la table d'une « boutique politique, comme il ne s'entendait à rien, il eut besoin « de s'aider de tous, et mit la main sur deux receveurs appelés « Aguilar et Iparaguirre, gratte-papier de profession[1], tout imbus « du jargon rentistique de Ripia, et d'un garçon appelé Galiano, « qui avait mal lu Necker et savait bâtir de petits plans tout à « fait curieux.

« Le comte de Florida-Blanca, qui se connaissait en économie « politique comme à châtrer des rats, avait la plus haute opinion « d'un directeur appelé Parayuelo, effrayant calculateur des sept « petites rentes[2], et toujours occupé à chercher d'où l'on pour- « rait bien tirer de l'argent. Parayuelo avait découvert un grand « secret, à savoir que le déficit de nos revenus montait à deux « millions et je ne sais combien de milliers d'écus par an, chose « que le comte de Valparaiso avait représentée au roi Ferdinand, « dès l'année 1757. Le diable, qui ne dort jamais, voulut qu'un « jour vint à se promener avec moi D. Pedro Polo de Alcocer, « commissaire du Conseil de la Guerre, adjoint à Lerena. Il me « raconta les exploits de ces braves réformateurs, je souris de sa « niaiserie et je lui dis mon opinion tout en causant familière- « ment.

« Aussitôt, il s'en fut tout conter à Lerena qui, le soir même, « m'invita à prendre le chocolat pour le lendemain.

« Je me rendis en effet chez lui, à sept heures du matin, et « après quelques sornettes au sujet de je ne sais quelles lettres- « patentes qu'on lui avait apportées pour le qualifier de fils de

1. L'intraduisible expression espagnole *caga-tintas* est beaucoup plus énergique.

2. Monopoles du salpêtre, du soufre, de la poudre, du plomb, de l'antimoine, du mercure, du vermillon et de la gomme laque.

« *lobos*, à cause de son nom de Lopez, il m'exhiba enfin l'*Ins-* « *truction pour les comptables* et le *Tarif des droits*, et je lui dis ce « que j'avais déjà dit à Polo, en lui faisant toucher du doigt les « bêtises qui y sont contenues. Le pauvre homme en resta « mort et je me retirai. Il manda ses amis et leur communiqua « ce que j'avais dit. Aguilar et Iparaguirre étaient de révérendis- « simes bureaucrates, tout confits en vérifications de comptes; « ils se montrèrent extraordinairement froissés. Galiano, qui se « piquait d'écrire, dit que ce n'était pas la même chose d'écrire « ou de parler, et Lerena en prit occasion pour me mettre au « défi d'écrire ce que je lui avais dit. Et moi qui ne suis pas « poltron, et qui n'avais rien à craindre ni à espérer de lui, j'ac- « ceptai la gageure. Je me rendis à ma campagne de Vara de Rey, « et j'écrivis les cinq lettres que voici. Et en voilà assez en « manière de préface. »

Ces lettres restèrent inconnues du public pendant près d'un siècle. Il y a une vingtaine d'années, un érudit espagnol, D. Antonio Rodriguez Villa, trouva sur le marché aux chiffons de Madrid une « copie littérale, exécutée à Gijon en 1828, d'un « manuscrit original trouvé dans les papiers du seigneur Jove- « llanos, ledit manuscrit cartonné in-4°, corrigé et annoté par « ledit seigneur, mais sans nom d'auteur. On dit que les textes « latins mis en exergue en tête de chaque lettre sont de la main « du seigneur Campomanes. » Un examen plus attentif convainquit M. Rodriguez Villa que le précieux manuscrit était réellement l'œuvre du gouverneur du Conseil de Castille, et il le publia avec une intéressante introduction biographique [1]. On put lire enfin ces pages étincelantes dont l'ironie rappelle parfois les *Lettres Persanes* de notre Montesquieu, et qui sont l'œuvre d'un

1. *Cartas político-económicas escritas por el conde de Campomanes primero de este título al conde de Lerena*. Publícalas ahora por primera vez, precedidas de una introduccion y de la biografia del autor, Antonio Rodriguez Villa. — Madrid, libreria de M. Murillo, 1878, in-18.

homme d'État de grande expérience et d'infiniment d'esprit. L'apparition de cette étonnante satire politique ne fut pas sans causer quelque scandale; comme l'avait prévu l'auteur lui-même, « des milliers de plumes de toute espèce d'oiseaux se hérissèrent « contre elle, et les graves personnages en golille et en cravate « qui s'asseoient sur les bancs confortables des tribunaux la con- « damnèrent solennellement[1]. » Mais tous les amis de la liberté et des lettres espagnoles applaudirent à l'heureuse audace de M. Rodriguez Villa.

Écrites de 1787 à 1790, ces cinq lettres ont pour objet principal la réforme du régime financier de l'Espagne, mais l'auteur estime qu'on ne peut réformer la partie sans réformer l'ensemble; il présente une critique générale des institutions castillanes, et après avoir étudié le mal dont souffre le corps national, il propose les remèdes qu'il juge expédient d'employer et qui font assez souvent songer aux terribles aphorismes de l'école de Salerne.

Le régime financier de l'Espagne du XVIIIe siècle n'était certainement pas plus mauvais que celui de la France, mais il était aussi contraire aux intérêts économiques du pays et aussi tyrannique. Les rois d'Espagne tiraient un quart de leurs revenus[2] d'une série de menus impôts indirects connus sous le nom de rentes provinciales et perçus uniquement dans les vingt-deux provinces de la couronne de Castille. Sans se laisser séduire par leur trompeuse équité, Campomanes attaque vigoureusement ce système suranné d'impôts ridicules et misérables, qu'il est impossible de recouvrer exactement et qui compliquent si bien le maniement des finances royales que les juges de finances eux-mêmes ne s'y reconnaissent plus. Le roi perçoit de 2 à 12 pour cent sur la valeur de tous les objets vendus, revendus ou échangés; le même objet, dix fois vendu et revendu, acquitte dix fois

1. P. 148.
2. 155, 734, 907 réaux en 1802.

l'*alcabala*[1]. Le vin, le vinaigre, l'huile, le savon et la chandelle sont soumis aux droits de *millones* ; le vin paye jusqu'à 66 maravédis par arrobe, l'huile 18 maravédis par arrobe, le savon et la chandelle 4 maravédis par livre [2]. En plus des *millones* le vin paye le droit du huitième (*sisa*); l'acheteur paye pour huit mesures et n'en reçoit que sept. Le blé, l'orge, les lainages, les toiles, la soie, les légumes, le poisson frais et salé, le cacao, le sucre, les épices acquittent des taxes particulières qui constituent la *rente du vent* [3]. Le roi entretient dans chaque localité un mesureur juré (*fiel medidor*), qui perçoit 4 maravédis par arrobe de vin, d'huile ou de vinaigre [4]. La neige et la glace à rafraîchir payent un cinquième de leur valeur et 2 maravédis par livre (*quinto y millon de la nieve* [5]). Il y a encore des redevances plus extraordinaires comme la *dîme de l'Aljarafe et de la rivière de Séville*, la *rente de la grand'mère*, la *rente du repeuplement* [6].

Campomanes considère ces impôts comme une des causes principales de la ruine de l'Espagne. « L'*alcabala* suffirait, d'après « lui, à détruire le commerce le plus florissant, car elle constitue « une entrave au trafic intérieur qui est l'âme de l'industrie « nationale. »

Les *millones* l'exaspèrent; il y voit avec raison une source intarissable de vexations et de taquineries : « Y a-t-il quelque « chose de plus contraire aux principes du droit de propriété « que de me faire payer pour consommer mes propres fruits, « que de me faire demander une licence pour manger un agneau « de mon troupeau, que ma maison soit exposée à être envahie « pour qu'on mesure mon vin, mon huile, tout ce que j'ai,

1. Jovellanos, *Informe sobre la ley agraria*, § 310.
2. Gallardo, *Rentas de la Corona*, t. I, p. 272-274.
3. *Id.*, t. I, p. 309.
4. *Id.*, t. III, p. 146, et t. I, p. 307.
5. *Id.*, t. III, p. 204.
6. *Id.*, t. III, p. 252, 292, 267.

« tout ce que je vends, tout ce que je dépense ! Comment, si je « fais cadeau d'une outre de vin à un ami, je m'expose à la voir « confisquée, et pour transporter d'un lieu à un autre une arrobe « d'huile il me faut un laissez-passer, et rapporter un reçu, et « de plus j'aurai à souffrir l'insolence d'hommes qui, sous le « nom de gardes, commettent chaque jour les plus grandes « brutalités [1] ! » Il appelle bravement la *sisa* un vol, et le droit de *fiel medidor* une escroquerie. Il lui paraît bien dur de payer un droit sur la neige, il se demande pourquoi le roi ne met pas un impôt sur l'eau de pluie qu'on ramasse dans les citernes.

Le monopole du tabac était considéré par les financiers comme « l'œil droit du trésor royal ». Il rapportait en 1783 plus de cent millions de réaux. Cependant Campomanes le rejette et fait valoir contre lui les raisons les plus solides et les plus puissantes. Il favorise la consommation d'une denrée inutile, et même nuisible à la santé ; il nécessite l'entretien d'une armée de 30.000 gardes, qui pourraient s'employer plus utilement et qui ne suffisent pas à réprimer la contrebande ; il maintient une sorte de guerre civile permanente entre les gardes et les fraudeurs ; il réduit le gouvernement à encourager l'espionnage et la délation. Ce vice honteux de l'administration espagnole est flétri par Campomanes avec une admirable énergie. Il excuse presque les contrebandiers, il n'a que du mépris pour les dénonciateurs : « Ces âmes viles, ces esprits de perfidie et de trahison qui, « déguisés en amis, s'emploient à vendre ceux avec qui ils « traitent, se voient chez nous payés et honorés du nom de con- « fidents du gouvernement, qui autorise un crime regardé comme « exécrable même parmi les barbares. Le mal que causent les « fraudeurs dans un État est incomparablement moindre que « celui que causent les traîtres [2]. »

Les rentes provinciales et le tabac emportent à peu près la

1. *Cartas politico-económicas*, p. 134.
2. *Id.*, p. 150.

moitié des revenus du roi d'Espagne, et Campomanes conclut sans hésiter à leur suppression pure et simple, sans parler des réformes qu'il désirerait appliquer aux autres impôts. Comment donc s'organisera cette refonte du système financier, comment procédera-t-on à cette opération, qui paraît presque aussi impraticable que nécessaire? — « La monarchie est semblable à une « vieille maison qui ne se soutient qu'à force d'étais. Quand on « cherche à réparer un côté, c'est l'autre qui vient en bas. « On ne pourrait remédier au mal qu'en jetant tout par terre, « et en reconstruisant une maison neuve, ce qui est morale- « ment impossible. » — Cependant c'est là le seul et unique remède, et, promenant partout la lumière crue de son impitoyable critique, Campomanes ne va pas avoir de peine à démontrer l'urgence d'une reconstruction totale.

Il paraît avoir très vivement senti l'incroyable médiocrité de la plupart des souverains espagnols depuis le XIIIe siècle. Il n'est peut-être pas de pays qui ait eu moins d'hommes capables à sa tête et qui ait compté un aussi grand nombre de règnes désastreux. L'Espagne n'a pas été heureuse en rois. Campomanes a le courage de l'avouer. Les soizante-quinze pages qu'il consacre à résumer l'histoire d'Espagne de 1346 à 1700 sont un excellent modèle d'histoire nationale, de cette histoire, encore à faire, où l'historien saurait se montrer à la fois patriote et véridique, et saurait peindre le mal avec la même franchise que le bien.

Son style simple et pittoresque rappelle par endroits celui de Voltaire; l'ironie court à travers les mots, d'allure paisible et débonnaire; on sent que le vieux magistrat s'amuse beaucoup à rédiger son *dictamen* sur toutes ces Altesses et ces Majestés d'antan. — Henri II le Magnifique « fut très obéi parce qu'il ne com- « manda rien qui ne lui eût été d'abord conseillé, et les peuples « le souffrirent, parce qu'après tout il était moins mal de leur « tirer l'argent de leur bourse que le sang de leurs veines comme « avait fait D. Pedro. » — Philippe IV « avait été élevé dans les « cérémonies et les principes d'une cour dont la piété se rédui-

« sait à de pures formes extérieures : grand diseur de chapelets, « grand faiseur de processions, grand écouteur de messes et de « sermons, grand méditateur en chambre, grand en tout, « excepté en ce qu'il convenait qu'il sût, en l'art de régner [1]. » L'éducation du prince est pour Campomanes une affaire de si grande importance, qu'il y revient en un autre endroit et qu'il trace de l'éducation de cour la mordante satire que voici : « L'éducation qu'on a pendant de longues années donnée à nos « princes et à notre grandesse eût sans doute été plus conve- « nable à des novices capucins... qu'à ceux qui doivent gouver- « ner et régir le monde. Leurs maîtres et gouverneurs se con- « tentaient de leur enseigner la dévotion, le respect des prêtres, « l'attention aux offices de l'Église, la modestie et la gravité dans « les paroles et les actions, les périls de l'autre sexe et quelques « détails sur leurs ancêtres; on choisissait uniquement ceux qui « pouvaient leur inspirer de la vanité et flatter leur amour- « propre, les victoires, les conquêtes, les mariages... mais on « s'est très peu occupé de leur enseigner les parties sublimes de « la philosophie, qui sont la connaissance de l'homme, le droit « naturel, et la politique qui est la résultante des deux premières « sciences [2]. »

Campomanes partage, bien entendu, l'enthousiasme très légitime des historiens espagnols pour les règnes glorieux de Ferdinand et d'Isabelle et de Charles-Quint, mais il ne se laisse pas éblouir par la fausse grandeur de Philippe II; les pages qu'il lui consacre comptent parmi les plus intéressantes du livre. Malgré la prudence dont il n'ose se départir, même dans un écrit confidentiel, malgré le silence qu'il garde sur le fanatisme du roi, il est facile de deviner que ses sympathies ne vont pas à ce roi inhumain, dont le despotisme rappelle celui du Grand Turc. Le règne est étudié surtout au point de vue économique, et il est

1. P. 85.
2. P. 99.

présenté avec une telle netteté de trait et une telle vigueur de coloris qu'on croit assister à la ruine graduelle de l'Espagne pendant cette longue tyrannie, dont chaque étape fut marquée par un désastre.

Les règnes de Philippe III et de Philippe IV sont exposés avec la même impartialité et la même franchise. L'état de l'Espagne sous Charles II est du plus saisissant effet : « Il n'y avait plus « rien à vendre et personne ne voulait plus rien acheter. Le nom « d'emprunt n'avait plus qu'une réputation maudite depuis que « l'on avait mis un impôt sur les fonds d'État. Les trésoreries « ne payaient plus personne, les troupes avaient été réformées « ou, pour mieux dire, se défaisaient à mesure que manquait « l'argent pour les payer ; les places et les châteaux étaient mis « en vente pour n'avoir pas à les réparer, les gouverneurs de « province, voyant brûler la maison, se chauffaient au feu et en « tiraient tout l'argent pour eux et pour leurs protecteurs. La « flotte était réduite à quelques galions qui apportaient l'argent « d'Amérique, le commerce au peu de fruits que les étrangers « tiraient de nos ports. Tout concordait à ce que le royaume « finît avec le roi, que ses étranges maladies enlevaient en poste... « Les gens qui gouvernaient les finances royales, n'entendant « rien eux-mêmes à ce gâchis... profitèrent de la misérable « situation du roi, abattu, hanté des craintes puériles, des « enchantements, des sorcelleries et des diableries qu'on lui avait « mises dans la tête..... et mirent la couronne en banqueroute. « La faillite fut déclarée publiquement comme celle d'un parti- « culier [1].

Quoique Campomanes ne se soit pas aventuré à écrire l'histoire des rois de la maison de Bourbon, il est bien certain que des raisons politiques seules l'ont empêché de continuer son résumé de l'histoire d'Espagne, et qu'il jugeait Philippe V, Ferdinand VI

---

1. P. 104.

et Charles III avec la même clairvoyance que leurs prédécesseurs. S'il ne parle pas des rois ses contemporains, il parle des institutions qui régissaient l'Espagne de son temps, et il résume son opinion par ce mot qui ne sent point le courtisan : « L'Espagne n'a point de constitution [1]. »

La Cour n'offre à ses yeux qu'un vain étalage de luxe, tout à la fois ridicule et odieux : « Nous ressemblons, dit-il, au mar- « chand en faillite qui d'ordinaire prend une voiture pour « éblouir ses créanciers. Grand luxe à la Cour et grande pau- « vreté dans nos trésoreries. » Quand il voit dépenser en sottises mille, deux mille, trois mille douros, il pense que cette somme représente le gain d'une journée de travail pour dix mille, vingt mille ou trente mille ouvriers des champs, et « les larmes lui en « sont venues plus d'une fois aux yeux. » Il constate avec chagrin que le budget total de l'Espagne n'atteignait pas autrefois ce qui se dépense de son temps pour la Cour et l'entretien des résidences royales. Encore obligé à quelque réserve lorsqu'il parle de l'Espagne, il apprécie plus librement ce qui se passe à l'étranger ; il applaudit au Compte rendu de Necker, qui a révélé à la France les gaspillages de la Cour : « Les dépenses du palais et de « la Cour égalaient celles de l'armée et de la marine. N'est-ce « pas une honte de voir un roi coûter à ses sujets, en pleine « paix, autant que les ennemis pourraient leur coûter à la « guerre [2]. »

Les Conseils, cette citadelle de la bureaucratie espagnole, n'excitent que sa critique et ses moqueries. « Les yeux d'une « monarchie sont les Conseils d'État et de Justice. V. E. sait très « bien que le premier n'existe chez nous qu'*ad honorem*, et quant « au second, il est écrasé, annihilé, submergé par les affaires « qu'il reçoit de toutes mains, si bien qu'il peut à peine en vingt

1. P. 108 : « *Si vale hablar verdad, en el dia no tenemos constitucion.* »
2. P. 162.

« ans élaborer un édit, fût-ce une loi aussi urgente que le code « rural. »

Les Conseils n'ont aucune indépendance. Ceux qui les composent « n'ont pour tout bien qu'une cargaison de textes « plus ou moins bien digérés; ils attendent que le prince leur « commande de les interpréter suivant son caprice et leur donne « en récompense de quoi manger. » Enfin ces Conseils trop nombreux se nuisent réciproquement et passent leur temps à s'inquiéter les uns les autres, si bien que l'autorité royale, partagée entre une multitude de conseils, de juntes et de commissions, semble dépecée, comme les cadavres des condamnés sont coupés en quartiers par le bourreau.

La justice n'est pas mieux entendue que l'administration. Campomanes a signalé avec une netteté admirable les vices du système judiciaire de l'Espagne et les a ramenés à trois principaux : législation chaotique, mauvaise distribution des Tribunaux, abus de la procédure par écrit.

La législation espagnole présentait deux graves défauts; elle manquait d'unité et de clarté. Il y avait en Espagne au moins cinq législations civiles différentes régissant la Castille, la Navarre, l'Aragon, la Catalogne et Valence. Chacune de ces législations s'était formée par adjonctions successives, sans que, le plus souvent, la loi nouvelle abrogeât les anciennes. A côté des codes ayant force de loi reconnue, existaient des codes supplétoires et d'usage facultatif, on recourait encore au droit romain, aux ouvrages des jurisconsultes en renom, aux recueils de jurisprudence.

Le service de la justice était confondu avec l'administration politique. Les Corrégidors étaient juges de première instance et gouverneurs d'un arrondissement. Les audiences, répondant à nos parlements provinciaux, étaient présidées par les gouverneurs des provinces. Les deux chancelleries de Valladodid et de Grenade, démembrements de la Cour du roi, étendaient leur ressort sur toute l'Espagne. Le Tage formait la limite de leurs juridictions respectives.

L'instruction des procès se faisait par écrit : on lisait aux juges les mémoires composés par les avocats des parties, les procès-verbaux des enquêtes, les dépositions des témoins, les conclusions du ministère public; les avocats pouvaient tout au plus donner quelques explications verbales sur tel ou tel point particulier de la cause. Le moindre procès remplissait un volume.

Campomanes critique amèrement ces institutions qui ne répondent plus à leur but. La législation est trop compliquée. A force de poursuivre le juste, elle a perdu de vue le raisonnable. Il n'y a plus un seul droit réellement établi et certain; il en résulte une sorte de scepticisme général, d'indifférence (*tibieza*) « qui est le pire mal dont puisse souffrir une société. »

Avec les immenses juridictions des chancelleries de Grenade et de Valladolid, les procès deviennent interminables : « L'arbitraire « dont usent impunément les juges subalternes dans leurs sen« tences et les ruses toujours impunies des avocats, ont mis les « appels à la mode, et à peine voit-on un ou deux méchants « petits procès s'arrêter en première instance. » Comme il faudrait au moins vingt chambres par chancellerie et un nombre proportionné de subalternes, et que chaque chancellerie ne compte pas plus de quatre chambres, il est toujours facile avec de l'argent d'éterniser le procès. « La séquelle (*chusma*) des rappor« teurs, greffiers de la Chambre, procureurs et agents... se sou« tient aux dépens des parties, sans que le magistrat puisse empê« cher ses intrigues. Chaque chambre forme, pour ainsi dire, « un seul juge pour ce qui regarde l'expédition des affaires, et en « trois heures au maximum qu'on y emploie chaque jour, à « peine a-t-on le temps de juger une affaire venue en appel. « Rabattons les jours de fête et voyons s'il est possible qu'il n'y « ait pas des retards infinis, ou bien qu'on ne bâcle un grand « nombre d'affaires sans la réflexion voulue. Les difficultés que « présentent les recours aux chancelleries ont fait des juges de « vrais despotes... Deux mauvaises chicanes peuvent rendre illu« soires les précautions ordonnées par un tribunal trompé et

« obligent la partie intéressée à répondre par deux recours en « justice, et deux recours en justice mettent quiconque n'est pas « puissant dans l'impossibilité d'en tenter un troisième... Les « vols judiciaires n'emportent jamais que des peines pécuniaires, « et s'il en était ainsi des vols de grand chemin, personne n'ose- « rait sortir de chez soi. Je n'ai jamais jusqu'ici entendu parler « d'un juge conduit à la potence, ni d'un greffier qui ait eu le « poing coupé, et cependant j'ai vu beaucoup de juges publique- « ment iniques et beaucoup de greffiers manifestement faus- « saires [1]. »

Il s'en faut de beaucoup que la procédure par écrit apparaisse à Campomanes comme le dernier mot de la sagesse humaine. Il a compris tout ce que ce système a de spécieux, et il y voit un reste de la barbarie des siècles passés, soigneusement conservé « par la paresse des juges ». La monotonie de la lecture berce si bien leur somnolence !

Campomanes n'est pas moins sévère pour la société espagnole que pour les institutions de son pays. Les classes privilégiées sont à ses yeux de véritables fléaux publics, dont la vanité, l'ignorance et la fainéantise ont amené la ruine du pays en mettant en honneur la flânerie, le vagabondage et la mendicité.

Le comte de Campomanes [2], grand-croix du Royal et distingué Ordre espagnol de Charles III, professe pour la noblesse le plus complet mépris. — « Enrichie avec les pierres qu'elle a elle-même

1. P. 205.

2. Les Campomanes portaient : d'argent à un arbre de sinople sur un tertre du même, adextré et senestré d'une eau d'azur agitée d'argent, l'arbre accosté de deux clefs de sable en pals, les pannetons en bas et adossés, le fût et les clefs entourés d'un serpent en forme de S contourné, la queue remplacée par une autre tête de serpent, le tout accosté de deux flanchis de gueules, chaque flanchis surmonté d'une couronne de laurier de sinople, ces couronnes posées aux deux côtés de la cime de l'arbre. — Riedstap, *Armorial général*. Gouda, 1884. 2 vol. in-4°. V° *Campomanes*.

« arrachées à la couronne, la Grandesse est comme le paon royal :
« beaucoup de plume et peu de chair. » Elle avait jadis un pouvoir exorbitant, elle est aujourd'hui inutile et elle reste incorrigible.
« Les honneurs et les distinctions héréditaires subsistent par le
« caprice et la tyrannie des puissants, sans qu'il y ait d'autre
« raison de les perpétuer dans une famille, où ne peut se perpé-
« tuer la vertu. Cependant elles ont maintenu en beaucoup de
« circonstances l'équilibre du pouvoir, et quoique ce soit une très
« solennelle injustice d'anoblir des générations (à venir) quand
« on ne sait même pas si elles existeront jamais, vouloir remé-
« dier à ce mal ne laisserait pas d'entraîner de grands troubles. »
Il n'y a donc pas moyen de supprimer actuellement la noblesse, mais c'est grand dommage, car : « le système de notre noblesse
« héréditaire, nos gentillâtres et nos ordres militaires auraient
« amené en Chine le même donquichottisme qu'en Espagne,
« et si la France pouvait les introduire en Angleterre, elle
« n'aurait plus besoin de se tuer à chercher les moyens d'anni-
« hiler le commerce et l'industrie de sa rivale [1]. »

S'il est impossible de réformer la noblesse, le clergé, au contraire, peut très bien être réformé, et, si l'on en croit Campomanes, il en aurait le plus pressant besoin. Comme tout bon Espagnol, Campomanes est sincèrement catholique ; il pratique et il croit ; il a eu pour ami le P. Sarmiento, ce bénédictin dont l'universelle et brouillonne érudition est passée en proverbe ; il a honoré et protégé le P. Feijoo, l'homme le plus passionné pour la science que l'Espagne ait eu ; il passera les dernières années de sa vie dans la retraite et les exercices de piété. Mais sa foi n'est pas aveugle, et le spectacle que présente alors l'Église espagnole n'est pas pour lui un sujet d'édification [2]. Le clergé lui paraît

1. P.215.

2. « Campomanes savait où réside la véritable piété chrétienne. Il savait que la majesté de l'Évangile ne peut s'unir à l'aveugle croyance en des vulgarités introduites par l'intérêt, et que la simple et pure morale de Jésus ne doit pas

trop avide des biens terrestres, ignorant et paresseux. Il voit en lui un obstacle redoutable à tout progrès, le seul corps capable de faire échec aux bonnes intentions d'un monarque réformateur, et il ne dissimule pas la colère véritable que lui inspire cette Église, si riche d'écus, et si pauvre de vertus évangéliques.

Tous les vices du clergé dérivent, suivant lui, d'une source commune : l'esprit de lucre, soufflé par la cour de Rome à la chrétienté tout entière : « Faisant un usage politique de la reli- « gion elle-même et mettant à profit la fortune de ses décrétales, « Rome a su mettre à contribution le monde catholique tout « entier. Sa Daterie et sa Pénitencerie ont été pour elle des mines « plus abondantes que celles du Mexique et du Pérou. L'anneau « du Pêcheur a été comme celui de Gygès qui changeait tout en « or. Les décrets de la Curie ont été vendus cher. Rome a été « pendant quelques siècles la grande place du commerce ecclé- « siastique, commerce qui avait ses tarifs comme la douane de « Londres. Il n'y a pas de nation qui ait employé tant de moyens « subtils pour sucer l'argent, il n'y en a pas qui en ait tant sucé. » Cet esprit de lucre et d'avarice a pénétré l'Église espagnole comme les autres : « Il a converti les pasteurs en princes, les « moines en cavaliers et les clercs en marchands. — Il a fondé des « chapellenies, sources de discorde et semences d'ignorance. — « Il a divisé l'indivisible hiérarchie du sacerdoce en une infinité « de classes qui mesurent leur dignité sur leurs revenus et s'es- « timent en raison de leur argent. — Il a su abattre l'ordre sacré des « pasteurs de l'Église et si bien exalté des chanteurs de bréviaire, « qu'on tient pour peu de chose la charge des âmes et pour « grande chose le soin d'expectorer (*destripar*) des antiennes

être confondue avec des pratiques extérieures inventées par l'ignorance et l'hypocrisie. Il savait enfin rendre à son Créateur le culte qui lui est dû, user des secours spirituels que dispense la mère des croyants, sans jamais faire par habitude ou routine ce qui ne doit se faire qu'avec jugement et réflexion. » — Arnao, *Elogio de Campomanes*. Mém. de l'Acad. de l'histoire, t. V, p. 19.

« devant un gigantesque lutrin. — Il a mis les paroisses dans la « triste nécessité de vendre jusqu'aux sépultures et de mettre à « l'encan les fonctions les plus sacrées pour l'entretien de ses « ministres, presque réduits à mendier. Les églises sont mal « entretenues et mal desservies, et les cathédrales sont pleines de « flûtistes et de chapons rappelant plutôt les théâtres d'Athènes « que le temple de Jérusalem. — On voit (grâce à cet esprit « d'avarice) un chanoine renté à 5 ou 6.000 ducats et un curé 2 ou « 300, un évêque richissime et d'autres qui souffrent des rigueurs « de la faim, un ecclésiastique dans un superbe carrosse, et le « triste laboureur qui maintient ce faste dans la plus grande « indigence et humiliation. Les murs de quelques temples sont « revêtus d'or, et les pauvres de J.-C., ces temples vivants du « Saint-Esprit, sont dénués, je ne dis pas seulement d'habits, « mais de chair. Voilà ce que nous avons sous les yeux [1] ! » Ce très éloquent réquisitoire semble emprunté à nos cahiers de doléances, qui venaient justement d'être rédigés au moment où Campomanes écrivait (1789).

Les classes privilégiées écrasent la nation à laquelle mille préjugés et mille tyrannies ôtent jusqu'au désir de secouer sa misère. Les biens de mainmorte ou de majorat couvrent l'Espagne. Les impôts, les formalités, les péages, les droits et taxes de toute espèce paralysent le commerce. Sur neuf millions et demi d'habitants, il y a six millions d'oisifs, et les trois millions et demi de travailleurs, laissés dans une honteuse ignorance, travaillent sans goût et sans émulation. Le farniente est si bien considéré comme une marque de noblesse qu'un économiste comme Jovellanos ne craint pas d'avancer que si l'homme travaille, c'est pour arriver un jour à pouvoir ne rien faire.

A cette nation qui sort à peine d'un sommeil séculaire, hanté de mauvais rêves ; à ce pauvre peuple, mal gouverné, mal

1. P. 176.

dirigé, mal conseillé, Campomanes souhaite au fond de son cœur une révolution — et une révolution radicale — qui aux vieilles iniquités substitue des lois toutes nouvelles, conformes enfin au droit naturel et à la raison.

Campomanes a l'âme d'un constituant français.

Comme à nos hommes de 1789, le passé national lui paraît sentir toute la barbarie du moyen âge, et c'est l'antiquité classique, plus ou moins bien comprise, qui lui fournit les modèles de la société idéale qu'il rêve de constituer.

Il a évidemment lu le *Contrat social*, et le mot même revient plusieurs fois sous sa plume. Il avoue bien que personne n'a jamais pu représenter le fameux contrat [1], mais il voit cependant en lui « la loi suprême [2] ». C'est à Rousseau qu'il emprunte sa conception de l'autorité. Il rejette délibérément la théorie du droit divin des rois et ne voit dans la monarchie qu'un expédient, un moyen plus ou moins ingénieux d'assurer l'ordre et la paix au sein des nations. Il formule sa pensée avec une franchise presque brutale : « Quel peuple, dit-il, serait assez barbare, « quelle nation assez stupide pour se soumettre à un roi, si de « cette subordination elle n'attendait pas quelque félicité ? La loi « éternelle... exige bien une puissance publique et légitime, « mais elle ne nomme pas, elle n'élit pas pour l'exercer celui-ci « plutôt que celui-là. Instruits par l'expérience des siècles, les « Espagnols voient que le fait d'attribuer cette puissance à une « famille, où elle se transmet de père en fils, est *ce qui cause le* « *moindre dommage à la société*, mais si, par hasard ou par impossible, la même expérience des siècles leur démontrait que cette « méthode met la société sur le grand chemin de sa ruine... « cette même loi éternelle (qui protège les sociétés) ne leur donnerait-elle pas le droit d'y remédier ? — Il est indubitable que « oui [3]. »

1. P. 114.
2. P. 83.
3. P. 117.

Le roi n'existe donc qu'en vue de l'utilité générale, et la dignité royale « qui fait du monarque le seigneur de chacun, en « fait en une certaine manière l'esclave de tous ». Un particulier est plus réellement le maître dans sa maison qu'un roi ne l'est dans son royaume, car un particulier peut disposer de ses biens suivant son caprice, et un roi n'a d'autorité légitime que dans la mesure où cette autorité est nécessaire au bien du royaume. Le sujet est tenu d'obéir au souverain, mais le souverain à son tour est tenu tout aussi étroitement de protéger son vassal. Le contrat tacite qui les lie l'un à l'autre est un contrat synallagmatique, qui oblige également les deux parties.

C'est encore à Rousseau que Campomanes doit son amour de l'égalité civile. On sait quelle est sa haine des aristocraties, il l'a résumée dans une formule que Rousseau n'aurait certainement pas désavouée : « Tant qu'on n'aura pas trouvé des castes « d'hommes à qui aient été concédées essentiellement par Dieu « certaines perfections particulières, il n'y aura jamais plus de « différence d'un homme à un autre homme qu'il n'y en a « d'un œuf à un autre œuf [1]. » Ce qui fait que les hommes diffèrent, ce sont les lois et l'éducation. Les lois et l'éducation ont tendu jusqu'ici à créer des inégalités entre les hommes ; c'est cela qu'il faut changer avant tout. La pierre de touche d'une bonne loi et d'un bon système d'éducation, c'est de tendre à l'égalité. Campomanes croit à la puissance des lois et de l'éducation pour modifier les mœurs et changer les cœurs, et en cela il est purement et simplement *jacobin*.

De Voltaire relève la verve endiablée avec laquelle Campomanes s'attaque aux abus ecclésiastiques. Il a pour ce sujet une prédilection manifeste ; il aime à médire des moines et des chanoines. Ses yeux pétillants de malice, son long nez pointu, sa bouche aux lèvres minces, son menton carré lui donnent même

1. P 216.

une certaine ressemblance physique avec le terrible polémiste de Ferney.

C'est à nos économistes, à Quesnay, à Turgot, à Necker qu'il est redevable de ses idées sur la richesse publique. Il a encore quelques préjugés. Le superflu des riches est pour lui le prix de la misère des autres; il n'a pas absolument renoncé à la chimère des lois somptuaires. Il est éminemment physiocrate. Pour lui, « qu'on « vante tant qu'on voudra les fabriques et le commerce, on en « reviendra toujours à ce principe qu'il n'y a pas de richesse qui « ne vienne de la terre. » Du colbertisme, il a gardé la haine des modes étrangères et le goût des tarifs protecteurs, mais il veut que l'industrie nationale et le commerce intérieur soient débarrassés de toutes les entraves que leur apportent une législation absurde et des préjugés insensés.

Campomanes est littéralement imbu d'idées françaises. Et malgré tout, son cœur reste espagnol. Il oppose lui aussi à la légèreté française la *gravedad española* [1], cette fameuse gravité espagnole qui n'est si souvent que la contrefaçon du sérieux. Il jalouse la France, et, au fond, la déteste presque autant que l'hérétique Angleterre. L'ambition de ces deux nations permet à l'Espagne de respirer; mais si les deux puissances avaient su s'accorder, l'Espagne était condamnée à l'esclavage à perpétuité : « Le cabinet de Madrid, dit-il, n'a été pendant de longues « années qu'un simple pupille de celui de Versailles, et il y a à « peine quelques années que nous commençons à sortir de pages. « Dieu veuille que nous arrivions à être grands garçons [2]. » Campomanes a tout l'exclusivisme de sa race; il cite avec éloge une vieille loi aragonaise qui n'admettait les étrangers qu'à deux fonctions : capitaine général et bourreau [3].

Il faut pardonner à Campomanes d'être de son pays, d'autant

1. P. 37.
2. P. 166.
3. P. 61.

que sa noble conception de la liberté individuelle, de la dignité personnelle, est bien espagnole. Quoiqu'il admette en plus d'un point les maximes césariennes sur l'omnipotence royale, il ne veut pas sacrifier au pouvoir du roi les droits de l'individu : — « Si nous sommes des esclaves, s'écrie-t-il, il n'y a plus qu'à nous « mener au marché ; si nous sommes des hommes libres, qu'on « nous garde nos libertés [1] ! » Et il n'entend pas ce mot dans le sens mesquin des fuéristes, il ne demande pas au roi de respecter telle ou telle charte locale ; il comprend la liberté comme la comprennent les rédacteurs de la déclaration des droits de l'homme ; il parle avec admiration de la Hollande et de l'Angleterre, « pays « où la liberté de penser, la liberté d'écrire, la liberté de parler « créent jusque dans le bas peuple un esprit mutuel d'intérêt et « de confiance dont les Espagnols peuvent à peine se faire une « idée [2]. »

Pour accomplir la réforme générale qu'il croit indispensable, Campomanes ne compte pas sur la nation. Il n'a point confiance dans les assemblées populaires, il ne demande pas que l'Espagne réunisse ses États Généraux. C'est d'en haut que doit partir l'initiative révolutionnaire. Campomanes demande pour son pays un Joseph II.

Comme la tâche serait facile à Charles IV, s'il le voulait !

Avec une ironie d'une extraordinaire amertume, Campomanes nous trace le portrait de ce Charles IV idéal, qu'il savait mieux que personne n'exister point : — « Le roi est à la fleur de son « âge et de sa prudence, il a l'âme grande, le cœur bienveillant, « la piété éclairée, l'extrême amour pour ses sujets, la justice « inaltérable, la valeur peu commune, le pouvoir universel. « Toutes les classes de l'État ont le sentiment des abus que la « calamité des temps a introduits... » Que le roi se mette donc

1. P. 137.
2. P. 156.

à l'œuvre, et aucun règne de l'histoire d'Espagne ne pourra être comparé au sien.

Le roi n'a rien à craindre.

Le clergé « fera un éloge de la piété de nos rois, citera « quelques textes plus ou moins bien appliqués du Vieux Testa- « ment, quelques paragraphes des fausses décrétales, quatre anti- « quailles des siècles barbares appuyées sur l'autorité de quelque « privilège rongé de vers, il ajoutera quelques traits sur la con- « duite des hérétiques, et autres choses de cette sorte. Tout cela « c'est souffler dans une trompette, cela fait du bruit et se dis- « sipe tout aussitôt ».

La noblesse ne peut opposer aucune résistance au roi, sans compter « que ce corps a à peine assez d'esprit pour deviner qu'on « veut le réformer avant que la réforme soit entièrement « accomplie [1]. »

Les magistrats pourraient faire une opposition plus dangereuse, mais ils ne sont pas populaires, puis le roi aura un excellent moyen de leur fermer la bouche. Ce sera de leur demander une consultation sur les réformes même qu'il aura décrétées. Ce sera plaisir de voir tous les gens de chicane se jeter sur l'appeau, feuilleter les recueils de droit, compulser les textes, et composer des mémoires, dont la rédaction les occupera tout le reste de leur vie.

Enfin, contre ceux « qui par un effet du fanatisme tenteraient « de s'opposer à la félicité de la nation », le roi a un argument sans réplique, l'*ultima ratio regum*, la force. Il a pour lui son armée [2]. — Pas plus que nos constituants, Campomanes ne répugne à l'emploi des moyens révolutionnaires.

Son plan de réformes est tout dressé, et ses idées offrent une frappante analogie avec celle de nos hommes politiques de 1789.

1. P. 220.
2. P. 190.

Il veut simplifier le gouvernement, augmenter la liberté populaire, supprimer ou diminuer les privilèges héréditaires, remettre tous les immeubles dans le commerce et *faire obéir les lois*.

Comme il ne veut pas pour l'Espagne d'assemblées délibérantes, c'est au pouvoir judiciaire réorganisé qu'il veut confier la garde des libertés publiques. Il ne faut pas voir dans cette idée de Campomanes une préoccupation professionnelle, un préjugé de magistrat; ce n'est pas en légiste, mais en philosophe que Campomanes comprend la justice. Il veut des lois générales, très simples, très claires, peu nombreuses, que le juge appliquera sans se permettre de leur faire dire plus qu'elles ne disent, ou autre chose que ce qu'elles contiennent.

La première mesure à prendre sera d'adopter une division rationnelle du territoire espagnol et de le répartir en provinces d'une trentaine de lieues de diamètre (150 kil.) divisées en neuf districts de dix lieues chacun (50 kil.). A la tête de chaque district, un corrégidor. A la tête de chaque province, un tribunal mixte composé de six juges et jugeant au civil et au criminel. — Une loi déterminera les règles de la responsabilité des magistrats.

L'Église sera réformée comme la justice, et puisque l'esprit de lucre l'a perdue, le législateur visera surtout à égaliser les traitements; plus de prélats millionnaires, mais plus de prêtres faméliques; plus de diocèses immenses que l'évêque ne peut administrer, plus de chapitres de chanoines oisifs et indisciplinés, plus de couvents mondains, opulents ni privilégiés. Le curé à sa paroisse et le moine à sa cellule. Campomanes admirait sincèrement la politique anticléricale de Joseph II, et aurait à coup sûr voté la constitution civile du clergé, s'il eût siégé à l'assemblée nationale française. Il est bien probable que s'il eût essayé d'appliquer ses théories à l'Espagne, la guerre civile l'eût cruellement désabusé.

La réforme des finances n'est pour lui que le complément de la réforme judiciaire et religieuse. Il supprime tous les menus

impôts indirects, de perception vexatoire et difficile, et les remplace par des impôts d'un type tout différent et très moderne.

Il établit la cote personnelle sous le nom de tribut royal. Le premier jour de chaque année tout sujet espagnol, mâle ou femelle, âgé de 17 à 60 ans, payera le tribut, suivant un tarif qui descend du prince des Asturies, taxé à 6.000 réaux, jusqu'aux femmes, taxées à un réal par tête.

Il frappe tous les biens immeubles d'une taxe foncière dont le montant sera établi sur la déclaration jurée du propriétaire, confirmée par deux propriétaires du même pays. Tout bien que l'on aura négligé de déclarer sera confisqué.

Chaque hidalgo payera au roi chaque année une redevance de 400 réaux, pour avoir le droit de se réclamer des privilèges de la noblesse. S'il refuse, il descendra au rang des roturiers.

Enfin des impôts frapperont tous les objets de luxe et atteindront les usages fondés sur la vanité. Impôt sur les voitures, sur les chevaux de luxe, sur les chiens de chasse, sur les écussons qui décorent les façades des maisons. Le noble payera pour la kyrielle de noms et de titres dont il fait suivre son nom patronymique ; il payera pour son parc, il payera pour porter l'épée, et pour avoir des laquais en livrée. Il y aura des taxes sur les maisons de jeu, des taxes sur les hommes qui voudront exercer des métiers de femmes : « N'est-il pas ridicule de voir le bras « velu d'un athlète friser ou poudrer une perruque ? » Les nobles devront payer pour faire usage des pierreries, les roturiers pour broder leurs habits d'or et d'argent. Tout le monde payera pour user de modes étrangères. Les villes et les corporations payeront pour donner des courses de taureaux. Enfin toute personne qui voudra vivre sans exercer personnellement ni métier, ni profession, achètera moyennant 500 ducats par an le droit de vivre oisif et inutile [1].

Tel est dans ses grandes lignes le plan de Campomanes. On

1. Lettre V.

peut le regarder comme le testament du « despotisme éclairé » tel que l'avaient compris Joseph II, Tanucci et Pombal. On sait que leurs tentatives ont échoué. Campomanes se montre, comme eux, trop dédaigneux de la tradition, trop intransigeant, trop enclin à la violence. Comme nos jacobins, il croit que l'on peut changer l'âme des peuples en changeant les lois. L'exécution de son rêve eût rencontré de bien autres difficultés que celles qu'il prévoyait, et l'Espagne ne se fût pas transformée aussi radicalement sans troubles ni sans crises. Malgré tout, les lettres politico-économiques sont l'œuvre d'un homme d'État et d'un grand citoyen. Elles respirent la plus sincère préoccupation du bien public, l'amour le plus vrai de la liberté et la passion de la justice. Leur publication a consacré définitivement la gloire de Campomanes.

G. Desdevises du Dezert.

POESÍAS Y CARTAS INÉDITAS

DE

D. Juan MELÉNDEZ VALDÉS

En el año 1892, fué adquirido por la Biblioteca nacional de Madrid un legajo de poesías del siglo XVIII; quien las vendió, ignoraba de que autores podrían ser, por no constar en ellas. Encargóse de estudiarlas el que estas líneas esbribe y pronto vió que en gran parte eran originales y autógrafas de Meléndez Valdés. Muchas están ya impresas, por lo cual solamente damos á luz las inéditas que son algunas odas, fragmentos de epístolas, y varios romances é idilios.

En los últimos años de su vida, proyectaba Meléndez una edición completa de sus obras poéticas y no queriendo que en ellas se incluyera alguna composición endeble, prohibió á su editor el publicar más romances de los comprendidos en el índice que el mismo escribió. Hé aquí sus palabras : « Aunque tengo compuestos otros varios romances, los anteriores me parecen los menos imperfectos y asi prohibo que se impriman los demas baxo cualquier pretexto que para ello se busque; se lo ruego asi encarecidamente al editor de mis poesias, y espero de su probidad y buen gusto que cumplirá en todo puntualmente esta mi voluntad. Montpellier á 2 de Agosto de 1814 [1]. »

También publicamos dos planes que Meléndez hizo, de la elegía á la muerte de su hermano D. Esteban, que falleció en Segovia el año 1777; escritos en castellano con frases francesas interpoladas, son curiosos porque nos dan á conocer como componía sus poesías, que era por un procedimiento demasiado laborioso y no muy conforme con la espontaneidad y la inspiración del momento.

Insertamos además nueve cartas de Meléndez; las seis primeras dirigidas á Jovellanos y las tres restantes á Fr. Diego González, conocido en el mundo literario con el pseudónimo de Delio; éstas carecen de fecha, pero fueron escritas indudablemente en Segovia durante los meses de Mayo y Junio de 1777.

Los autógrafos de las poesias y cartas que publicamos, se conservan en la Biblioteca nacional de Madrid, con las signaturas que se indicarán al pie de cada una de ellas.

También hay en la Biblioteca nacional un ms. autógrafo de la epistola á Jovellanos que se publicó en esta Revista (I, pp. 167-179); ofrece algunas variantes [2] comparado con el que posee Mr. R. Foulché-Delbosc, también autógrafo.

M. Serrano y Sanz.

---

1. Biblioteca nacional de Madrid. P. V. 4° C. — 33. N° 13.
2 verso 7. el mirar amoroso y *risa* afable
v. 19. y el hombre á imagen de su *autor* formado

PLAN DE LA ELEGIA A LA MUERTE DE MI HERMANO [1]

La campana fúnebre acaba de sonar aora y de dar á la muerte algun infeliz; o hombre deleznable que pocos son tus dias!..... ¡o vida!..... ¡o triste son!..... tu me recuerdas aquel que despedazó mi corazon, en la mas triste noche..... no yo la tendré mas infeliz y llena de horrores en todo el curso de mi trabajosa vida..... paréceme ahora la imagen pálida de mi hermano...... ¡oh cual estaba entonces en el lecho todo desfigurado, ya rodeado de los sudores de la muerte y con los ojos decaidos y turbios despidiéndose de los bienes frágiles de este mundo y tocando con ellos la espantable eternidad; que representacion esta, que leccion para todos los hombres la de aquella desventurada noche; ¡o noche infelicísima, yo te lloraré para siempre! ¡cuantos males me acarreaste, cuantas desventuras me trajiste y cuanta miseria echaste sobre mi!

Siempre yo fui mas desgraciado, pálida luna, durante las oras de tu señorio, mientras tu gobiernas el brillante escuadron de las inumerables antorchas que te hacen la corte; las desdichas me acechaban á mi y acometian mi inocente corazon. (Una comparacion con el lirio de los valles que desmayado cae la hermosa corona.) En una noche perdi á mis padres; en otra á mi único hermano, mi padre, mi consuelo y mi amparo; ¡o golpes crueles bastantes á acabarme! ellos me han dejado sumerjido en mil males, huérfano, joven, desvalido y solo; pero ¿á qual he de llorar de los tres?

[SEGUNDO PLAN DE LA MISMA ELEGIA]

Ay, la mano que estendió el firmamento tachonado de estrellas y que dispuso el brillante círculo del Sol y el jiro concertado de la luna no amasó tambien el polvo ni frágil materia, *le chef-d'œuvre* de la creacion; pues ¿como perece tan presto, como en un instante se deshace mas frágil que la paja y el heno y mucho mas caduco que la rosa mas delicada?

---

v. 38. *las fieras fatigando*, ó más humilde
v. 40. sus nidos inquirir, y tantos *juegos*
v. 73. Bórrese la última palabra : *confunde*
v. 107. el ruego humilde, y el *pensar* contino
v. 125. y los suspiros, y el amor de *Albano?*
v. 158. la freqüencia del mal, ni *hubo* prudente
v. 471. que os dicta el *claro* Apolo, ya mi pech
v. 480. mi faz viendo *lucir en pura lumbre*

1. P. V. 4°, 33-46.

Oh mi dulce hermano, si aun oyes allá las voces de tu triste hermano, considera bien las circunstancias todas de tu muerte y que tanto mas me la hacen sentir, joven, &ª.

J'ai passé en revue tous les maux qui peuvent tourmenter le cœur humain et je n'en ai point trouvé d'égal à la jalousie; esta es una hidra de calamidades; el celoso sufre á un tiempo mil muertes y el infierno entero pasa á su corazon; oh celos, que son comparados con vosotros todas las demas pasiones y tempestades?.... una dulce paz. *Reine des maux, tu portes l'incendie dans l'âme*; *c'est toi qui sais tourmenter*, tu eres el gran contrapeso que solo balancea todos los trasportes del placer que puede inspirar la beldad.

¿Ay, ay, que es mundo? *ton école ô malheur à souffrir est la seule leçon qu'on y reçoive*; *et celui qui ne sait pas cela, qui ne peut l'apprendre, qu'est-il venu faire dans la vie? il n'avoit nulle raison de naître.* Yo sufro los tormentos mas horribles; *mon cœur est accablé*, pero lo que me consuela es que cada momento que pasa se lleva consigo una parte aunque pequeña de los males *qui m'écrasent*, *en allège le poids* y me va acercando al sepulcro, donde al fin descansaré. *Mais mettons les choses au pis...... Si j'allois vivre...... vivre long-tems.* eh! cual es el espacio de tiempo que puede llamarse largo? no cierto el de tu vida, hombre infeliz, que son 80 años; y el tiempo mismo, que es en toda su duracion aunque se midiese desde el instante *qu'il fut détaché* del cerco sin fin de la inmensa eternidad; porque pues desconsolarme? yo siento que para un alma *courageuse* y sabia, las desgracias no tienen fuerza alguna, *et que tout couvert de ses traits, je peux encore être calme et tranquille....* pero mi hermano! ya muerto el, todo se trocó para mi; en tanto que gozaba yo del placer de verlo vivo, mis mas largos dias pasaban sin que yo los sintiese; los años eran dias y los dias unos pequeños instantes; mas ahora, la suerte cruel se desquita y me hace pagar bien caro este inocente gusto; el tiempo no huye; sus pasos son mas lentos que los del insecto mas torpe y cada instante es para mi un siglo de penas.

Vil esperanza que promete mi pudor y mi término; tu de dia en dia me has forjado mentira sobre mentira; mas ay, que acá abajo para ser feliz es necesario ser, ó loco del todo ó del todo sabio, y yo no tengo ni la locura necesaria para contentarme de una felicidad imaginaria, ni bastante sabiduria para sacar de mis mismas penas una felicidad facticia; mas los placeres mismos los mas reales, que otra cosa son que penas pues que no pueden durar? Ay, ay, nada mas son, y con todo eso no se oye hablar de otra cosa á los mortales que de felicidad. Artificio vano de los que poseen los bienes engañosos, para escitar la envidia de los necios, porque las almas de viles sienten una complacencia que les consuela y satisface su vanidad, en la envidia de sus semejantes; cuantas gentes andan con el rostro alegre afectando un esterior risueño mientras su corazon se despedaza con los dolores mas crueles; sabemos esto, pero no nos convencemos de su verdad y aunque lo hemos experimentado bien á nuestra

costa, aun queremos luchar contra la evidencia; pero ¿ que sucede? cada nueva esperiencia afirma la precedente; y á los 80 años, ya como la nieve nuestros cabellos, aun somos tan insensatos como á los veinte.

(Despues de haberme quejado de la soledad.) ¿ Pero quien, Señor, podrá juzgar tu santa providencia? ¿ quien entrará contigo en juicio ni te pedirá cuenta de tus inescrutables decretos? (luego lo de la vuelta.)

(Para final.) Vosotros los que llorais vuestros padres y hermanos arrebatados en medio de su lozana edad, acompañad mis dolorosos sentimientos; las lágrimas no me dejan proseguir; dadme vosotros las vuestras y lloremos juntos nuestros eternos males. (Esto bien amplificado con otros pensamientos.)

No, hermano, jamas yo podré olvidarte, *lorsque les sueurs du trépas couvriront mon front glacé et que mes yeux éteints seront prêts à se fermer, ton nom se mêlera encore aux foibles sons de ma mourante voix* y tu nombre *partagera mon dernier soupir avec la mort.*

El cielo se oscurece y la pálida luz de los relámpagos pone pavor á los mortales infelices; mi corazon que antes los temia tanto ya no siente estos horrores; mi corazon ha mucho tiempo que no conoce un instante de paz como que aora gusta de este desorden de los elementos y tengo el bárbaro placer de sentirme *bercé, agité par la tempête. Vent, flots, nuages, mugissez, tonnez, ravagez, vous m'offrez une image ressemblante de mon état et de mon sort; ce désordre de la nature convient bien à la sombre mélancolie de mon âme.*

Señor, en esto mismo adoro tu providencia; tu que mantienes las avecicas en el aire, quisiste á mi dejarme tan solo para que á ti solo deba yo mi subsistencia; me postro reverente y adoro tan sagrados decretos de tu santa inescrutable providencia. (Amplificar esto.)

La felicidad quiere dos entes; yo solo, como puedo ser feliz?

LA MUERTE DE MI HERMANO D. ESTEBAN

ELEGIA 1ª [1]

en verso libre endecasílabo.

De la campana fúnebre ora acaba
de sonar el clamor.... ay que infelice
á la insaciable muerte habrá ya dado
¡ que pocos, hombre frágil, son tus dias!
oh muerte, oh infausto son! tu me recuerdas

1. P. V. 4° 33-16.

aquel que hirió mi pecho en la mas triste
mas desastrada noche que tan viva
el dolor ha grabado en mi memoria.
Paréceme ora ver como vi en ella
la desmayada imagen de mi hermano,
de mi adorado hermano ya en el punto
de la acerva agonia y sus pavores,
estendido en el lecho, congojoso,
desfigurado, consumido, y yerto
de sombra fria y de sudor de muerte,
y los ojos ya turbios y caidos,
mirando en confusion á todas partes,
diciendo adios al mundo y cerca viendo
la eternidá, espantable y sus horrores.
¡ Que espectáculo este y que lecciones
para todos los hombres las de aquella
desventurada tenebrosa noche !
O noche infelicísima y de sombras
y eterno dolor llena ! para siempre
yo te debo llorar...... ay cuantos males,
y cuantas desventuras me trajiste
cuantas miserias sobre mi cargaste
cuando en soledad tanta me has dejado
En el lóbrego imperio de las sombras
jamas yo hallé ventura, que enemiga
me fue siempre la noche, y mientras ella
en su alto trono de ébano asentada
en medio de los cielos trasparentes
la escuadra iba brillante gobernando [1]
de tanta pura luz que le hace corte,
acechando á mi pecho las desdichas
unidas de tropel me acometieron.
En una noche ! ay de mi ! perdi mis padres
y en otra ay... ay ! mi malogrado hermano
mi consuelo, y mi padre, y mi esperanza,
y mi postrer amparo, y norte y guia.
¡ Oh golpes duros á acabar conmigo
bastantes, tristes, dolorosos golpes !...
¡ Oh falta, cruda falta... ! ¿ á cual primero

1. Va el escuadron brillante gobernando. (Variante del ms. P. V. 4° 33-61.)

lloraré de los tres ? por qual ahora
mis mejillas de lágrimas se inundan ?
¿Cual me arranca tan míseros gemidos ?
Todos, ay, todos, y mi amor dudoso
en este punto entre los tres vacila :
del corazon iguales son las llagas,
igual es el dolor, la causa es una,
¡ Ay padre, ay dulce madre, ay triste hermano !
Tu aciaga muerte al corazon renueva
la herida ya cerrada de las muertes
de nuestros caros padres ; ellas fueron
presagio de la tuya, mas tu diste
al afligido pecho el postrer golpe
que ahora tanto el corazon lastima.
Tu, noche, triste noche, pues que sola
fiel compañera de mis largas penas
me das para llorarles tu silencio,
séme esta vez en mi dolor benigna
y préstame tu influjo porque acierte
á trasladar del corazon al labio
entera mi afliccion ; tu manto oscuro
despliega mas y mas ; tu sola mandas
sobre el silencio lúgubre y las sombras
y un número sin cuento de brillantes
estrellas te obedecen, mientras leyes
das de tu antiguo solio á la adormida
naturaleza y con el cetro augusto
la rijes á tu grado ; agora infunde
tu vapor melancólico en mis versos,
y al llorar á mi hermano, tus mas tristes
y doloridos cánticos me inspira.

ELEGIA 2ª [1]

Nihil nisi flere libet.
OVIDIO, Trist. III. Elegia 2ª

Batiendo sobre mi sus negras alas
la muerte, en un instante me ha robado
mis padres y mi hermano, sumergido
con su falta dejándome en mil males,

1. P. V., 4°, 33 5 t.

huérfano, joven, desvalido y solo.
¡ Oh falta, cruda falta ! ¿ á cual primero
lloraré de los tres ? ¿ por cual agora
mis megillas de lágrimas se inundan ?
¿ cual estos ayes mísero me arranca ?
Todos, ay, todos, y mi amor dudoso
en este punto entre los tres vacila;
del corazon iguales son las llagas,
igual es el dolor, la causa es una.
Ay padre, ay dulce madre, ay, ay, hermano
tu aciaga muerte al corazon renueva
la herida ya cerrada de las muertes
de nuestros caros padres; ellas fueron
presagio de la tuya, mas tu diste
al angustiado pecho el postrer golpe
cual, ay, ora el dolor le despedaza.
Oh noche, triste noche, tu que sola
fiel compañera de mis largas penas
me das para llorarlas el silencio,
séme esta vez en mi pesar benigna
y préstame tu influjo, porque pueda
á trasladar del corazon al labio
entera mi afliccion; tu manto triste
despliega mas y mas; tu sola mandas
sobre el silencio lúgubre y las sombras
y un número sin cuento de brillantes
estrellas te obedecen, mientras leyes
das de tu negro solio á la dormida
naturaleza y con el cetro augusto
la riges á tu grado; agora infunde
tu vapor melancólico en mis versos
y doloridos cánticos me inspira.
Todo yace en silencio, el mundo todo;
¿ cuando el crudo dolor que despedaza
mi tierno corazon, ha de templarse
con una breve pausa, y mis megillas
han de verse de lágrimas enjutas,
porque pueda mi Musa, oh dulce hermano,
dar el tributo fúnebre que debe ?
Probado lo he mil veces, pero el pecho
rebosando en sollozos y en gemidos

los ayes me interrumpe y anudada
la voz en la garganta se detiene.
Todo yo desfallezco, hasta la Musa,
a amentable Musa que me inspira
arrima su laúd y el llanto sigue.
Perdona pues mis ansias, que la pena
que á voces se reduce no es muy fuerte,
ni un pecho desolado mas procura
que darse en soledad á la callada
dulce imaginacion de sus dolores;
mas ay de mi infeliz, que la memoria
de tu edad malograda y del aciago
y tenebroso dia, que el postrero
te vi yo de mis ojos, ya los tuyos
sumidos y sin luz y la dudosa
eternidad con ellos ya tocando,
jamás del pensamiento apartar puedo.
Todo yace en silencio, el mundo todo
descansa envuelto en sueño, en blando sueño[1]
recreo de la vida; á los felices
bate allá en torno con tus blandas alas.
¿ Hay algo estable acaso acá en la tierra,
en esta estéril tierra ? la ventura,
¿ do la hallarán los míseros mortales ?
todo acá abajo es llanto, todo frágil,
todo instable y caduco, y la miseria
fijo su asiento para siempre tiene,
de los cuidados y el dolor seguida.

---

1. .... blando sueño
regalo dulce de la humana vida
y alivio de los míseros mortales
dado del Ser Supremo, si á envolverme
vienes ya entre tus sombras..... los felices
bate allá en torno con tus blandas alas
y mis ojos tu bálsamo no gocen;
su bálsamo es el llanto; ¡ ay nunca pueden
llorar bastante aunque continuo lloren !
(Variantes del ms. P. V. 4° 33-61.)

FRAGMENTOS DE VARIAS EPISTOLAS Y DISCURSOS

1°

[A JULIA EN SU DESVENTURA [1]]

¿Porque á tu amigo, lastimada Julia,
el secreto celar de tu tristeza?
¿porque afligir nuestros sensibles pechos
con tu silencio y suspirar profundo?
¿que te debe y le debes? oh las almas
que arden de la amistad al fuego santo,
¿tener pueden secretos? tus disgustos
yo los debo partir, tus alegrias
las solas son que pueden alegrarle;
lo demas todo es tibio, indiferente
á un pecho apasionado cual el suyo.
Oh si pudieses verlo, ó fuese dado
leer en el la angustia dolorosa
que tu silencio y tu dolor le causan;
cuanto imagina y teme, á que delirios
le conduce su ciego devaneo.
Tu alma amable, comunica á todo
de su virtud el celestial sosiego
pues ¿para que temer, á que entregarse
de la tristeza al tenebroso abismo?
Siéntanla los malvados y su azote
justo los amedrante noche y dia.
Mas la pura virtud, los corazones
cual estos nuestros de entusiasmo llenos
hacia lo honesto y bueno; ¿mas tu, oh Julia,
tu, oh Julia, suspirar?¿ de donde vienen
esos ayes profundos y abatidos
que mi afligido espíritu traspasan?
duélete de un amigo que padece
al verte padecer; tu seno le abre,
que el suyo de lealtad es santuario

1. P. V. 4° 33-47.

y si me amas y mi amiga eres,
sepa tus penas y lloremos juntos.
Que ayer te vi lanzar sola y llorosa
inquieta, distraida y apoyada
la mano en la mejilla; yo á tu lado
sentado estaba en el verjel ameno
bajo el jazmin fragante que otras veces,
ah, con tu dulce voz se conmovia.
Tu tristura fatal nubló á mi pecho
y yo triste tambien lloré contigo.
Tu voz ¿ porque no resonó armoniosa ?
que es esto, Julia, lastimada Julia;
cruel amiga, ¿ acaso te complaces
en vernos padecer ? ¿ tu seno escondes
á tus fieles amigos, siendo el tuyo
....

[SOBRE SUS AMORES CON JULIA.[1]]

2°

¿ Que vale, Julia, que amorosa premies
mi ardiente llama, que con mil promesas
estreches la lazada con que el cielo
tu pecho uniera dulcemente al mio;
que, ay, en tus brazos entre las caricias,
los extasis de amor me lo asegures,
tus albos brazos con felice nudo
mi cuello atando, mi felice boca
tu espíritu y tus promesas alentando
si un otro, un otro en tu memoria aun vive?
un otro cuya imagen importuna
mis dichas acibara, cuyo nombre
en tus labios contino claro dice
que....... no, los celos tristes no se hicieron

1. P. V. 4° 33-52.

para un amor tan puro, para un alma
que mereció agradarte, do Señora
tu reinas, Julia, y reinarás por siempre;
ay no son celos, no, los que atormentan
mi amante corazon, los que cubierto
le tuvieran ayer en negro luto;
triste, mi bien, te veo y estoy triste.
Infeliz tu, no puedo ser dichoso.
De ti, como la Luna del Sol toma
su gracioso esplendor, su clara lumbre,
asi toma mi espíritu el contento,
la dulce paz, su llena bienandanza;
ay si lo vieses, ay, si la fiel llama
la llama inextinguible que devora
mi corazon, Señora, ver pudieses.
No, nadie, nadie como yo ha sentido,
nadie te amó, como mi pecho te ama
ni te amará jamas.... y un otro, Julia,
reina en tu pecho y tu cariño parte
conmigo?... un otro.... proseguir no puedo,
la mano tiembla, el pecho desfallece,
todo mi ser en convulsion horrible
en este punto está..... sé feliz, Julia,
oh cual me cuesta el acabar; no puedo
con el adios fatal.. ... mi bien, mi vida
mi señora, mi amor,..... si jamas hombre
te idolatró cual yo, si para en uno
nuestras dos tiernas almas formó el cielo,
salgan, si, salgan todos de la tuya,
límpiala de vulgares afecciones,
conságrala al amor, reine yo en ella
reine por siempre y solo, que en la mia
tu serás soberana y en mi boca
será tu nombre el último suspiro;
las tristes sombras que contino anublan
nuestra comun ventura, se disipen
al fuego del amor y nada turbe
en adelante, oh Julia, los placeres,
las indecibles glorias en que inunda
el nuestras tiernas almas.... sé felice.
ay sélo, Julia, y lo será tu amigo.

[CELEBRA LA LIBERTAD DE SU ALMA[1]]

3°

En fin rompi la bárbara cadena
rompi, Dios bueno, los pesados grillos
que tantos años arrastré y sonaron
con pavoroso son en mis oidos.
Ya puedo á ti volverme; ya mis ojos
al cielo se alzan y en el brillo alegre
del astro de la luz brillan ufanos.
Ya soy libre, ya existo, ya respiro;
erré cual ciego en la tormenta oscura
de una infeliz pasion, perdido el tino,
perdida la razon; lágrimas, quejas,
recelos, esperanzas; oh delirio
de juvenil edad, lejos, si lejos
de un corazon que sin cesar ha ardido
y aun siente entre cenizas frias
el escondido fuego. Dios benigno,
perdona si te ofendo y en mis votos
dudoso alguna vez tiemblo y palpito.
Tu sabes bien si batallé, si pude
mas resistir á orilla del abismo
do me arrastraba irresistible impulso.
Tu me mirabas de tu excelso empireo
gozoso en que un mortal bastar pudiese
contra enemigo tanto; mis gemidos
escuchaste, Señor, y en otras llamas
al punto senti arder el pecho mio,
llamas mas nobles de vergüenza exentas,
exentas de temor, objeto digno
de mi esencia inmortal imagen tuya,
de un corazon á la virtud nacido.
Me llamaste y te oi; tu excelsa diestra
hirió[2] enojada el inocente niño,

1. P. V. 4° 33-49.
2. me amenazó y temblé; costaste el hijo.
de una amante infeliz... (tachado:).

la infeliz madre y en mis tristes brazos
ambos lanzaron el postrer suspiro,
cuando risueño amor en dulce premio
de mi constante llama, con los mirtos
mis sienes coronaba venturosas,
cuando esperanza en mágicos prestigios
fecunda por mi mal, de la Fortuna
de rosa y flores me sembró el camino.
Y osan nombrar mis infelices labios
tan engañosos nombres y aun porfio
en renovar los trágicos recuerdos.
. . . .
Tu en el las encendiste al dulce soplo
de tu amor celestial; con blando silvo
me llamaste y te oi; miraste afable
y mas veloz que el astro matutino
cuando se ostenta en el dorado Oriente
del cielo alumbra el pabellon sombrio [1]
y en pura luz el universo inunda,
un rayo de tu faz me abrió el camino
entre el horror y las eternas nieblas
en que clamaba mísero y perdido;
sin ti, ¿ que fuera yo? ¡tu poderosa
diestra, Señor! los mágicos prestigios
que ante mis ciegos ojos presentaba
el placer seductor, feliz despido
y alzarme puedo en generoso vuelo
sobre sol tanto y globo cristalino.

4°

[SOBRE LA AMBICION [2]]

Tambien yo un tiempo la rodilla humilde
incliné á la ambicion y fascinado [3]

1. De la noche esclarece el manto umbrio.
2. P. V. 4° 33-58.
3. .....y la lisonja
llamé, oh mengua, á mis labios.

vi arder mi juvenil incauto pecho
tras el vano laurel; tambien la dulce
libertad puse á precio con el vulgo
en el lado y favor del poderoso
creyendo hallar la suerte mas colmada;
si Menalio, mi crédulo deseo
cedió tambien en este vasto Océano
de horrores y delirios, á los soplos
de una halagüeña brisa que en mar alta
mi barquilla infeliz desecho hubiera;
mejor el cielo lo ordenó en mi abono
los mismos males trasmutando en bienes;
hoy vivo en libertad, ni de pobreza
sujeto al vil ultraje, ni al fastidio
mortal de la opulencia que acibara
del magnate la mesa suntuosa.
Hoy vivo en libertad, mirando ledo
la turbacion, los míseros gemidos
los votos insensatos, las zozobras
de los mortales ciegos; y estos campos
me ven tranquilo, en sus repuestos valles
cultivar mi razon á la luz clara
de la filosofia, en paz conmigo,
en dulce paz con todo el universo
al miedo superior y á los temores.
Entero puedo con ingenuo labio
lo bueno celebrar, enardecerme
contra lo malo, en la balanza justa
de la razon el mérito estimando;
siervo soy de la ley, no del capricho
ciego del poderoso y la ley misma
oso tal vez al tribunal severo
llamar de la verdad, por la inmutable
ley que en mi escribió el dedo del Muy Alto,
sus decretos juzgando reflexivo.
Cuantos, Menalio, del error nacieron,
cuantos del interes; el pobre gime
bajo una carga que llevar no puede
y el rico impune á su miseria insulta;
triunfa el vicio y el fraude; divididas
las clases se combaten y alza en medio

su torba frente el variable arbitrio.
Ven, oh justa igualdad de la inocencia,
de la libertad madre, ven y estirpa
de una vez de entre hermanos esta odiosa
desigualdad que en tigres y corderos
á los hombres divide inicuamente.

ODA FILOSÓFICA [1]

EL BIEN Y EL MAL

Damon, sabio Damon, ¿ de donde viene
que el universo de hermosura lleno
mezclado al bien el mal do quiera tiene?
No bien el sol en el Zenit sereno
preside al claro dia,
la noche asoma pavorosa umbria.
Apena en Mayo la galana Flora
alza entre rosas la risueña frente
cuando todo lo agosta el Can ardiente
y ya sus lluvias y punzante hielo
entre sonoros vientos atesora
desnudo el Invierno aterido
y en tinieblas y horror envuelve el mundo.
De ricas mieses se corona el suelo
y la abundancia á los mortales rie
premiando su solícito desvelo;
las ricas mieses de repente tala
un viento asolador y el pavoroso
esqueleto del hambre en torno deja;
súbito en sus entrañas corrompida
un aire funeral la tierra exhala

1. P. V. Fol. 27-65.

y la antorcha apagando de la vida
con la orfandad el duelo y los gemidos
la infeliz peste por la tierra vuela,
o bien los arduos montes conmovidos
con vaivenes violentos
desechos sus cimientos
vacilan, caen, y en su infeliz ruina
cuando menos el hombre el mal recela
una inmensa ciudad al suelo igualan.
El padre, el niño, la inocente esposa
todos perecen; destrozado gime
el temblon viejo, y la beldad divina
clama al cielo, sin fruto, congojosa;
retruena el Etna y sus torrentes talan
de ardiente lava el pompeyano suelo
de los frutos de Baco coronado;
el mar con montes de olas
asaltar osa el cielo
y á la vecina tierra
hace contino desastrosa guerra.
Todo es desolacion; la horrible muerte
en formas mil nuestra existencia asalta,
la infantil inocencia, el varon fuerte
el sabio, el virtuoso,
nadie su dardo evitará ominoso;
un sutil viento para herir le basta
el veneno infeliz de que acabamos;
de mil y mil dolencias combatida
en su plazo fugaz la frágil vida
en nuestro seno del nacer llevamos.
Nacemos á morir; ¿ porque nacemos ?
¿ la débil inocencia y la cascada
vejez del sueño ? aun se verá abreviada
nuestra vida infeliz ? lo que vivimos,
quien ni un dia se atreve
á haberse por dichoso ?
Del mundo el alto Rey menesteroso
nace de todo; lágrimas alienta
y el fugaz tiempo por sus males cuenta.
Crece llorando y su infelice seno
de loco amor y de soberbia insana

de envidia congojosa
de otras mil pestes y huracanes lleno,
ni un instante reposa,
siempre esperanza á sus prestigios vana
desde el dolor hasta el placer le lleva,
mas fugaz huye cuando asirla prueba.
La sagaz vista por el orbe tiende
y el mal cierto verás, el bien fingido;
cuanto existe no vive
sino de ageno mal; deseca el suelo
si del el jugo el vegetal recibe.
Aves y brutos con rabioso anhelo
en implacable guerra
pueblan de sus cadáveres la tierra.
¿Porque el gran ser con diestra valedora
el torrente inhumano
no detiene del mal? ¿Porque en la esfera
no rie siempre alegre Primavera?
¿Porque ricos los árboles de frutos
siempre no irán? los indomables brutos,
no lamerán la mano de su dueño?
El bravo leon su torvo ceño,
su veneno la sierpe ponzoñosa,
y el hombre Rey en juventud hermosa
vivirá sin morir; ¡oh afortunada
ansia del puro bien jamas saciada!
¿si lo pudo el gran ser, porque la mano,
quiso avaro encoger y escasa tiene
acaso su virtud? no soberano
poderoso no es? lo pudo y quiso
mas su inmensa bondad.... ciego indeciso
en laberinto tanto
me vuelvo al cielo en congojoso llanto,
y esclamò: « Dios del bien omnipotente
provido ordenador, tu excelsa mente
convierte hacia la tierra
y el mal, Señor, que tu bondad desdora
poderoso destierra,
oye á un mortal que tu clemencia implora,
todo cual tu sea bueno, todo aclame
todo cual tu perfecto y acabado

manifieste su autor y en el traslado
doquier sin sombras tu bondad se vea
y templo de ti digno el orbe sea. »
Asi humilde clamé, cuando esplendente
un querubin, sin duda al ruego mio
bajó del alto cielo
y alzándome benigno en raudo vuelo :
« acércate, me dijo en voz clemente,
acércate y contempla » ; un sudor frio
de mis mienbros corria
y su labio enseñándome seguia :
« en el inmenso templo trasladado
estás de las ideas :
mira y verás cuanto saber deseas. »
La vista alcé cuidoso
y vi un coloso inmenso ilimitado
aunque de forma al parecer hermoso,
en mil distintas forma variado,
caliente á un tiempo y frio,
húmedo, seco, sólido y sombrio
de cuyo seno sin cesar salian
seres á par que seres se perdian[1].
El universo en fin esa espantosa
bóveda donde gira lumbre tanta
es su cabeza hermosa,
cuerpo la tierra, el aire su vestido[2],
llegando hasta el abismo con la planta,
de una invisible mano sostenido.
De espectro tal yo atónito, no osaba
la vista alzar medroso
ni por mas que lo hiciera
la mole inmensa á recorrer llegara,
mas la excelsa verdad con voz suave :
« ¿querrás, me dijo, oh ciego, este gran todo
juzgar y alzarte contra su alto dueño? »

---

1. En cuyo vasto seno se animaban
seres sin cuento y otros se abismaban (tachado.)
2. El sutil aire su delgado manto (id.).

MI CÁNTICO DE MUERTE [1]

El golpe inevitable [2]
hiere mi pecho y eternal reposo
al polvo deleznable
ofrece ya el sepulcro pavoroso.
De mi se esconde el dia
mis ojos desfallecen
el alma en su agonia
se atribula y mis huesos se estremecen.
Humo tus años fueron;
como la tela en el telar cortada
mis dias se rompieron;
volvi y en su lugar hallé la nada.

¡Ay, el golpe fatal hiere mi corazon; la muerte llama á mi puerta; forzoso es dejar la vida; demos el polvo al polvo; sal, alma mia, sal y preséntate humilde ante el trono del eterno Juez.

Cercáronme los dolores de la muerte; volvi mis ojos y no hallé sino tribulacion y dolor.

Oye, Señor, mi ruego, porque cerca de ti está la misericordia.

Yo cantaré las alabanzas del Señor cerca de su trono y acompañaré los himnos de alabanza entre sus ángeles : dulce esposa, enjuga tus lágrimas; enjugadlas, amigos; esta muerte no es muerte de dolor.

Yo soy obra de tus manos; Señor, no la desprecies.

Bienaventurado el que confia en su Hacedero y se pone en sus manos para ser juzgado; las manos de Dios, piedad, y sus juicios, misericordia.

Mi alma está turbada, mi espíritu se deshace, mis huesos se estremecen.

Acuérdate, Dios, de tus misericordias infinitas y de tus piedades; de mis pecados no.

Ya salgo de la morada del llanto, y del lago de miserias sale mi espíritu.

Mi espíritu se adelgaza, mis dias se acaban y solo me queda el sepulcro.

---

1. P. V. 4° 27-66.

2. El golpe inevitable
hiere mi corazon; la tumba oscura
al polvo deleznable
convida á descansar .... (tachado.)

(Ver la leccion séptima de los difuntos); á la podredumbre dije: tu eres mi padre y mis hermanos los gusanos.

A CIPARIS EN EL DIA DE SUS AÑOS

CANCION [1]

Don grande es la alta fama
y asi como á la Luna
oscurece del Sol la ardiente llama,
asi á par de Ciparis la fortuna
la hermosura avalió; mas si á quien ama,
la Venus Dionea
donó lira sonora,
oh Musa, ora la emplea
en cantar este dia; la alma aurora
de nieve y oro el yermo cielo dora
merced al verso Aonio y al concento
de docta poesia
cuando Apolo cantando calma el viento,
quedando á la dulcísima armonia
de la divina lira y sacro acento
la natura admirada.
Ni pudo ser cantado
por cítara dorada
otro objeto mayor que el que ha tocado
á humilde Musa por favor sagrado.
Suben á el alto Olimpo los odores
del cinamo Panqueo
y Amaraco fragante y otras flores;
mas cumple, dulce musa, alto deseo
y olvida un poco Amor y tus dolores.
Canta de este gran dia
á Euridice la bella
dulcísima armonia

1. P. V. 4° 23-6.

dictó el intonso Dios y á la doncella
mudada en lauro por huir su huella.
Cual deidad iba en nácar Erictea
de la espuma engendrada
que blandamente el aura la menea,
tal hoy Ciparis sale acompañada
del coro que cantando la rodea
de las gracias y amores;
el Invierno aterido
huye al verla y mil flores
da el campo y por do arrastra su vestido
vese de rosas mil enriquecido.
¿ Que es pues la hermosura si adornada
de honestidad no brilla?
cual palma que á las nubes elevada
con su pompa los árboles humilla,
mi señora á la bóveda estrellada
se ensalza gloriosa;
desde el humilde suelo
la garza generosa
bate las alas y con raudo vuelo
la tierra olvida, remontada al cielo.
Ni de mayor virtud enriquecida
hubo jamas doncella;
si habla, de entre sus labios desparcida
corre la miel; las Gracias tras la huella
de su planta veloz van de corrida,
y no tanta hermosura
el Iris refulgente
muestra tras nube oscura
por las doradas puertas del Oriente,
como su undosa túnica esplendente.
Natura este gran dia está admirada
y en el se está placiendo
que es del Invierno triste. Aun mas templada
que en Mayo el aura dulce va bullendo;
seguid pues, oh avecillas, sea loada
de vos mi alta Señora.
Tu, Venus, oye pia
y el Templo olvida ahora
de Gnido, y del Olimpo la ambrosia;

tu vista solemnice este gran dia.
De los años el curso arrebatado
que tanto la hermosura
desaliña y ofende, tu has burlado
Asi del sacro Líbano en la altura
crece el eterno cedro al cielo alzado :
el tiempo te enriquece
y el cielo tu alma vida
guarda, y grato te ofrece
don de belleza y juventud florida
y luego á tus mansiones te convida.
Si á humano ser los Dioses largamente
de sus dones colmaron
sobre mortal poder ¡ oh cuan fulgente
sobre todos, Señora, te elevaron !
mas ¿ quien podrá cantarte ? si en Oriente
el sol impera solo;
empero si inspirada
mi voz fuese de Apolo,
tu serás algun dia al cielo alzada
y en digno verso lírico cantada.

FRAGMENTO DE LA EGLOGA « BATILO »[1]

Oh, flores, á mis ojos
naced ý los pastores
coronad y las rubias pastorcillas;
zagales, á manojos
cogedme las mejores,
moradas, encarnadas, amarillas
y á una las maravillas
de la naturaleza
cantad y mi alegria
cantad, cantad el dia
que vuelve á nuestro valle la belleza
y el ganado se goza
y el choto jugueton entre el retoza;

1. P. V. 4° 30-24.

doquiera es Primavera
y donde quiera el prado
da nueva flor..... [1].

SONETO

Al Exmo, Señor D. Mariano Luis de Urquijo, mi antiguo y fino amigo, habiéndole nombrado el Rey Caballero del insigne Orden del Toison de Oro.

La lira de marfil que tierno un dia
pulsar, Musas, osé con diestra mano
cuando de Otea en el florido llano
joven Lusindo suspirar me oia,

atempladme, volved; la amistad mia
hoy el timbre celebra soberano
con que su cuello resplandece ufano,
merced á un Rey de buenos alegria.

Rayos de luz el vellocino de oro
despide, ornando el generoso pecho
de alta prudencia y pundonor morada.

Veló la envidia con amargo lloro,
pero el nombre feliz á su despecho
crece y sube á la bóveda estrellada.

SONETO

LA FALSA SEGURIDAD

Ah teme, oh ciegó, como triste lloro
tambien llorar de Fili abandonado,
que un tiempo, cual tu ahora, yo engañado
la vi tierna decirme « yo te adoro ».

1. Al pie de estos versos pone Meléndez Valdés la siguiente nota : « Si admitiere la Real Academia esta estancia que creo no desdice de las premiadas y que suprimió el

Orné de flores sus madejas de oro [1]
hallé al deseo en su mirar pintado
en sus cándidos brazos fui estrechado
su ardor venciendo al virginal decoro.

Cual clamó, suspirando, dulce dueño,
firmeza aprende de tu fiel pastora,
ve sus ansias, su fe, duélete de ella. [2]

Fue mi ventura [3] un fugitivo sueño;
teme pues, que agraviado el Amor lloro
y es Fili aleve y falsa cuanto es bella.

ROMANCES

I.° [4]

¿ Por que causa de azul vienes,
bella zagaleja, al baile ?
¿ Estais celosa de alguno ?
A Dios plegue que me engañe.
Celos en ti ser no pueden
que no hay serrana en el valle
por presumida de hermosa
que con tu valor se iguale.
Amarilis y su hermana
las preciadas de alabarse
la palma ayer te cedieron
de gentileza y donaire.
Las demás todas te adoran
y admiran en tu semblante,
aunque zagalas, las gracias
que admiramos los zagales.
Todas dicen de tus ojos
que son el Sol cuando sale
y que con tu rostro al cielo
no le pesará igualarse.
Que de ébano es tu cabello
y tus cejas de azabache
y que nada los claveles
para con tus labios valen.

Autor únicamente por atarse al número de los seiscientos versos señalados y no apartarse en nada de lo mandado por la Academia, entonces en la estancia 9ª que empieza

Pero aquel que allí veo
que por el prado viene &ª.

se deberan mudar los dos últimos versos, poniéndolos de esta manera :

y á tus vacas queridas
y á mis corderas tienes embebidas.

1. Feliz de rosa orné sus hebras de oro (tachado)
2. No la olvides, ay no, duélete de ella (id.).
3. Fue su constancia (id.).
4. P. V. 4° 33-14.

Que tus palabras son perlas
que entre alegre risa esparces
y que mucho mas que hermosa
eres discreta y afable.
¿ Por que, pues, serrana bella,
de celos y de azul sales
y sin que dármelos quieras
haces que en ellos me abrase?
¿ Te hace lo azul mas donosa?
¿ Hace mas gentil tu talle?
¿ O ha menester tu belleza
de los aliños del arte?
pero, ay, que es azul el cielo
y tu eres cielo; esto baste.
Vístete asi, zagaleja,
si mis ruegos algo valen.
Repetiré yo la letra
que ayer compuse al mirarte
y atiéndela por tu vida
sin que por larga te canse.
Si te vistes, Rosana, de todo el cielo,
dime, ¿que es tu donaire, beldad y [aseo?

Yo no sé, zagala,
que á tu beldad queda
cuando al cielo mismo
por adorno llevas.
Pues van en tu velo
Sol, Luna y Luceros,
dime, ¿que es tu donaire
beldad y aseo?
La gloria es mi duda,
linda zagaleja,
que el cielo la gloria
siempre dentro encierra.
Y asi yo la veo
en tu rostro bello
si miro su donaire
beldad y aseo.

2° [1]

Ahogado entre mil suspiros
al umbral de Roselana
que con tristes labios sella
y ardientes lágrimas baña,
cuando ella en el blando lecho
acaso mas bien descansa
o en inocentes labores
las prolijas noches gasta,
el sin ventura Batilo
perdido de amor la llama
y el viento lleva sus quejas
y el cielo escucha sus ansias.
Quien tiene amores no duerme
todo le turba y enfada;
¿ pues como podrá dormir
quien sirve sin esperanza?
A veces le ve la Aurora
cubierto el gaban de escarcha
cuando con ella se vuelve
yerto á la triste cabaña,
y á voces el instrumento
templando, la voz turbada,
de miedo de ser oido
y de tal vez enojarla,
aunque ella jamas le escucha,
como si con ella hablara
estos amorosos versos
sentidamente le canta.

En tu lecho descansa;
sábelo Amor solamente [2]

1. P. V. 4° 33-14.
2. Los versos que siguen á éste hasta la conclusión, se hallan publicados en las obras de Meléndez, Romance IV; entre unos y otros hay numerosas variantes, las cuales anotamos.

ó mi pecho que es lo mesmo.
Que de veces á tus rejas [1],
de la tarde los luceros
y de las aves al alba
me encontraron los gorjeos.
Mas nunca bien ocultarse
pueden el amor y el fuego
y ya todos en tu casa [2]
saben del mal que adolezco.
Necedad es la porfia
de callar mas mis intentos
y en el juego del amor [3]
jamas ganaron los necios.
Ayer me dijo Belarda
que si la calle paseo
tu madre misma se rie
y aprueba mis galanteos [4].
Que tu padre bien me quiere
y que á tus hermanas debo
voluntad y compasion [5];
ay, toma de ellas ejemplo.
Yo te adoro, Roselana [6];
en la noche de los fuegos
toda el alma te rendi;
perdona el atrevimiento.
Mas no desdeñes, Señora [7],
por la humildad del sujeto
mi inocente corazon [8]
esclavo de tus ojuelos.
Que en el don que ofrece el pobre
no debe mirarse al precio
mas solo á la voluntad [9]
y á lo hidalgo del afecto.
Mil almas yo te daria
si yo fuera de mi dueño;
una tengo y te la doy [10]:
no merezca tu desprecio.
Zagala mia,
aunque me halle á tus puertas
llorando el dia
tu que sin amores
en descuido duermes,
del helado Enero
los hielos no sientes
mientras yo por moverte,
zagala mia,
á tus puertas espero
llorando el dia.
Yo perdido y loco
llamo y no me atiendes
y mis tristes voces
el viento las pierde.
Pero no despiertes,
zagala mia,
aunque me halle á tus puertas
llorando el dia.

1. ¡ Que de noches á tus rejas
los centelleantes luceros.
2. pues ya....
3. que nunca ganó el cobarde
de amor en el dulce juego.
4. .... mi galanteo.
5. voluntad y fino agrado.
6. Yo, zagaleja, te adoro.
7. Mas no, esquiva, no desdeñes
8. un pecho tierno y sencillo.
9. si la voluntad lo ensalza.
10. una te doy que me cupo.

3° [1]

Cuando el claro Sol se pone,
otro Sol para mi sale
por tu mirador, Señora,
si merezco en el hallarte.
Que en tus ojos su luz llevas,
y tus niñas celestiales
la noche vuelven en dia
y cielo á tu casa hacen.
Por esto si te retiras
en sombras queda la calle,
mis ojos en triste luto
y mi pecho en mil pesares.
Mas, ay, que sirve al deseo,
que tan ciego en ti se abrase,
si de tan lejos no pueden
las súplicas escucharse?
Ojalá, pues fui dichoso
en la ocasion de adorarle,
mirara ese Sol mas cerca
ni yo fuera tan cobarde.
Atrevido me abrasara
pero gozara un instante
sus resplandores, bien mio,
que á mil vidas equivalen.
Que si en mis penas no tengo
el consuelo aun de quejarme
antes que el remedio llegue
temo que el dolor me acabe.
Si los ojos lenguas fueran,
ansias que en el alma nacen
llegaran á tus oidos
y pudieras aliviarme;
pero todo se me niega
y mil honestas verdades
dentro del alma se ahogan
ó exhálanse en tiernos ayes.
Asi se quejaba un triste
á los balcones de un ángel
que de su amor condolido
sale tal vez á escucharle.

4° [2]

Desdichado corazon,
¿donde hallarás á tus males
remedio, cuando aun te niegan
el alivio de quejarte?
¿Que sirve que al cielo ruegues
y con súplicas le canses,
ni que tus lágrimas tristes
hasta el mármol duro ablanden?
Tus mal gastados suspiros
perdidos van por el aire
tus quejas no son oidas
tus súplicas llegan tarde.
Un tiempo, ay, pasado tiempo,
me vieron estos umbrales
que ahora mis lágrimas bañan,
puesto en los brazos de un ángel.
No asi la vid amorosa
con mil lascivos enlaces
al olmo prende y rodea
y es la hermosura del valle.
La luna desde los cielos
con envidia de mirarme
su nevada luz cubria
entre pálidos celajes.
Las amorosas estrellas
parabanse á contemplarme
y naturaleza muda
me tributaba homenaje.
Un sueño fueron mis glorias,
y despierto, las señales
me dejaron que en su vuelo

1. P. V. 4° 33-14.
2. P. V. 4° 33-14.

deja por el viento el ave.
Solo la memoria triste
me representa la imagen
de mi desecha ventura
para mas atormentarme.
El que nunca fue feliz
no sabrá de mis pesares;
el que lo fue y se ha perdido
puede solo consolarme.

5° [1]

Ten lástima, Galatea,
lástima ten de mis ansias,
que cada vez que me miras
con tus ojuelos me abrasas.
¿Que encanto, que fuego esconden,
que á un tiempo aflige y regala?
¿ó por que echizo al volverlos [2]
en amores me embriagan [3]?
¿Do toman la viva lumbre,
el señorio, la gracia [4],
esa gracia encantadora
que el albedrio me arrastra?
dinos, dinos que es aquesto;
mis ciegos ardores calma;
ay, cálmalos, Galatea,
que me matan tus miradas.
Rayos de amor son tus ojos;
Amor mora en tus pestañas,
y el fulgor de tu pupila
son los visos de sus alas.
Son las flechas de su aljaba
los rayos que me traspasan,
y el blando fuego en que brillan
ráfagas son de sus llamas.
Ay, ojos, donosos ojos,
do la gloria se traslada,
ojuelos, no me priveis
que en vos desfallece el alma.

Asi un zagal de amor loco
á su querida cantaba,
y á sus amorosos ojos
luego, esta dulce tonada.

Suspended, ojuelos,
tan cruel rigor,
que herir á un rendido
no es ley ni razon.
No yo el padecer
siento ni el llorar,
si solo el cegar
por no poder ver
vuestro hermoso ser,
gracia y esplendor;
detened, ojuelos,
tan cruel rigor
que herir á un rendido
no es ley ni razon.

6° [5]

No culpes, bella aldeana,
mi amor porque tarde llegue
á tus pies, y no en los dias
de tus años florecientes.
Culpa si mi adversa estrella
sino mi contraria suerte
que siempre á mis ansias niega

1. P. V. 4° 33-14.
2. Como di solo en tornarlos (corrección).
3. Que el corazon me avasallan (id.).
4. Y ese resplandor que lanzan (id.).
5. P. V. 4° 33-14.

lo que ellas mas apetecen..
Ella me vendó los ojos
que me embarazó que viese
los anuncios en el cielo
de tu hermosísimo Oriente.
Sino, ¿ como ser podia
que en mi olvido tal hubiese?
¿ Ni como mi fe dejara
de darte mil parabienes ?
Mi obligacion es amarte
mi mayor ventura verte
y verte siempre y amarte
es el colmo de mis bienes [1].
Mira tu, Amarilis bella,
si quien asi vive, puede
negarse á un tiempo á su gusto
y faltarte á cuanto debe.
¡ Oh quien volviera tus dias
oh como en ellos te viese
pagar mil adoraciones
con discreciones corteses !
Quien de tus gracias pudiera
colgado estar, y ofrecerte
segunda vez su albedrio
con humildad reverente.
Quien de tus ojos gozara
la divina luz que puede
oscurecer la del Sol
cuando asoma por Oriente.
El negro pelo en vistosos
rizos en torno las sienes [2]
que prolijamente el arte
para mas adorno tuerce.
Hermosísimo el trenzado
con mil flores, en que tiene
su magestuoso solio
la lisa y serena frente.
En los ojuelos la gloria
y en los labios mil claveles
marfil bruñido en el cuello
rosas en el seno y nieve.
Airosamente compuesto
el cuerpo y en prision breve
pequeño el pie y el vestido,
tal que el arte al precio excede.
Cada ademan una gracia
cada mirada que enciende
una alma y cada palabra
que un nuevo alvedrio prende.
No estabas asi, señora,
no, Amarilis, me lo niegues ;
asi tu ventura sea
como tu beldad merece.
El templo eres de las Gracias [3]
y hermosísima estás siempre,
pero en tus dias, señora,
mi imaginacion se pierde.
Muy mas bella te contemplo
que el alba cuando amanece
y mas que el Sol y la Luna
cuando toda su luz tienen.
¡ Oh si yo te hubiera visto
en ellos, no de otra suerte
que la rosa honor de Mayo
coronando los vergeles !
Oh si yo te hubiera visto
muy mas bella que el alegre
prado tras lluvias tempranas

1. Y de mis bienes el colmo
Es verte y amarte siempre.
2. Rizos sembrados de nieve (corrección).
3. Graciosa siempre te he hallado.

cuando el Céfiro le mece;
aunque no tan bien cual otros,
te echara al rabel de Alexis
esta letra que á tu oido
temo que ya tarde llegue :
goza de tus años, zagaleja bella,
y á tus gracias iguales tus dichas [sean.

Tus dias, zagala,
son los del amor,
tu fiesta la suya
tu beldad su arpon ;
gózalos y adios;
plegue que mil veas;
igual á tus gracias
tu ventura sea.

Cada vez mas linda
del tiempo el rigor
en mil y mil dias
no agoste tu flor
y émula del Sol[1]
el cielo te vea [2]
igual á tus gracias
tu ventura sea.

El Sol, la luz misma
tiene que gozó
el primero dia
que al mundo alumbró,
ni rayo perdió
en su inmensa huella.
Goza de tus años,
zagaleja bella,
igual á tus años
tu ventura sea.

7° [3]

No quieras con mas desdenes,
bellísima Galatea,
probar mi amor, ni en tus iras
acreditar mi fineza.
No quieras, siempre enojada,
sin que la causa se sepa,
dar que murmurar al valle
ni que decir á la aldea.
Cese el desvio, zagala,
que alguna atrevida lengua
si no te ofende, te culpa,
y aun tu decoro atropella.
¿ Que quieres, ay, que no digan
cuando te ven en las fiestas
huyendo de mi si bailas
y á mi lado si te sientas ?
y en los inocentes juegos
cuando las pastoras bellas
su gusto á los zagalejos
van preguntando á la oreja,
tu sola, si es que te toca,
jamás á la mia llegas,
cuando las demas zagalas
de hacerlo no se desdeñan.
¿ Pues que, cuando vencedor
en la pastoril contienda
te presenté la guirnalda
que me dió la rubia Alcea ?
Cuando tu la desechaste
tan injustamente fiera,
¿ quien no alabó mi cariño,
quien no culpó tu entereza ?
Oh que de cosas me dice

1. Que ven todos mi ardor
servirte desea. (Variante del mismo ms.)
2. Que en todos mi ardor
servirte desea.
3. P. V. 4° 33-14.

porque te olvide y me vuelva
ó á la delicada Cloris
ó á la discreta Filena
Unos te llaman altiva
y alguno aun te llama necia;
perdóname si asi hablo
que tus desdenes me ciegan.
Pero yo, sordo en mis ansias,
vuelvo á implorar tu clemencia
humildemente rendido,
al paso que me desprecias.

8º [1]

Asomaba el Sol, dorando
de un alto monte la cima
cuando de su humilde choza
la bella Filis salia.
Mas luces va dando al campo
que da el Sol al albo dia;
mas fresco aljófar que el alba
y mas que la Aurora risa.
Las flores sus tiernas hojas
abren doquiera que mira;
do pone el pie rosas nacen,
do la mano clavellinas.
Con delicioso concierto
cantando las avecillas
en los árboles pomposos
con su sombrala convidan.
Mas ella, sin hacer caso,
apresurada camina
do su amante, zagalejos,
la está esperando; ¡ que dicha!
ya llega allá y tales quedan
de aquella primera vista
que uno en otro trasportado
ninguno á hablar se atrevia.
Solo del zagal los ojos
le dieron la bienvenida;
los ojos, porque la lengua
ni aun hacer esto podia.
Ella cortés le responde,
que siempre la cortesia
no la rustiquez grosera
fue de la belleza hija.
Y luego mas bien cobrados,
se juran una fe misma
regalando esta esperanza
con recíprocas caricias.
Que de cosas se prometen,
que glorias se facilitan
para cuando en el Agosto
vaya al aldea la niña.
Alli tramarán conciertos,
alli, entre blandas delicias,
lecho les dará algun valle,
sombra alguna verde encina.
Con esto ambos se separan
y para acallar la envidia
con fe y palabra de esposos
sus esperanzas confirman.

9º [2]

Venid, venid, zagalejos,
que al campo sale Amarilis,
si es que á media tarde el alba
ver alguna vez quisisteis.
Vereis brincar los corderos
cuando á mi pastora miren
y por doquiera que vaya

1 P. V. 4º 33-14.
2. P. V. 4º 33-66.

balando por sal la siguen;
el canto vereis que esfuerzan
calandrias y colorines
y que nacen azucenas
do su breve planta imprime;
que la senda por do pasa
olor de casia despide
y que si los troncos toca
producen frescos jazmines.
Vereis como el arroyuelo
por boca de perlas rie
y saltan los pececillos
cuando en el agua se mire;
cantarla vereis tonadas
con flautas y tamboriles;
á mil zagales que presos
de sus rubias trenzas viven.
Vereis que al olmo sus hojas
de campanillas le sirven
y quiere seguir con ellas
son y danzas pastoriles;
vereis tristes las zagalas
cuando de ellas se retire,
pues que los tiernos zagales
los vereis mucho mas tristes.
A mi al fin vereisme ufano
si es que « adios, zagal » me dice;
empero si no me hablare
de penas vereis morirme.

10°

LA GRAN FIESTA DEL LUNES DE AGUAS [1]

Carta escrita á Don Josef Cadahalso.

A la gran borrachera
del Lunes de las Aguas,
primer fiesta de Baco [2]
de nuestra Salamanca
y solemnidad ilustre [3]
que ella tan solo guarda
en todas las aldeas
que el claro Tormes baña,
donde salirse puede
á la campestre estancia
con opíparas mesas
de corderos de Pascua
y en espumantes copas [4]
del nieto de las parras
dar á la primavera
mil bacanales salvas,
brindóme mi capricho
tras siesta abochornada
y al punto á puto el postre
echo á correr de casa.
Fuime, como es costumbre,
á mi alameda amada
que el árabe Aldehuela
y aun nuestro vulgo llama.
Y luego que de un alto
la descubri, cual playa,
todo el pensar llevóme
su grita y algazara.
La imagen que á lo lejos
la multitud formaba,
de blanco, negro y verde,
no sé como pintarla.
Ansioso pues de verme
envuelto ya en la zambra,
requeri mi sombrero,
rebujéme en la capa

1. P. V. 4° 33-64.
2. la gran fiesta. (corrección.)
3. propia. (id.)
4. con mil grandes copas. (id.)

y eché á correr abajo
con tan veloces plantas
que no me compitiera
la puta de Atalanta.
Llégome en fin y veo
multitud de viandas
muchedumbre de juegos
e infinidad de danzas;
mas mi afecto entre todo
al baile se pegaba,
porque á las niñas tengo
cierta aficion inata.
Vime alli á las Capuchas
la Chispa y la Cacharra
la Ojotes, las Gurrumas
las Calluzas y Claras.
A cual mas desvergüenzas
mostrando en sus palabras,
que francas de si mismas
á nada se negaran.
Si por acá estuvieras
tu dijeras « bien haya
quien tantas putas cria
y á tantas putas guarda. »
Pues ¿que podré decirte
de sus dichos y chanzas?
lo nuestro y aun lo suyo
sin translacion nombraban.
Que de las frases pullas
ya se ve..... mala sarna,
cangrena... peste y fuego
de San Anton te caiga.
Dalmiro, tu, imagina
que tal tendria yo el alma
con tanta nieve y rosa
qual todas me mostraban;
pues ver sus frescas [1] carnes
y ver sus níveas naguas
era alli mas baldio
y mas comun que el agua.
Era tanto el objeto
y eran tantas las gracias
que el no ver con el ojo.....
lo tuve ya por falta.
En esto el Zorro y otro
se traban de palabras,
que al parecer al Zorro
los celos le picaban
y á su rival le dijo:
« ola, amigo, esa maja
chorrea por mi cuenta;
lo ha oido usted en plata? »
Por esto el otro al Zorro
sentóle una puñada
que brotó sangre y vino
de la nariz tocada;
y el Zorro al verse herido
sacó su atroz navaja
y entre los pestorejos
le dió una santiguada.
Desde el medio del baile
lo vió la Perandanga
y encarándose al Zorro
gritó con voces altas;
« cuando pensé tuvieras
treinta orejas cortadas,
te miro qual mondongo
la cara enbadurnada. »
Y al punto á su contrario
corrió á echarle la zarpa,
mas furiosa del moño
la apañó la Cacharra
que en defensa del otro
saliera á la demanda,
porque el otro es su mueble
y al verlo herido brama.

1. rosadas. (corrección.)

A mas que de mal ojo
mira á la Perandanga
y estaba con el Zorro
no sé porque atufada.
Se armó una chamusquina
que el diablo la apagara;
cual vota, cual lamenta,
cual bufa y cual araña.
Por cima de los cuernos
andaban las mojadas;
que muchos aunque grandes
de ver no las echaban.
Acudió la Justicia,
viéronse alli sus varas
y era el *téngase afuera*
la mas comun palabra.
Cierto fraile francisco
que de fuera atisbaba
cual piojo por costura,
metióse entre la danza.
« Téngase, el fraile dice,
muchacha desollada;
vaya al coro á oscarse
las moscas de las nalgas. »
A tan revuelto rio
vi algunos que pescaban
truchas, que con el cebo
de *toma* arman la caña.
« Esta es ocasion buena
que no nos ven, muchacha,
harto esperar me has hecho
que es tarde y tengo gana.
Despacio, pues no es cosa
de ahogarse en poca agua;
las seis son y es bien cierto
que hay tiempo harto mañana. »
Otra busca á su hija
con alto grito y clama:
« Colasa, que tu padre
con la merienda aguarda. »
« Yo merendar no quiero,
responde, V. se vaya
con el á su merienda,
que á mi el bailar me basta, »
y la madre al oirlo
replica « sal muchacha,
¿que entre alcahuetas haces
y entre mujeres malas ? »
Mas ella dice « madre,
¿ que, es V. tan honrada ?
¿ y que lo fueran, de ello
á mi que me pegaban ? »
La madre va á cogerla,
y ella, alzadas las naguas
echa á correr y váse
donde el majo la aguarda
y los dos con mil risas
se meten,..... pero vaya,
presume á que se meten,
Dalmiro, entre las zarzas.
Quien, menos audaz, dice
llegándose á la Juana,
zurcidora de gustos,
corredora de casas:
« ¿ diga, señora abuela,
habló usté á mi Salada ? »
« Hijo, la vieja dice,
¿ tu juzgas que olvidaba
tu gusto ? ¡ bueno es eso
para mi edad y maña !
¿ sabes de quien, endonde,
y como está citada ?
bien pagármelo puedes
que es muchachita honrada;
mas limpia está que un oro,
la flor es de las majas;
que sal tiene en el baile,
y un ángel es si canta;
y ve, niño, seguro
que no te pegue nada,
que la he visto y revisto
y está frescota y sana;

¡ que pulpa que te comes
querido, que rapaza !
Gozaros angelicos,
que la mocedad pasa;
pero á la pobre vieja,
para vino una blanca. »
Tras de esto en mil columpios
la mantilla terciada
talle igual y pie chico
con la hevillota baja
el cuerpo atimbalado
jubon de estrecha manga
ancho escote y al cuello
pañolillo de gasa,
con desenfado chusco
mirando de pasada,
pisando á lo brioso,
riyéndose á lo zaina,
Marica al baile viene
de Anton acompañada
y atras con el Zurdillo
se sigue la Catalna.
Llegaron al arroyo
y al punto que pasaban,
primero que ellas quiso
pasar una madama.
« Deténgase, le dijo
Marica en voz airada;
¡ miren la de escofieta !
¡ que tiesa que se pasa
la bizca ! » no la escucha ;
Marica va y la agarra
y de las posaderas
la arroja dentro al agua,
y sigue su camino
diciendo puesta en jarras :
« aprenda y no se encuentre
en jamás con las majas ; »
y luego á toda prisa
tocaron las campanas
porque de amor ó vino
todos alli se abrasan :
la gente se alborota,
cual corre hacia su casa
y cual para apagarlo
va y besa la empegada.
En esto ya la noche
su manto desplegaba
sin duda para hacerlo
de tantos vicios capa.
Yo á esta señora noche
por mi la encorozaba
como á quien es de Vénus
tercera en sus marañas.
Tu mira si de dia
lo que he dicho pasaba,
de noche en campo raso
que tal iria la zambra.
Vos, Musas, que ya débil
veis que mi voz se cansa,
contad á mi Dalmiro
la brega que alli andaba.
Pues repetir los votos
y palabras pesadas
de los llenos de vino
en la vuelta á sus casas,
sus tumbos y vaivenes,
carreras y paradas,
ya hablando como amigos
ya echándose brabatas,
fuera decirte cosas
ni escritas ni notadas,
que solo el padre Baco
en sus archivos guarda,
que yo por mi no tuve
paciencia que bastara
á tantos disparates,
no obstante mi cachaza.
Esto es todo lo nuevo
y divertido que halla
mi afecto que contarte
en la Atenas de España.

Yo, tu amigo, en dia aciago,
martes por la mañana
siguiente á la gran fiesta
del lunes de las Aguas.

ENDECHA [1]

En tanto que la noche
de parda sombra viste
las cimas de los montes
y el ronco viento gime,
pues mi ganado duerme
seguro en los rediles,
pues los pastores dejan
la vela á los mastines,
quejémonos á solas
y dé mi llanto triste
corriente á los pesares
que el corazon oprimen.
Seran testigos mudos
á mi dolor terrible
las solitarias aves
que en estas peñas viven,
del cielo los luceros
si en su mansion se admiten
de míseros mortales
las súplicas humildes.
Acaso compasivos
las lágrimas estimen,
Elisa, y mis dolores
y tu rigor mitiguen.
¿Quien, dulce dueño mio,
creyera que insensible
te hallaran los suspiros
que el corazon despide?
¿Quien que tu pecho sea
mas que el diamante firme,
sin que á moverle basten
mis ansias infelices?
De tus hermosos ojos
que daban como el iris
la paz á aquestos valles
serenos y apacibles,
¿quien recelar pudiera,
que asi mi amor fulminen [2]?
para un humilde esclavo,
las iras, ¿de que sirven?
Si gustas que padezca,
padezca y no me olvides,
ni asi por no escucharme,
Señora, te retires.
Un tiempo fue que el valle
con cánticos felices
sonaba y tu bajabas
tan solo por oirme;
un tiempo cuando el prado
Abril de yerba viste
y el alba entre las flores
á un tiempo llora y rie,
llevaba yo á ofrecerte
sembradas de jazmines
las orzas de cuajada [3]
y ahora me despides;
despídesme y me cierras
tu choza sin sufrirme.
De olvido tan tirano
los cielos te castiguen.

1. P. V. 4° 33-62.
2. que agora asi se irriten (corrección).
3. mis natas á tu choza. (id,)

Acuérdome la tarde
que el ramo de alelises
te di junto á la fuente,
que alegre al recibirle
con ademan risueño
« Batilo, me dijiste,
por tuyo solamente
mi mano lo recibe »
y yo pagado entonces
mas crédulo que simple,
te dije de amor loco :
« el don al alma sigue;
¿que mucho te dé un ramo
quien todo á ti se rinde,
ni que te ofrezca flores
quien de tus ojos vive? »
Bien tu respuesta sabes
y lo que entonces hice;
pero llevóse el viento
la fe que alli me diste;
quien en promesas fia
sobre el arena escribe,
y en el amor firmeza
ninguno hallar porfie.
Enero con sus yelos
el mustio campo oprime,
mas luego Abril lo llena
de flores y matices.
La noche con sus sombras
un tiempo el mundo oprime,
mas luego el Sol que nace
ligero las despide.
Enero á los arroyos
detiene el curso libre,
mas el Abril les manda
que sueltos se deslicen.
Si el Aquilon se enoja
por mas que airado silve,
al cabo calma y deja
que el Céfiro suspire.
Todo mudanza tiene
y alteracion admite;
mi amor y desventura
son solamente firmes.

LETRILLAS

1ª

Graciosos ojuelos
de dulce mirar,
dejadme sentir,
dejadme llorar.
Si en vos, ojos bellos,
el amor está
tirando mil flechas
con acierto tal
que á mi todas vienen,
todas á parar,
dejadme sentir,
dejadme llorar.
Si el mísero pecho
se siente abrasar
en ciegos cuidados,
sin poder hallar
aun por breve alivio
una vez piedad,
dejadme sentir,
dejadme llorar.
Si aun soy castigado
por querer mirar
las niñas divinas
que causan mi mal,
ni basta á escusarme
mi fino adorar,
dejadme sentir,
dejadme llorar.

Ay, lindos ojuelos,
si en tanto penar
me teneis, usando
de injusta piedad,
con aquel dichoso
que os ha de gozar,
dejadme sentir,
dejadme llorar.

2ª

....
Baste ya, cese el enojo,
vuelve, mi bien, á mirarme
y mírame compasiva :
no con tu rigor me mates
mientras yo cobarde canto,
si te dignas de escucharme,
esta letrilla á tu enojo,
y ojalá pueda templarle:
Basta de rigores,
zagala querida,
que ya en mil dolores
fenece mi vida.
Mira cual me tienes
con tu enojo fiero :
¿ no ves, ay, que muero
por tantos desdenes. ?
Si no los detienes
ya siento acabarme :
ay, vuelve á mirarme
de mi condolida.
Basta de rigores,
zagala querida,
que entre mil dolores
ya acaba mi vida.

ODA
A DORILA [1]

Teje, Dorila, teje,
de pámpanos y flores
téjeme una guirnalda
con que las sienes orne.
Tráeme de dulce vino
la copa que rebose,
y la lira suave
con que te canto amores,
si quieres que á la sombra
de este parral repose,
sin que la siesta tema
ni sienta sus ardores.

CARTA I [2]

A JOVELLANOS

Salamanca, Abril 14 de 77.

Amigo y Sr : Cuando esperaba poder escribir á v. s. largo y satisfacer á tanto como debo, me hallo nuevamente imposibilitado no solo de hacerlo sino de

1. P. V. 4° 33-19.
2. P. V. 4° 30-19.

poner dos letras con juicio, aturdida mi cabeza con un tropel de ideas tristísimas y lleno mi corazon de afliccion. Acabo de recibir la triste noticia de que un hermano mio está en Segovia malo de bastante peligro y sacramentado; es el único que me ha quedado; el me ha criado, á el debo las semillas primeras de la virtud, y muertos ya mis padres, á el solo tengo en su lugar y el solo es capaz de suplir en alguna manera su falta. ¡ Que noticia para mi, y cual estaré! yo salgo de aqui por la mañana, á cumplir con mi obligacion y asistirle, o morir de dolor á su lado.

Ai va la respuesta á la esquisita Didáctica de v. s.: el parto de los montes despues de cuatro meses y tantas promesas, es lo que v. s. verá, en mil maneras defectuosa y que apenas se sostiene en los 100 primeros versos; estos son los únicos que pude trabajar en el ardor primero de la composicion y antes que cayese malo; despues acá apenas he hecho una docena de versos de seguida y ni el plan es el que pensé primero, por el descuido de haberle fiado á la memoria; pero cuanto yo pueda decir es nada con los defectos que v. s. y el delicado Mireo notaran en ella. Vv. Ss. denla mil vueltas y no la perdonen, pues nada hay mas apreciable que una crítica desapasionada y juiciosa. Nuestro Delio marcha mañana de madrugada á una granja de su convento por unos dias; quédome encargado y yo tomé sobre mis hombros antes de saber las malas nuevas de mi hermano, responder á v. s. y esponer algunos ligeros reparillos sobre el plan de la pastoral (bien que á una voz convenimos ambos que es escelente y en todo delicado) pero ¿como esponerlos aora? Yo me reservo esto, y el asunto de Homero para cuando vuelva á esta ciudad con el gusto de dejar á mi hermano fuera de peligro; entre tanto, Señor, v. s. perdone mi omision causada en parte de mi mal y tambien parte de lo ocupado que he estado en asuntos de Universidad, como vice Rector, en arreglo y dotacion de cátedras y otras mil impertinencias opuestas á mi genio; y mande v. s. á su afectísimo de todo corazon Q. S. M. B.

JUAN MELÉNDEZ VALDÉS.

Nada de cuanto digo en mi respuesta es dictado por la lisonja; la aborrezco y aborrezco á los que se humillan hasta esta bajeza, pero la idea que yo he formado de v. s. es tal que aunque pusiera otros ciento ó doscientos versos no pudiera esplicarla y el escesivo cariño que profeso á v. s.

Mi respuesta debió haber ido en el correo de la Pascua y efectivamente asi se lo dije á nuestro Delio, y he seguido con el engaño por que no me riñera, pero mis quehaceres y el gran deseo qne tenia de escribir á v. s. largo la han ido dilatando hasta ahora. V. s. perdone y mande de nuevo á su afmo. Salamanca y Abril 14.

CARTA II

A JOVELLANOS

Segovia y Mayo de 77.

Mi venerado señor y afectísimo Jovino : el dia 20 recibí por nuestro Delio una carta de v. s. que me fue de singular complacencia aun en el estado presente de mis cosas, porque nada acaso puede aliviarme tanto como la memoria de la salud de v. s. y las míseras espresiones de su amor : mi inclinacion á la verdadera amistad es decisiva, y colocada ya en un tal amigo como v. s. va hasta lo sumo, y no puede decirse adonde llega. Agradezco las finas espresiones del afecto de v. s. y lo muchísimo que se interesa en mis sentimientos ; las gracias que debe dar un buen amigo á otro es declararle sencillamente que está puesto en las mismas circunstancias y que siente por el y en todas sus cosas el interes mas íntimo ; la disposicion de mi corazon es esta misma cabalmente y el solo dirije la pluma en estas pocas cláusulas, señales de su reconocimiento.

Mi hermano sigue aun en su enfermedad casi con el mismo peligro, aunque estos dias le hemos tenido algo mas aliviado ; creo que á lo último nada sacaremos porque los médicos le sospechan ya tísico. Cuando yo llegué estaba en los umbrales mismos de la muerte con un flujo de sangre tan copioso que no sé donde tuvo tanta para arrojarla ; efecto de haber trabajado y estudiado muchísimo por mas de cuarenta dias y con calentura continua ; ya hemos logrado detener el flujo, pero la calentura aun permanece y esto le tiene constituido en una suma estenuacion. Algo me alienta su poca edad y lo robustísimo de su naturaleza y espíritu, pero estos son unos consuelos que me los da el afecto, mezclados á un mismo tiempo de mil temores mucho mayores y mucho mas fundados. El ha sido incansable, estudiosísimo ; un canonista de los mas cumplidos y de un genio escelente, de 28 años, lleno de renta eclesiástica y mas lleno de buenas esperanzas ; en este estado, vea v. s. cuales seran los sentimientos de mi corazon y cuanto perderé con su pérdida ; para mi no hay consuelo y nada hallo que me dé la conformidad que piden estos casos, si su divina magestad no me saca de el con la cumplida felicidad que deseamos.

Solo el afecto pudo guiar la pluma de v. s. en el juicio de mi respuesta á la escelente epístola didáctica ; al paso que hallo en esta mil primores y una invencion enteramente nueva, la de la mia no tiene novedad y está llena de los muchos defectos que v. s. le habrá notado ; yo hice otra cosa muy otra de lo que pensé por no apuntar el plan, pero sea como fuere, ella es un tributo del reconocimiento de la estéril Musa de Batilo y yo me contento de buena gana

con que se tenga por esto. Espero con vivísimos deseos las observaciones y ya me conplazco en su delicadeza y acendrado mérito. V. s. adornado de un gusto esquisito y tan delicado entendimiento, ¿ que puede producir sino hermosuras ? Estimaré mucho que v. s. en esta censura se desnude de toda inclinacion hacia mi y mude, borre, quite y añada cuanto le parezca conveniente, por manera que refunda la pieza y la haga de nuevo si fuere menester y todo esto puede v. s. dirigirlo á nuestro Delio y que el me lo remita, que aunque hago ánimo de pasar aqui todo el mes de Junio, acaso me iré antes, y por este camino evitamos todo estravío, ademas del gusto que tendrá Delio en leer las observaciones que v. s. hiciere.

Yo en todas partes procuro instruirme y ando á caza de libros ; aqui he topado la escelente tragi-comedia de la alcahueta Celestina y el paráfrasis de los Cantares de Arias Montano, manuscrito (aunque este último ya yo lo tenia), obras ambas de conocida recomendacion ; si v. s. no ha visto antes estas églogas delicadas, yo sacaré una copia y la remitiré quando pudiere.

Estoy leyendo por entretenerme el célebre Anti-Lucrecio, cosa que deseaba mucho ha ; si yo fuere capaz de hacer juicio de una obra tan conocida en la república de las letras, dijera que su imaginacion es brillante, grave su sentencia, armoniosa su versificacion, vivos sus argumentos y nueva en todas las mas de sus comparaciones ; admiro sobre todo lo puro de la diccion, aunque en algunas partes me parece con redundancia ; ella es como un gran rio que á veces se estiende demasiado. Este es el juicio mio, pero ya save v. s. el ningun valor de mis votos.

Por casualidad leí el otro dia en el Marques Caracciolo, al fol. 298 de su vida de Clemente catorce, que el Prelado Stays es conocido por sus dos poemas del Cartesianismo y Neutonianismo que se reputan superiores al Anti-Lucrecio. Si v. s. tiene noticia de estas dos obras, estimaré mucho me diga de ellas y su mérito alguna cosa, mientras quedo de v. s. con el mas sencillo afecto su mas fino amigo y seguro servidor.

JUAN MELÉNDEZ VALDÉS.

Sr Dn Gaspar de Jove llanos.

CARTA III

A JOVELLANOS

Segovia y Junio 8, 77.

Jovino mio : cuando esperaba avisar á v. s. la gustosa noticia del restablecimiento de mi hermano, le anuncio la dolorosa de su muerte el 4 de este mes, en que Dios fue servido llevárselo, dejándome á mi en la soledad y aban-

dono que v. s. puede discurrir ; ello fue que estando ya casi sin calentura por algunos dias y contando todos con que saliese, le entró casi de repente una supuratoria que en 5 acabó con todas sus fuerzas y con su malograda vida. Desde entonces no se han enjugado mis ojos y nada hallo ni nada me dicen que pueda darme aquella conformidad y presencia de espiritu que piden estos casos, sobrecogido de tal manera y con tanto esceso que he llegado á caer en un apocamiento indigno de un espíritu algo ilustrado y filosófico ; cuando considero el íntimo amor que nos teniamos, sus oficios y la crianza que me ha dado, mi poca edad, mi carrera por acabar y otras mil cosas á que mi imaginacion se dilata, naturalmente viva y aguijada ahora por el dolor, es cosa de volverme loco y me pierdo en un abismo inmenso de futuras desgracias que me horrorizan y casi que las toco con la mano. La imagen de mi hermano me acompaña siempre ; cuantos ! cuantos cuidados ! cuantos desvelos ! y cuanta asistencia sin ningun provecho ! nada, nada bastó para poderlo sacar. Ay, mi Jovino y Señor mio ! quien tuviera ahora á v. s. á mi lado para templar en algun modo mi dolor y mis lágrimas con sus consejos y llorarlas abrazado y en compañia de mi fiel amigo ! Esta fuera mi consolacion y este mi alivio, pero ya que no alcanzo esta dicha suplico á v. s. y nuestro Mireo, cuan rendidamente puedo, me encomienden á Dios el alma de mi hermano y pidan al Señor que se lo llevó para si, por su descanso eterno, aunque yo firmemente creo que está en el desde el punto mismo que espiró, segun sus santísimas disposiciones; diciendo el *Miserere* bañado en lágrimas entre mil fervorosas deprecaciones y mil golpes de pechos, le tomó un desmayo y pocos minutos despues la muerte, dejándonos á todos edificados de tan bien aventurado fin. Este es el único consuelo que tengo y esto me causa algun alivio, aunque despues, sin ser mas en mi mano, vuelvo á mil ideas melancólicas y á contristarme con su falta. Jovino mio tenga v. s. lástima del estado del infeliz Batilo. Cuan digno es de que sus amigos le acompañen y alivien con sentir una pequeña parte de lo que siente mi corazon ! El dolor y las lágrimas no me dejan proseguir ; v. s. mande á este su mas afecto y desconsoladísimo amigo de v. s. de todo corazon.

JUAN MELÉNDEZ VALDÉS.

Sr Dr Gaspar de Jove-Llanos.

CARTA IV

A JOVELLANOS

Salamanca y Julio 16, 1780.

Mi mas fino y estimado amigo ; esta va en nombre de Delio y de Batilo, dando ambos á dos á v. s. repetidísimas gracias por tan finas memorias : un rato

de vagar ¿ lo emplea v. s. en escribirles en medio de tantos quehaceres y negocios ? solo el amor y la ternura con que veneran á v. s. puede en alguna manera merecerlo.

Delio dice que en ninguna manera se llevó chasco; que deje v. s. por Dios de sentirlo; que el estuvo gustosísimo con la familia de v. s. y que todo recado hubiera sido ceremonia, cosa que deve estar lejísimos de nuestra amistad; porque v. s. no lo sintiera no quiso decir nada en su antecedente; por esta misma causa encargó tambien á la familia de v. s. lo callase; y con todo eso sentirlo! y con todo eso imaginar! que el acaso creerá...., que ha de creer sino que v. s. le ama tiernamente ? esto dice Delio.

Batilo va á bobear y á decir á v. s. que pierde el juicio con las cosas que le ha contado Delio; que cada vez quiere á v. s. mas y desea verle; y no quiere catredra (*sic*) en Salamanca : todo su hipo es por Madrid para tratar a v. s. y hablarle á todas horas; el no será molesto; buscará una casa lo mas cerca que pueda de la casa de v. s. y Jovino, Delio y los libros seran sus delicias; entonces no le seran los dias tan molestos como ahora, entonces se desquitará bien de los malos ratos que ahora pasa, entonces todos seran buenos, todo delicias, todo felicidad y la amistad bajará del cielo y nos colmará á todos de sus contentos celestiales. V. s. perdone este arrebatamiento, que mi corazon no puede contenerse; hoy le decia á Delio : « cuando yo esté en Madrid y por un lado abraze á nuestro Jovino y v. m. por otro y entre ambos á dos le estrechemos en nuestros brazos, que gusto será! » en esto apretaba yo la mano á Delio y fuera de mi le decia, « yo no puedo decir lo que es Jovino, ni lo que yo le quiero. »

Yo no he escrito á v. s. por que he estado mucho ha de un humor molestísimo y sin tener gusto para nada, á mas que yo no quisiera ocupar á v. s. con mis cartas; Delio me ha asegurado de esto y yo he pensado un medio de una comunicacion algo mas agradable sin que mis cartas se reduzcan solo á la simple noticia de mi salud; el medio es este : escribir ya siempre en el gusto y estilo de los persianos de Montesquieu, eligiendo aquellos puntos que se me presentasen ó v. s. tal vez me propusiese ? escribiendo precisamente cada semana ó cada quince dias, escribiendo de un estilo ligero y breve, bagatelas tal vez y tal vez cosas serias y dejándole á v. s. toda la libertad que debe tener sin ligarle á respuesta ninguna. Estas cartas pudieran llamarse cartas de un Bachiller, pero acaso con el tiempo hubiera entre ellas algunas bachillerias no despreciables; y aunque todas lo fueran, que perdiamos? mi modelo seria Montesquieu; la imaginacion y los libros me darian unos asuntos al acaso y las circunstancias otros y v. s. tal vez algunos; los mal tratados se abandonarian, los medianos se retocarian y si alguno saliese mejor, hariamos de el aquello que dispusiese v. s. Este es el provecho de quien desea hacer su correspondencia mas seguida y menos molesta; dígame v. s. si es de su aceptacion.

He logrado el curso de estudios del Abate Condillac que son 16 tomos; llevo leidos los dos primeros que son Arte de hablar y de escribir; me gustan mucho, y toda la obra por el plan de ella me parece escelente.

Dígame v. s. si gusta (ó por mejor decir) si tiene las antiguas coplas del Arcipreste de Hita para si no mandarle una copia.

Tengo empezada una cancion á la Soledad por el mismo gusto que v. s. me alabó tanto de la Noche; dirijola al gran Jovino y en estando puesta en limpio, la remitiré por otro correo; y entre tanto quedo rogando á Dios me guarde la vida de v. s. muchísimos años y le saque al instante de Alcalde de Corte y de tantos grillos y cadenas, pues el *ojalá no me encuentre Delio de Alcalde*, nos ha hecho pensar con grandes esperanzas.

B. L. M. de v. s. su mas fino y sincero amigo.

JUAN MELÉNDEZ VALDÉS,

Fernandes se llama Fr. Juan Fernández de Rojas y es Lector de filosofia.

CARTA V

A JOVELLANOS

Salamanca y octubre 6, 77.

Mi estimadísimo amigo: yo he estado y ando tan alcanzado de tiempo con el estudio de los dos Derechos, ya tomando á Heinecio, ya dejando el Van-Espen que aun no he podido evacuar como quisiera la revision de la esquisita traducion de v. s. Esta me ha gustado y gusta cada vez mas; la he leido tres veces y estoy ya empeñado en darle acá otra mano, quitándole alguna [que] otra voz ó verso asonantado, haciendo algun otro mas armonioso y retocándola, apuntando y notando todas mis observaciones que remitiré á v. s. para pascuas, pero confieso desde luego y con la ingenuidad de un amigo que lo es tiernamente de v. s. que me ha gustado y gusta muchísimo y nada sustancial hallo que merezca nota; pero yo soy tan escrupuloso que á veces las mas ligerillas faltas y menudencias las reparo, y estaré trabajando un dia entero por quitar ó poner una sola palabra en un verso; mas de esto hablaré á v. s. quando remita lo que voy anotando. El plan de las bodas del Rico Camacho me agradó de la misma manera; nada hallé en el que no sea de un delicado gusto y guarda las unidades perfectamente; merece que en un verso blanco manejado por la mano de v. s. ó por la delicadeza de Liseno, pudiera un dia ser comparable á la célebre del Taso y aun me parece que tiene mas accion que esta, en lo que noto algo al Aminta. El no haberla remitido á Liseno ha sido solo porque cuando vine, ni yo podia copiarla, ni un mal amanuense que me ha copiado

algunas cosas estaba aqui ; despues que vino le he tenido ocupado y tampoco ha podido ser, pero ya contentaré al buen Liseno y v. s.; esté aseguradísimo que á nuestro Delio y á mi á ambos nos ha llenado cuanto puede ser y aun yo no suelto mi palabra de dar alguna plumada en ella, sea cuando fuere. Convengo en que la leccion de la misma Aminta y del Pastor *de Phido* puede coadyuvar mucho para hacerse á aquellas espresiones, sencillez y ternura del campo que pide la composicion ; yo no he visto el Pastor del Guarino pero tengo una poetisa italiana (Virginia Bazaño Cabazoni) que en unos diálogos pastoriles es lo mas tierno y gracioso que he leido.

He abacado de leer el Poema de la Religion de Racine ; me ha gustado infinito y he animado á nuestro Delio á su traduccion, pero es tan tímido que de todo y en todo desconfia de sus fuerzas y le parece que nada puede ; aora estoy con la Theodicea de M. Leibnitz y con el Metastasio que me han traido, y estoy envelesado con ellos que es cuanto puedo encarecer el gusto que me dan ; ¡ quien pudiera dedicarse solo á estos estudios ! ¡ quien pudiera hacer de ellos sus delicias y su único cuidado !

Aun no me han traido el Poema de las Estaciones que tengo pedido á Madrid ; yo celebro que guste á v. s. y que los *siglos de la literatura* se engañen algo ; tanbien los he visto y no me parece hacen el mérito que deben á los mas de los modernos ; el Belisario dicen que solo es aguantable en los primeros capítulos y yo hallo que no es inferior en los demás.

Ay remito á v. s. la docena de romances que dije en mi última : son fruto de mis primeros años y algunos tienen ya mas de cinco ó seis ; mi modelo fue Góngora que en este género de poesia me parece escelente, el de Angélica y Medoro :

Entre los sueltos caballos
servia en Oran al Rey
aquel rayo de la guerra

y otros asi me parecen inimitables ; yo comparo esta especie de nuestra poesía á los endecasílabos latinos por su dulzura y sencillez prosáica. El idilio podrá dar á v. s. una idea de mi mal modo de traducir y de lo poquísimo ó nada que podré hacer con el divino Homero ; mi idea en este particular es que no se debe omitir trabajo por traducir con las mismas palabras casi, escepto los idiotismos y locuciones particulares de cada lengua ; si el poeta escogió aquellas voces, aquellos rodeos y aquella eloquencia de palabras que juzgó mas oportuna, ¿ á que sustituir otras y desfigurar lo que se traduce ? tambien tenia animo de mandar á v. s. la Pharmacéutica del mismo, pero no he podido retocarla ; esta irá con los versos dorados de Pitágoras que tambien he empezado á poner en verso ; pero ay de mi ! sabe Dios cuando y todas estas traduccioncillas y trabajos menores seran como correrias para entrarme en el santua-

rio de la Iliada, si Dios me da salud y me libra por algun tiempo de estos afanes escolásticos.

Remito á v. s. dos sermones de las honras del Dr. Agudo, Agudo por apodo, pero no me atrevo donde estoy á juzgar en nada mal de ellos, porque como la Universidad los ha alabado tanto, temo que aun solo en mi cuarto me oiga y me anateme.

Doy á v s. las mas sentidas gracias por los finos ofrecimientos de su postrera carta; yo en v. s. tengo una entera confianza y en todo espero que me mire como su fino y desdichado amigo. Hoy escrive Delio; dé v. s. al enamorado Mireo mil espresiones mias y anúnciele v. s. de mi parte una cancioncilla sobre su nuevo amor; yo habia emprendido unas odas en sáficos sobre esto, pero es obra mas larga porque me he engañado tambien en hacerlos, sino en la sentencia, en la dicion de esacta medida, y tan sueltos como los latinos, pero la cancion es cosa mas fácil y que entenderá mas la bella Trudina; remitirélo en la semana que viene quando mande á v. s. la escelente oracion de capítulo de Fray Luis de Leon y los Cantares de Arias Montano; estos los tengo yo en casa, pero aun no los he podido corregir y aquella esta casi copiada; ¡cuanto gusto tendrá v. s. en leerla! ¡quan elocuente es! Con esto, Dios me guarde á v. s. los mismos años que desea su fino amigo que B. S. M.

JUAN MELÉNDEZ VALDÉS.

Dígame v. s. por la enumeracion que llevan cuales romances son menos malos; el *Laudamus véteres* del sermon, es porque Marin no hace al pie de la letra lo que nos predica.

A las gracias que v. s. me da por las espresiones de mi respuesta, solo puedo decir que son por demas cuando es el mérito tan subido. Aqui el nombre de Jovino corre con el apelativo de Gran; pocos dias ha, me escribió Delio con esta esclamacion ¡*oh Gran Jovino! Gran Jovino! si tu estuvieras ahora en Salamanca ó en Segovia* &ª. Asi es entre nosotros conocido Jovino. Mil espresiones á Mireo.

CARTA VI[1] [2]

A JOVELLANOS

Estos alegres versos me dictó, mi Amigo Señor mio, la alegre musa que preside á las navidades; á mi me parecia estar en compañia de v. s. en la una

1. Esta carta se halla á continuacion del mss. del idilio que empieza: Pues vienen Navidades... Remitido y dedicado por Meléndez Valdés á Jovellanos.

2. P. V. 4° 30-22.

mano la lira y la copa en la otra, cantando las dulces odas de Anacreonte y entreteniendo asi las Pascuas; ojalá este mi sueño fuera cierto y que yo las pudiera tener al lado de v. s. Entre tanto se las deseo á v. s. felicísimas y mil veces mas felices que lo que yo puedo espresar ni mi pluma decir. Incluyo á v. s. la sátira inédita de nuestro Villegas que tanto escrupuliza publicar nuestro Parnasista y esa cancion inédita de Miguel Sanchez que me ha gustado mucho; con ambas puede v. s. entretener una tarde mientras yo en este triste suelo

y en estas tristes losas
do solo el de Estagira
y el de Aquino moran

quedo pidiendo á Dios me guarde la vida de v. s. los años de mi deseo. B. L. M. de v. s. su afmo amigo seguro servidor.

Juan Meléndez Valdés

Sr Dn Gaspar de Jove Llanos.

CARTA VII [1]

Á FR. DIEGO GONZÁLEZ

Mi amado Delio: que de cosas tenia que decir á v. m. si mi dolorosa situacion me lo permitiese; mi hermano aun no está fuera de peligro, y cuando llegué a esta ciudad le hallé con tres médicos á la cabecera, dos cirujanos y otro famoso de la Granja y dos platicantes, todos conjurados contra su vida; que de pócimas, cuanto remedio para contenerle un flujo de sangre que le acababa! al fin fue Dios servido que este cesase y vamos aleando. Amigo, viene el Obispo y no puedo mas; agur. De v. m. de veras.

Batilo.

CARTA VIII

Á FR. DIEGO GONZÁLEZ

Dulcísimo Delio mio: despues que escribi á v. m. aquella carta, mal dije, aquel principio de ella y tan de prisa, nada he vuelto á decir á v. m. ni he podido responderle aunque he tenido por tres veces la pluma en la mano; tantas han

1. P. V. 4° 30-20.

sido mis ocupaciones en esta enfermedad y tal el cuidado y el peligro de mi hermano; para nada tengo tiempo, siempre á la cabecera atendiendo en todo y cuidando de todo y lo peor es que con tanto cuidado y vigilancia, lejos de adelantar atrasamos; la enfermedad es incurable por medios humanos, pues aunque se restañó la sangre que tanto cuidado nos daba, la calentura es tal que acabará sin remedio con el enfermo; asi lo han juzgado tres médicos de esta ciudad y el del acuerdo de Valladolid que vino de apelacion; que tropel de remedios! ¡ que confusion! ¡ que amontonar de bebidas y pócimas y que dolor para mi cada vez que contemplo la horfandad y soledad en que quedo y me veré acaso mañana ó el otro dia! esto me saca de juicio y ni la resignacion ni la filosofia pueden consolarme y darme la cristiana conformidad que debo tener para este golpe; v. m. encomiéndeme al Señor y pida muy de veras en el sagrado sacrificio por la salud de mi hermano; acaso los ruegos de tanto llegaran al cielo. Si v. m. escrive á Jovino, mil espresiones mias y al Mtro Alba y agur.

Batilo.

CARTA IX

Á FR. DIEGO GONZÁLEZ

Mi querido Delio: apenas me dejan las lágrimas escribir á v. m. ni mi oprimido corazon me deja facultades para nada, penetrado del mas vivo sentimiento; mi hermano que tanto trabajo me habia costado y tanta asistencia, dió su alma al Señor el miércoles á las nueve de la mañana, dejándonne á mi en la soledad que v m. puede discurrir; yo desde entonces no he dejado de llorar y nada hallo, ni nada pienso, ni nada me dicen que pueda consolarme. Cuanta falta me hace mi Delio y cuanto me alentara yo con su presencia y sus saludables avisos ¡ ay Delio amigo! estos golpes han de acabar conmigo, y mi alma enflaquecida de tanto sentimiento casi que se echa con la carga y no puede sufrir tanto.

En una cosa solo hallo consuelo, que es en las santísimas disposiciones en que acabó, diciendo el *Miserere*, dándose mil golpes de pechos, bañado en lágrimas y besando un santo crucifijo; le tomó un desmayo, y pocos minutos despues fue á gozar de la presencia de Dios, como firmemente creo. V. m. encomiéndemelo á Dios y pida en el santo sacrificio por su descanso eterno y porque su magestad me conceda la santa resignacion que me falta; el dolor y las lágrimas no me dan lugar á proseguir. Adios, Delio mio de mi alma; tenga v. m. lástima al infeliz

Batilo.

CUATRO ARTÍCULOS

DE

D. MARIANO JOSÉ DE LARRA (FÍGARO)

Les quatre articles suivants ont été copiés sur un manuscrit non autographe de la Biblioteca Nacional de Madrid (E. 327) : les trois premiers ne figurent pas dans les œuvres complètes du célèbre écrivain ; les dix premières lignes du quatrième sont seules à peu près conformes à celles d'une lettre insérée dans le tome II (pp. 100-101) de l'édition Baudry (*Figaro al director de* El español).

R. Foulché-Delbosc.

REPRESENTACION DE *LA HONRA DE UNA MUGER*

COMEDIA NUEVA EN DOS ACTOS

Dice el anuncio acerca de esta comedia, que está arreglada á nuestra escena sobre el original francés de Bayard. No diria mentira mas grande la misma Gaceta, aunque fuera extraordinaria, porque la tal comedia está traducida palabra por palabra, sin mas variacion que la del título. Ni diria cosa mas ridículamente escrita un parte militar; porque ¿ qué quiere decir una comedia arreglada sobre un original para un teatro ? El que tal anuncio puso debe de tener el entendimiento arreglado sobre la cabeza para un hospital de locos. No quisiéramos ofender á nadie, pero la necesidad mas urgente, mas inmediatamente necesaria al hombre despues de ser poeta, es la de esplicarse para poder ser entendido. En tal caso el uso de la

palabra dicha ó escrita es un gran don; de otra suerte la lengua viene á ser un badajo, que suena á merced de cualquier impulso de donde debe de haber venido llamar comunmente *badajadas* á las tonterias parecidas á los anuncios del Teatro.

Bayard es conocido entre los autores de *vaudevilles* por uno de los mejores, y distínguele singularmente de los demas la tendencia melancólica y llorona de sus producciones; no le va en zaga á ninguna en esas calidades la que acaba de relatarse en el Teatro del Príncipe.

Una jóven inglesa, de alta gerarquia, rica y recien casada, ha sido perseguida por un atolondrado de buen corazon, pero de estos que no reflexionan las consecuencias de ciertas calaveradas. Picado por la virtud de la jóven, el calavera inventa una manera diabólica de hacerse escuchar; súbese á la altura de la ventana de su casa una noche por medio de una escala; nada consigue, pero es visto, y compromete de esa suerte la honra de la mujer que adora, que á poco de marchar del pais su ofensor con su regimiento, es ya el objeto de las hablillas de Lincoln.

Estas llegan á oidos del marido, que se bate y es muerto en duelo de resultas.

El padre de la jóven la maldice y la abandona. Sin embargo esta mujer es del todo inocente.

Desesperada y sola, busca un asilo en Francia, donde la tiene en su compañia una compasiva señora; muerta esta, regresa á su patria, y pasa á Escocia, donde cree encontrar otra protectora en Lady Gerald. Al lado de casa de Lady Gerald, vive un anciano misántropo, que se ha cansado de los hombres y de sus injusticias, en tales términos que no parece sino que el buen viejo ha vivido en España; y fortifica mas esta opinion la circunstancia de haberse quedado ciego, como si hubiera visto nuestras cosas, ó como si las hubiera el mismo dirigido. El buen viejo, que gruñe sin cesar, se enfada, maldice, y pierde en fin el tino á cada paso como un ministro, no es otro que el aburrido padre de Carolina.

Lady Gerald, deseosa de colocar á su amiga desdichada, le propone entrar en casa del viejo, quien no teniendo en su compañia más que un sobrino bastante zafio, necesita de una persona amable que le cuide, le acompañe, le escuche, le lea y le aguante. En una palabra, le hace falta uno que sufra.

El viejo es un gobierno que anda buscando gobernados. Carolina reconoce á su padre, pero disimula, calla, y da gracias al cielo de haberla devuelto por este medio á su familia. En tanto aparece por alli el sobrino de Lady Gerald, que es precisamente el atolondrado que comprometió á Carolina. El horror de este al verla en tal posicion por culpa suya, y al saber el cuento de sus desdichas ocurridas despues de su partida de Lincoln, su reparacion, la dificultad de hacerse perdonar por el viejo, la manera de dársele á reconocer, y la boda, en fin, de estos dos corazones, nacidos uno para otro, como los de todos los que se casan, producen algunas escenas solamente interesadas, tiernas en estremo, y capaces de conmover al mas frio calavera. En una palabra, se necesita toda la habilidad de los actores españoles para demudar de efectos este dramita, recomendable por su escelente moral, y por lo bien conducido del artificio.

Asi es que nosotros, que por una casualidad rara le hemos visto representar en Lisboa, en Bruselas y en Paris, le hemos visto en todas partes gustar infinito, y de los teatros ingleses sabemos que ha obtenido en ellos iguales triunfos. Ahora suponer que el Portugal, la Francia, la Bélgica y la Inglaterra no tienen sentido comun, es un atrevimiento de que no nos sentimos capaces. Pues imaginar que la falta está en el público de Madrid, que despues de oir lánguidamente esta comedia, se ha contentado con dar un aplauso á su escena mas interesante y coronar el final con otro, seria tambien una injusticia. Hay aqui, pues, un enigma para los que no meditan. Ademas de la diferencia de costumbres que suele ser causa de que estas comedias modernas francesas no tengan el mejor éxito en Madrid, ademas de las malas traducciones que no pocas veces tienen la culpa de ese

mismo resultado, hay otra razon de tanto ó mas peso Hasta que una comedia es entregada al teatro, el poeta es todo : una vez en manos de la direccion, el poeta no es nadie, los actores son todo. La comedia mejor, mal representada, no puede resistir un solo dia, y en nuestro pais el teatro está en un abandono, para tener idea del cual es forzoso haber salido de España. No es este ni aquel actor quien tiene la culpa, sino el atraso del arte en general. Y si á esta razon se agrega que ni aun se permite hacer á los actores españoles lo poco ó mucho que pueden y saben, si se considera que hay comedia como *la Honra de una mujer* que se pone en escena despues de tres ensayos, que estos ensayos son mas bien repaso de papeles donde no prende ningun hombre inteligente, ó donde los que lo entienden algo mas no quieren tomarse el trabajo de esplicar á los otros las dificultades de sus papeles, entonces no se estrañará que queden sacrificadas á tan culpable apatia, piezas que pudieran hacer mucho efecto. Una comedia no entendida, lánguidamente dicha, sin color y sin movimiento, es la peor de las comedias por muchas bellezas que encierre.

Nosotros somos de opinion de que se cierre el teatro, supuesto que ni la empresa, ni los autores, ni los actores, ni el público toman el menor interes por él. = FÍGARO =

CARTA DE FÍGARO Á UN VIAGERO INGLÉS

Notre cause à nous, amis de la liberté, est assez bonne pour nous laisser être justes ; c'est à nous à confesser la vérité sur toute chose et sur tous hommes.

LERMINIER, *Philosophie du droit.*

¿ Conque es V. inglés, Sr. viagero ? ¿ Conque es V. viagero, Sr. inglés ? Amigo, por acá tenemos casi todos la desgracia de no ser ingleses, incluso yo que soy natural de este mismo

Madrid, donde parece que está V. viajando ahora. A pesar de ser V. inglés, ¿ querrá V. creer que yo no sabia que estaba V. en Madrid, ni que era V. viajero? Pues, en esta misma ignorancia que yo viven muchos de mis compatriotas; vea V. si estamos atrasados en este pais. Aqui no se sabe nada : ni filosofia, ni historia, ni política, ni legislacion, ni que está V. en Madrid. Por eso ha hecho V. muy bien en ponerlo en los papeles públicos, y aun asi hubiera V. añadido su nombre y su apellido, no solo sabriamos á la hora que es V. y que es inglés, circunstancias inapreciables, sino que sabriamos hasta quien es V. Por acá decimos que cada uno es hijo de sus obras, y si el artículo titulado *el reverso de la medalla* es obra de V., como á cien leguas se deja ver, no puedo menos de dar á V. el parabien, por ser hijo de tan buenos padres.

Ya sé que en Inglaterra es uso y costumbre no dirijir la palabra á persona á quien no haya V. sido competentemente presentado ; pero habrá V. de perdonarme si me tomo la libertad de hablarle, lo uno porque tengo algo que decirle, y si esta no fuese para un inglés razon bastante, tambien porque acá en España dirijimos la palabra á cualquiera, aunque sea inglés.

¿ Con que ha escrito V. en inglés un artículo combatiendo el mio? No dirá V. que no somos en España hospitalarios : ni se quejará V. por cierto de la parcialidad del Director del *Español*, que no contentos con admitir artículos en oposicion con sus doctrinas y sus redactores, hasta se los traducen á V. en castellano, y en castellano al español. Sin duda V. no ha querido abusar de la bondad, solicitando que antes de traducir al castellano su respuesta á mi artículo, le tradujera mi artículo al inglés, con cuya diligencia acaso, acaso me hubiera V. entendido, y nos hubiéramos ahorrado estas contestaciones sin que esto sea por mi parte presumir de hallarme á la altura de entender á un inglés. La verdad del hecho es que yo escribia para España, y no para Inglaterra; que á haber escrito para V., mucho me hubiera mirado y remirado : y es por tanto grave injusticia que se nos

venga la Inglaterra á medirnos aqui con el compas de su progreso, á nosotros pobres neófitos de la libertad. Asi es que estoy de acuerdo con el epígrafe de V. que sin duda los traductores no acertaron á traducir; tal debe ser el de remontado en el cual ha venido á barruntar que se dice que saber poco es peligroso, cosa que habia llegado ya á nuestra noticia en España, y que en caso de beber de esa fuente que cita, es preciso beber mucho. Confieso que en punto á beber, donde hay un inglés nos podemos quitar el sombrero los españoles de ambos hemisferios. Digo esto, no tanto por ofender á nadie, cuanto porque es verdad reconocida, y desafios aparte, porque debo confesar á V. que tengo mas de hombre del pueblo que individuo de ninguna Cámara y me ahorcarian.

Chanzas aparte, debo empezar declarando á V. que respeto la patria de Bacon, de Shakespeare y de Byron, cuanto un demócrata puede respetar la union de la libertad política y civil, y cuanto un pobre aficionado al saber puede respetar la nacion del progreso.

Sé poco, es verdad, y de ello no me avergüenzo, porque al fin ¿ que es el saber humano, si el que mas sabe, sabe que no sabemos nada? y porque ese es mal que trataré de ir remediando todos los dias, asi movido de mi propia inclinacion, como de los buenos consejos de V. Pero veamos claro ¿con cuanto tiempo puede hacer que salió de Inglaterra Vuestra Gracia? y cuenta que no hablo de la que Dios le ha dado para escribir. Lo digo porque se me figura por el contesto de su artículo que no salió V. todavia de las costas de Albion. Ha de saber Vuestra Gracia que yo me propuse tres fines al escribir mi artículo de *los Barateros*[1] : 1° decir que en toda Sociedad, mal organizada, gran parte de los delitos son mas culpa de la Sociedad misma que de los que ella declara delincuentes; esta es la primera parte del artículo.

1. Édition Baudry, II, pp. 96-99.

Si antes de escribir para España, se hubiera Vuestra Gracia dignado de aprender nuestras costumbres y de echar un vistazo sobre nuestra legislacion, hubiera conocido que no hay tantas verdades absolutas como cree, y que en política como Inglaterra, las mas son relativas al pais á que se aplican.

En Inglaterra tiene Vuestra Gracia razon : en Inglaterra donde se hallan consignados en la Magna Carta desde mil doscientos quince los derechos del ciudadano, donde ademas del gran principio constitucional de no poder levantar el rey subsidios sin participacion del Comun Consejo del Reino, único que teniamos ya muy superior en España, pues que el Comun Consejo en Inglaterra se componia de los altos barones, y ese mismo principio dependia entre nosotros de los procuradores de las Ciudades que tenia esto en Córtes, se ve defendido el derecho y la libertad de cada uno, y se halla establecido por el artículo 48 que no se podrá arrestar ni encarcelar ni disponer de sus bienes, hábitos y libertades, ni se impondrá la muerte á nadie en cualquier forma que sea, sino despues de enjuiciado por sus partes segun la ley del pais, y que la justicia no será vendida, rehusada ni diferida. En Inglaterra donde el Trono no derribó la libertad como en España bajo nuestro Cárlos 1°, sino que la libertad derribó el Trono bajo el suyo; donde en vez de perderse los derechos del pueblo como en España, se reforzaron cada vez mas, y se afirmaron irrevocablemente en mil seiscientos ochenta y ocho, por el bill de derechos, impuesto como condicion al Príncipe de Orange Guillermo 3° para ocupar el trono por los seres espirituales y temporales y las comunidades reunidas en Westminster. En Inglaterra donde nunca le ha ocurrido al pueblo tener que pedir la libertad de imprenta, porque nunca le ha ocurrido al legislador prohibir el pensamiento; en Inglaterra donde el hombre del pueblo no ve pesar sobre sí mas injusticia que la de una arbitraria monopolizadora del pais, ni puede establecer mas queja que la falta de trabajo; en Inglaterra la Sociedad no es una fantasia; la Sociedad ampara y protege á sus socios; y en Inglaterra tiene

razon Su Gracia, seria el sofisma el único que podria decir lo que en boca de la Sociedad española juzgué preciso poner.

¿ Pero sabe Su Gracia comoesta mose n España ? ¿ Sabe que en España siempre se ha preso y se ha depositado á quien se ha querido ? ¿ Sabe que hace meses todavia se ha encontrado un hombre en las cárceles de Zaragoza que llevaba treinta y seis años de prision, y para quien reinaba todavia Cárlos Cuarto, á pesar de la abdicacion de Aranjuez, á pesar de Napoleon, á pesar de la cooperacion de nuestra aliada la Inglaterra, á pesar de la Constitucion del año doce, á pesar de la primera restauracion, de la segunda constitucion, de la intervencion de Mr. Villèle, de la segunda restauracion, de la muerte del rey, de las amnistias, del siglo diez y nueve, y del Estatuto real ! ¿ Sabe Su Gracia que por nuestras leyes, si un plebeyo saca por el vicario para casarse una hija de un caballero que se ampara como menor de la ley contra la tirania de su padre, este puede impedir, sin embargo, impedir el matrimonio por la desigualdad de clases ? ¿ Sabe Su Gracia que ahora en el tiempo de la libertad se coge á un hombre del pueblo mendigando, y se le mete por fuerza en San Bernardino, donde se le obliga á trabajar donde está por fuerza ? La Sociedad puede declarar delito la vagancia y la mendicidad, y puede imponerle pena, siempre que á todo hombre que se presente pidiendo trabajo, esa Sociedad le dé trabajo : si dando trabajo á todo el que le pide, queda todavia quien mendigue, puede imponerle la pena, pero no puede forzar á nadie á entrar en su establecimiento, porque el hombre tiene hasta el derecho de morirse de hambre, y de no trabajar : en sí lleva la pena.

¿ Sabe el inglés que en España las cárceles, los presidios, son casas de desmoralizacion y del crimen, donde el que entra una vez inocente, ó poco culpable, sale salteador de caminos y asesino ? Y ¿ á quien la responsabilidad sino á la Sociedad ? Si en España como en los Estados Unidos el que va por una falta leve á una casa de correccion saliera de ella con un capital que el

establecimiento le hubiera reservado de los ahorros de su trabajo, el viagero inglés tendria razon en llamarnos sofistas. ¿ Ha oido hablar Vuestra Gracia, señor viagero, de un cierto Jaime el Barbudo, famoso ladron, que se declaró en hostilidad con la Sociedad y que le hizo la guerra muchos años, hasta ser por ella vencido? Unos caballeretes de Crevillente robaron por broma unos carneros y los merendaron pacíficamente despues de haber arrojado á la ventana las pieles de las reses. Las pieles cayeron en un corral de Jaime : Jaime fué sentenciado á presidio : en el presidio la atmósfera pestífera se agregó á su rencor, y salió de presidio para no dejar las armas hasta el pie de la horca. ¿ Y á quien la culpa? ¿ Que debia Jaime el Barbudo á la Sociedad?

Hace dos dias, un hombre del pueblo es atropellado por un hombre de cabriolé : el hombre del pueblo reclama sus cántaros rotos : sobreviene un celador de policia y al oir al hombre, y al ver al del cabriolé, vuelve la espalda, diciendo ba! ba! Y si este hombre se toma la justicia por su mano, ¿ á quien la culpa? ¿ Y esta es la Sociedad? ¿ Que amparo les debemos los que nos vemos robados de noche, de dia, por las calles, en nuestras casas, en los caminosreales? En un pais donde han reinado años enteros los niños de Écija, ¿ se quiere que demos apoyo sin la prerogativa real? ¿ No se moririan de risa V. y sus demas parroquianos? No soy tan petulante que desconozca mi puesto. Defiendan la prerogativa real los consejeros de la Corona encargados de esa áulica mision. Yo, sobre rapista y hombre del pueblo, lo mas que puedo hacer es salir por los derechos de la Nacion, porque al fin si nada tienen que ventilar con la Corona............................ ... nadie me podrá negar que aunque diminuta parte los de la Nacion y algo me ha de tocar en sus derechos. Respeto la prerogativa real, como respeto cuanto existe. Cuando ello existe, motivos poderosos habrá, pero ¿ defenderla? Gracias, Sr. Elefante, me podria decir la prerogativa.

Concluyo, pues, diciendo á V. que solo reduciendo á mi mismo

la responsabilidad de mis pobres escritos, y no participando de los demas, solo no puedo viéndome espuesto á escribir bajo inspiraciones agenas, siquiera que se alteran ó suprimen mis artículos, ahora y siempre seguir ocupando un nicho en este estenso periódico, favor que le ha de ser á V. tanto mas fácil concederme, cuanto mas insignificante es mi posicion y cuanto que creo que no harán nunca una revolucion las humildes y hábiles travesuras de su affmo.

Marzo de 1835.

REPRESENTACION DE LA TRAGEDIA TITULADA *LA MUERTE DE ABEL*, LARGO TIEMPO PROHIBIDA

La ilustracion de nuestro Gobierno parece haber dejado en pie las tragedias en cuaresma por este año, y algunas otras representaciones; solo han quedado escluidos del ensanche dado al arte los bailes nacionales. Efectivamente la autoridad ha conocido que se puede muy bien ver comedias y salvarse : lo que parece estar todavia en duda es que se pueda uno salvar viendo bailar bailes nacionales. Yo estoy con el Gobierno por la negativa. Los bailes suizos como los de la ópera *El Guillermo*, que se sigue representando, tienen otro ver : los nacionales son los especialmente desagradables á los ojos de Dios, con la circunstancia de que su Divina Magestad parece llevarlos mas en paciencia el resto del año que en ciertos cuarenta dias llamados cuaresma. Esto parece querer decir que hay circunstancias para todo y que lo que es bueno en tal mes, es mal en tal otro, aun á los ojos del Cielo. Lo mismo se dice de las ostras, las cuales solo son buenas en los meses de *erre*. Un historiador podria inferir de aqui que las danzas que bailaban los israelitas al rededor del arca del Testamento no eran bailes nacionales, sino bailes del *Guillermo*, bailes suizos. Es probable que fuese asi.

Convengamos en que hay pocas cosas mas ridículas, ni mas insolentes, que la petulancia con que suele el hombre autorizar con el nombre tan sagrado de Dios, sus pequeñeces.

La muerte de Abel es un hecho incontestable, y esta tragedia, una de las *acreditadas* obras literarias del repertorio de Maiquez. Muchísimo mérito deberia tener aquel célebre actor cuando adquirió su fama en las obras que representó, y cuando se la comunicó á ellas mismas. Entre todos los dramas representados por Maiquez no recordamos uno bueno.

Es preciso tener muchísima precision de hacer una tragedia para hacer la muerte de Abel. Advertimos que no vamos á hablar del asunto consignado en las Escrituras Sagradas, que respetamos; vamos á hablar solo de la tragedia y de los medios de que para llevarla á cabo se ha valido el autor.

Los primeros padres empiezan á poblar el mundo. Adan parece un buen sugeto; Eva, al fin, mujer : Abel es un verdadero pisaverde, tierno, rubio y adamado. Delicado y poco trabajador, ha escogido por tanto el oficio de pastor; lleva y trae sus ovejas; reza y duerme; y como es feliz, quiere á todo el mundo. Es natural. Cain es robusto, fuerte, rehecho, feote, poco amigo de dengues; labra la tierra, y sustenta con su fruto á toda la familia; mata á los leones y les roba la piel, para abrigar á todos con ella; si esto es malo, venga Dios y véalo. No tratamos de hacer la apologia de Cain ; ya es pleito perdido; peor si de poner las cosas en claro y la poca habilidad del autor Legouvé. Seguramente que no pasarian las cosas como él las pinta. A pesar de todo eso, como Abel es tan zalamero y siempre tiene la risa en los labios, queriendo mas Cain gastar mal humor y queriendo menos. He aqui la ventaja de los buenos modales. Pero tener mal humor no es delito, sobre todo cuando se trabaja mucho. En estos dimes y diretes, en estos chismecillos de vecinas, pasa el primero y segundo acto : sobre si Cain quiere, sobre si no quiere á su hermano. Tantas veces se lo dicen al pobre, que ya da al diablo á Abel y á sus parientes : dícele á su padre las verdades del

barquero : castellano viejo, *el pan pan y el vino vino*. Entonces no habia pan ni vino, por consiguiente no he dicho nada. Pero de alli á poco vuelve en sí, oye un sermon del gran Papá, pide perdon, se reconcilia con Abel, y llenos ambos de fervor, vuélvense á Dios, que anda por alli cerca, segun luego se vé, y depone cada uno de su ofrenda en su respectivo altar, de inútiles flores Abel, de productivas espigas Cain.

Era costumbre entonces que bajase una pella de fuego de la bóveda azulada, que se ha descubierto despues no ser mas que aire, sobre el don que mas agradaba á Dios. Asi es que de alli á poco baja la llama revoloteando, y consume el de Abel. He aqui á Cain furioso de nuevo. ¿ Es esta llama la justicia ? hostigado y frenético jura odio y venganza eternos. *A qui la faute ?*

En el tercer acto ha soñado Cain ; es muy comun en los héroes de tragedias el soñar ; véanse Dido, Edelmira, Malvina, en una palabra todos. Los fisiólogos no han podido dar todavia con la causa de esta singularidad : sea que como comen poco y tienen muchas penas, hagan malas digestiones, sea que comen demasiado tarde, sea en fin lo que sea, el hecho es indudable.

Cain, pues, ha soñado que veia á la posteridad de Abel rezando siempre y dándose buena vida, á costa de la suya, atareada y laboriosa. De aqui vino sin duda decir : *Sueños hay que verdades son* : porque ha sucedido *ce* por *be*, todo lo soñado por Cain ; con este motivo, este mata á Abel de un porrazo. El autor ha sustituido en este lugar á la célebre quijada del animal mal sonante y sufrido, una especie de azadon ¿ Porque ? Esta es alteracion notable, y que pudiera inducir en error al público. La cosa fué quijada, y esto lo aseguramos, como si lo hubiéramos visto.

Lo mismo es caer muerto Abel, que se levanta un airazo de todos los diablos : los naturalistas no han podido nunca descubrir que el homicidio levante aire, pero otros tiempos, otras costumbres. Este es uno de los muchos secretos que se han perdido y que mueren con el poseedor. Cain se horroriza y mas su familia. De alli á poco se ve en el fondo de la naturaleza un

triángulo rodeado de rayos de oro; cuyo triángulo habla y le pide cuentas á Cain, condenándole á vida vaga y execrada. El delincuente no sabe que responder, y toma las de Villadiego, terminándose la funcion con una divertida y copiosa lluvia, efecto tambien sin duda del homicidio.

No negaremos que hay por aqui y por alli algunos rasgos sublimes, pero como dice Virgilio: *apparent rari nantes in gurgite vasto.*

Nos ha chocado mucho que se usara del adjetivo *sangriento* en tiempo de Adan hasta con abuso; pero mas que todo que el buen señor Adan incurra en el anacronismo grosero de hablar de sus cenizas, aludiendo á su muerte. Todos sabemos que hasta muchos siglos despues, no se quemaron los cadáveres: no es de sospechar que el respetable anciano, de suyo poco pedante, estuviese tan al corriente de la historia egipcia, griega y romana; lo uno po que Adan fué un tanto anterior; lo otro, que es lo principal, porque nació ya grande para aprender. La figura retórica de las *cenizas* está pues inoportunamente colocada en boca de Adan. Es verdad que en el dia tambien se llama *cenizas* á los cadáveres, y se cree decir una cosa muy elegante: en nuestro entender lo que se dice es un disparate, ahora lo mismo que en tiempo de Adan.

Y esta es la ocasion de decir de paso que la lengua de los primeros hombres deberia ser poco rica y nada á propósito para largos parlamentos metafísicos de teatro: deberia reducirse á unos pocos nombres propios. Pocas sensaciones, pocas ideas, pocas palabras. Y esto dado caso que hubiesen llegado ya á formarse y fijarse palabras, y que no fuese mas bien sonidos casi inarticulados toda la conversacion gastada en los primeros tiempos de este mundo perecedero y de pura conversacion ya en el dia, merced á los adelantos de los hombres.

DESPEDIDA DE FÍGARO

Fígaro. — Sr. Director del Español, pido la palabra.
Director. — ¿ Para que ?
Fígaro. — Para rectificar un hecho.
Director. — El Sr. Fígaro tiene la palabra para rectificar un hecho.

Señor Director del Español. En la primera carta que á mi vuelta del Extrangero publiqué, dí los motivos porque me decidia á escribir en el periódico que V. dirige.

Independiente siempre en mis opiniones, sin pertenecer á ningun partido de los que miserablemente nos dividen, no ambicionando ni de un ministerio ni de otro ninguna especie de destino, no tratando de figurar por ningun estilo, comencé á escribir hace años, y no tuve nunca mas norte que el de gustar al mayor número posible de lectores ; para conseguirlo creí que no debia defender mas que... « Mendizabal, y juzgándole bajo la fe de su programa... tuvimos la *bonhomie* de fiarnos en tan halagüeñas esperanzas, y de ser V. y yo, ¿ quien lo creyera ? ministeriales el corto tiempo, al menos, que fué moda serlo S. S. »

Permítame V. que no deje pasar ese aserto. En el primer artículo mio que vió la luz en su periódico el ocho de Enero de este año, titulado « *Fígaro de vuelta, ó primera carta de Fígaro á su corresponsal en Paris*, y que impreso por separado se halla de venta en la libreria de Escamilla, despues de haber expuesto brevemente las esperanzas que en el Ministerio Mendizabal podia fundar el pais por su buen principio, decia yo : « Si en mi orga-
« nizacion empiezo á ser alguna vez ministerial, se me habia
« presentado una bonita ocasion, pero ya sabes que nunca pre-

« tendí ni obtuve nada de gobierno alguno, sistema en que « pienso seguir por muchos años. » [1]

Nunca fuí ministerial, consecuente con este principio en mi último folleto titulado « *Dios nos asista* » [2], despues de haber criticado ampliamente á ese mismo ministerio Mendizabal, en época en que empezaban ya á desvanecerse las esperanzas, y en que tomaba, en mi sentir, un camino equivocado, decia :

« Por tanto no es á el á quien critico sino á los demas. De él « hay que decir mucho bueno, pero tambien algo malo ; noso- « tros con todo nos volvemos siempre estremos : y un hombre « aqui ha de ser un Dios, ó un pícaro : no hay medio. Precisa- « mente Mendizabal no es ni lo uno, ni mucho menos lo otro. »

El párrafo de su artículo donde me hallo mas claramente contestado á mi pregunta, es aquel en que esclusivamente preocupado de la suerte del Trono y la libertad, interin salimos de la crisis en que el pais se halla, espera que no negaré mi voto á V. á favor de que hagamos treguas con todo el mundo, y solo tengamos armas para defender la *prerrogativa real y los derechos de la nacion*, y concluye V. declarando que terminado el conflicto en que nos hallamos, y aplacada la irritacion que agita los ánimos, podré habérmelas en su periódico con quien mejor me parezca, sin escepcion de tiempos ni de personas.

Debo decir á V., amigo mio, que siendo mi principio el de hacer constantemente la guerra á cuanto me parezca torcido, no tengo porque esperar á que salgamos de crisis ninguna, ni hacer treguas con nadie ; luego creo que hay crisis para rato, y que esa misma crisis entra en mi jurisdiccion.

---

1. Tal cual ha empezado, confieso que si en mi organizacion cupiera ser alguna vez ministerial, se me habia presentado una bonita ocasion ; pero ya sabes que nunca pretendí ni obtuve nada de gobierno alguno, sistema en que pienso vivir por muchos años. (Édition Baudry, II, pp. 34-35.)

2 Édition Baudry, II, pp. 44-56.

COMPTES RENDUS

Henry Lionnet. Le théâtre hors de France. Première Série. Le théâtre en Espagne. Ouvrage illustré de 50 photogravures. *Paris : Paul Ollendorff*, 1897, in-18, 324 pp.

Au commencement de son livre, M. Lionnet nous recommande modestement de ne pas nous méprendre sur le titre. Il ne nous parlera, dit-il, que du théâtre pratique, de la salle, du public, des heures de spectacle, des coutumes, du prix des places, des acteurs, des décors, des costumes. Ce programme, très intéressant, a été rempli point par point et d'une façon claire, élégante et jamais ennuyeuse. Les directeurs de théâtres français y trouveront matière à réflexion et à imitation ; le bon public parisien apprendra avec stupeur qu'il existe un pays privilégié où les ouvreuses sont inconnues et où chacun trouve sa place sans difficulté et en jouit sans contestation possible ; les gens d'esprit songeront, avec mélancolie, en voyant la foule se presser aux cafés-concerts, que les Espagnols ignorent totalement ce genre de distraction déprimant et insipide, et tout le monde regrettera que le *género chico* ne s'acclimate pas en France où il n'aurait certes pas les désastreuses conséquences qu'il a en Espagne — le public éclairé, beaucoup plus nombreux ici, suffirait amplement à peupler les théâtres sérieux — mais où il présenterait les avantages qui le rendent indispensable à nos voisins. Quant aux acteurs français, ils recevront, dans ce livre, des leçons de modestie de leurs confrères espagnols qui leur sont supérieurs, croyons-nous, par le naturel, l'absence de toute affectation et qui, appréciés favorablement par M. L., ne le sont pas encore à leur juste valeur.

Heureusement pour nous, l'auteur ne s'est pas confiné dans le domaine qu'il s'était tracé ; il a souvent élargi son champ d'investigation et s'est occupé d'autre chose que de la technique du théâtre. Les jugements qu'il porte sur les œuvres qu'il a vu représenter, les considérations générales qu'il développe sur la littérature dramatique dénotent un sens très droit et très avisé, et nous font regretter qu'il ne soit pas allé plus loin et qu'il n'ait pas jeté un coup d'œil d'ensemble, non plus sur les pièces de l'année, mais sur le théâtre contemporain tout entier.

Il a discerné les vraies causes du peu de succès qu'obtiennent les *Comedias* de l'ancien théâtre, de ce théâtre qui fut l'un des plus féconds et des plus admirables du monde, de cette gloire nationale que les Espagnols devraient conserver et défendre avec plus de ténacité encore que Cuba et les Philippines. Il faut l'avouer, personne ne comprend plus Calderon et Lope; du moins personne ne les comprend plus assez pour les goûter. La culture intellectuelle de l'immense majorité de la nation est trop rudimentaire pour qu'on s'intéresse à ces vieilleries, et les grands dramaturges espagnols sont plus appréciés en Allemagne et en France, dans les traductions qu'on en donne sur la scène, qu'en Espagne, dans leur langue originale. M. L. a également vu juste en ce qui concerne le théâtre d'aujourd'hui : le défaut de sens critique chez les Espagnols est encore plus sensible dans la littérature dramatique que partout ailleurs. On chercherait en vain un écrivain capable d'éclairer le public et de l'orienter au milieu des médiocrités ou des chefs-d'œuvre.

Quant à la musique, et particulièrement celle des *zarzuelas*, M. L. en dit beaucoup de bien; il n'en dit pas assez, à notre avis. C'est encore ce qu'il y a de plus espagnol dans le théâtre en Espagne. Malheureusement, on en est resté, là aussi, au *género chico*, et l'opéra espagnol n'existe pas.

Somme toute, en fermant le livre de M. L., on souhaite qu'il publie bientôt le deuxième volume de la série, qu'il nous promet : *Le théâtre en Portugal*.

H. Peseux-Richard.

Quelques récents voyages dans la Péninsule (MM. Conte, Trotignon, de Rességuier, Barrès, Boutroue.)

« Jamais il n'a paru tant de voyages, et jamais ils n'ont été tant recherchés », disait Boucher de la Richarderie en 1808. Si l'honnête compilateur vivait encore, il trouverait la production littéraire du commencement de ce siècle singulièrement peu abondante en regard de l'éclosion de plus en plus nombreuse d'ouvrages de toute sorte dont nous sommes, hélas, les témoins. Jamais on n'a tant voyagé, et comme on n'a jamais tant écrit, nous assistons à une véritable débauche de relations, récits, esquisses, sensations, etc..., etc..., car les titres sont variés si le fond même de ces livres l'est peu. La péninsule hispanique est loin d'être négligée : dans les vingt-cinq dernières années, près de TROIS CENTS voyageurs de tous pays ont jugé utile de faire connaître à leurs contemporains de quelle manière l'Espagne et le Portugal les avaient *impressionnés*. Ceux qui me soupçonneraient d'exagérer n'ont qu'à se reporter à la *Bibliographie* dressée par M. Foulché-Delbosc et publiée l'année dernière dans la *Revue Hispanique*. On connaît le mot de Henri Heine à Théophile Gautier au moment du départ de ce dernier pour la Péninsule : « Comment ferez-vous pour parler de l'Espagne quand vous y serez allé ? » Gautier en parla, je n'ai pas

à rappeler de quelle inoubliable façon. Les scrupules qui, il y a cinquante-sept ans, rendaient perplexe le célèbre écrivain, ne gênent guère les voyageurs d'à présent : tel ignore totalement et la langue et l'histoire de nos voisins, qui, après un séjour de quelques semaines — ou même de quelques jours — publie le volume obligatoire où il prétend résoudre les plus graves problèmes de politique, intérieure ou extérieure : la question cubaine n'a plus de secrets et les finances espagnoles sont sans mystère pour ce Pic de la Mirandole improvisé. Le seul résultat certain est de faire rire à ses dépens les gens mieux informés et moins présomptueux. Mais à quoi servirait de s'indigner? La sottise et le pédantisme ne sont pas choses nouvelles. Le mieux est de s'inquiéter uniquement de ce que certains livres peuvent renfermer de sérieux et de laisser les autres de côté. Afin de contribuer, dans une très modeste mesure, à hâter le moment où cette sélection sera réalisée, il m'a semblé qu'il ne serait pas complètement inutile de publier[1] les quelques notes prises sur les volumes récents — bons ou mauvais — qui me sont tombés sous les yeux.

M. Édouard Conte intitule son livre *Espagne et Provence*; il l'eût plus exactement nommé *Provence et Baléares*. De l'Espagne continentale, en effet, M. C. n'a vu que Barcelone, et la capitale catalane ne semble l'avoir inspiré que médiocrement. Des Baléares, terrain moins connu, il nous trace plus d'un paysage vraiment enlevé et sortant du convenu; il semble d'ailleurs avoir mieux saisi le sol que les habitants, et la raison en est fort simple : voyageant vite, ne séjournant nulle part, ne parlant pas ou parlant mal le castillan et le catalan, à en juger par les quelques mots qu'il cite, et peu préparé, croyons-nous, par des études antérieures, à la compréhension, ou si l'on préfère, à la pénétration de la forte race catalane, M. C. n'a pu être impressionné que par le côté purement extérieur, l'apparence des choses et des êtres. Parlant de George Sand qui conserva un mauvais souvenir des Majorquins, M. C. nous dit : « Elle ne s'est laissée prendre qu'à leur paysage. » N'en est-il pas un peu de même de lui? Non qu'il nous parle en mauvais termes des habitants des Baléares, loin de là, mais on aimerait à les connaître un peu plus intimement. A plus d'un endroit, le livre se ressent d'une trop grande hâte : il faut savoir parfois consacrer à la rédaction d'une relation de voyage plus de temps que l'on n'en a consacré au voyage lui-même; plus d'un passage aurait gagné à être traité avec moins de brutalité dans les termes. Ne quittons pas M. C. sans signaler le portrait qu'il nous trace de l'archiduc Salvator : peu flatté, à coup sûr, mais plein d'originalité et ayant la franchise un peu crue d'un *instantané* qu'aucune retouche n'a adouci.

Ce sont encore les Baléares qui ont attiré en janvier et février 1895 M. Lu-

1. Dans ce fascicule et les fascicules suivants.

cien Trotignon, après qu'il eut visité *En Méditerranée* la Sicile, la Corse, Malte et Corfou. « Éviter de parler de soi, se mettre en scène le moins possible, voilà, ce me semble, l'idéal d'un récit de voyage », nous dit M. T. à la première page de son livre. A la bonne heure ; c'est là une vérité que ne sauraient trop se répéter les touristes qui tiennent à publier quand même leurs impressions ; il faut rendre cette justice à ce dernier qu'il a su se conformer à ce sage précepte. Les cinquante petites pages qu'il consacre à Majorque et à Minorque sont suffisamment impersonnelles, exemptes de pédantisme et de citations inutiles en mauvais catalan ou en mauvais castillan. Si ce voyage ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà, du moins a-t-il le mérite très appréciable de ne pas viser à autre chose qu'à nous transmettre les sensations éprouvées par l'auteur. Peut-être M. T. eût-il mieux fait de ne pas parler de Cabrera où il avoue n'être pas allé ; peut-être aussi s'étonnera-t-on de lire (p. 262) que « les Espagnols des Baléares, prudents à l'excès...., ont oublié leurs grands ancêtres, les aventureux Conquistadors » dont parle le sonnet célèbre de M. de Heredia : les « routiers et capitaines » du poète partaient de Palos de Moguer, et Palos de Moguer n'est pas précisément une ville des Baléares.

Aucun côté vraiment original, aucune idée nouvelle ou même exprimée sous une forme neuve, rien, en un mot, méritant d'être retenu dans les *Croquis instantanés en Vieille et Nouvelle Castille*, publiés en 1895 par la *Revue des Pyrénées* et dont l'auteur est le comte Fernand de Rességuier, secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux floraux. Les pages sur Burgos et Madrid, qui ont reçu l'hospitalité de la revue toulousaine, font partie, paraît-il, d'un ouvrage plus étendu, que l'on souhaite, sans trop oser l'espérer, plus attrayant que ces quelques extraits. C'est toujours l'honnête médiocrité de toutes les relations faites par quiconque n'a par devers soi ni études préalables du pays visité, ni facultés exceptionnelles de vision ou d'observation. M. de R. avoue qu'à Burgos il essaya de parler espagnol à une fille d'auberge, avec un aplomb qui n'eut d'égal que l'insuccès de sa tentative. « Impossible de me faire comprendre, ajoute-t-il. Décidément mon espagnol n'a pas cours en Espagne. » Nous le croyons sans peine, à en juger par les quelques échantillons dont l'auteur émaille son récit : *possada*, *colonella*, *assucarillos*, *Moro di capilla*, *fonda di Oriente*, *spadas*. Je cite au hasard les erreurs qui auraient été évitées en feuilletant le moindre vocabulaire. Est-il réellement si difficile de distinguer *n* de *ñ* ? On le croirait en lisant *valdepenas* pour *valdepeñas* et, en revanche, sans doute par une application ingénieuse du fameux système des compensations, *mañolas* pour *manolas*. Pourquoi parler des statues habillées, « *vestite*, comme on les nomme ici », et des filles qui ayant coiffé sainte Catherine sont appelées « filles *da vestir imagines* » ? Le français manque-t-il donc de mots qu'il faille recourir à un pareil jargon ? C'est sans doute par amour de la couleur locale qu'il nous est conté qu'un hôtelier « nous assigne notre *cuarto*, nous souhaite *buenas noches* », etc...,

etc... Futilités, dira-t-on, mais futilités singulièrement énervantes quand elles reviennent à chaque page et que rien n'est là pour en distraire l'attention. Le comte-duc d'Olivares est-il un personnage si peu connu qu'on le nomme « le duc Olivarèz » ? Est-il permis d'ignorer que *Don* se place devant les prénoms et non devant les noms de famille, et que *Don Lopez* est absolument ridicule, même quand il s'agit d'un fabricant de chocolat ? Mais patience : « Pedro, Carmen, Concita (*sic*), Pepino (*sic*) s'interpellent par leurs noms de baptême, usage général auquel les étrangers eux-mêmes sont vite admis » ; j'avoue humblement avoir ignoré jusqu'ici que CONCOMBRE (*pepino*) fût un nom de baptême !

Du sang, de la volupté et de la mort. Tel est le titre sous lequel M. Maurice Barrès a réuni divers morceaux qui ont pour lien commun leur tendance à propager le « Culte du Moi », culte, nous dit l'auteur à la dernière page du volume, « qui enseignera le renoncement en vue du mieux à ceux qui n'entendent plus les dogmes ni les codes » Un tel livre échappe donc en grande partie à notre analyse, et si nous le mentionnons ici c'est qu'un des sous-titres porte *Voyage en Espagne*; la table des matières, plus exacte que le sous-titre, étiquète *En Espagne* les soixante pages qu'inspira à M. B. un très court séjour en ce pays. Qu'il soit à Tolède ou à Séville, à l'Escorial ou à Grenade, l'auteur est visiblement plus préoccupé de cultiver son *Moi* que d'écrire des impressions de voyage : on ne peut que le regretter, car malgré un parti pris évident de se singulariser par des digressions inattendues et une forme bizarre, et malgré un besoin, inconscient ou non, d'étonner les lecteurs naïfs, il serait injuste de nier que, par endroits, certaines phrases révèlent une assez juste compréhension des choses vues ou simplement entrevues : elles courent malheureusement grand risque de rester à jamais inconnues des nombreux mortels qui estiment, à tort ou à raison, que « le moi est haïssable ».

M. Alexandre Boutroue, chargé par un ministre d'une mission archéologique en Portugal et dans le Sud de l'Espagne, a passé trois mois à peine dans la Péninsule : ce laps de temps lui a suffi pour visiter les principales richesses artistiques ou monumentales de vingt-cinq villes, si j'ai bien compté, et pour en écrire une description sommaire. Je ne vois pas bien clairement l'utilité d'un tel genre de mission : à vouloir passer si rapidement en revue de nombreuses productions d'époques diverses et de styles différents n'ayant souvent aucune connexion entre elles, on risque de n'avoir qu'un aperçu des plus superficiels des choses vues : quand ces choses ont déjà été l'objet de descriptions détaillées et, pour la plus grande partie, de savantes monographies, il est permis de penser que les trois mois dont disposait le voyageur auraient été mieux employés à l'étude sérieuse d'un monument qu'à un coup d'œil jeté sur un si grand nombre. A quoi bon, par exemple, parler du Généralife et de l'Alhambra ainsi que de la mosquée de Cordoue pour ne leur consacrer que trois pages

et n'en dire par conséquent que ce qui traîne dans le moindre manuel, alors surtout que l'auteur prend soin de déclarer (p. 8) qu'il indiquera sommairement les collections et les monuments particulièrement dignes d'attirer l'attention de l'archéologue « en dehors de ceux signalés dans tous les Guides des voyageurs » ? Peut-être se demandera-t-on aussi si les mines d'Almaden devaient trouver place dans une mission archéologique. Les appendices I et II placés à la fin du *Rapport* sont de courtes mais consciencieuses études et nous font regretter que M. B. ne se soit pas borné à l'étude d'un petit nombre de monuments ou d'objets d'art jusqu'ici peu connus et sur lesquels il eût été vraiment intéressant d'attirer l'attention. Enfin, serait-ce se montrer trop exigeant que de demander plus de précision dans l'orthographe des noms portugais et espagnols ? Puisque l'on écrit *Camões*, pourquoi écrire Vasco *de* Gama au lieu de Vasco *da* Gama, pourquoi *Çintra* avec une cédille, pourquoi *Cervantès* avec un accent et *Álcalá* avec deux ?

Ad. GRANDIER.

G. Desdevises du Dezert... L'Espagne de l'ancien régime. La Société. *Paris : Lecène et Cie*, 1897, in-8, XXXII-294 pp.

« Il se peut fort bien que ce soit une folle entreprise de tracer le portrait d'une nation à un moment donné de son histoire ; mais, si l'on a quelque chance d'y réussir, c'est aux procédés du mosaïste qu'il faut avoir recours... De milliers de petites pierres curieusement assemblées le mosaïste tâche à composer une figure schématique qui donne cependant l'idée lointaine d'une figure réelle ; le dessin peut être sommaire, et le faire peut être grossier : qu'importe, si de l'ensemble se dégage une impression de vérité ?... Qu'importe, si l'ouvrage entier laisse dans l'esprit du lecteur une idée nette, une image vivante ? »

C'est un ouvrage de haute patience que M. Desdevises du Dezert a entrepris et pour la réalisation duquel il a adopté ce qu'il nomme lui-même avec raison les procédés du mosaïste, les seuls pouvant convenir à une œuvre de ce genre et de cette étendue. L'auteur s'est proposé d'étudier l'Espagne du siècle dernier dans ses mœurs, ses institutions et sa culture. Le volume récemment publié répond à la première de ces divisions ; il comprend six chapitres respectivement intitulés : L'empire espagnol — Le clergé — La noblesse — Madrid — Les villes — Les paysans. Deux autres volumes compléteront plus tard le premier.

Le titre « l'ancien régime » pourra paraître à la fois trop compréhensif et trop unitaire : d'une part, en effet, on s'explique assez mal que l'auteur n'ait compris, sous cette rubrique, que le XVIIIe siècle : les siècles antérieurs ne font-ils pas, eux aussi, partie de l'ancien régime ? D'autre part, sans vouloir

jouer sur les mots, ne pourrait-on trouver ce terme « l'ancien régime » doublement singulier quand on l'applique à un pays qui, de l'aveu même de M. D. du D. (p. XI), se distinguait, au siècle dernier, par une « étonnante variété de régimes » : pays de la couronne de Castille, pays de la couronne d'Aragon, Navarre, Provinces basques, et aussi les communes privilégiées gouvernées par leurs chartes de fondation, les terres des Ordres militaires soumises à la juridiction des Grands Prieurs et du Conseil royal des Ordres, les terres d'Église et les terres féodales. L'Espagne était, en réalité, tout l'opposé d'un état unitaire.

Je m'abstiens de rechercher si, comme le déclare l'auteur dans son Introduction, « l'Espagne contemporaine est à bien des égards la fille légitime de cette respectable Espagne d'antan », estimant que l'on peut étudier le passé d'un peuple sans le comparer, même en quelques courtes pages, à son état présent. Que l'historien « aime ce pays de mœurs simples et courtoises où il s'est souvent senti plus chez lui que dans sa propre patrie », qu'il en ait un peu deviné l'âme et que, s'il se hasarde à en parler, c'est qu'il le croit assez ignoré en France « et peu compris même par ceux qui ne l'ignorent pas complètement », ce sont là des déclarations que l'on peut aimer à lire, auxquelles, nous en avons la conviction, chacun doit souscrire sans réserve, mais qui, en somme, sont assez étrangères au sujet. Ce que nous demandons avant tout à quiconque s'occupe d'écrire l'histoire d'un peuple, ce n'est pas d'aimer ou de ne pas aimer ce peuple, c'est de le juger avec équité. Il n'est que juste de reconnaître que M. D. du D., *malgré* son amour pour l'Espagne, a su demeurer impartial : il n'y a, dans le tableau qu'il nous trace, ni enthousiasme, ni indignation. A notre avis, l'écrivain a presque toujours vu juste, et il est certaines esquisses (celles du clergé et du paysan, notamment) qui méritent d'être mises hors de pair.

Le plan de l'ouvrage, contrairement à ce que paraît craindre M. D. du D., ne nous semble guère prêter à la critique : que les détails qui en forment le fond et en assurent la sincérité aient dû être distribués et rangés suivant un plan préconçu, plan personnel et arbitraire, quoi de plus naturel? On ne conçoit guère comment il aurait pu en être autrement. Le reproche que l'on pourrait formuler serait d'avoir inégalement développé les parties de cet ensemble : le chapitre V nous semble un peu court, une peinture de la vie provinciale d'alors pouvant difficilement, selon nous, tenir en une cinquantaine de pages. Peut-être le nombre d'histoires locales consultées pour la documentation de ce chapitre n'est-il pas aussi considérable qu'il aurait été à souhaiter : pourquoi s'être borné à Barbastro, Barcelone, Salamanque, Tolosa, Valence, Valladolid, Victoria, Zamora? Bien d'autres agglomérations urbaines méritaient qu'on s'y arrêtât. Les villes du Midi, notamment, dont l'auteur nous parle (pp. 215-216) en des termes enchanteurs, sont à peine esquissées d'après de Laborde, Fée,

Twiss et Bourgoing; mais suffit-il de dire qu'elles étaient « riantes et agréables » et que « il n'y faisait que trop bon vivre »?

La bibliographie placée à la fin du volume est divisée en trois parties : dans la première sont énumérées les archives consultées (plus de vingt dépôts); dans la deuxième figurent les titres des imprimés espagnols, et dans la troisième, ceux des imprimés français et traductions. Les deux dernières parties contiennent en tout cent quarante titres; en dehors des imprimés espagnols et français, et confondus avec ces derniers, ce qui, bibliographiquement, est mauvais, la liste ne mentionne qu'une dizaine d'ouvrages : peut-être regrettera-t-on que ce nombre ne soit pas plus important. Même regret en ce qui concerne les guerres de Napoléon en Espagne : nous ne voyons cités que dix titres environ. Quant au choix des documents, il est presque toujours judicieux; seuls, deux noms y figurent qui n'ont aucun titre à cet honneur : celui du soi-disant marquis de Langle à qui M. D. du D. a emprunté jusqu'à *dix* références et celui de M. de Chateaubriand. Qu'aucun peuple n'ait « porté plus haut que l'Espagnol le sentiment de la dignité personnelle » je n'y contredis pas, mais j'aime peu à voir cette constatation extraite du *Dernier Abencerage*, cette nouvelle où l'auteur confond, avec un sans-gêne bien fait pour déconcerter les géographes, le Darro et le Douro. Franchement, c'est là une piètre autorité en ce qui touche l'Espagne. Enfin, tous les ouvrages auxquels se réfèrent les renvois du bas des pages ne sont pas reportés dans la bibliographie : quelques titres ont été omis; il sera facile de réparer cette lacune dans un des volumes suivants.

R. Foulché-Delbosc.

Lazarillo de Tormes, conforme á la edición de 1554. Publícalo á sus expensas H. Butler Clarke, M. A... *Oxford : en casa de B. H. Blackwell*, 1897, in-16, IV-94 pp.

M. H. Butler Clarke vient de réimprimer le *Lazarille* d'après l'édition rarissime de Burgos 1554. La pensée est assurément excellente et l'on regrette seulement que l'éditeur ait volontairement poussé la fidélité jusqu'à reproduire le texte « al pie de la letra con todas sus faltas de imprenta y puntuación. » M. B. C. nous dit dans un court avertissement qu'il a voulu « evitar la impertinencia de *corregir* tan respetable texto » et qu'il s'est borné à « extender las abreviaturas de la letra gótica y señalar con un* unas cuantas frases y palabras cuya forma peregrina se pudiera atribuir á una mala copia. » Comme on le voit, le seul travail personnel de M. B. C. consiste en ces astérisques : nous en avons compté une soixantaine.

La réimpression paraît faite avec grand soin (typographiquement elle l'est avec luxe), mais puisque l'éditeur se contentait du rôle de copiste, il semble

qu'une reproduction totale en fac-simile eût été de tous points préférable, car elle aurait ôté, aux critiques les plus méticuleux, jusqu'à la pensée d'une erreur involontaire — toujours possible en somme — et rendu inutile, dans l'avenir, tout nouveau recours à l'édition de 1554.

J. Chastenay.

CHRONIQUE

The laborious, useful and distinguished career of Pascual de Gayangos y Arce ended in London on October 4, and his death brings to a close a whole period of Spanish Literature. The son of a Spanish officer, José de Gayangos y Nebot, Pascual de Gayangos was born at Seville on June 21, 1809, in the same year as Darwin, Tennyson and Mr Gladstone. From 1822 onwards he was educated in France, and he is known to have attended Silvestre de Sacy's lectures. Following upon a tour in North Africa he visited England in 1828 and, shortly afterwards, married Miss Fanny Revell, of Round Oak, Windsor, whom he had met when travelling in Algiers. On his return to Spain he entered the Treasury, and, in 1831, became Interpreter to the Foreign Office. For political reasons he resigned in 1836, residing in England till 1841, when he was named Professor of Oriental Languages at the Central University of Madrid. This post he held till 1872. He was chosen a Supernumerary Member of the Spanish Academy of History on January 26, 1844, and was elected as Member on March 5, 1847. Sr. Sagasta appointed him Director of Public Instruction in 1881; but his tenure of office was brief, owing to his promotion to the Senate. A true student, his life is almost bare of incident, and his best monument is to be found in the catalogue of his achievement.

Gayangos first came into notice as the writer of an article entitled *Arabic MSS in Spain*, published (October, 1834) in *The Westminster Review*, then under the direction of Sir John Bowring and John Stuart Mill. Many of his contributions lie buried in the once famous *Penny Encyclopædia*, in the *Edinburgh Review*, and in the four volumes of the abortive *Biographical Dictionary* edited by George Long for the Society for the Diffusion of Useful Knowledge. In two quarto volumes, illustrated with critical notes, Gayangos' version of Al-Makkarí's *History of the Mohammedan Dynasties of Spain* was printed for the

Oriental Translation Fund (London, 1840-1843). For the *Plans, Elevations, Sections, and Details of the Alhambra*, from the drawings made in 1834 by Jules Goury and in 1834-1837 by Owen Jones (London, 1842), Gayangos translated the Arabic inscriptions and wrote a popular *Historical Notice of the Kings of Granada from the conquest of that city by the Arabs to the expulsion of the Moors*; and this *Historical Notice* was reprinted as an appendix (pp. 91-117) to Owen Jones' *Alhambra Court in the Crystal Palace* (London, 1854). In 1850 Gayangos published at Madrid his *Memoria sobre la autenticidad de la Crónica denominada del Moro Rasis* [1]; and, in conjunction with Enrique de Vedia, he translated and enriched Ticknor's *History of Spanish Literature*, the first two volumes appearing in 1851, the third in 1854, and the fourth in 1856. The *Libros de Caballerias* (1857), the *Gran Conquista de Ultramar* (1858), and the *Escritores en prosa anteriores al siglo XV* (1860) were edited by him for Rivadeneyra's *Biblioteca* of which they form the fortieth, forty-fourth and fifty-first volumes; and to him is due the inclusion of the *Castigo essemplare de calumniatori avviso de Parnaso di Valerio Fulvio Serviano* in the second volume (pp. 650-653) of Fernández-Guerra y Orbe's edition of Quevedo. His *Cartas y Relaciones de Hernan Cortés al Emperador Carlos V* was issued at Paris in 1866, and in the same year he edited the * *Cartas de Eugenio de Salazar, vecino y natural de Madrid, escritos á muy particulares amigos suyos*. To 1868 belongs his translation for the Hakluyt Society of *The Fifth Letter of Hernan Cortés to the Emperor Charles V., containing an account of his expedition to Honduras*. In 1869 Gayangos edited * *El libro de las Aves de Caça del Canciller Pero Lopez de Ayala con las glosas del Duque de Alburquerque* and, in the same series, the * *Cinco cartas politico-literarias de D. Diego Sarmiento de Acuña, Primer Conde de Gondomar, Embajador á la Corte de Inglaterra (1613-1622)*. From the unique copy preserved in the Imperial Library at Vienna, Gayangos reprinted in 1871 the * *Historia de Enrrique Fi de Oliua Rey de Iherusalem, Emperador de Constantinopla*; and, in 1875, he reproduced, from the original MS belonging to Mr Tyssen Amhurst of Didlington Hall, Norfolk, the * *Memorias del Cautivo en la Goleta de Túnez (El Alférez Pedro de Aguilar.)*. Two more works are dated 1877 : — the reprint of the * *Viaje de Felipe Segundo á Inglaterra* (first given out by its author, Andrés Muñoz, at Zaragoza in 1554); and, in collaboration with D. Vicente de La Fuente, Gayangos was responsible for the *Cartas del Cardenal Don Fray Jimenez de Cisneros dirigidas á Don Diego Lopez de Ayala*. The * *Relaciones*

1. This *Memoria* in also given in the eighth volume of the *Memorias de la Real Academia de la Historia* (1852).

* The works to which an asterisk is prefixed were published by the *Sociedad de Bibliófilos españoles*.

de Pedro de Gante, secretario del Duque de Nájera (1520-1544) were edited by him in 1878, and in 1883 he printed at Madrid Johan de Flores' *Breve Tractado de Grimalte y Gradissa*. In this same year, he supplied *An historical Introduction, Notes, Appendix, Glossary and General Index* to the late John Forster's English rendering of James the First's *Chronicle*[1]; and in 1886 he ' introduced ' the two volumes of *El Pelegrino Curioso y Grandezas de España, por Bartholomé de Villalba y Estaña Donzel vecino de Xerica*. His last years were occupied with two monumental works. Upon the death of Gustav Adolf Bergenroth, Gayangos undertook the editing of the *Calendar of Letters... relating to the negotiations between England and Spain preserved in the Archives at Simancas* : the parts of volumes III-VI, extending from 1525 to 1543, appeared in 1871-77, 1879-82, 1886-8, and 1890-95. With this should be classed his four inchoate volumes of the *Catalogue of the Manuscripts in the Spanish language in the British Museum* which appeared in 1875, 1877, 1881 and 1893. It is understood that the Index to the *Catalogue* is completed in manuscript and, if this be really the case, the authorities of the British Museum may be confidently counted upon to print it at an early date [2].

The foregoing list of performances is very considerable and, judged as a whole, its quality deserves no small praise. This is not the fit moment to denote its undeniable defects, nor to revive the polemics scattered up and down the first edition of the late Professor Dozy's *Recherches*. Gayangos steadily ignored the attack and his example may be followed now that he has joined his old-time opponent in the Valley. Whatever his errors of detail, it is beyond all question that Gayangos accomplished an immense mass of necessary and most useful work, and that he leaves behind him an honourable repute for learning in several fields. He was a student from the outset, and a student he remained to the end. His was a thoroughly absorbent mind, with a keen interest in the arid details of political and literary history, an unusual enthusiasm for intellectual labour. Withal it is justifiable to say that, much as he produced, he took in more than he gave out. Undoubtedly he had a strong appreciation for the literary quality of a book, and his opinion was always worthy of res-

1. He printed a series of articles entitled *Cervantes en Valladolid* in the *Revista de España* (April 25, May 25, June 10 and 25, and July 10, 1884). They were collected in a volume soon afterwards (1885), but I have not seen it. The original articles contain a curious error pointed out in a certain *Life of Miguel de Cervantes Saavedra* (London, 1892), pp. 200-203.

2. Gayangos appears to have aided Ochoa in seeing Pidal's *Cancionero de Baena* through the press (*Prólogo*, p. IX). Of such work and of magazine articles no account is made in the foregoing list which makes no pretence to completeness.

*

pectful attention ; but he had an unsurpassable instinct for the acquisition of bibliographical rarities, and the ruling passion with him was the collector's. The chance that a given work was scarce inclined him somewhat to overrate its literary importance and to sing its praises a little out of due season. It is right to add that no man was freer from the foible of infallibility. His retentive memory gave him a large knowledge of hard facts and, though he used his learning with amiable forebearance, he seldom hesitated to explode an " ingenious " theory with a handful of them. He heartily enjoyed the physical toil of research, and was as little inclined to original work at to controversy. A very mine of information, Gayangos lent freely of his treasure to all who had the slightest title to his help, and to many who had no title whatever. In his prime he probably knew more of the minutiae of Spanish Literature than any contemporary. Latterly his great age, his failing sight had somewhat lessened his activity ; but to the last his interest in letters remained as constant as his courtesy to younger men. It may be that by this last trait Gayangos will be best remembered. For he was, above and beyond all else, a centre of influence, a stimulus to cultivation, a model to the students who appealled to him. He gave Burton his earliest lessons in Arabic and Ticknor's indebtedness to him is a matter of public knowledge. In 1838 Ticknor called on Macvey Napier to arrange for an article in the *Edinburgh Review* on Prescott's *Ferdinand and Isabella*, and he records that, failing Allen, « a review by a young Spaniard, by name Gayangos, whom I know Allen will propose, shall be accepted. » Thus Ticknor on April 23. And on June 3, he describes his first meeting with his future translator at Holland House : — « I took pains to get between Head and Gayangos at dinner, because I wanted to know them both. The Spaniard — about thirty-two years old [1], and talking English like a native, almost — I found quite pleasant, and full of pleasant knowledge in Spanish and Arabic, and with the kindliest good will towards *Ferdinand and Isabella* ». It is no exaggeration to say that Ticknor's *History* could scarcely have been written without Gayangos' aid. Spanish scholars like Trench, Mc Carthy and Ormsby were no less his debtors for guidance and counsel, and to the students of that generation Gayangos became, in some sort a universal referee. He was the last man tó be called magnetic. Yet there was a fine contagion in his enlightened industry, his sound intelligence, his varied interests and, at least in England, where so much of his life was passed, he never lacked followers who believed in him with an admiring trust. He can have been no common man to inspire so large a meed of confidence and veneration. To have chosen with deliberate intent a line of study in byeways unvisited by

1. He was in fact not yet twenty-nine.

recognition, to have elucidated innumerable obscure questions of importance, to have loved literature for her own sake with an austere passion, is to have been loyal to a most exacting vocation. And to that praise Gayangos is entitled : —

True as the dial to the sun
Although it be not shined upon.

To have influenced some of the best men of two continents, to have confirmed their purpose, to have resolved their doubts, to have won their gratitude and their friendship : assuredly this is not to have lived in vain.

There have been many men more brilliant than Gayangos : none has surpassed him in what may be called « special vulgarisation », a domain in which he triumphed by sheer superiority of knowledge. He owed nothing to his training, the fopperies of style, the graces of exposition, the ingenuity of paradox, the novelty of ideas; he set out the plain facts in homely, humdrum phrase and left you to make your own fireworks. It might be fairly argued that his success was, in great measure, one of character, and that character is but faintly mirrored in his long series of impersonal, objective works. That, however, would fail to give a just idea of his stature. Account must be taken of the many books which he suggested, of the vigilant kindness which was unwearied in the revision and correction of works for which hegot no credit. There are too many books in a world daily menaced with destruction under mountains of printed paper : so that there are those amongst us who would hail with delight the advent of a second 'Umār and a second Jiménez (assuming that either Caliph or Cardinal deserves his repute as an intelligent destroyer of intellectual rubbish). But the great bulk of Gayangos' writings should survive the scrutiny of a judge as difficult as the *cura* who purged Don Quixote's library. For Gayangos ' name is never found attached to anything trivial or futile. Hence, when all deductions are made, it bids fair to remain an incentive and a pious memory as long as the early masterpieces of his native land are read.

James Fitzmaurice-Kelly.

TABLES

DE LA QUATRIÈME ANNÉE

1897

I. TABLE PAR NUMÉROS

—

NUMÉRO 10. — MARS 1897.

NUMÉRO 11. — NOVEMBRE 1897.

NUMÉRO 12. — NOVEMBRE 1897.

II. TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

Fitzmaurice-Kelly (James)

Foulché-Delbosc (R.)

Gabrielli (H.)

Gonçalves Vianna (A. R.)

Le Gérant, Aug. PICARD,

Archiviste-Paléographe.

CORRIGENDA

Page 13, lignes 1 à 5 (Lorsque... atones.) LIRE : L'*ą*, signe du féminin, persiste souvent dans des phrases comme *ella entra* (*elle entre*), qui, prononcée sans l'*ą* de *ella*, se confondrait avec *ell entra* (*il entre*) ; mais dans les autres cas, on ne peut dire que *ą*, signe du féminin, offre une résistance plus grande à la chute que les autres *ą* finals. Pourtant l'*ą* de *la* persiste plus souvent que l'*ą* final des autres monosyllabes atones.

Page 14, lignes 7 et 8 : le catalan ne diphtongue jamais les voyelles toniques latines. AJOUTER : Quand, sous l'influence d'un phonème suivant, il s'est produit une diphtongue, celle-ci est redevenue monophtongue.

Page 20, ligne 15 : L'intercalation de *t* peut avoir lieu dans les monosyllabes *tàn*, *kůàn*, *sàn*, *ǫǫn*; AJOUTER : et quelques autres.

Page 22, entre les lignes 18 et 19, INTERCALER : *ny* est prononcé *ń*, c'est-à-dire *gn* du français *baigné*.

Page 25, lignes 11 à 14, RECTIFIER AINSI : — C. Dans les formes fortes, c'est toujours la dernière syllabe du radical qui reçoit l'accent tonique : *suplik-à*, *suplíką*, *cambi-à*, *cambíą*. En portugais on dit aussi *cambía* ; en castillan on dit *cámbia*.